This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 00055922 3

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS.

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE EDITION.

TOME XV.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur-Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS.

LETTRE CLXXIX.

La Côte d'Ivoire.

C'est, Madame, le nom qu'ont donné les Voyageurs à cette partie de la Guinée, qui s'étend, dOrient en Occident, depuis le cap Appollonia, juſqu'au cap de Palme. Ils l'ont ainſi appellée, ſans doute, à cauſe de la grande quantité d'ivoire ou de dent d'éléphans, qui ſe trouve dans cette région. Nous nous y arrêtâmes peu, parce que les Européens n'y ont aucun établiſſement; & ce que je ſais de ce pays, je ne l'ai appris que par des relations particulieres.

Des Jacobins François ayant entre-

pris d'y faire des missions, y furent reçus avec bonté par le Souverain d'Issini ; & un des fruits de leur voyage, fut de nous amener à Paris une espece d'Aventurier, qui sous le nom & la qualité du Prince Aniaba, vint en imposer à la Cour de Louis XIV. C'étoit un jeune Negre, qui se donnoit pour le fils & l'héritier présomptif du Roi d'Issini. Il avoit été conduit en France par un Capitaine de vaisseau, qui s'étoit proposé de le prendre pour son valet ; mais il lui fut ensuite dérobé par quelques personnes, qui trouverent de l'avantage à le faire passer pour un Prince. Il fut baptisé à Paris par M. Bossuet ; le Roi voulut être son Parrain ; il communia de la main du Cardinal de Noailles ; & il sçut si bien tromper toute la Cour, que sa Majesté lui fit donner une éducation convenable à sa prétendue naissance, & ensuite une compagnie de cavalerie. Le Roi d'Issini étant mort, on jugea à propos de renvoyer le prétendu Prince en Guinée, avec deux vaisseaux de guerre, sous la conduite du Chevalier d'Amou ; mais en y débarquant, il fut reconnu pour l'esclave d'un habitant du pays, au service duquel il rentra aussi-tôt après son arrivée. Vous voyez que,

malgré la ſtupidité qu'on donne aux Negres, & la fineſſe qu'on nous ſuppoſe, ils ont aſſez d'eſprit pour nous attraper.

Le Chevalier d'Amou obtint du Souverain d'Iſſini un emplacement pour y bâtir un fort; & le Monarque lui accorda en même tems une audience ſolemnelle dans Aſſoko, ſa Capitale. D'Amou & ſes gens y furent conduits au ſon d'une muſique militaire, & traverſerent trois cours, entre une double haie de ſoldats armés de ſabres & de mouſquets. Arrivés au trône, les François ſe placerent comme ils purent, & s'aſſirent à terre ou ſur des bancs, l'eſpace d'une heure, ſans prononcer une parole; les trompettes & les tambours faiſoient un bruit qui n'auroit pas permis de s'entendre. La ſalle d'audience avoit l'air d'une grange; elle étoit bâtie de roſeaux, & couverte de feuilles. On n'y voyoit ni ornemens, ni meubles, ni même de plancher; car le fond étoit de ſable. Un ſimple châlit formoit le trône, poſé ſur des tréteaux, que cachoient quelques peaux de tigres. Toute cette côte n'offre pas plus de magnificence; par-tout, ce ſont des Rois qui valent à peine nos payſans,

des villes qui ne valent pas nos villages, des maiſons conſtruites de roſeaux, des vaiſſeaux compoſés d'un tronc d'arbre, un peuple qui vit ſans ſoins, marche ſans habits, parle ſans regles, fait le commerce ſans écriture; qui loge, ou dans l'eau comme les poiſſons, ou ſur les arbres comme les écureuils, ou dans des trous comme les vers, auſſi nud, & preſqu'auſſi ſtupide que ces vils animaux.

Le Roi d'Iſſini, les pieds pendans, la pipe à la bouche, étoit aſſis ſur ſes tréteaux, ayant à ſes côtés deux de ſes femmes, qui portoient chacune un ſabre nud ſur l'épaule. Un mauvais chiffon leur couvroit le milieu du corps; & leurs cheveux, ainſi que la barbe du Monarque, étoient entrelacés de paillettes d'or. Les ouvriers du pays marquent à l'envi leur habileté dans la forme qu'ils donnent à ces ornemens. La muſique ne ceſſa, que lorſque le Prince eut achevé de fumer; & ſa Majeſté demanda aux François, ce qui les amenoit dans ſon royaume?

« Nous venons ſur cette côte, ré-» pondit le Chevalier, pour répandre notre religion dans vos Etats, pour » établir le commerce avec vos peu-

» ples, pour vous marquer notre reſ-
» pect, pour vous rendre nos hom-
» mages ». La fin de ce compliment flatta le Negre; & dès ce jour les François trouverent toutes les facilités à élever une fortereſſe dont ils avoient tracé le plan. Elle fut conſtruite en peu de jours; mais les Hollandois, ſentant que cet établiſſement nuiroit à leur commerce, l'attaquerent avec quatre vaiſſeaux; &, ſans le ſecours des Noirs, qui les obligerent de ſe retirer, ils s'en ſeroient emparés à force ouverte. La garniſon de ce fort ſouffrit beaucoup pendant pluſieurs années; parce qu'elle ne recevoit aucune proviſion d'Europe. Louis XIV, touché de ſa ſituation, la fit revenir en France, au grand regret des peuples d'Iſſini, qui ſe ſont toujours montrés nos amis.

Le Chevalier d'Amou avoit auſſi gagné les bonnes grace de la Reine de Guiomré, royaume voiſin de celui d'Iſſini. Cette Princeſſe ſe nommoit Aſamouche; & l'hiſtoire la repréſente comme une autre Eliſabeth, continuellement occupée de la gloire de ſon trône & du bonheur de ſes ſujets. Ils avoient tous une égale part à ſa tendreſſe, & lui rendoient le même tribut

d'amour & de ſoumiſſion. Lorſque ſon courage lui faiſoit prendre les armes, elles les voyoit à l'envi ſe précipiter dans les combats ; & ſa prudence, ſecourue de ſa fortune, lui aſſuroit la victoire. Aux vertus qu'on admire dans les Souverains, elles joignoit les qualités qui font aimer les Particuliers ; & la vivacité de ſon eſprit égaloit la douceur de ſon caractere. Elle avoit l'ame trop élevée, pour n'épouſer qu'un Prince negre : un Chevalier François lui eût mieux convenu ; mais ne pouvant en faire ſon époux, elle jugea du moins, ſur l'idée qu'elle s'étoit formée de notre galanterie, qu'il étoit très-poſſible qu'il devînt ſon amant. Auſſi témoigna-t-elle les regrets les plus vifs, lorſqu'elle vit nos gens abandonner le fort d'Iſſini. On aſſure même qu'elle dit au Commandant : « Si vous aviez, vous autres François, » autant d'exactitude à tenir votre pa- » role, que vous montrez d'agrément » & de politeſſe dans vos manieres, » toute la côte d'Afrique ſeroit à vos » ordres : mais vous êtes ſi légers, ſi » faciles à manquer à vos engagemens, » que vos amis même ne peuvent » compter ſur vos promeſſes ».

Le royaume d'Iſſini eſt arroſé par une des plus belles rivieres de l'Afrique,

Elle ſeroit navigable, ſi elle n'étoit comme bridée par un banc de ſable, qui en ferme l'embouchure. Ses bords ſont embellis par de grands arbres, auſſi réguliérement diſpoſés, que s'ils étoient l'ouvrage de l'art. A huit lieues dans les terres, elle forme un lac, au centre duquel eſt une iſle, où l'on pourroit fonder un établiſſement. Plus haut, ſont des rochers qui interrompent le cours du fleuve, & le changent en des caſcades admirables, dont le bruit ſe fait entendre à pluſieurs lieues.

C'eſt ſur cette riviere même, que les François avoient un fort, & qu'eſt ſituée la Capitale, à quatre ou cinq milles de la mer. Elle contient deux cens maiſons, & mille ou douze cens habitans. Je vous ait dit en quoi conſiſtent ces maiſons: des roſeaux entrelacés, enduits de boue, & couverts de feuilles, en forment l'architecture. Le Riche n'eſt diſtingué du Pauvre, que par la grandeur du bâtiment; le palais du Roi offre de plus vaſtes enclos, mais non de plus beaux édifices.

Ce petit pays eſt habité par deux ſortes de Negres, les Iſſinois & les Véteres. Les deux Nations vivent dans une parfaite union; chacun a ſon Chef,

ſes loix & ſes uſages. Pendant la guerre, elles ſe raſſemblent, ne forment qu'un ſeul peuple, & rentrent enſuite dans l'ordre qui les diſtingue. Les Iſſinois ſont en poſſeſſion de la côte ; & on les regarde comme meilleurs ſoldats que les Véteres. Ils s'occupent du commerce, les autres de la pêche. Ils ſont affables & civils envers les Européens, les autres groſſiers & farouches. Ils portent leurs cheveux courts, les autres longs ; ils laiſſent croître leur barbe, les autres la raſent. Ils ont des pagnes de coton, les autres d'herbes ou d'écorce : des cimeterres en forme de ſerpes ; les autres en façon de poignards. Les cabanes des Iſſinois ſont bâties ſur la terre ; celles des Véteres, ſur des pilotis au milieu de l'eau. Les femmes des premiers ſe couvrent une des parties du corps ; celles des ſeconds vont toutes nues : mais on aſſure que, ni dans leurs attitudes, ni dans les regards même des hommes, on n'apperçoit jamais l'indécence de la volupté. On découvre d'abord en elles tout ce qu'on peut deſirer de voir ; où la nouveauté manque, la curioſité ceſſe ; & ſans curioſité, il n'y a point de plaiſir ; ce n'eſt que pour le trouver, que la curioſité nous eſt donnée.

Les Véteres ſont maîtres d'une grande partie de la belle riviere d'Iſſini ; & ils en tirent tout ce qui eſt néceſſaire à leur entretien. Ils ſe ſervent de filets tiſſus d'herbe ; & leurs réſervoirs pour le poiſſon, ſont de grands enclos de roſeaux, ſoutenus par des pieux, dans les endroits où l'eau a peu de profondeur. On n'y laiſſe qu'une ouverture pour y faire entrer le poiſſon ; &, par ce moyen, on peut s'en procurer de frais en tout tems. Les Habitans en envoient aux Negres des montagnes, qui leur donnent en échange leurs propres denrées. Ils en revendent une partie aux Iſſinois, qui, ſans eux, mourroient de faim. Lorſqu'il s'éleve quelque différend entre ces deux peuples, les Véteres interrompent leurs marchés, & forcent par là les Iſſinois à leur accorder ce qu'ils demandent.

Les uns & les autres ne ſubſiſteroient pas long-tems, ſans le ſecours des Kompas. Ces derniers ſe gouvernent en forme de république, ou plutôt d'ariſtocratie ; car ce ſont les Chefs des villages, qui diſcutent les intérêts de la Nation, & en décident à la pluralité des voix. Leur pays eſt compoſé de collines agréables & fertiles, qu'ils

cultivent avec beaucoup de ſoin. Ils reçoivent, en échange de leurs productions, des pagnes, du ſel & des armes à feu, dont ils ſont abſolument dépourvus. Avec leurs proviſions, ils apportent auſſi de l'or, qu'ils tirent des Negres qui ſont plus avancés dans les terres.

Les Iſſinois paſſent pour les hommes les mieux faits de toute la côte. Ils ont un ſoin extrême de leurs dents, qui égalent & ſurpaſſent même la blancheur de l'ivoire. Ils entretiennent & augmentent la noirceur de leur peau, en la frottant avec de l'huile de palmier mêlée de poudre de charbon, qui la rend unie, douce & luiſante. Ils parent leurs cheveux de brins d'or & de petites coquilles. Ils ſe lavent ſouvent; car la propreté du corps eſt un goût commun à tous ces Africains. Ils aiment avec paſſion les chapeaux & les bonnets d'Europe, & les portent dans les occaſions d'éclat, comme une parure qui flatte leur vanité.

Ce peuple a tous les défauts des autres Negres. Les hommes ſont adonnés au vol, & s'en font gloire; les filles à la galanterie, qui ne les déshonore point; les femmes à la débauche; &

c'eſt le vice général des deux ſexes. Il faut y joindre la fourberie, l'ingratitude & l'avarice. La maladie que cauſe l'incontinence, eſt auſſi fréquente que dangereuſe : tous en ſont infectés, & n'en ont pas moins d'ardeur pour le plaiſir.

Les dévots ſont perſuadés que la mort eſt la punition infaillible de ceux qui jurent fauſſement par leurs Fétiches. Un Negre qui s'engage par ce lien, trouve plus de crédit chez eux, qu'un Chrétien, parmi nous, qui jure ſur l'Evangile. Ils ont un autre ſerment, ſur lequel on peut ſe repoſer ſans défiance ; c'eſt lorſqu'ils s'adreſſent au ciel même, & qu'ils l'appellent en témoignage. Ils mettent du ſable dans leur bouche ; & levant les yeux & les mains, ils font cette imprécation : « Dieu, tuez-moi » par ce ſable, ſi telle choſe n'eſt pas » vraie ». *Avaler le Fétiche*, c'eſt, dans leur langage, boire de l'eau où l'on a rapé quelques parcelles de l'Idole.

Les affaires d'Etat ſe traitent ici dans des conférences familieres, où les Seigneurs, fumant & converſant avec le Roi, expoſent librement leur opinion. Cette maniere de juger n'empêche pas que les délibérations ne ſoient ſecrettes.

Un Iſſinois mourroit plutôt, que de révéler ce qui s'eſt paſſé au Conſeil : le moindre crime de cette nature eſt puni du dernier ſupplice. Les Grands, dont je parle, & le Roi lui-même, ne font pas difficulté d'aller eux-mêmes acheter leurs proviſions, & marchandent comme le dernier des eſclaves.

Ces Grands prétendus, ſont diſtingués par les titres de Riches & de Commandans. Dans la langue du pays, on les confond ſous le nom de Cabaſchirs. C'eſt à eux qu'appartient le privilege excluſif de commercer avec les Européens. Tout autre Negre, que ſeroit ſurpris dans ce trafic, verroit ſes effets confiſqués. Auſſi les Cabaſchirs ſont-ils les ſeuls qui s'enrichiſſent ; le reſte des Iſſinois eſt ſi pauvre, que les plus aiſés ont à peine de quoi ſe nourrir. Ce n'eſt pas qu'avec quelqu'induſtrie, ils ne puiſſent amaſſer du bien, & acquérir la qualité de Nobles, comme je l'ai dit des Habitans de la Côte d'Or; mais la cérémonie de réception n'eſt pas tout à fait la même. Ici l'on indique un jour où le Roi & les Seigneurs ſe rendent ſur le bord de la mer. Le Candidat commence par payer les droits royaux ; enſuite le Prince déclare devant ſes

Courtiſans, qu'il reçoit un tel pour Marchand ou pour Noble. Puis ſe tournant vers l'Océan, il défend aux flots de nuire au nouveau Gentilhomme, de renverſer ſes canots, de faire périr ſes marchandiſes. Il finit l'inſtallation, en verſant dans la mer une bouteille d'eau-de-vie, pour gagner ſes bonnes graces. Alors le nouveau Noble s'approche du Roi, qui lui prend les mains, les ſerre l'une contre l'autre, les ouvre enſuite, & ſouffle dedans, en lui diſant: *allez en paix.*

Si vous vous rappellez, Madame, certaines cérémonies funéraires qui s'obſervent en Ruſſie, vous admirerez leur reſſemblance avec ce qui ſe pratique en pareil cas ſur la côte d'Ivoire. Lorſqu'un Negre à rendu le dernier ſoupir, ſa femme, ou quelqu'autre, court à la porte de la maiſon, fait un grand cri; & auſſi-tôt toute la ville retentit de lamentations & de gémiſſemens. Chacun arrive au logis du défunt, & lui fait cent queſtions ridicules. Pourquoi il eſt mort? Si c'eſt le chagrin qui l'a tué? S'il n'avoit point aſſez d'or, de femmes, de bled, d'eſclaves, &c.! Comme on voit qu'il ne répond rien, on s'en retourne en diſant froi-

dement : *il n'eſt plus.* Alors les vieilles femmes redoublent leurs cris, & font mille contorſions extravagantes. Les unes, armées de piques, vont fureter par toute la maiſon, feignent de vouloir ouvrir la terre, pour trouver la perſonne qui leur manque, & l'appellent à haute voix par ſon nom & ſes qualités. D'autres courent comme des furieuſes, dans les lieux que le mort fréquentoit, & demandent, en pleurant, à tous ceux qu'elles rencontrent, s'ils ne l'ont pas vu quelque part ? On leur répond, en branlant la tête : *il eſt parti le pauvre homme : il eſt parti.*

En ſuivant la côte, & tirant à l'Oueſt, on trouve la nation des Quaquas, ainſi nommés, dit-on, parce qu'à l'approche des vaiſſeaux, ils répetent ſans ceſſe le mot de *Quaqua*, qui veut dire joie, ſatisfaction, contentement. Ils l'ont de même continuellement à la bouche, lorſqu'après avoir mangé, ils paroiſſent contens de s'être bien rempli l'eſtomac, ou quand ils ſe rencontrent, & témoignent qu'ils ſont charmés de ſe voir. Leurs villes ou plutôt leurs villages, ſont ſitués le long de la mer, à l'embouchure d'autant de rivieres dont ils portent le nom.

L'intérieur du pays eſt peu connu ; parce que depuis la retraite des François, ces Negres n'ont pas ſouffert qu'aucune Nation de l'Europe y formât des établiſſemens. Tout le commerce s'exerce dans les vaiſſeaux, & rarement ſur le rivage. La défiance mutuelle fait prendre des précautions extrêmes de part & d'autre : les Habitans apportent à bord des dents d'éléphans, de l'or, des eſclaves, des proviſions, & reçoivent en échange nos marchandiſes. Il eſt toujours plus ſûr de les attendre ; car avec la précaution de n'en avoir à la fois qu'un certain nombre ſur le tillac, on ne court aucun danger ; au lieu qu'à terre, étant les plus forts, ils peuvent aiſément ſuccomber à la tentation d'égorger les Marchands, pour ſe ſaiſir de leurs effets. C'eſt ainſi du moins qu'on nous les repréſente ; mais les Européens ont eu, en général, de trop grands torts avec eux, pour en parler avec vérité. Ils ont commencé par être très-injuſtes à leur égard, & ont fini par calomnier les victimes de leur injuſtice.

Quoi qu'il en ſoit, comme il reſte toujours aux Quaquas beaucoup d'inquiétude, jamais ils ne ſe haſardent

d'entrer dans un navire, avant que le Capitaine ait fait la cérémonie du ſerment. Elle conſiſte à ſe mettre dans l'œil un peu d'eau de la mer; ce qui, dans leur opinion, eſt l'engagement le plus ſacré qu'un Mortel puiſſe contracter. Ils ſont perſuadés que celui qui violeroit un ſerment ſi redoutable, perdroit ſucceſſivement les yeux, l'eſprit & la vie. Quoique, de leur côté, ils ne manquent pas de s'engager par le même lien, il ne faut pourtant rien négliger pour ſe garantir de la ſurpriſe & de la fraude. Malgré cela, ils ſont ſi attachés à cette ſuperſtition, que lorſqu'ils veulent aſſurer une choſe, ou l'atteſter ſolemnellement, ils emploient la même pratique.

Dans quelques cantons, & principalement aux environs d'Iſſini, ils ſe contentent d'examiner curieuſement un vaiſſeau qui arrive, d'en faire pluſieurs fois le tour dans leurs canots, de conſidérer ſa fabrique & l'habillement des Matelots. S'ils croient reconnoître qu'on leur répond en françois, ils viennent à bord ſans aucune défiance. C'eſt un amuſement pour les gens de l'équipage, de ſe voir environnés d'une multitude de barques chargées de Negres,

qui crient & répetent de toutes leurs forces, *quaqua*, *quaqua*, & s'éloignent avec la même promptitude. Les outrages qu'ils ont ſouvent reçus des Européens, & ſur-tout des Anglois, qui les enlevoient pour l'eſclavage, leur inſpirent une défiance continuelle. Il eſt rare qu'on les voie monter plus de deux à la fois ſur un vaiſſeau; le premier qui s'y haſarde, obſerve avec ſoin s'il y a des armes & beaucoup d'hommes ſur le tillac. Il en avertit ſon compagnon; & le commerce ſe fait avec aſſez de tranquillité. S'ils découvrent quelque arme en s'approchant du bâtiment, ils retournent au rivage, ſans que rien puiſſe les rappeller. Enfin leur ſoupçon va ſi loin, qu'au moindre bruit qu'ils entendent, ils ſe précipitent dans la mer, & retournent à leurs canots, qu'ils tiennent exprès à peu de diſtance, pour s'y refugier en cas de beſoin.

Si l'on en croit différentes relations, ces peuples ſont à la fois cruels & bienfaiſans, humains & antropophages. Ils boivent le ſang de leurs ennemis, & ſont prêts à répandre leur propre ſang pour un ami. Leurs coutumes ſont féroces, & leurs mœurs douces. Leurs mains barbares & ſanglantes déchirent

le corps d'un eſclave vivant ; & leur cœur compatiſſant & ſenſible s'attendrit, verſe des larmes ſur le ſort d'un homme mort. On voit des meres, déſolées de la perte d'un enfant, ſe rendre au lieu de ſa ſépulture, y pouſſer des cris, s'y preſſer le ſein, & arroſer le tombeau de leur lait & de leurs pleurs.

Les femmes de ce pays ſont petites, mais bien faites ; elles ont les traits réguliers, les yeux vifs, les dents blanches, & poſſedent tout ce qui eſt du reſſort de la beauté, ſi on en excepte la couleur de leur peau. Toute leur figure porte un air d'enjouement & de coquetterie, qui n'eſt démenti ni par leurs mœurs, ni par leur conduite.

Les deux ſexes ſont paſſionnés pour des anneaux de fer & de cuivre, montés de grelots, dont ils ſe font des colliers, des bracelets, & des brodequins. Le bruit de ces grelots leur fait trouver plus de plaiſir à la danſe, qu'ils aiment d'ailleurs avec fureur. Après le tems du travail, ils donnent chaque jour cinq ou ſix heures à cet exercice ; & nos plus habiles maîtres pourroient apprendre d'eux des pas & des figures qui contribueroient également à la perfection de leur art, & à la compoſition de

leurs ballets. Ces danſes ſont partie des cérémonies religieuſes, qui ſont les mêmes que ſur la côte d'Or.

Si ces peuples reſpectent leurs Souverains & leurs Prêtres, c'eſt moins par amour de l'ordre, que par l'opinion qu'ils ſe forment de ces deux dignités. Ils croient que la magie, les divinations & les enchantemens ſont des qualités également attachées à la royauté & au ſacerdoce. La pauvreté de ces Rois, la miſere de ces Prêtres obligent d'uſer de moyens extraordinaires, les uns pour aſſurer la ſoumiſſion, les autres pour établir la confiance des peuples.

Les Negres de la Côte d'Ivoire, paſſent pour les hommes les plus ſobres de la Guinée. Ils vendent à leurs voiſins le vin de palmier qu'ils ont en abondance, & ſe contentent d'une ſorte de petite biere, dans laquelle il n'entre preſque que de l'eau. Ils ont, en général, tant d'averſion pour l'ivrognerie, que la loi impoſe des punitions publiques à ceux qui pouſſent l'ivreſſe juſqu'à perdre le jugement. Auſſi marquent-ils peu d'empreſſement pour les liqueurs d'Europe; & leur maxime eſt qu'elles alterent la ſanté ou la raiſon; qu'elles tuent l'homme, ou le rendent ſemblable à la bête.

Leur mets favori eſt une compoſition de riz, de volaille, de chevreau & de chair d'éléphant, qu'ils ne trouvent bonne, que lorſqu'elle eſt un peu corrompue. On fait bouillir le tout avec de l'ocre & de l'huile de palmier; & ce ragoût paſſe pour ce qu'il y a de plus délicieux dans les feſtins. Un autre plat fort eſtimé parmi eux, eſt du poiſſon ſéché au ſoleil & à demi-pourri, qu'ils font frire dans la même huile. La ſoupe noire eſt un troiſieme aliment, compoſé de volaille cuite avec différentes herbes, dans lequel il entre auſſi de l'ocre & beaucoup de poivre.

Parmi les rivieres qui arroſent cette côte, on vante principalement celle de Saint-André, & la fertilité de ſon territoire. On y voit des boſquets de palmiers, d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres qui produiſent d'excellens fruits ſans culture. Les cannes de ſucre y parviennent naturellement à la perfection de leur eſpece, & ſont plus groſſes & plus douces que celles de l'Amérique. On les abandonne aux éléphans, quoiqu'avec un peu de ſoin on en pourroit faire beaucoup de ſucre & de rum. On m'a parlé d'un petit fruit rouge, nommé Aſſayaya, de la groſſeur d'une

d'une prune, qui, quoique très-inſipide par lui-même, a cette qualité ſinguliere, qu'après l'avoir mâché pendant quelque tems, les citrons les plus aigres, le vinaigre le plus fort paroiſſent doux comme du ſirop. Les beſtiaux ſont ſi abondans aux environs de cette riviere, qu'on a un bœuf excellent pour quelques mauvais petits couteaux. Les éléphans doivent y être d'une groſſeur extraordinaire, puiſqu'on y achete des dents qui peſent juſqu'à deux cens livres. Les contrées intérieures en fourniſſent plus que la côte; & l'ivoire en eſt plus eſtimé. Le pays eſt ſi rempli de ces animaux, que les habitans ſont obligés de ſe creuſer des habitations au haut des montagnes, d'en rendre les portes très-étroites, & d'uſer de toutes ſortes d'artifices, pour les chaſſer de leurs plantations. De quelqu'utilité qu'ils puiſſent être, les Negres n'ont jamais penſé à les apprivoiſer. Ils leur tendent des pieges, pour les prendre morts, ſe nourriſſent de leur chair, vendent l'ivoire aux Européens, & font ſervir les oreilles à couvrir leurs tambours.

Je ſuis, &c.

De la Côte d'Ivoire, ce 30 Août 1753.

LETTRE CLXXX.

CÔTE DE MALAGUETTE.

NOUS ne mîmes que trois jours, pour nous rendre au cap de Palme, où commence la Côte de Malaguette. On l'appelle auſſi la Côte du Poivre; la malaguette eſt une eſpece de poivre long, que le pays produit en abondance. Les Européens y vont plus fréquemment, & y ſont mieux reçus qu'à la Côte d'Ivoire. Auſſi nous y arrêtâmes-nous pendant quelque tems; & notre premiere ſtation ſe fit près de la riviere de Seſtre, qui donne ſon nom à deux villages & à un royaume. On appelle ces villages, le grand & le petit Paris; Ils furent ainſi nommés par des Marchands de Dieppe, qui y faiſoient autrefois le commerce du poivre & de l'ivoire. Les Negres de ce canton ont même conſervé quelques expreſſions Normandes; & lorſqu'ils voient aborder nos vaiſſeaux, ils ne ceſſent de crier de toute leur force, « Malaguette » tout plein, Malaguette tou plein ».

pour marquer qu'on y trouve toujours beaucoup de poivre.

Un vieux Irlandois, qui paſſoit avec nous au Sénégal, nous raconta que, dans ſa jeuneſſe, il avoit accompagné le Capitaine Oyle à la Cour du Roi de Seſtre, & nous fit ainſi le détail plaiſant de ſa réception. « Ce Prince ſe nommoit Pierre; car les François avoient » communiqué à ce Peuple l'uſage de » porter des noms de Saints. Comme il » étoit en poſſeſſion de recevoir un préſent de tous les vaiſſeaux qui abordoient dans ſes états, nous nous crûmes obligés de lui envoyer ce tribut » par une ambaſſade. Le Chevalier » Clarck, qui n'étoit encore que Lieutenant, & moi, qui exerçois l'emploi » de Tréſorier, fûmes choiſis pour cette » commiſſion. En arrivant dans la ville » royale, c'eſt-à-dire dans une eſpece » de village compoſé d'environ trente » cabanes, nous fûmes conduits au palais, dont la magnificence répondoit » à celle de la ville. On nous fit entrer » dans la ſalle du Conſeil; & l'on nous » dit d'attendre que le Roi fût habillé, » & diſpoſé à paroître en public. Il » parut en effet, une heure après, accompagné de ſa Nobleſſe, & précédé

» d'un eſclave, qui, ſoufflant dans un » cornet, formoit lui ſeul toute ſa mu- » ſique. Ce cortege étoit nud; le Mo- » narque ſeul avoit une robe d'une vieil- » le étoffe rouge & fort ſale, ornée d'un » grand nombre de pieces de différentes » couleurs. Un Negre lui portoit la » queue; & cette queue étoit une autre » piece, attachée au bas de ſa robe. Sa » coëffure conſiſtoit en une perruque » noire & uſée, qui n'avoit pas été » peignée depuis qu'il la portoit. Son » chapeau, trop petit de moitié, & re- » culé ſur le derriere de la tête, tomboit » en lambeaux. Ses bas de laine, ſales & » groſſiers, étoient ſans jarretieres, ſes » ſouliers ſans boucles; & pour ne rien » laiſſer manquer à cette parure, qui » faiſoit de cette Majeſté Africaine une » eſpece d'épouvantail, ce Prince por- » toit à ſon cou une chaine de laiton, » qui peſoit plus de vingt livres.

» Comme nous n'étions pas plus » exercés ſur les cérémonies, que le » Roi Pierre dans l'art des ajuſtemens, » nous débutâmes par nous mettre à ge- » noux; & nous n'aurions peut-être pas » penſé à nous relever, ſi le Monarque » ne nous en eût lui-même fait ſouve- » nir. Il parut ſurpris de nous voir pren- » dre cette poſture, & nous dit que

» c'étoit un uſage d'Europe, qu'on ne » connoiſſoit point à ſa Cour. Puis, » venant aux préſens, dont il étoit » plus occupé que du cérémonial, il » demanda à les voir. Nous lui offrîmes » un fuſil, deux pieces de bœuf ſalé, un » fromage, une bouteille d'eau-de-vie, » une douzaine de pipes, & quantité de » révérences. Le Roi n'y trouvant rien » de convenable à ſes beſoins actuels, » en parut peu content, nous dit de les » reprendre, & nous pria de lui donner » nos culottes. Comme il nous vit peu » diſpoſés à le ſatisfaire, il conféra » quelque tems avec ſes Miniſtres, & ſe » détermina enfin à recevoir ce qu'on » lui préſentoit. Immédiatement après, » il nous congédia avec un verre de vin » de palmier & l'*Atti-ho*, qui eſt la ma- » niere de ſaluer, en faiſant craquer les » doigts de la main.

» Pour donner à ce Negre une idée » avantageuſe de notre politeſſe, nous » demandâmes à être préſentés à ſon fils » le Prince Thomas. Celui-ci nous re- » çut avec de grandes démonſtrations de » joie, voulut nous reconduire juſqu'à » notre navire, & ſe fit apporter ſon fla- » geolet, dont il joua pluſieurs airs ſur » la route. C'étoit pour avoir auſſi un

« préſent : nous lui donnâmes un cha-
« peau bordé, une épée & une perru-
» que. On y joignit une grande feuille
» de parchemin en forme de lettres-pa-
» tentes, par leſquelles on le créoit Duc
» de Seſtre. Elles furent ſignées par tous
» les gens de l'équipage ; & l'on y mit
» pour ſceau, une vieille marque de
» beurre, que le haſard fit trouver dans
» le vaiſſeau.

» Cette cérémonie burleſque fut très-
» goûtée du Roi Pierre ; & dans le pre-
» mier mouvement de ſa reconnoiſſan-
» ce, il nous envoya deux chevres par
» Joſeph, ſon ſecond fils, qui fut auſſi
» fort aiſe de participer à notre généro-
» ſité. Nous le créâmes Prince de Baxos ;
» & le Monarque continua de paroître
» extrêmement ſenſible à ces marques
» de diſtinction. Il nous permit de pêcher
» dans la riviere, nous accorda la liberté
» de viſiter ſes villages, & ordonna à ſes
» Sujets de nous traiter comme les bien-
» faiteurs de ſa Nation. Nous nous crûmes
» obligés de l'en remercier ; & nous al-
» lâmes le trouver dans une habitation
» voiſine, où il venoit d'arriver. Nous
» entrâmes dans un palais très-inférieur
» aux étables d'Europe ; & nous paſſâ-
» mes par une cour, où l'on voyoit

» quelques miſérables huttes, qu'on nous » dit être le logement de ſes Concubines. » Ce prince étoit aſſis ſur un échaffaud » ſemblable à celui de nos tailleurs, ac- » compagné de deux ou trois femmes » nues, qui fumoient avec lui. Ce ſpec- » tacle nous fit rire ; & le Roi Pierre » ſourit lui-même auſſi en nous voyant. » La converſation dura peu ; & nous » nous quittâmes avec la cérémonie or- » dinaire de l'Atti-ho ».

Les François avoient autrefois un établiſſement dans ce pays ; & l'on y conſerve encore, avec un fonds d'attachement pour notre Nation, quantité de mots de notre langue, mais fort défigurés. Nous en fûmes chaſſés par les Portugais, qui le furent à leur tour par les Hollandois & les Anglois. Ils ſe retirerent dans les terres, s'allierent par des mariages avec les Negres ; & de-là eſt venue cette race de Portugais mulâtres, qui ſe trouvent dans ces contrées. Ils aiment à parler de leurs Ancêtres, à vanter leurs prodiges de valeur ; & ces prodiges ſont la deſtruction des peuples, & la dévaſtation des plus belles contrées de l'Afrique. Les Portugais d'Europe, par intérêt ou par politique, les reconnoiſſent pour leurs compatriotes, leur don-

nent le titre de Gentilshommes, leur accordent l'Ordre de Chriſt, les admettent à l'état eccléſiaſtique, & leur confient le gouvernement de leurs forts. Ces Mulâtres ſe ſont rendus très-puiſſans dans pluſieurs cantons éloignés de la mer; & la conſidération qu'ils ont acquiſe parmi les Negres, les mettroit en état de faire un commerce conſidérable, s'ils recevoient plus régulierement des marchandiſes de Portugal.

Les Habitans de Seſtre font de fréquentes incurſions chez leurs voiſins, pour y enlever des captifs. Ils vivoient autrefois en paix; mais les Européens ont trouvé le ſecret de ſemer & d'entretenir parmi eux la diviſion, pour ſe procurer un plus grand nombre d'eſclaves. Ces hommes, qui n'avoient rien à ſe diſputer dans un pays où la terre ne refuſe rien à ſes Habitans, ſont aujourd'hui continuellement occupés à ſe nuire, à ſe perſécuter, à ſe détruire, pour le ſervice de quelques Etrangers, qui ne ceſſent de dépeupler les provinces. J'ai vu de ces malheureux, qui verſoient des larmes en nous montrant leurs chaînes, & en ſe rappellant le bonheur de leurs Peres. D'autres ont été mis en pieces ſur les étaux des bouchers, pour

ſervir de nourriture aux chiens de leurs Conquérans.

Le Roi de Seſtre a une autorité abſolue ſur ſes Sujets ; mais il les punit rarement de mort, parce qu'il lui eſt plus utile de vendre les criminels pour l'eſclavage. Tous les ſoirs, à la tête de ſon peuple, ce Prince ſe lave dans la riviere, & ſe proſterne devant une Idole, dont les Prêtres ſont les médecins du pays. Les femmes en ſont comme les apothicaires, du moins pour la diſtribution des lavemens. Elles ſe ſervent, pour cet effet, de tuyaux de corne, par leſquels elles ſoufflent le cliſtere hors de leur bouche qu'elles rempliſſent à différentes repriſes ; & dans cinq ou ſix jets, toute la compoſition eſt entrée dans le corps du Malade. On ne cherche point à éviter les ſpectateurs ; & comme ces gens ſont preſque nuds, la cérémonie ne demande pas une longue préparation.

Ces Peuples, livrés à tous les excès de l'intempérance & de la luxure, n'entretiennent les Européens, & ne parlent entr'eux, que des plaiſirs qu'ils prennent avec leurs femmes. Il s'en trouve même qui les proſtituent ; & quand on leur reproche cette infamie, « il eſt de » notre gloire, répondent-ils, que l'on

» connoiſſe toute l'étendue de notre
» bonheur ; & nos amis pourroient en
» douter, s'ils ne l'éprouvoient par eux-
» mêmes. Nous ne croyons pas que les
» charmes de nos épouſes nous ſoient
» uniquement réſervés. Ce n'eſt pas l'in-
» tention de la nature ; elle veut que ſes
» faveurs ſoient générales. D'ailleurs,
» nous ſommes ſi familiariſés avec les
» beautés de nos femmes, que leurs
» appas ſouffriroient de cette poſſeſſion
» excluſive, ſi nos amis ne venoient
» rendre à notre cœur la vivacité qu'il
» commençoit à perdre. Enfin, ajou-
» tent-ils, nous avons quelquefois la
» ſatisfaction de voir qu'elles prennent
» avec d'autres, des maniere tendres,
» une ſorte de volupté que nous ne leur
» connoiſſions pas, qu'elles nous ap-
» portent, & dont nous profitons ».

Ces gens, ſi rafinés dans l'art de la volupté, ont auſſi appris des François celui de tremper l'acier & le fer ; ou plutôt ils l'ont porté à une perfection dont n'approchent pas les Européens. Ils rendent les armes & les inſtrumens d'une dureté à toute épreuve. Les Marchands, qui trafiquent ſur cette côte, ne manquent jamais de faire donner cette même trempe aux ciſeaux dont

on ſe ſert pour couper les barres de fer.

Le territoire de Seſtre produit une ſi prodigieuſe quantité de riz, que cette denrée ne revient pas à deux liards la livre. Le plus gros bâtiment peut en faire promptement ſa cargaiſon; mais il n'eſt pas de la meilleure eſpece. Le poivre eſt à ſi bon marché, qu'on ne le vend pas dix ſous le quintal. On prétend que cette graine a pris le nom de Malaguette, d'une ville d'Afrique. La plante qui la produit, devient plus ou moins forte, ſuivant la bonté du terroir, & s'éleve communément à la hauteur d'un arbuſte. Souvent elle demeure rampante, à moins qu'elle ne s'attache à quelque tronc d'arbre, qui lui ſert d'appui. Son fruit eſt une gouſſe, ſemblable à une petite figue alongée, contenant un grand nombre de graines triangulaires, de couleur rougeâtre, blanches en dedans, d'un goût âcre & mordicant, qui ne ſont ni ſi groſſes, ni ſi rondes, que le poivre de l'Inde. Les Portugais leur donnent ſix angles, au lieu de trois; & c'eſt delà, dit-on, que vient le nom de *Sextos* ou *Seſtos*, dont les François ont formé celui de Seſtre. Le poivre de Guinée eſt recherché en Europe, lorſque la rareté de celui de l'Inde augmente

ſa cherté. Les Marchands s'en ſervent auſſi pour doubler leur profit, en le mêlant avec le poivre véritable. Le Cardamone eſt une autre ſorte d'épice, qui differe peu de la Malaguette, & croît également dans ce pays, ainſi que le poivre d'Eſpagne ou le Piment.

En avançant à l'Ou-Eſt, nous trouvâmes le Cap Meſurado. Les Negres ont fait ce mot de celui de Miſéricorde, qu'ils entendoient prononcer ſans ceſſe à des Matelots Francois, qu'un naufrage avoit jettés ſur cette côte. On a donné le même nom au pays voiſin, qui forme un royaume, & à la riviere qui l'arroſe. Il eſt habité par un Peuple riche & puiſſant, qui fait un grand commerce d'or, de poivre, d'ivoire & d'eſclaves. Il comprend pluſieurs villages, dans l'un deſquels le palais du Roi n'eſt diſtingué des autres bâtimens, que par une ſalle d'audience. Au milieu de l'habitation, on voit une eſpece d'amphithéatre, couvert comme une halle, qui s'éleve d'environ ſix pieds. Il porte le nom de *Kaldé*, qui ſignifie place ou lieu de converſation. Les Négocians s'y aſſemblent pour traiter d'affaires, les pareſſeux pour fumer, les politiques pour raconter des nouvelles, & les gens oiſifs pour les écouter.

Le Cap Monté n'eſt éloigné de ce royaume, que de quinze lieues ; & nous fîmes ce trajet en peu de tems. On appelle Quïojas la principale nation de cette contrée. Parmi les qualités qui leur ſont communes avec les autres Negres, on remarque ſur-tout leur extrême penchant à l'incontinence. Les femmes emploient différentes herbes pour exciter les forces de leurs maris, ou réparer leur épuiſement. Une épouſe, convaincue d'adultere, eſt conduite dans la place publique, où le Conſeil s'aſſemble pour la juger. On invoque d'abord les Jananins, qui ſont comme les ſaints ou les génies tutélaires de la Nation : enſuite on lui bouche les yeux ; & on lui perſuade qu'ils vont l'enlever. On la laiſſe quelques momens dans cette frayeur ; après quoi un des Juges lui repréſente ſon crime, & la menace d'un châtiment ſévere, ſi elle ne rentre en elle-même & ne ſe corrige. On lui fait entendre un bruit confus de pluſieurs voix, qu'on lui dit être celle des Jananins, qui veulent bien lui pardonner cette premiere faute. Ces mêmes voix lui impoſent une pénitence, & lui recommandent de s'obſerver à l'avenir. Si elle retombe dans le même crime, le

Grand-Prêtre & ſes Miniſtres ſe rendent le matin dans ſa maiſon ; y font beaucoup de bruit avec des eſpeces de creſſelles, ſe ſaiſiſſent d'elle, l'emmenent à la place publique, & l'obligent de faire trois tours au bruit des mêmes inſtrumens. Après cette cérémonie, ſans écouter ni plaintes, ni pleurs, ni promeſſes, ils la conduiſent au bois ſacré des Jananins ; & l'on n'entend plus parler d'elle.

Il y a, dans pluſieurs contrées de cette côte, des écoles où l'on éleve les enfans de l'un & de l'autre ſexe. Les garçons y apprennent à pêcher, à chaſſer, à danſer, à chanter & à combattre. Ce chant n'eſt qu'une répétition confuſe d'expreſſions ſales, accompagnées de geſtes encore plus indécens. Un Negre, parfaitement inſtruit dans ces exercices, eſt capable de poſſéder toutes ſortes d'emplois. Ceux qui n'ont pas reçu cette éducation, ſont regardés comme des imbécilles, & privés de toute eſpece de privileges. Ces écoles ſont communément au milieu d'un bois, où l'on bâtit des cabanes ; & l'on y ſeme tout ce qui eſt néceſſaire pour la nourriture des éleves. Ils y reſtent quatre ou cinq ans ; & il eſt défendu aux femmes d'approcher de

cette demeure. Pour les en éloigner, on leur perſuade dès l'enfance, qu'elles mourroient frappées de la main des génies, ſi elles s'aviſoient de violer cette défenſe.

Une autre loi preſcrit à ces jeunes gens de reſter dans leur enceinte, & leur défend de converſer avec ceux qui n'ont point la marque de l'école. Cette marque ne conſiſte pas, comme dans nos colleges, à porter un vêtement particulier, mais dans des cicatrices qu'on leur fait depuis le cou juſqu'aux épaules. Pendant qu'ils vivent dans cette retraite, ils ſont entiérement nuds; & l'éducation finie, on les conduit dans de petites cabanes, où ils apprennent à ſe laver, à s'oindre le corps, à ſe vêtir, & à obſerver tous les uſages de la ſociété. On les mene enſuite à la place publique de la ville royale, où ils font, au milieu du peuple, & principalement en préſence des femmes, les exercices qu'ils ont appris dans leur college. Ceux qui s'en acquittent mal, ſervent de riſée aux ſpectateurs; & les rieurs crient de toutes leurs forces: «un tel a perdu ſon tems à » manger du riz ».

Les filles ont auſſi leur école; mais cette éducation ne dure que quatre mois.

On commence par leur raſer la tête ; & on leur fait quitter leurs habits, pour qu'elles demeurent nues pendant cette eſpece de noviciat. Une Matrone les conduit près d'un ruiſſeau qui eſt dans leur enceinte, les lave & les circoncit. Cette opération eſt douloureuſe ; mais on les guérit avec des ſimples dans l'eſpace de quinze jours. On leur apprend enſuite les danſes & les chants du pays, qui offrent toujours des objets obſcenes ou ridicules. Elles ne reçoivent la viſite d'aucun homme ; les femmes mêmes qui viennent les voir, ſont obligées de laiſſer leurs habits à la porte, & ne peuvent entrer que nues dans l'intérieur de l'enclos. Le tems de l'école expiré, la Supérieure ramene à la ville ſes jeunes Ecolieres, qui y donnent publiquement des preuves de leur avancement & de leurs progrès.

Il y a peu de nations parmi les Negres, où les formalités ſoient plus en uſage que chez les Quojas ; & le moyen le plus ſûr pour gagner leur affection, eſt de marquer du goût pour leurs cérémonies. Un homme de diſtinction, qui a encouru la diſgrace du roi, & veut rentrer en faveur, commence par faire des préſens aux femmes du Monarque, & de-

mande à être admis à ſe proſterner devant lui. S'il obtient cette permiſſion, il s'avance lentement vers le Souverain, s'incline de la moitié du corps, & s'approchant de la natte ſur laquelle il eſt aſſis, ils met un genou en terre, baiſſe la tête ſur ſon bras droit, prononce reſpectueuſement le nom de Seigneur; & le Prince répond, je vous remercie. Il lui ordonne enſuite de s'aſſeoir à quelque diſtance de lui, ſur une ſellette ou ſur une natte. Dès ce moment il eſt rétabli dans les bonnes graces du Monarque. Si ce dernier refuſe de pardonner, on rend au Coupable ſes préſens; & il ne reparoît à la Cour, que lorſqu'il plaît à ſa Majeſté de faire grace. Dès que le tems du pardon eſt arrivé, le Prince lui envoie ſon bouclier avec deux tambours, qui ne ceſſent de battre juſqu'à ce qu'il ſe ſoit mis en chemin pour aller au palais. Il porte d'une main le bouclier, & de l'autre des préſens. On ne lui envoie cette arme, que pour lui ſervir de reproche, & lui faire entendre que, ne ſe ſoumettant pas aux loix, il ſemble aſpirer à la place de ſon Maître, & vouloir exercer le pouvoir ſouverain.

A peine eûmes-nous perdu de vue le Cap Monté, qu'une tempête furieuſe nous

jetta à plus de trente lieues de la Côte ; & après huit jours d'une navigation très-périlleuſe, nous entrâmes, par une grande baie, dans la riviere de Mitomba, autrement dite Sierra-Leona ou Tagrim, une des plus conſidérables de l'Afrique. Cette variété de noms vient de la diſpoſition de ſon embouchure, qui a quatre lieues de largeur, & ſe trouve partagée en trois canaux par des ſables & par des iſles. On nous fit voir ſur ſes bords une fontaine dont l'eau eſt excellente, & où les Normands avoient un comptoir. Les Anglois ont élevé un fort dans une des iſles placées à l'entrée de la riviere ; mais il n'a rien de remarquable, que l'avantage de ſa ſituation.

Parmi les Habitans de cette contrée, il y a des Chrétiens, des Mahométans, des Idolâtres, & d'autres qui ne profeſſent aucune religion. Ces Negres me paroiſſent, en général, plus intelligens, plus civiliſés, plus inſtruits que ceux de la même côte, quoique pourtant ils aient à peu près les mêmes loix, les mêmes coutumes, les mêmes mœurs. La pauvreté, la nudité, la ſaleté regnent également dans leur perſonne, dans leurs maiſons, dans leurs repas, dans leurs habits, & dans leurs meubles. Leurs villes reſſemblent à peine à nos villages,

leurs Rois à nos Fermiers, leurs palais à nos étables. Ils ont beaucoup de Dieux & point de temples, beaucoup de femmes & peu de mariages, beaucoup de danſes & peu de fêtes, des arts groſſiers, des opinions abſurdes, des loix atroces, des épreuves cruelles. Les uns mangent leurs priſonniers; les autres les vendent. Ils croient aux ſortiléges, & puniſſent les ſorciers. Ils ſont jaloux de leurs femmes, & les proſtituent pour de l'eau-de-vie, du tabac, des grains de verre, un vieux chapeau, des haillons, &c. Nos Miſſionnaires leur ont apporté la loi de Jeſus-Chriſt, & les Negres mahométans celle de leur Prophete. Les uns & les autres ont fait peu de proſélites, les premiers parce qu'ils défendoient la polygamie, les ſeconds parce qu'ils proſcrivoient l'uſage du vin. Ici vous rencontrez des républiques qui ont la franchiſe, le courage, l'eſprit de juſtice que donne la liberté; là vous voyez le deſpotiſme des Princes & celui des Prêtres, établi ſur la ſervitude des Peuples. Ailleurs, ce ſont des hommes indépendans, qui vivent ſans chefs, ſans loix, ſans gouvernement, auſſi barbares, auſſi féroces que les Iroquois. Par-tout vous trouvez des opinions,

des points d'honneur différens, & par conſéquent des Negres cruels, des Negres humains, des Peuples guerriers, des Peuples puſillanimes, &c.

Le royaume de Barré eſt un des principaux Etats de cette Côte. Il a été long-tems héréditaire; mais c'étoit toujours le plus jeune des fils du Roi, qui lui ſuccédoit, avec des formalités ſingulieres. Les Grands alloient lui rendre viſite, ſans lui marquer plus de conſidération qu'à un ſimple particulier. Au bout d'un certain tems, on le lioit; &, dans cet état, on le conduiſoit au palais, au milieu du peuple, qui avoit droit, ce jour-là, de l'accabler d'injures, de ſarcaſmes, & même de le maltraiter à coups de fouet. A ſon arrivée, il étoit revêtu des ornemens royaux, & conduit dans un appartement, où il recevoit la couronne & les hommages de la Nation.

Les cérémonies qui accompagnent l'élection des Juges, paroiſſent encore plus ridicules. On fait aſſeoir le récipiendaire ſur une chaiſe de bois; le Préſident le frappe pluſieurs fois ſur la face avec la freſſure ſanglante d'un vieux bouc, lui frotte tout le corps de la même matiere, lui couvre la tête d'un bonnet rouge; & après cette ſanglante & ſale

cérémonie, on lui fait faire plusieurs fois le tour d'une espece de halle qui environne le palais, porté avec sa chaise sur les bras de quelques esclaves. Quand les Avocats plaident, ils ont un masque sur le visage, des cliquettes aux mains, & des sonnettes aux jambes. Leur corps est couvert d'une casaque ornée de plumes; & vous les prendriez pour autant de bouffons qui courent les rues au carnaval.

Si dans tous les pays de Guinée on trouve à peu-près les mêmes usages, les mêmes mœurs, la nature y offre à peu-près aussi les mêmes productions & le même climat. On y distingue deux saisons, la seche & l'humide. Cette derniere dure quatre mois, c'est-à-dire, depuis le commencement de juin, jusqu'à la fin de septembre. La chûte des eaux est si violente, sur-tout au mois de Juillet, les orages, les vents, les éclairs, le tonnerre sont si terribles, qu'on croit voir la confusion des élémens. Les apparences du Ciel sont des avertissemens qui font prévoir les tempêtes. Il devient noir & triste; & à mesure que les nuées s'avancent, il en sort des feux capables de jetter l'épouvante dans les ames les plus intrépides. Ces

éclairs ſe ſuccedent de ſi près, que pendant la nuit, ils rendent la lumiere continuelle. Le fracas du tonnerre va juſqu'à faire trembler la terre. C'eſt néanmoins dans cette ſaiſon, que ſe font les travaux de la campagne; & dans l'eſpace de trois mois, les champs ſont labourés, ſemés & moiſſonnés. La ſéchereſſe ſuccede à la récolte; & à peine tombe-t-il quelques roſées pendant le reſte de l'année.

La variété des arbres eſt étonnante dans cette partie de l'Afrique. J'ai déja parlé de leur groſſeur; je ne finirois pas, ſi je parlois de leurs différentes eſpeces. Vous connoiſſez l'uſage du palmier, & ſon extrême utilité. Celui dont les Negres tirent leur vin, eſt en même tems, & le plus commun, & le plus eſtimé. Ce vin a la conſiſtance & la couleur de celui d'Eſpagne, pétille comme le Champagne; & joint à ſa douceur une ſorte d'acidité qui le rend très-agréable. J'ai rapporté ailleurs ſes propriétés, & la maniere dont il ſort de l'arbre. Le coton, l'indigo, le tabac, les bananes, l'igname, les patates, le millet, le maïs, le riz croiſſent naturellement ſur ces mêmes Côtes; j'ai donné, en différens tems, l'explication de toutes ces plantes.

Le calebaſſier, dont je ne vous ai dit autrefois que fort peu de choſe, exige ici une plus longue deſcription. Il fournit aux Negres, comme je crois vous l'avoit dit, des vaſes, des plats & des uſtenſiles de ménage. Il ne faut pas le confondre avec la plante qui produit nos calebaſſes ou gourdes d'Europe. Le calebaſſier d'Afrique eſt un grand arbre, dont le tronc tortueux eſt couvert d'une écorce griſe & raboteuſe. Ses branches ſont longues, épaiſſes, & unies. Ses feuilles, étroites vers la tige, s'élargiſſent par degrés, & s'arrondiſſent à l'extrêmité. La nature les a placées les unes après les autres, le long de la branche, à des diſtances preſque égales. A ſes fleurs, qui tirent ſur le blanc, & ſont en forme de cloches, ſuccedent des fruits de la figure de nos calebaſſes, enfermés dans une peau très-dure, & remplis d'une chair qui contient pluſieurs ſemences. On reconnoît qu'ils ſont mûrs, quand la queue qui les attache à l'arbre, ſe flétrit & ſe noircit; alors on peut les détacher. Il y en a de toutes les grandeurs, depuis la groſſeur d'un œuf, juſqu'à celle d'un boiſſeau. On ſait en varier la forme, avant qu'ils aient acquis leur maturité. On les ſerre

avec force, ſuivant la figure à laquelle on veut les aſſujettir. La maniere de les préparer eſt la même que celle des Negres de l'Amérique, dont j'ai eu occaſion de vous parler dans une de mes lettres ſur la Guiane. Quand on en a tiré toute la ſubſtance intérieure, on laiſſe ſécher la calebaſſe, qui devient auſſi propre que nos bouteilles, à contenir toutes ſortes de liqueurs, ſans leur communiquer de mauvais goût. Pour la couper en deux, & en faire des baſſins ou des plats, on la ſerre par le milieu avec une ficelle, immédiatement après l'avoir cueillie : la coque eſt alors ſi molle, qu'elle ſe diviſe aiſément. Le calebaſſier n'eſt pas moins utile ici qu'en Amérique ; &, comme je vous l'ai dit, il n'y a point d'habitation où les Negres puiſſent s'en paſſer. On fait auſſi, avec ſon fruit, un ſirop laxatif, fort en uſage dans la médecine. Il eſt devenu commun en France, où on l'emploie pour la poitrine.

Le nom de Sierra-Leona, ou de Montagne des Lions, donné à ce pays par les Portugais, vient de la multitude de ces animaux qui peuplent cette partie de l'Afrique. Je vais, à cette occaſion, vous parler de ces quadrupedes, non

d'après

d'après mes propres obſervations ; car je vous avoue que je n'en ai jamais rencontré, mais ſur le rapport de quelques Naturaliſtes.

» Il ſemble que l'Afrique ſoit le pays » naturel de ce Roi des animaux, non» ſeulement parce qu'il n'y a point » de régions connues, où les lions » ſoient en ſi grand nombre ; mais ils y » ſont d'une taille & d'une force que » n'ont pas ceux des autres pays. Leur » figure eſt impoſante, leur regard aſſu» ré, leur démarche fiere, leur voix ter» rible & leur rugiſſement ſi effroyable, » que lorſqu'il ſe fait entendre par écho » la nuit dans les forêts, il reſſemble au » bruit du tonnerre. Auſſi agiles que ner» veux, ils ne ſont chargés ni de chair, » ni de graiſſe ; & leur intrépidité ſe » manifeſte au dehors par la facilité, la » promptitude, la hardieſſe, l'impétuo» ſité & la véhémence de leurs mouve» mens. Un coup de leur queue eſt ca» pable de terraſſer l'homme le plus vi» goureux. Leur criniere ſe hériſſe lorſ» qu'ils ſont en colere ; & leur front, » traverſé de rides profondes, ajoute » encore à l'expreſſion de la fureur. » Leurs yeux vifs & perçans ſont om» bragés d'épais ſourcils, qu'ils font

mouvoir d'une maniere effrayante.

» Les lions n'habitent que les pays les » plus chauds de l'Aſie & de l'Afrique ; » on en voit cependant ſubſiſter & vi- » vre aſſez long-tems dans les climats » tempérés ; mais on doute qu'ils puiſ- » ſent y multiplier. Ils ſont très-ardens » en amour ; & lorſque la femelle eſt en » chaleur, elle eſt ſuivie de huit ou dix » mâles, qui ne ceſſent de ſe livrer des » combats, juſqu'à ce que l'un d'eux, » vainqueur de tous les autres, demeure » paiſible poſſeſſeur de ſa victoire. La » lionne ne produit qu'une fois par an ; » & quoiqu'elle n'ait que deux mamel- » les, elle ne laiſſe pas de nourrir quel- » quefois juſqu'à ſix petits. L'amour » qu'elle a pour eux eſt extrême ; & » quoique moins forte, moins coura- » geuſe que le mâle, elle devient terri- » ble, dès qu'elle eſt mere. Elle ſe jette » indifféremment ſur les hommes & ſur » les animaux, ſe charge de ſa proie, » & la partage à ſes lionceaux, auxquels » elle apprend de bonne heure à déchi- » rer la chair & à ſucer le ſang. Si on » veut les lui enlever, elle devient fu- » rieuſe, & les défend juſqu'à la der- » niere extrêmité. Dès que les Negres » en trouvent dans quelque antre, ils

» s'empreſſent de les porter aux Euro-
» péens, qui ne manquent jamais de les
» acheter. Si la lionne revient aſſez tôt
» pour courir après les Raviſſeurs, ils
» lui jettent un de ſes petits ; & tandis
» qu'elle le porte à ſa caverne, ils ne
» perdent pas un inſtant pour s'éloigner
» avec les autres.

» Dans les climats brûlans & déſerts
» de la Lybie, où l'induſtrie humaine
» n'a ni affoibli la vigueur, ni énervé le
» courage des lions, ces animaux ſont
» encore tels que la nature les produit.
» Accoutumés à meſurer leurs forces
» avec les autres quadrupedes, l'habi-
» tude de vaincre les rend intrépides ;
» & comme ils ne connoiſſent point la
» puiſſance de l'homme, & n'ont pas
» éprouvé le pouvoir de ſes armes, ils
» n'en ont nulle crainte, & ſemblent
» même les braver. Les bleſſures les irri-
» tent, mais ne les effraient point. Un
» ſeul de ces lions du déſert attaque tou-
» te une caravane ; & lorſqu'après un
» combat opiniâtre & violent, il ſe ſent
» affoibli, il ſe retire toujours en com-
» battant, ſans jamais tourner le dos.
» Ceux au contraire qui ont connu &
» éprouvé la force de l'homme, per-
» dent leur courage, & craignent de

» l'attaquer. On les voit obéir à ſa voix,
» & s'enfuir en ſe laiſſant pourſuivre par
» des femmes ou des enfans, qui leur
» font quitter priſe & abandonner leur
» proie, quand ils ſe ſont emparés de
» quelque bétail.

» Cette différence dans le caractere
» de ces quadrupedes, prouve qu'ils
» peuvent être apprivoiſés juſqu'à un
» certain point. Auſſi l'hiſtoire nous
» parle-t-elle de lions attelés à des chars
» de triomphe, d'autres que l'on con-
» duiſoit à la guerre, qu'on menoit à la
» chaſſe, & qui, fideles à leur maître, ne
» déployoient leur force que contre ſes
» ennemis. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que
» le lion pris jeune, & élevé parmi les
» animaux domeſtiques, s'accoutume
» aiſément à vivre & à jouer innocem-
» ment avec eux; qu'il eſt doux & même
» careſſant pour ceux qui le gouver-
» nent; & que ſi ſa férocité naturelle re-
» paroît quelquefois, il la tourne rare-
» ment contre ceux qui lui ont fait du
» bien. On peut même dire, en général,
» que ce noble & fier quadrupede n'eſt
» cruel que par néceſſité, & ne détruit
» qu'autant qu'il conſomme. Dès qu'il
» eſt raſſaſié, il vit en pleine paix; tandis
» que le tigre, le loup, & d'autres

» bêtes féroces, donnent la mort pour
« le seul plaisir de la donner, & sem-
» blent plutôt vouloir assouvir leur ra-
» ge que leur faim.

» Tant que le lion est jeune, & qu'il
» a de la légereté, il vit du produit de
» sa chasse, & quitte rarement les déserts
» & les forêts. Il aime la chair des jeunes
» éléphans, & s'en rend aisément le maî-
» tre, à moins que la mere n'arrive à
» leur secours. L'éléphant, le rhinocé-
» ros, le tigre & l'hyppopotame sont
» les seuls animaux qui puissent lui ré-
» sister quand il est dans la force de son
» âge. Lorsqu'il devient vieux & pesant,
» il s'approche des lieux fréquentés, &
» c'est alors qu'il est plus dangereux
» pour l'homme & pour les bestiaux.
» Mais quelque terrible qu'il soit, on ne
» laisse pas de lui donner la chasse avec
» des chiens de taille, soutenus & gui-
» dés par des hommes à cheval. Il
» faut, à la vérité, que les chiens & les
» chevaux soient bien aguerris; car la
» plupart des animaux frémissent &
» prennent la fuite à la seule odeur du
» lion. On ne le tue presque jamais d'un
» seul coup. On le prend souvent par
» adresse, dans une fosse, comme les
» loups. Il devient doux, des qu'il se

» trouve dans le piege ; & ſi l'on ſait » profiter des premiers momens de ſon » étonnement ou de ſa honte, on peut » l'attacher, le muſeler & le conduire » où l'on veut ».

J'ai parlé ailleurs des éléphans, des tigres, des ſinges & autres animaux ſauvages, qui ſe trouvent auſſi en grand nombre ſur les côtes d'Afrique. J'ai parlé des crocodiles, des vaches, des chiens, des lions marins, qui peuplent les mers & les rivieres de ces mêmes Côtes. J'ai parlé des autruches, des pélicans, des perroquets & autres oiſeaux qui habitent les forêts ; j'ai parlé enfin du caméléon, de la fourmi, des moſquites & autres inſectes auſſi incommodes, qu'ils ſont communs dans toute cette contrée.

Je ſuis, &c.

Sur la Côte de Malaguette, ce 6 Septembre 1753.

LETTRE CLXXXI.

LE SÉNÉGAL.

LES rivieres ſituées entre Sierre-Lione & Gambra, ont ſur leurs bords des villages ſans nombre, dont les Habitans ſont un mêlange de Negres & de Portugais. Chaque maiſon a un portique agréablement meublé, où ils reçoivent les Etrangers; la jalouſie ne leur permet pas de les laiſſer pénétrer plus avant. Femmes & concubines, tout eſt renfermé ſous la même clef; mais elles ſont ſi énormément laides, qu'il faut être, ou Matelots pour les aimer, ou Negres pour en être jaloux.

Nous allâmes voir un des Souverains du pays; c'eſt encore un de ces Rois qui ne valent pas vos Fermiers. Informé de notre arrivée, il ſe préparoit à nous recevoir. Il tint ſon audience ſous un arbre vis-à-vis de ſon enclos. Son habit étoit une pagne noire, qui lui deſcendoit à mi-jambes, avec un manteau, un chapeau & des ſandales de la même couleur; le reſte du corps étoit

nud. Il nous donna un dîner dans le goût du pays, où l'abondance tenoit lieu de la délicateſſe. Le territoire eſt arroſé d'une petite riviere qui le rend très-fécond. On y trouve de la cire, de l'ivoire, du coton, des plumes d'autruche, & de l'or qui vient des contrées intérieures. On y amene auſſi des eſclaves; car comme ces Nations aiment la guerre, elles ſont ſouvent dans l'occaſion de faire des priſonniers, & ceux qui ſont pris dans le combat, ſont vendus pour la ſervitude.

Laiſſant Rio-Grande à notre droite, nous allâmes mouiller aux Iſles de Biſſao. La plus grande donne ſon nom à tout l'archipel, & peut avoir trente ou quarante lieues de circuit. Son aſpect eſt charmant: le terrein s'éleve inſenſiblement juſqu'au centre de l'Iſle; & le milieu eſt occupé par des collines également fertiles & agréables, qui forment une infinité de vallons. Les eaux s'y raſſemblent, & font des rivieres, qui, après avoir arroſé le pays, ſe rendent dans la mer par différentes embouchures. L'Iſle entiere n'eſt, pour ainſi dire, qu'une vaſte prairie, dans laquelle on trouve, de diſtance en diſtance, des boſquets de palmiers, d'orangers, de ci-

tronniers & d'autres arbres, qui donnent de l'ombre & de la fraîcheur. Il n'y a point d'amas de maiſons auxquels on puiſſe donner le nom de village. Les cabanes ſont diſperſées de côtés & d'autres, & environnées de plantations. La terre graſſe & profonde produit abondamment ce qui eſt néceſſaire à la vie, & principalement du mil, du riz, & du maïs. Les bœufs & les vaches y ſont d'une groſſeur extraordinaire; mais on n'y voit ni chevaux, ni brebis, ni cochons. Les Negres même ont de l'averſion pour ces derniers animaux, mais ſans être guidés par aucun principe de religion; car ils ne ſont ni Juifs, ni Mahométans. Les vaches leur ſervent de monture: ils leur font un trou dans les narines, & y paſſent une corde qui ſert de bride.

L'Iſle de Biſſao eſt diviſée en neuf provinces; les Gouverneurs prennent le titre de Roi, & le Roi celui d'Empereur. Ce dernier a ſur ſes Peuples un pouvoir abſolu; &, par une voie très-ſinguliere, ce Prince peut aiſément s'enrichir aux dépens de ſes Sujets. Un Negre, mécontent d'un de ſes voiſins, va trouver le Monarque, & lui fait une donation de la maiſon de ſon ennemi.

Le Roi l'accepte & s'en empare, ſans attendre le conſentement du Propriétaire. Celui-ci ſe trouve dans la néceſſité de la racheter, ou d'en bâtir une autre. A la vérité, le moyen de s'en venger eſt facile, en jouant le même tour à ſon adverſaire. Ainſi le Prince a deux maiſons au lieu d'une. Vous concevez, Madame, que cet uſage biſarre eſt un puiſſant moyen pour maintenir la paix parmi ces Inſulaires.

Ce pouvoir arbitraire s'étend ſur tous les Habitans de l'Iſle ; & les Européens ont pour le Monarque autant de reſpect, que de ménagement. Un jour l'Empereur avoit confié, à la garde des Portugais, un Captif qui ſe pendit. C'étoit à lui naturellement à ſupporter cette perte ; mais il ordonna que le cadavre reſtât dans le même lieu, juſqu'à ce que les Portugais lui fourniſſent un autre eſclave. Le déſagrément de le voir pourir devant leurs yeux, leur fit prendre le parti de le remplacer.

Le palais du Roi n'eſt éloigné du port de Biſſao que d'une lieue. Le nombre des cabanes qui le compoſent, donne à cette habitation l'air d'un village. Des Negres, armés de ſabres, d'arcs & de fleches, font la garde à la premiere

porte. On entre enſuite dans un labyrinthe de bananiers, entremêlé de logemens pour les femmes, les enfans, les domeſtiques & les eſclaves. Au milieu eſt une grande cour, où un oranger d'une prodigieuſe groſſeur ombrage tout ce vaſte eſpace. C'eſt là que Sa Majeſté paſſe ſes momens de récréation, & jouit, à la fois, du parfum des fleurs, de la fraîcheur de l'ombre, & des careſſes de ſes femmes.

Lorſque l'Empereur a réſolu de faire la guerre, on ſonne une eſpece de tocſin, qui ſe nomme *Bonbalon*. C'eſt un inſtrument de bois très-léger, ſur lequel on frappe avec un marteau, & dont le bruit ſe fait entendre de fort loin. Il y a de ces Bonbalons ſur les côtes & dans l'intérieur des terres, gardés par des hommes qui répetent le même nombre de coups, & font connoître la volonté du Souverain dans toute l'étendue de ſes Etats. A ce ſignal, les gens de guerre ſe raſſemblent dans un lieu convenu; & ſi quelqu'un refuſe d'obéir, il eſt vendu pour l'eſclavage. Ce châtiment politique tient tout le monde dans la ſoumiſſion; & le Monarque, pour qui la déſobéiſſance eſt utile, ſe plaint quelquefois de trouver ſes Sujets trop ardens à le ſervir.

Il eſt rare qu'il prenne lui-même la conduite de ſon armée ; il ſe contente de conſulter ſes Dieux ; & comme les Prêtres ſont dans ſes intérêts, la réponſe s'accorde toujours avec ſes deſirs. Les Troupes s'embarquent avec confiance ; & la marche eſt tellement combinée, qu'on arrive pendant les ténebres ſur le terrein de l'ennemi. Si l'on trouve quelque cabane écartée & ſans défenſe, on l'environne ; on la ſurprend ; on ſe ſaiſit des Habitans ; & l'on ſe rembarque. Au moindre avantage de cette nature, on s'attribue la victoire ; & l'on revient en triomphe. La moitié du butin appartient au Souverain ; le reſte ſe partage entre les Soldats. Les Priſonniers ſont vendus aux Européens ; & ceux-ci les achetent ſans ſcrupule, comme ſi tout leur argent pouvoit leur donner le droit de tenir, malgré lui, un ſeul homme dans la ſervitude.

Quiconque s'eſt trouvé à ces ſortes d'expéditions, fait parade de ſes avantages dans toutes les parties de l'Iſle. Il montre ſes bleſſures, raconte ſes exploits, & ſe fait ſuivre par ſes Captifs. L'uſage n'eſt pas de les tourmenter, comme au Canada, mais de les forcer à chanter les louanges de leurs Vain-

queurs. Il eſt vrai que ſi l'entrepriſe a été accompagnée d'un événement malheureux, comme de la mort de quelque perſonne diſtinguée dans la Nation, les Priſonniers riſquent toujours d'être ſacrifiés. On célebre, par des chants lugubres & des honneurs funebres, la gloire de ceux qui périſſent dans le combat. Les femmes, qui, dans ces occaſions, jouent le premier rôle, s'efforcent d'inſpirer de la compaſſion. Elles pleurent, gémiſſent, ſe lamentent, s'arrachent les cheveux, ſe déchirent la peau; & lorſqu'elles ſont fatiguées de cet exercice, on leur donne du vin de palmier, qui leur fournit une ſource de nouvelles larmes, & donne lieu à de nouvelles ſcenes.

Le royaume de Biſſao n'eſt point héréditaire: il ne ſe préſente d'autres concurrens, pour occuper le trône, que les Gouverneurs de Provinces, dont la dignité peut être comparée, en petit, à celle des Electeurs d'Allemagne ou des Pairs de France. Ils s'aſſemblent en cercle autour du tombeau du Roi, qui n'eſt compoſé que de roſeaux. Il eſt ſoulevé par pluſieurs Negres, qui le jettent en l'air; & l'Electeur ſur lequel il tombe, obtient la couronne.

Cette Iſle eſt fort peuplée, & le ſeroit

davantage, ſi les Negres du continent n'y faiſoient de continuelles incurſions. On a remarqué qu'au moindre ſujet de chagrin, ces Inſulaires ſe noient, ſe pendent, ou ſe jettent dans un précipice. Ils ſont d'ailleurs très-cruels, & ſi adonnés à l'eau-de-vie, qu'un pere vend ſon fils, un fils livre ſon propre pere, pour s'en procurer. Le plus foible devient la proie du plus fort; & ce ſont toujours les Européens qui profitent de ces ſortes de marchés. Les Portugais ont ici une fortereſſe, & quelques Soldats pour la défendre; une Égliſe, & quelques Capucins pour la deſſervir.

Les autres Iſles voiſines de Biſſao ſe nomment Boulam, Guinala, Caſnabac, Gattina, Caſſegut, Buſſi, &c. Elles ſont plus ou moins habitées, ſuivant le degré de fertilité qui les rend plus ou moins habitables. Il ne dépendroit que de la France d'y faire des établiſſemens utiles pour le commerce. Ces Inſulaires, qui nous aiment, ſe prêteroient d'inclination à les favoriſer. Ils ſe rappellent avec plaiſir les anciens traités qui les lioient à notre Nation, & montrent encore les lieux où nous avions des comptoirs qu'ils nous reprochent d'avoir trop légérement abandonnés.

Au Nord de ces Iſles, & à quelques lieues de la mer, eſt ſituée la ville de Cachao, ſur la riviere de ce nom, où les Portugais ont bâti pluſieurs forts. Cette place eſt commandée par un Capitaine-Major, qui dépend du Gouverneur des Iſles du Cap Verd. La garniſon eſt recrutée, tous les ans, par trente ou quarante Soldats, qui ont preſque tous été bannis pour quelque action criminelle. Ils ſont ſi mal payés, que la plupart ne ſe font pas de ſcrupule de voler pendant la nuit. Le Roi de Portugal entretient à Cachao un Receveur pour les droits: ils ſont de dix pour cent, ſur les vaiſſeaux marchands qui partent ou qui arrivent. La paroiſſe eſt deſſervie par des Prêtres, dont la pauvreté égale l'ignorance. Ils ſont ſecondés par deux ou trois Capucins, qui ne paſſent pas pour les plus éclairés de leur Ordre.

Les maiſons, qui n'ont qu'un étage, ſont couvertes, les jours de pluie, de feuilles de cotonniers, &, dans les tems ſecs, d'une ſimple toile, pour garantir les Habitans du ſoleil & de la roſée. Ils vivent dans une ſi grande indolence, qu'ils aiment mieux ſe paſſer de tout, que de ſe donner la peine de pourvoir à

leurs beſoins. Ils ſont obligés, pour avoir de l'eau, de ſortir de leurs remparts avec une garde, ſans quoi ils ſeroient expoſés aux inſultes des Noirs, leurs mortels ennemis. Cependant quelques-uns de ces Negres ſe ſont familiariſés avec eux, & demeurent dans la ville. Ils font profeſſion d'idolatrie; mais pour le fond des mœurs, ils ont pris celles des Portugais, comme ceux-ci ont adopté une partie de leurs uſages, ſur-tout leurs débauches avec les femmes, que les deux Nations portent à l'excès. Ils ne mangent de la viande qu'à dîner; le ſoir ils vivent de poiſſon, que leur riviere, quoique remplie de crocodiles, leur fournit en abondance. Tous leurs repas commencent par des fruits, que le canton produit ſans ſoins & ſans culture.

Quoiqu'on ne puiſſe guere ſortir des maiſons, pendant la nuit, ſans courir quelque danger, il ſe trouve néanmoins une eſpece d'aventuriers nocturnes, qui s'en font un amuſement, & dont l'équipage a quelque choſe de remarquable. Ils portent ſur leurs habits un petit tablier de cuir, qui ne paſſe pas la ceinture de plus de quatre doigts, avec une bavette qui couvre une cuiraſſe. Ce ta-

bliet eſt plein de trous, auxquels ſont attachés des piſtolets & pluſieurs poignards. Le bras gauche eſt chargé d'un petit bouclier, au-deſſous duquel pend une longue épée, dont le fourreau s'ouvre par le moyen d'un reſſort. Lorſqu'ils ſortent ſans deſſein formé, & uniquement pour ſe réjouir, ils ont, ſur toute cette parure, un manteau noir, qui leur tombe juſqu'aux gras de jambes : mais s'ils ſe propoſent quelque aventure, c'eſt-à-dire, un duel à la Portugaiſe, ils ajoutent à toutes ces armes une courte carabine, chargée de vingt ou trente petites balles, avec un bâton fourchu, pour la poſer deſſus en tirant. Enfin, pour achever une ſi étrange parure, ils ont ſur le nez de grandes lunettes, qui ſont attachées des deux côtés des oreilles.

En arrivant au lieu de l'exécution, le brave commence par planter ſa carabine, prend ſon épée ; & dans cette poſture, attend courageuſement l'homme qu'il veut aſſaſſiner. Auſſi-tôt qu'il le voit à la portée du fuſil, il fait feu, en lui diſant de prendre garde. Il lui ſeroit difficile de le manquer ; car cette eſpece d'arme écarte tellement les balles, qu'elle en couvriroit la plus grande porte. Si

l'infortuné, qui reçoit le coup, n'eſt pas tout-à-fait mort, le meurtrier s'approche de lui, l'exhorte à prononcer les noms de Jeſus & de Marie, & l'acheve de quelques coups d'épée ou de poignard. Il arrive ſouvent que ces aſſaſſins trouvant la partie égale, ſont arrêtés par ceux dont ils menacent la vie : mais ils ſavent bientôt ſe tirer d'embarras, en proteſtant qu'ils ſe ſont trompés, & qu'une autre fois ils ſauront mieux diſtinguer leur ennemi.

Enfin il eſt toujours très-dangereux, à Cachao, de ſortir la nuit ; & il n'y a pas beaucoup plus de ſûreté dans toutes les autres Colonies Portugaiſes. Il eſt vrai cependant que le Capitaine-Major fait marcher une patrouille pour empêcher les déſordres ; mais ces Soldats ſont eux-mêmes des voleurs d'autant plus redoutables, qu'un long exercice du crime, pour lequel ils ont été condamnés au banniſſement, les rend plus habiles dans ce métier. Les maiſons ne ſont guere plus ſûres que les rues, parce qu'étant fort légeres, il eſt aiſé d'en forcer l'entrée. Auſſi ne manque-t-on pas d'y tenir des lanternes allumées pendant toute la nuit, & d'y avoir des chiens d'Europe pour avertir par leur

aboiement; car je crois vous avoir déja dit que ceux du Sénégal n'aboient jamais. On fait veiller auſſi les Domeſtiques, avec ordre de tirer ſur tout ce qui paroît autour du logis.

On voit ici peu de familles véritablement Portugaiſes : la plupart ſont de race mêlée, & même ſi noires, qu'à peine les diſtingue-t-on des Naturels du pays. Les femmes vivent fort retirées; & les blanches, ne ſortent pas même pour aller à l'égliſe. Elles ont des chapelles domeſtiques, dont le Deſſervant eſt à la fois le Prêtre, l'Amant & le Valet de la Dame.

Les femmes noires ou mulâtres peuvent ſortir, mais avec un voile. Les filles ſont, à cet égard, moins gênées que leurs meres; car elles n'ont qu'un ſimple petit linge pour cacher leur principale nudité. Elles ſe couvrent mieux après le mariage, parce qu'elles en connoiſſent plus les conſéquences. Les Portugais ſont ſi jaloux, que dans les viſites qu'on leur rend, il ne faut demander ni à voir, ni comment ſe portent leurs épouſes. On expoſeroit à la fois ſa vie & celle de la femme, l'une par le fer, l'autre par le poiſon.

Le royaume de Cachao eſt environné d'une multitude de petites Nations,

ont les mœurs, les loix, les uſages, le commerce, la religion n'ont rien qui les diſtingue des autres Negres : auſſi ne jugeâmes-nous pas à propos d'y pénétrer. Nous préférâmes les bords enchantés de la riviere de Gambra, que nous remontâmes à plus de ſoixante lieues de ſon embouchure.

Les Portugais l'avoient d'abord appellée Rio-Grande à cauſe de ſa largeur ; mais vous avez vu que ce nom a été donné depuis à une autre riviere. On compte ſix lieues de l'Iſle des Oiſeaux au Cap de Sainte-Marie, entre leſquels elle ſe jette dans la mer. En entrant, à gauche, nous trouvâmes une touffe d'arbres, nommée le Pavillon du Roi de Barra. Ce Prince a grand ſoin, quand un de ces arbres vient à manquer, de le faire immédiatement remplacer par un autre ; & il exige que tous les vaiſſeaux qui entrent dans le fleuve, ſaluent ce prétendu pavillon. Il défend le commerce, & fait tout le mal dont il eſt capable, à ceux qui lui refuſent cet honneur.

Nous vîmes ſur les deux rives une multitude de petits Royaumes, qu'on peut traverſer en un jour. Quelquefois, dans l'eſpace même d'une heure, je ren-

dois viſite à quatre petits Rois ; & je retrouvois par-tout les mêmes uſages. En France, ſous un même Maître, chaque Province a des coutumes différentes ; ici, ſous différens Maîtres, le pays offre toujours les mêmes coutumes. Si vous deſirez de ſavoir les noms barbares de ces petits Etats, les principaux s'appellent Barra, Kanter, Tomani, Badela, Jamarrow, Cropina, Sanjally, Jannina, Jagra, Burſaly, Kaen, Fonia, Kambo, Woolli, Vani, &c. Les Peuples qui habitent la plupart de ces contrées, n'avoient jamais vu de Blancs, lorſque les Anglois y établirent leur commerce. Les femmes en furent ſi effrayées, qu'elles ſe cachoient derriere leurs maris ; mais on parvint bientôt à les apprivoiſer par des préſens. On permit aux Européens de ſe fixer dans le pays ; & les Negres voyant l'affection que leurs Chefs témoignoient à ces Etrangers, ſe familiariſerent inſenſiblement avec eux. Ils apporterent de toutes parts des denrées & des marchandiſes ; & les bords de la Gambra ſe trouverent auſſi fréquentés, auſſi peuplés, que les plus célebres foires de l'Europe.

On parle d'une Nation, qui, avant cette époque, avoit long-tems com-

mercé avec les Arabes, ſans avoir jamais voulu ſe faire connoître. Ces derniers, comme je vous le diſois autrefois des Tuniſiens, plaçoient leurs marchandiſes dans un lieu convenu, les diſtribuoient par tas ſur le rivage, & ſe retiroient à la diſtance de quelques lieues. Alors la Nation, qui ne vouloit point être vue, s'approchoit dans de grandes barques, examinoit les monceaux, mettoit à côté la quantité d'or qu'elle en vouloit donner, & diſparoiſſoit ſur le champ. Les Arabes revenoient, laiſſoient leurs marchandiſes & emportoient l'or quand ils croyoient le marché convenable; dans le cas contraire, ils diviſoient les monceaux, & plaçoient, auprès de l'or, ce qu'ils jugeoient en être l'équivalent. Les Negres revenoient à leur tour, mettoient plus d'or, ou laiſſoient les marchandiſes, & ne recommençoient que l'année ſuivante ce même commerce, qui ſe faiſoit toujours ſans ſe parler & ſans ſe voir.

Non loin de ce peuple muet & inviſible, eſt le Royaume d'Yani, dont les Habitans, depuis une aventure qui les a brouillés avec les Anglois, ont pris en averſion tous les Européens. L'uſage eſt, que celui qui a vendu quelque choſe le

matin, peut rompre ſon marché le ſoir, en reſtituant le prix qu'il a reçu, pourvu qu'il faſſe ſa demande avant le coucher du ſoleil. Un Anglois avoit acheté une vache qui ne lui avoit coûté qu'une *Barre*. On appelle ainſi une certaine quantité de marchandiſe, qui, dans l'origine, étoit du poids ou de la valeur d'une barre de fer. L'Anglois, après avoir payé cette vache, avoit jugé à propos de lui couper la queue. Le Vendeur, qui s'en étoit apperçu, vint la lui redemander. Comme on alloit la rendre, il affecta beaucoup de ſurpriſe, & déclara qu'on avoit changé ſa vache; que la ſienne avoit une queue, & qu'il étoit bien ſingulier qu'on cherchât à le tromper. L'Anglois lui expliquant naturellement ce qui étoit arrivé, « quoi, s'écria » le Negre, vous avez coupé la queue » de ma vache? J'eſtimois cet animal » trois cens barres avec ſa queue; il faut » que vous me les payiez ». Tous les Habitans prirent ſon parti, en faveur de l'uſage; & il en coûta à l'Anglois trois cens barres pour la queue d'une vache.

Quoique très-ſenſible à cet affront, il diſſimula ſon reſſentiment, pour s'en venger d'une maniere plus éclatante. L'année ſuivante, il fit armer une cha-

loupe de quelques pieces de canons, & publia qu'elle n'étoit deſtinée que pour le commerce. Six Negres, du nombre deſquels étoit le maître de la vache, ſe rendirent à bord, & ſe virent ſur le champ chargés de fers. On en fit cependant relâcher un, pour donner avis que ſi l'on ne reſtituoit les trois cens barres, on étoit en état de pouſſer plus loin la vengeance. Les Habitans conſternés ſe hâterent de ſatisfaire les Anglois; mais il eſt reſté, entre les deux Peuples, une averſion, dont ſe reſſent, en général, tout ce qui porte le nom d'Européen.

Les Anglois font preſque ſeuls tout le commerce de la Gambra. Ils y ont eu quatorze ou quinze comptoirs, dont le plus célebre eſt le fort James, appellé communément James-Fort. Il eſt ſitué dans une Iſle du même non, placée au milieu du fleuve, à quatre lieues de ſon embouchure. Les François s'en étoient emparés à la fin de l'autre ſiecle; ils le rendirent à la paix de Riſwic. Il a encore été pris & reſtitué pluſieurs fois; mais ce qui le rend plus remarquable eſt une anecdote à laquelle il a donné lieu.

Ayant été pillé & démoli par des Pirates, la Compagnie Angloiſe envoya

Capi-

Capitaine Maſſey pour le rétablir. Maſſey, à qui on avoit donné quelque ſujet de mécontentement, préféra le métier de Corſaire, & exerça quelque tems la piraterie. S'étant ennuyé de cette profeſſion, il retourna en Angleterre, écrivit aux Directeurs de la Compagnie, confeſſa ſon crime, & convint qu'il étoit digne de mort. Pour toute réponſe, on lui manda qu'il méritoit effectivement d'être pendu, mais qu'on vouloit bien ne pas faire de pourſuites. Cependant il ne ſe cacha point, prit un logement au milieu de Londres; & le lendemain, étant allé trouver les Officiers de Juſtice, il leur demanda s'ils n'avoient pas ordre d'arrêter le Capitaine Maſſey pour crime de piraterie? Les Officiers n'ayant aucune connoiſſance de cette affaire, il leur déclara qu'il étoit lui-même le Coupable, & leur apprit le lieu de ſa demeure. Il fut arrêté quelques jours après, & condamné au ſupplice.

En continuant de remonter la riviere, on trouve le comptoir de Joar, qui fut pillé, il y a près de vingt ans, par le Roi de Burſali. Ce Prince, à la tête de deux cens hommes, commença par s'emparer du lit du Facteur, ſe fit donner

par force la clef du magaſin, y enleva un barril d'eau-de-vie, & fut ivre tant qu'elle dura. Un de ſes freres, ivre comme lui, prit de l'eau dans ſa bouche, comme pour la boire, & la ſouffla au viſage du Facteur. L'Anglois, qui étoit jeune, & d'un caractere bouillant, ſaiſit le vaſe, & jetta au Prince ce qui reſtoit d'eau. Le Negre furieux, tira ſon couteau, & ſe précipita ſur le Facteur pour le poignarder. Les Spectateurs arrêterent les coups; & ayant repréſenté au Prince l'indignité de ſa conduite, ils exciterent ſa honte au point, qu'il ſe jetta aux pieds de l'Anglois, avoua ſa faute, & ne ſe releva qu'après avoir obtenu ſon pardon. Le Roi, en s'en allant, prit les livres du comptoir, & voulut les vendre à un Marabout; mais celui-ci n'en pouvant faire aucun uſage, ils furent renvoyés par ordre de Sa Majeſté.

La plus nombreuſe des Nations établies ſur la riviere de Gambra, eſt celle des Mandingos, ou Mandingues, qu'on regarde comme les Peuples les plus civiliſés de cette contrée. Ils font preſque tout le commerce du pays, paſſent pour d'excellens cultivateurs, & ont grand ſoin de leurs beſtiaux. Ils s'habillent &

ſe nourriſſent comme les autres Negres, ſe font des inciſions ſur le corps, ſe couvrent la tête de corail & de paillettes d'or, & vendent tous ces ornemens, dont ils ſont cependant très-jaloux, pour ſe procurer de l'eau-de-vie, dont ils ſe montrent encore plus avides.

Les Grands mettent leur gloire à nourrir beaucoup d'eſclaves, & les traitent avec tant de douceur, qu'on auroit peine à les diſtinguer de leurs Maîtres. C'eſt un crime de les vendre quand ils ſont nés dans la famille, à moins qu'ils n'aient commis de ces crimes, qui feroient vendre même les perſonnes libres. Les autres eſclaves abandonneroient ces Maîtres injuſtes, & iroient chercher, dans les royaumes voiſins, une retraite qu'on ne leur refuſeroit pas.

L'uſage de celui-ci veut qu'on ſalue les hommes en leur ſecouant la main, & les femmes en l'approchant trois fois du nez, comme pour la ſentir. Après quelques jours d'abſence, une Epouſe honnête ſalue ſon Mari à genoux; c'eſt dans la même poſture quelle doit lui donner à boire, & lui préſenter ſa pipe ou ſon tabac. Tandis qu'il paſſe le tems dans une converſation oiſive, elle veille à le garantir des mouches; & après l'a-

voir ſervi modeſtement pendant ſon dîner, elle va manger ſes reſtes dans la cuiſine. Cette extrême ſubordination eſt néceſſaire dans un pays, où la pluralité des femmes ſemble demander qu'elles ſoient plus ſoumiſes qu'ailleurs. Ces uſages, qui nous paroiſſent extraordinaires, ſont donc fondés ſur la néceſſité & la raiſon.

Quand un Negre eſt convenu du prix d'une fille qu'il doit épouſer, il ſe rend la nuit chez ſa Maîtreſſe, & l'enleve. Les cris de la jeune perſonne attirent autour d'elle toutes les femmes du village, qui accourent pour la ſecourir; mais comme ce n'eſt qu'une cérémonie d'uſage, la victoire reſte au Raviſſeur, qui dans l'inſtant même exerce l'office de Mari. Quoique naturellement très-jaloux, les Mandingues ſe trouvent honorés qu'un Blanc de quelque diſtinction daigne coucher avec leur femme, leur ſœur, leur mere, ou leur fille. Ils les offrent même aux Officiers des comptoirs; & ceux-ci, par honnêteté, les refuſent rarement. Elles ont elles-mêmes beaucoup de goût pour les Européens, & profitent avec joie de la complaiſance de leurs Maris, & de la politeſſe des Etrangers.

Ce qu'on appelle ici les *Guiriots*, ſont des eſpeces de Bouffons, Poëtes & Muſiciens, ſemblables à nos anciens Troubadours. Ils accompagnent leurs inſtrumens de diverſes chanſons, dont le ſujet ordinaire eſt l'antiquité, la nobleſſe, & les exploits de leurs Souverains. Ils en compoſent ſur toutes les circonſtances qui ſe préſentent; & l'eſpoir de quelques verres d'eau-de-vie leur fait faire cent in-promptus à la gloire des Européens. Un Guiriot, qui n'obtiendroit rien de ceux qu'il a loués, ne manqueroit pas de changer ſes éloges en ſatyres, & d'aller publier dans les villages voiſins ce qu'il pourroit inventer de plus ignominieux. Les Seigneurs Negres ſont ſi ſenſibles aux complimens de leurs Poëtes, qu'ils pouſſent la reconnoiſſance juſqu'à ſe dépouiller de leurs habits pour les donner à ces vils flatteurs. Au reſte, ces louanges ne conſiſtent qu'à répéter mille fois qu'un tel eſt un grand homme, un grand ſeigneur, un homme puiſſant, riche & généreux, qui n'épargne ni le tabac, ni l'eau-de-vie. Ces fadeurs ſont accompagnées de cris, de geſtes & de grimaces encore plus ridicules. Autant on marque à l'extérieur de conſidération à ces Muſi-

ciens, autant on a pour eux de mépris intérieurement. On les traite comme nos Comédiens; ils jouiſſent, de leur vivant, des privileges de la ſociété; on les admet à la table des Grands; &, après leur mort, ils ſont privés de la ſépulture. On ne ſouffre pas même que leurs cadavres ſoient jettés dans le fleuve, de peur, dit-on, qu'ils ne corrompent l'eau, & ne faſſent mourir les poiſſons. Leurs femmes ſont mieux parées que celles du Roi, & plus déréglées que nos filles de théatre, perſuadées qu'elles ne peuvent trop ſe dédommager, par la dépravation de leurs mœurs, du peu de conſidération quelles retirent de leur profeſſion, & que, dans un état deſtiné au plaiſir du Public, elles ne doivent ſe refuſer aucun plaiſir.

Les Mandingues profeſſent le mahométiſme, & ſont très-zélés pour cette religion; mais ils l'obſervent mal, autant par l'ignorance de ceux qui l'enſeignent, que par le libertinage des Proſélites. Leurs Prêtres, qu'ils nomment *Marabouts*, ont un grand aſcendant ſur leur eſprit & ſur leur conduite. Chaque village a le ſien, qui les raſſemble trois fois le jour, & leur fait faire les prieres & les ablutions mar-

quées dans l'Alcoran. Ils pratiquent le carême, la circonciſion, le bayran & les autres cérémonies preſcrites par la loi. Les Marabouts paſſent leur vie à tenir des écoles, & à faire des Gris-gris. Ce ſont des bandelettes de papier, ſur leſquelles ils tracent des caracteres Arabes. Chaque gris-gris a ſa vertu particuliere; & les Prêtres qui les vendent, en tirent un profit conſidérable.

Parmi ces Negres, ceux qui font profeſſion d'idolatrie, réverent, ſous le nom de *Mumbo-Jumbo*, une eſpece de divinité, que la politique, plutôt que la ſuperſtition, leur a fait imaginer. C'eſt un épouvantail pour faire peur à leurs femmes, & les retenir dans le devoir. On leur perſuade que Mumbo-Jumbo veille ſur leurs démarches, lit dans le fond de leurs cœurs, punit leurs fautes les plus ſecrettes, & prend ſoin du repos & de l'honneur des Maris. Cette figure monſtrueuſe & terrible eſt couverte d'une longue robe d'écorce d'arbre, avec une tocque de paille ſur la tête. Un Negre, caché dans le ventre de l'Idole, pouſſe des cris horribles, qui la rendent encore plus redoutable; mais c'eſt toujours pendant la nuit, afin que l'obſcurité favoriſe l'impoſture. Dans

les querelles de ménage, on s'adreſſe à la Divinité qui, ne manque jamais de décider en faveur du Mari. La Femme eſt amenée devant l'Idole, & reçoit, en préſence des Prêtres, le châtiment que mérite ſon crime. Tous les Negres ne ſont pas inſtruits de la fourberie : ceux qui, par leur prudence ou par leur âge, paroiſſent dignes d'être initiés dans ce myſtere, s'engagent, par ſerment, à ne jamais le révéler. Ils forment entre eux une eſpece de ſociété ſemblable à celle des Francs-maçons, mais où le ſecret eſt mieux gardé. On ne cite qu'un exemple, où il penſa être découvert par la foibleſſe & l'indiſcrétion d'un Roi du pays. Ce Prince ne put ſe défendre de ſatisfaire, ſur ce point, la curioſité d'une de ſes femmes, dont il étoit fort amoureux. Celle-ci n'eut rien de plus preſſé, que de communiquer à ſes Compagnes cette importante découverte ; & bientôt le ſecret fût devenu public, ſi on n'y eût apporté un prompt remede. Pluſieurs Seigneurs, chefs de la Confrairie, s'aſſemblerent à la hâte, & perſuadés qu'ils auroient beaucoup de peine à gouverner leurs épouſes, ſi elles perdoient le ſeul frein capable de les contenir, ils réſolurent de ſacrifier le Mo-

marque & ſes indiſcrettes confidentes à leur propre tranquillité. Ils allerent trouver ce Prince, & prenant ce ton d'autorité que donne la Religion, le ſommerent de comparoître devant l'Idole. Mumbo-Jumbo lui reprocha ſon imprudence, lui ordonna de faire venir ſes femmes, les condamna tous à la mort; & la ſentence fut exécutée ſur le champ. Le ſecret demeura caché par ce coup d'éclat; & la puiſſance du Dieu n'en devint que plus redoutable. Il eſt aujourd'hui ſi reſpecté de ces Barbares, qu'ils lui obéiſſent avec une aveugle ſoumiſſion. Nul n'oſe ſe couvrir en ſa préſence; & ſon nom eſt employé dans les ſermens les plus ſolemnels.

Par une ſorte de volupté inconnue dans les autres pays, les Rois Mandingues ſont toujours accompagnés de femmes qui les grattent & les chatouillent doucement, pour leur procurer du plaiſir. Ils ſont ſi ſenſibles à ce genre de careſſes, que celles qui s'en acquittent le mieux, ont le plus de part aux graces de la Cour. Si ces mêmes Princes rencontrent un Marabout, ils lui demandent ſa bénédiction, & ont les bras croiſés ſur la poitrine, tandis que le Prêtre fait des prieres pour leur ſalut.

Pendant ce tems-là, tout le monde ſe tient à genoux; & ce contraſte ſinguſier de dévotion & de ſenſualité, ce mêlange de volupté & de religion, n'étonne ni ne ſcandaliſe.

Dans pluſieurs royaumes, lorſque le Roi veut délibérer ſur quelque affaire importante, il fait aſſembler ſon Conſeil au milieu d'une forêt. On creuſe un grand trou, autour duquel tous les Conſeillers prennent ſéance, & baiſſant la tête vers le fond, écoutent attentivement ce que Sa Majeſté leur propoſe. Les ſentimens ſe recueillent, & les réſolutions ſe prennent dans la même attitude. Le Conſeil fini, on rebouche le trou, pour marquer que tout ce qui a été agité, doit y demeurer enſeveli. La moindre indiſcrétion eſt punie du dernier ſupplice; & cette méthode rend les plus grands deſſeins impénétrables.

Les terres & les arbres de tous ces royaumes appartiennent aux Rois en propriété. Perſonne n'oſe faire la moiſſon, ou tirer du vin des palmiers, ſans la permiſſion de ces Monarques. Ils l'accordent volontiers à leurs Sujets; mais ils exigent d'eux en même tems, deux jours de travail dans la ſemaine. Ils mettent auſſi les Etrangers à contribution;

& les Portugais, ceux même qui ſont originaires du pays, donnent une ſomme qui ſe leve régulierement. Les vaiſſeaux qui prennent leur cargaiſon dans les ports, paient la valeur de cent barres, outre les préſens que le Souverain regle à ſon gré.

Pour fournir des eſclaves aux Européens, ces Princes envoient des gardes autour des villages, avec ordre d'enlever tous les Habitans qu'ils peuvent ſurprendre. On enveloppe les enfans dans un ſac; & l'on met un bâillon aux grandes perſonnes, de peur qu'ils ne répandent l'alarme par leurs cris. Si les gardes, envoyés pour ces ſortes d'enlevemens, ſe trouvent les plus foibles, les Habitans les arrêtent, les conduiſent au Roi, qui ne manque jamais de déſavouer leur commiſſion; mais pour ne rien perdre de ſes eſpérances, & ſous prétexte de juſtice, il vend ſur le champ les Coupables pour l'eſclavage. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que ceux même qui ont été pris d'abord, éprouvent le même ſort que les Raviſſeurs: comme ſi la violence qu'on leur a faite, devenoit un droit ſur leur liberté. Tous ces malheureux ſont attachés par le cou avec des cordes, à trois ou qua-

tre pieds de diſtance l'un de l'autre. J'en ai vu juſqu'à quarante dans une même ligne. On les charge d'un ſac de bled, d'une dent d'éléphant, & de leur proviſion d'eau, qu'ils portent dans des ſacs de peau.

La vente de ces Captifs tient un des premiers rangs dans le commerce des Mandingues. On trouve auſſi parmi eux une prodigieuſe quantité de cire. Ils la preſſent d'abord, pour en faire ſortir le miel, dont ils compoſent une liqueur ſemblable à notre hydromel. Ils font enſuite bouillir la cire dans l'eau, la paſſent au travers d'une toile de crin, & en forment des pains qui peſent environ un quintal. Les ruches des abeilles ſont de paille, & reſſemblent à celles d'Europe.

Les Jalofs, ou Oualofs, comme ils s'appellent eux-mêmes dans le pays, ſont une autre Nation de l'Afrique, qui habite les bords de la Gambra, & ne le cede aux Mandingues, ni pour le nombre, ni pour l'intelligence, ni pour la valeur. Ils ſont noirs, débauchés, orgueilleux, menteurs, gourmands, voleurs & laſcifs comme eux. Comme eux auſſi, ils vendent leurs enfans, leurs parens, leurs voiſins, leurs amis; & pour

cette barbarie, ils saisissent ceux qui ne peuvent se faire entendre des Européens. Ils les menent aux comptoirs, comme pour y porter des paquets; & feignant que ce sont des Esclaves achetés, ils les livrent aux Marchands Anglois ou Portugais, sans que ces malheureuses victimes s'en défient, jusqu'au moment où on les enchaîne. Un vieux Negre ayant résolu de vendre son fils, le conduisit au comptoir; mais l'autre, qui se doutoit de son dessein, se hâta de tirer un Facteur à l'écart, & vendit lui-même son propre pere. Le Vieillard, prêt à être emmené, dit qu'il étoit le pere du jeune Negre; celui-ci protesta le contraire; & le marché demeura conclu. Mais le fils, retournant en triomphe, rencontra le Chef du canton, qui lui prit l'argent qu'il avoit reçu, & le vendit lui-même au même Facteur.

Les Princes Oualofs sont les mendians les plus effrontés de toute l'Afrique. D'abord ils commencent par vous demander quelques bagatelles; & s'ils vous trouvent de la facilité à les écouter, ils deviennent si importuns, qu'ils vous mettent dans la nécessité, ou de les satisfaire, ou de rompre avec eux. La seule méthode, pour s'en défen-

dre, eſt de ne leur rien accorder, s'ils ne l'ont demandé avec de longues inſtances. En général, il ne faut pas eſpérer de raſſaſier jamais leur avidité. S'ils apperçoivent, à l'Etranger qui les viſite, quelque choſe qui leur plaiſe, comme un manteau, des bas, des ſouliers, une culotte, &c., ils demandent ſucceſſivement qu'on leur permette d'en faire l'eſſai, & entrent par degrés en poſſeſſion de tout l'habillement.

Comme les Facteurs Européens ne paroiſſent devant ces Princes, que pour obtenir quelque faveur, ou leur faire quelques plaintes de leurs Officiers, ils n'y vont jamais les mains vuides. Leurs préſens ordinaires ſont dix ou douze pots d'eau-de-vie. Auſſi long-tems qu'il en reſte, leurs Majeſtés ne ceſſent pas d'être ivres; & il n'en faut attendre aucune réponſe, avant qu'elles n'aient vuidé tout le barril. Lorſque la raiſon commence à leur revenir, ces Princes font eux-mêmes préſent aux Facteurs, dans leur audience de congé, d'un ou de deux eſclaves enlevés de quelque village voiſin. Malheur à ceux qui tombent alors entre les mains de leurs Gardes; car ils prennent ſans choix les premiers venus.

Les Oualofs, ainſi que les Mandingues, ont une ſinguliere façon d'approcher de leur Souverain, & de lui faire leur cour. Ils commencent par fléchir le genou, s'avancent enſuite vers la perſonne du Roi, baiſſent la main juſqu'à terre, la portent ſur leur tête, touchent la jambe du Monarque, & ſe mettent de la pouſſiere ſur le front : c'eſt la plus grande marque de reſpect qu'un Sujet puiſſe donner à ſon Maître.

Je ſuis, &c.

Au Sénégal, ce 26 Septembre 1753.

LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

AYANT visité les comptoirs disperſés ſur les bords de la Gambra, & parcouru les royaumes voiſins, nous deſcendîmes le fleuve, & vînmes mouiller aux Iſles du Cap Verd. Quoiqu'habitées par des Negres, elles ſont ſoumiſes à la domination Portugaiſe, & profeſſent la Religion Chrétienne. On en compte dix ou douze, parmi leſquelles on diſtingue principalement celle de San-Iago, où réſident l'Evêque & le Gouverneur. Les autres ſe nomment les Iſles de Sel, de Bonne-Vue, de May, de Saint-Philippe, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas, de Saint-Vincent, de Saint-Antoine, de Sainte-Lucie, &c. Lorſque les Portugais en firent la découverte, à la fin du quinzieme ſiecle, ils leur donnerent le nom général d'Iſles du Cap Verd, parce qu'étant ſituées vis-à-vis de ce Cap, elles n'en ſont pas abſolument très-éloignées. Ils les appellerent auſſi les Iſles Vertes, ſans doute à cauſe d'une certaine herbe qui croît dans les envi-

rons, & y devient ſi épaiſſe, qu'elle eſt capable d'arrêter les vaiſſeaux, lorſque le vent n'eſt pas aſſez fort pour leur faire vaincre cet obſtacle. Cette herbe reſſemble au creſſon, ſon fruit à nos groſeilles; & l'on n'imagine pas ce qui peut produire cette verdure, à une ſi grande diſtance des côtes d'Afrique, dans un lieu où l'Océan n'a point de fond.

Je ne connois pas d'endroit où la chaleur ſoit plus grande, & l'air plus malſain, qu'aux Iſles du Cap Verd. Comme il y pleut rarement, la terre eſt ſi brûlante, qu'on ne ſauroit poſer le pied dans les lieux où le ſoleil fait tomber ſes rayons. Le vent de Nord-Eſt apporte enſuite une fraîcheur ſoudaine, dont les effets ſont mortels quand on néglige de s'en garantir. Les Habitans ont alors la précaution de ſe couvrir la tête d'un bonnet qui leur deſcend ſur les épaules, & le corps d'une robe de coton. Les productions ſont les mêmes que ſur la Côte; on y voit auſſi des cannes de ſucre; & les vignes que les Portugais y ont plantées, portent deux fois l'an. Les chevres & les chevaux s'y ſont prodigieuſement multipliés; ce qui prouve la bonté & l'abondance des pâturages;

mais on a de la peine à les apprivoiſer. Les bœufs & les vaches y ſont rares; mais on y trouve un ſi grand nombre d'ânes, que les Anglois en font un commerce particulier pour leurs plantations de l'Amérique.

Les principales richeſſes des Inſulaires conſiſtent dans les peaux de chevres, qu'ils préparent à la maniere du Levant, & ſur-tout dans la vente de leur ſel, dont ils pourroient remplir, tous les ans, plus de deux mille vaiſſeaux. La méthode du pays eſt, que les Marchands le reçoivent dans la mine même, & le tranſportent à peu de diſtance, dans quelque lieu propre à le faire ſécher. Les Habitans le chargent enſuite ſur des ânes qui le menent au navire; & un ſeul Negre peut conduire juſqu'à quinze de ces animaux. Ce ſel ſert à conſerver la chair de tortue, qui d'ici, où elle eſt très-commune, eſt envoyée dans les Colonies, où l'on n'en conſomme pas moins que de morue dans tous les pays de l'Europe.

Le Roi de Portugal avoit donnné la plupart des Iſles du Cap Verd aux Seigneurs de ſa Cour, & ne s'étoit réſervé que celle de San-Iago, à laquelle on joignit enſuite l'Iſle de Saint-Philippe. Elles

furent d'abord régies par un Lieutenant, dont l'autorité étoit fort limitée ; car le pouvoir principal appartenoit au Gouverneur général de toutes ces Iſles. Dans ces derniers tems, on y a établi un Officier, revêtu de la juriſdiction civile, qui ne laiſſe plus au Commandant, que l'adminiſtration militaire. Le port de San-Iago eſt comme la douane Portugaiſe pour tous les vaiſſeaux de cette Nation, qui font le commerce de la Guinée. Il en coûte peu pour ſon entretien ; car, outre que les fortifications ſont médiocres, il n'y a, pour les défendre, que la Milice du pays. Ces Soldats ont l'air de gens qui meurent de faim ; & l'Officier qui les commande, ne paroît pas être mieux nourri.

San-Iago, la plus grande des Iſles du Cap Verd, a plus de quatre-vingt lieues de circonférence. Ses premiers Habitans étoient des Portugais bannnis, qui s'étant mêlés avec des races noires, ont produit des générations de Mulâtres. Si vous demandez au plus vil d'entre eux ſon nom ou ſon origine, il vous répondra qu'il deſcend d'une des premieres familles de Portugal ; que ſes peres ont été exilés par une ſentence injuſte ; & le plus modeſte croit être

au moins le fils d'un Colonel.

« Malgré cette haute extraction, me » disoit notre Capitaine, je vous con- » seille d'être sur vos gardes; car ces » gens vous prendroient votre chapeau » en plein midi; & la fuite les déroba- » roit à vos recherches. Tandis que » deux ou trois d'entre eux s'efforcent » de partager votre attention par leurs » discours, un autre vous arrache votre » mouchoir, votre épée, &c. Ils enle- » vent tout ce qu'ils trouvent, & se » fient à leur agilité; car ils n'ont pas » moins de légéreté dans les jambes, » que de subtilité dans les mains. Ils sont » si effrontés, qu'ils vous regardent un » homme en face, dans le tems qu'ils lui » coupent un morceau de son habit, ou » lui prennent sa bourse ».

Ils ont tous la taille haute, mal proportionnée; les femmes sur-tout sont d'une laideur affreuse; elles ont les levres grosses, le nez plat, & les inclinations aussi déréglées, que leur visage est hideux. A l'exception du Gouverneur, de l'Evêque, & de quelques Moines ou Prêtres envoyés d'Europe, tout le monde est ici de la même couleur & de la même difformité. L'Evêque & les Chanoines doivent être Portugais

d'origine ; mais pour le ſervice des autres Iſles, ont admet les Mulâtres, les Noirs même à l'état eccléſiaſtique.

Outre la cathédrale, il y a dans la ville de San-Iago, capitale de l'Iſle, appellée auſſi *Ribeira-Grande*, trois maiſons religieuſes, une de Negres, & deux de Négreſſes. Le Clergé & les Couvens de Portugal, qui ont des Sujets ſcandaleux, les envoient à San-Iago ; & vous concevez de quelle reſſource peuvent être de pareils Prêtres pour l'inſtruction des peuples & la réformation des mœurs. Les Negres qui ſe préſentent pour le ſacerdoce, reçoivent l'éducation qui convient à cette dignité ; ſi l'on ne parvient pas à les rendre ſavans, on s'efforce, du moins, de leur inſpirer autant de reſpect pour leur état, que de zele pour les fonctions de leur miniſtère ; & quoique Negres, ce ne ſont pas les Eccléſiaſtiques les plus ignorans ni les plus déréglés du pays. L'Evêque, qui eſt ſuffragant de l'Archevêque de Lisbonne, compte toutes les Iſles du Cap Verd dans ſon diocèſe.

L'Iſle de San-Iago n'a jamais ceſſé d'appartenir au Roi de Portugal ; & le Gouverneur qui y commande au nom de ce Prince, étend ſa juriſdiction ſur-

tous les domaines de la même puiſſance dans la haute Guinée. On ne peut acheter ni proviſions, ni vivres ſans ſa permiſſion ; il a ſeul le droit de vendre des beſtiaux, & ſe les faits toujours payer en argent.

Le lendemain de notre arrivée, nous vîmes le rivage couvert de Marchands qui nous préſentoient des oranges, des limons, des cocos, &c. L'un tenoit une chevre entre ſes jambes, l'autre un porc lié à ſon poignet, celui-ci un ſinge ſur ſes genoux, celui-là quelques poules de Guinée, &c. Nos Matelots s'empreſſoient de les échanger contre des haillons ; car rien ne ſe vend mieux ici, que les vieilles hardes ; c'eſt la marchandiſe la plus courante, & celle dont les Habitans ſe dégoûtent le moins. J'ai vu ces Inſulaires courir au port avec leurs fruits, leur volaille, ſe diſputer la préférence pour une culotte uſée, & pleurer de chagrin de ne pas l'avoir. C'eſt un ſpectacle curieux de les voir endoſſer fiérement les guenilles qu'ils viennent d'acheter ; & chaque jour cette même ſcene ſe renouvelle. Celui qui peut ſe procurer un vieux chapeau, garni d'un nœud de ruban, un habit déchiré, une paire de manchettes, des hautes-chauſ-

ſes, avec une longue épée, quoique ſans bas & ſans ſouliers, marche d'un air fier, en ſe contemplant, & ne ſe donneroit pas pour le premier Seigneur de Lisbonne. Leur habillement, comme leur langage, eſt une mauvaiſe imitation des Portugais. Leurs moindres paroles ſont accompagnées de tant de mouvemens & de geſticulations, que leur penſée ſe fait entendre avant qu'ils aient achevé de l'exprimer.

Ribeira-Grande, autrement dite Sanlago, eſt ſituée entre deux montagnes, où coule une riviere qui l'arroſe. A l'extrêmité de la ville, du côté du Nord, la vallée s'ouvre aſſez, pour former quantité de vergers & de jardins remplis d'orangers, de citronniers, de cannes de ſucre, & de diverſes ſortes d'arbres & de fruits. Outre la Capitale, il y a dans l'Iſle trois ou quatre autres villes & pluſieurs villages bien peuplés. On craint ſi fort qu'il ne s'échappe quelque Habitant ſur les bâtimens étrangers, que l'on n'y ſouffre aucune barque. On entretient une garde dans cette vue, tant qu'il s'y trouve quelque vaiſſeau dans les ports.

Je ne dirai qu'un mot des autres Iſles du Cap Verd. Celle de May porte ce

nom, parce qu'elle fut découverte le premier de ce mois. Elle eſt renommée par la bonté & la quantité de ſon ſel. Il vient dans une eſpece d'étang, où l'on fait entrer l'eau de la mer par des aqueducs dans le tems des marées. Tous les Habitans, ſans en excepter le Gouverneur, ſont Negres; & leur nombre ne monte guere au-delà de deux cens. L'Iſle de May faiſoit partie de la dot de Catherine d'Aragon, lorſqu'elle fut mariée à Henri VIII. On doit préſumer que les Anglois n'auroient point abandonné ce pays, s'ils avoient cru qu'il méritât d'être conſervé.

L'Iſle de Saint-Philippe, ainſi appellée, parce que les Portugais y abordérent le jour de cette fête, ſe nomme auſſi l'Iſle de Feu, parce qu'on y trouve un volcan qui brûle ſans ceſſe, & jette des flammes, qui ſe font appercevoir de fort loin pendant la nuit. Il en ſort des rocs d'une groſſeur incroyable, qui s'élancent à une hauteur extraordinaire. Le bruit qu'ils font dans leur chûte, en roulant ſur le penchant de la montagne, ſe fait entendre à plus d'une lieue.

A peine compte-t-on deux cens Habitans dans l'Iſle de Saint-Jean. Les Portugais dédaignent d'y venir commander

en

ée perſonne, & laiſſent volontiers prendre aux Negres le titre de Gouverneur. C'eſt même auſſi un Negre qui fait l'office de Curé. Il ne ſait pas un mot de latin ; mais comme il a appris à lire dans le miſſel, il dit la meſſe, & adminiſtre les ſacremens. Le Gouverneur juge les différends qui s'élevent parmi le peuple. Il a le pouvoir de faire mettre les Coupables dans une priſon, qui n'eſt qu'un parc découvert, comme ceux où nous renfermons nos beſtiaux. Ils y reſtent quelquefois pluſieurs jours, ſans entreprendre de ſe mettre en liberté. Il eſt rare du moins de voir des rebelles parmi eux ; & lorſqu'il s'en trouve quelques-uns, le Commandant eſt en droit de les faire enchaîner, juſqu'à ce qu'ils aient ſatisfait à la juſtice, & demandé pardon au Public. Son autorité ne s'étend pas plus loin ; & en cas de meurtre, le Criminel attend dans les fers, la ſentence du Gouverneur de San-Iago ou de la Cour de Portugal. Pour les fautes légeres, on ne donne au Coupable que ſa cabane pour priſon : ce qui eſt regardé comme une grande faveur ; car la priſon publique eſt un châtiment auſſi redouté à Saint-Jean, que le dernier ſupplice l'eſt en Europe.

Bonaviſta, ou Bonne-Vue, fut ainſi nommée, dans le premier tranſport de joie, par les Portugais, lorſqu'ils en firent la découverte. Les hommes y ſont vêtus à l'Européenne, n'ayant d'autres habits, que ceux qu'ils reçoivent des Anglois : encore ne les portent-ils que les jours de fête ; car, pour l'ordinaire, les deux ſexes ſont preſque nuds. Les juppes des femmes & les culottes des hommes n'ont que la grandeur abſolument néceſſaire pour ſauver la bienſéance.

L'Iſle de Sel n'eſt point habitée ; & on ne la connoît que par l'abondance de cette denrée qu'elle fournit à nos vaiſſeaux. L'Iſle de Saint-Nicolas, la plus grande après San-Iago, n'offre rien de particulier, non plus que Sainte-Lucie, Saint-Vincent & Saint-Antoine, qu'il ſuffit de vous nommer.

De l'Iſle de San-Iago, nous fîmes voile vers le Cap Verd ; & nous jettâmes l'ancre à un mille du rivage. Quoique preſſés d'arriver au Sénégal, nous ne réſiſtâmes point au deſir de voir de plus près la perſpective admirable que préſente cette cote. Elle tire ſon nom de la verdure continuelle de ſes arbres & de ſes boſquets. On découvre de loin

deux collines rondes, que les François ont nommées Mamelles, à cauſe de leur reſſemblance avec le ſein d'une femme. La largeur du Cap a environ une demi-lieue : il s'avance beaucoup dans la mer, & paſſe pour le plus grand de l'Afrique, après celui de Bonne-Eſpérance. Les Habitans, quoique nuds, ne manquent ni de politeſſe ni d'intelligence.

Nous nous mîmes dans une chaloupe, le Capitaine à notre tête, & touchant au rivage, nous trouvâmes une centaine de Negres, qui ſembloient s'y être rendus pour nous attendre. L'approche ſe fit ſans défiance de part & d'autre ; & ſuivant l'uſage, nous leur propoſâmes de nous donner des otages réciproquement. Cette offre fut acceptée ; & s'étant faite de bonne-foi, on parla auſſi-tôt de commerce. Nous avions apporté des étoffes de laine, du linge, du fer, du fromage & d'autres marchandiſes. Les Negres promirent de nous donner du muſc, de l'or & du poivre.

Frappés de la beauté du pays, de l'excellence de cette rade, & de l'abondance des vivres, nous penchions tous à demeurer quelque tems dans un lieu, où l'on prétend que les Matelots acquie-

rent de la force pour réſiſter aux maladies de mer : les Negres même racontent là-deſſus des choſes incroyables. Nous ne parûmes entrer dans leurs idées, que pour faire renouveller notre proviſion d'eau ; car nous jugeâmes bien que l'objet de ces Africains étoit de nous retenir parmi eux, eſpérant que nous pourrions leur être utiles. Cependant notre départ fut différé de quelques jours pour ſatisfaire les gens de l'équipage, ſur qui ces diſcours faiſoient impreſſion.

Je profitai de ce délai pour me rendre à Ruſiſco, ainſi nommée par corruption de *Rio-friſco*, mots Portugais qui ſignifient riviere fraîche. Cette ville, où les François ont un comptoir, offre un point de vue fort agréable. Sa ſituation ſur une colline plantée d'arbres, le petit ruiſſeau dont les eaux ſerpentent ſur la droite pour en former une preſqu'Iſle, la forêt toujours verte qui s'éleve par derriere en amphithéatre, préſentent un payſage raviſſant. Les maiſons, quoique bâties à la manier edes Negres, c'eſt-à-dire, de roſeaux & de feuilles de palmiers, ſont grandes & commodes. Les Habitans, qui paſſent pour les meilleurs eſclaves de l'Afrique,

nt pour vêtement, qu'un petit mor-
ux d'étoffe, qui couvre ce qu'on ne
t point laiſſer voir ; encore ne font-
pas de difficulté de l'ôter, quand ils
rent dans leurs canots. Les femmes
it leurs cheveux ſur la tête, & y
ichent de petites planches pour les
antir du ſoleil. Elles ſont ſi laſcives,
elles attaquent les Blancs juſques
s les rues ; & nous avions beaucoup
peine à nous débarraſſer de leurs
rſuites. Les Maris eux-mêmes les
ſtituent pour des bagatelles ; & le
ſouvent ils les offrent *gratis* au pre-
r venu. Ces peuples me parurent
lleurs fort laborieux. Les uns étoient
upés à battre les feuilles d'aloës
ir en ſéparer la filaſſe ; les autres la
loient, & en préparoient des lignes
les filets pour la pêche. Après avoir
té toutes les maiſons, je fus très-
ris d'entrer comme dans une ſeconde
e. C'étoit un aſſemblage de caſes un
moins grandes, couvertes de ſable,
ui, ſemblables à des mauſolées,
voient à couvrir les corps morts.
Rufiſco eſt une des principales villes
royaume de Kayor. Les Officiers
Prince y font leur réſidence, ſoit
ir l'adminiſtration des affaires, ſoit

pour y recevoir les droits du Souverain ; mais ont peut appeller de leur Tribunal à celui du Capitaine général des Troupes, qui exerce comme l'office de premier Miniſtre.

Il fait ici une chaleur inſupportable, ſur-tout du côté de la mer, dont le calme eſt ordinairement ſi profond, qu'on n'y reſſent pas le moindre vent. Auſſi les hommes & les animaux y peuvent à peine reſpirer. Ce qui rend encore cet endroit plus dangereux, c'eſt la puanteur inſupportable des poiſſons morts, qui, jettés ſur le rivage, y répandent une mortelle infection. On les y met exprès pour les laiſſer tomber en pourriture ; parce que les Negres ne les mangent que dans cet état. Quantité de Pêcheurs en fourniſſent à la ville, & rendent le même ſervice aux villages voiſins.

Rufiſco, que les François appellent Rufiſque, eſt au fond d'une baie qu'ils ont nommée la Baie de France. Elle abonde en poiſſons de toute eſpece ; & ſes environs ſont remplis de beſtiaux & de volailles qui ſe donnent à très-bas prix. Les troupeaux y ſont ſi nombreux, que les voyant venir à la mer pour ſe baigner, je m'efforçois inutilement de

les compter. Chaque vaiſſeau donne aux Officiers du Roi une certaine quantité de marchandiſes, pour le droit de prendre du bois & de l'eau. Les Negres, employés à fournir ces proviſions, les apportent ſur leur dos juſqu'aux chaloupes, & ſe croient bien payés de quelques verres d'eau-de-vie.

Les Sereres, répandus dans le voiſinage de cette ville, &, en général, autour du Cap Verd, forment une Peuple indépendant, qui n'a jamais voulu reconnoître de Souverain. Il ſemble même qu'ils cherchent à ſe dérober au reſte des hommes; car leurs habitations ne ſe trouvent qu'au milieu des forêts. Ils forment entr'eux différentes républiques; mais, comme les intérêts de toute la Nation ſont les mêmes, toutes ces républiques ſe réuniſſent en une ſeule, pour réſiſter aux efforts de leurs communs ennemis. Les Sereres ne ſuivent d'autres loix que celles de la nature. Ils ſont nuds, n'ont aucune idée d'un Être Suprême, ni d'une autre vie. Ils ſortent quelquefois de leurs retraites, & vont ſur le bord des chemins attaquer les paſſans pour avoir leurs armes. Leurs voiſins les regardent comme des ſauvages; & c'eſt inſulter un Negre, que

de l'appeller Serere. Ils ſont cependant laborieux, doux, honnêtes, charitables, généreux même envers les Etrangers, cultivent la terre, élevent des troupeaux; tandis que ceux qui les traitent de barbares, aiment mieux vivre dans la miſere & ſouffrir la faim, que d'aſſurer leur ſubſiſtance par le travail.

Les autres Etats qui environnent le Cap Verd, ſont les royaumes de Sin, de Baol & de Kayor, qui formoient autrefois autant de provinces de l'empire des Gualofs. Les Gouverneurs ſe ſont révoltés, & ont pris le titre de Roi, ſans que le Souverain pût les faire rentrer dans le devoir.

L'Iſle de Gorée, peu éloignée de la ville de Ruſiſque, eſt ſous la domination du Roi de Kayor, qui prend le titre de *Damel*; & les François y ont un établiſſement. Son nom lui vient des Hollandois, qui l'ont tiré d'une Iſle de Zélande, avec laquelle ils crurent lui trouver quelque reſſemblance. Elle leur fut cédée par un Roi du Carp Verd; & ils y bâtirent un fort qu'ils nommerent Naſſau: mais ne le jugeant pas capable de défendre la rade, ils en éleverent un ſecond, ſous le nom de fort d'Orange. Ils en furent chaſſés par les Anglois, le repri-

rent enſuite, en augmenterent les fortifications; & ils ne ſongeoient plus qu'à s'y maintenir, lorſque le Comte d'Eſtrées, à la tête de douze vaiſſeaux de guerre, les obligea de ſe rendre à diſcrétion. La Compagnie Françoiſe du Sénégal en prit poſſeſſion, & conclut un traité de commerce avec le Roi de Rufiſque, aux mêmes conditions que les Hollandois. Cent bouches à feu rendent aujourd'hui cette place redoutable; & ſi la garniſon évite les ſurpriſes, elle ne peut guere être priſe que par famine.

L'Iſle-de-Gorée n'eſt qu'à une lieue du continent; & ſa circonférence n'a pas plus d'un quart de lieue. Une langue de terre baſſe, & une petite montagne très-eſcarpée forment toute cette Iſle, que ſa ſituation, parmi une multitude de rocs, rend preſque inacceſſible. Elle n'a qu'un endroit propre au débarquement; & l'accès même en eſt très-difficile. Quoiqu'elle ſoit dans la Zone-Torride, on y reſpire un air frais & tempéré par les vents de terre & de mer, qui y ſouffient continuellement. M. de S. Jean, Directeur du comptoir François, l'a fortifiée & embellie de pluſieurs bâtimens. Par ſes ſoins on y a découvert des ſources d'eau; les jar-

dins ont été plantés d'arbres fruitiers ; & en lui procurant tous ces avantages, il a fait d'une petite terre ſeche & ſtérile, un ſéjour ſûr & charmant.

Le Gouvernement de Gorée comprend les royaumes de Kayor, de Sin, de Baol, de Salum, &c, juſquſqu'à la riviere de Serre-Lionne ; ce qui fait une étendue de plus de trois cens lieues. Les autres comptoirs qui en dépendent, ſitués de diſtance en diſtance, ſont protégés & défendus par les Rois, ſur le diſtrict deſquels ils ſont établis. Ils ne ſouffriroient pas qu'une autre Nation négociât dans le pays, au préjudice ou contre le gré des François ; & ſi un Etranger s'aviſoit de mouiller à leurs rades, ils ſe ſaiſiroient de ſon navire. Ces comptoirs ſont placés dans les villages les plus conſidérables & les plus à portée du commerce ſur les bords de la mer. La France y a des Réſidens, qui, à l'aide des Interpretes, font le négoce. Les Habitans de chaque royaume apportent ce qu'ils ont, ou à échanger, ou à vendre ; & le Gouverneur eſt le maître d'établir des magaſins dans tous les lieux qu'il juge convenables.

Le royaume de Kayor, quoique fort ſtérile pour le commerce, eſt néanmoins

très-utile pour la ſubſiſtance de la Colonie. On y trouve des bœufs, des vaches, des poules, du gibier & du poiſſon en abondance. La traite des Negres, dans celui de Baol, ſeroit plus conſidérable, ſi nos magaſins étoient mieux fournis. Ils ſont ſi ſouvent dépourvus de marchandiſes, que les Souverains du pays ſont obligés de trafiquer avec les Mandingues, qui achetent des captifs pour les revendre aux Anglois. Le Roi de Salum eſt, de tous ceux de la côte, le plus puiſſant, le plus opulent, le mieux placé pour le négoce, mais celui ſur lequel on doit le moins compter; parce que ni lui ni ſes Sujets ne ſe font aucun ſcrupule de rompre leurs engagemens.

La Compagnie Françoiſe a trois tarifs pour traiter avec toutes ces Nations: l'un ſert de regle pour le commerce avec le Roi, l'autre avec les Grands, le troiſieme avec le Peuple. Le principal, qui ſe fait avec le Souverain, regarde la traite des eſclaves. On apporte beaucoup de ſoin à les examiner: & les moindres défauts ſuffiſent pour les faire rejetter, ou en diminuer le prix. Deux enfans paſſent pour un homme, ou trois pour deux, ſuivant leur âge ou leurs forces. C'eſt ſur ce point principalement, que

conſiſte l'habileté des Facteurs. Les marchandiſes qui ſe donnent en échange, ſont diſtinguées par différens noms. Le grand *Makaton* eſt une boîte d'argent quarrée, avec des anneaux pour y attacher un cordon ou une chaîne. Les Negres ont cet ornement en forme de bandouliere, & s'en ſervent pour garder leurs parfums, leur or, leurs bijoux. Les Rois ne le portent pas eux-mêmes ; ils n'accordent cet honneur qu'à l'Alcoran ; mais ils le font porter par un Officier qui eſt toujours prêt à leur préſenter ce qu'ils demandent. Quelquefois le Makaton ne contient que des cure-dents, ou ne ſert que pour la montre. Le *Cornet d'argent* eſt effectivement une ſorte de cornet qui pend auſſi à une chaîne, & que les Negres emploient aux mêmes uſages que le Makaton. On appelle *Mortodes* des eſpeces de perles fauſſes, ou des grains d'argent creux & de figure ovale, dont les femmes ſe font des colliers & des bracelets. Les *Bugis* ſont ces petites coquilles dont je vous ai parlé, qui ſervent de monnoie. Vous ſavez auſſi ce qu'on entend par une *Barre*. La *Verroterie* ſont de petits grains de verre de toutes les couleurs, dont il ſe vend ici une quantité incroya-

ble. Ces différens noms désignent les différens prix: le grand Makaton vaut un eſclave ; trente Barres valent un grand Makaton ; & une certaine quantité de Mordotes, de Bugis & de Verroterie vaut une Barre. Les autres effets commerçables, que les Européens donnent en échange pour les Captifs, ſont des fuſils, de la poudre, des balles, des couteaux, des tambours, des piſtolets, de l'écarlate, du papier, de l'eau-de-vie, &c.

Les François ont la réputation d'avoir de meilleures marchandiſes, de traiter avec plus de bonne-foi, & d'être plus civils que les autres Nations. Les Negres les préferent aux Anglois, qui ſont généralement déteſtés dans tous les royaumes voiſins du Cap Verd. « Il ſe-» roit à ſouhaiter, me diſoit avec une » ſorte d'humeur, un des Facteurs de » Gorée, que pour le progrès & l'avan-» tage de notre commerce, nous euſ-» ſions mieux ſu profiter de l'heureuſe » diſpoſition de ces peuples à notre » égard. Mais ceux qui juſqu'à préſent » ont compoſé la Colonie, ont plus tra-» vaillé pour leur intérêt propre, que » pour celui de l'Etat. L'appas d'une for-» tune précipitée a occupé tous leurs

» ſoins ; & perſonne n'a rien voulu faire
» d'extraordinaire, ſoit pour de nou-
» velles découvertes, ſoit pour de nou-
» veaux établiſſemens. Chacun s'eſt plon-
» gé dans les plaiſirs, & s'eſt énervé
» dans la molleſſe. De ſimples employés,
» qui n'avoient que de foibles gages,
» entretenoient des Maîtreſſes, & enri-
» chiſſoient des Concubines. Pour des
» ſuccès ſoutenus, il faut de la vigilance,
» de l'exactitude, de la probité, de l'in-
» telligence, & ſur-tout des ménage-
» mens pour les Rois dont on a beſoin.
» Il faut de vrais Citoyens, qui, con-
» tens de leurs appointemens, travail-
» lent, non pour eux-mêmes, mais pour
» le bien de la Compagnie, & ſachent
» ſaiſir l'eſprit des Negres, pour ſe les
» attacher. Voilà ce qui regarde les
» Particuliers. A l'égard de la Colonie
» en général, la meilleure voie d'en-
» tretenir & d'augmenter ſon commer-
» ce, eſt de conſerver les forts & la
» garniſon dans un état qui ne lui laiſſe
» rien à craindre des ennemis en tems
» de guerre, ni des Pirates pendant la
» paix ; d'avoir ſes magaſins bien four-
» nis ; de n'être jamais ſans quelques
» vaiſſeaux bien armés pour éloigner
» les bâtimens d'interlope ; enfin d'être
» ſans ceſſe à portée de contenir les

» Negres par la terreur, & de les forcer » à l'obſervation des traités. Il faut s'at- » tacher ſur-tout à entretenir des jalou- » ſies entre les Rois du pays, & les em- » pêcher d'établir de nouveaux droits, » de hauſſer le prix des denrées, & » de nous ôter la liberté de prendre de » l'eau & du bois dans leurs ports ».

Les Habitans de l'Iſle de Gorée, &, en général, de tous les environs de Ruſiſque & du Cap Verd, ſont cruellement tourmentés par des inſectes qu'ils appellent des Vag-Vagues. Ce ſont des fourmis blanches, groſſes comme les nôtres, qui au lieu d'élever des pyramides, reſtent enfoncées dans la terre, & ne ſe décelent que par de petites galeries cylindriques de la groſſeur d'une plume d'oye, qu'elles élevent ſur les corps qu'elles veulent attaquer. Elles s'en ſervent comme de chemin couvert, pour travailler ſans être vues, & dévorent, en très-peu de tems, toutes les matieres auxquelles elles s'attachent. Si elles aſſiegent un lit, il eſt preſque impoſſible de les chaſſer; & ſi le ſoir on détruit ces galeries, avant la moitié de la nuit elles les ont élevées juſqu'au chevet. Lorſqu'elles ont rongé les draps & les matelas,

elles mordent impitoyablement ceux qui ſont dedans, & leur cauſent les douleurs les plus vives.

Parmi d'autres ſingularités, je ne dois pas oublier la multitude innombrable de poiſſons de moyenne taille, qui inonde cette côte. La mer en paroît remplie; & lorſqu'ils ſont pourſuivis par de plus gros, on les voit par bancs s'approcher du rivage & ſouvent y échouer. Il y a de ces bancs qui ont plus de 50 toiſes d'étendue, & où les poiſſons ſont ſi ſerrés, qu'ils roulent les uns ſur les autres ſans pouvoir nager. Auſſi-tôt que les Habitans les apperçoivent près de terre, ils ſe jettent à l'eau, portant un panier d'une main, & nageant de l'autre. C'eſt une choſe très-curieuſe que de les voir, dans cette attitude, pénétrer au milieu de ces fourmilieres, plonger ſimplement leur panier, le relever, & s'en retourner chargés de leur proie. Il y a de ces pêches, où avec un grand filet on prend juſqu'à ſix mille poiſſons, dont les moindres égalent la groſſeur d'une belle carpe. Les Negres en emportent chacun leur charge; les Matelots en rempliſſent leur chaloupe, & abandonnent le reſte ſur la rive.

Comme le Peuple les fait ſécher ſur

le toit des cabanes, leur vue & leur odeur attirent près des villages les loups, les lions & les tigres, qui rodent ſans ceſſe dans les environs. Malheur aux enfans, aux hommes même, qui ſe trouvent alors loin de leurs caſes. On a remarqué à cette occaſion, que le loup & le lion frayent enſemble ſans ſe redouter & ſans ſe nuire. Ce n'eſt pas que la taille du loup d'Afrique, bien ſupérieure à celle des nôtres, en impoſe au Roi des animaux; c'eſt ſeulement parce que la chair du loup ne le tente point; au lieu qu'il tombe ſur le premier cheval, ou le premier enfant qui ſe trouve en ſon chemin. Il n'y a point de jour, que ces bêtes carnacieres n'enlevent aux Negres un grand nombre de poiſſons; & quand on leur demande pourquoi ils ne ſe donnent pas la peine de les retirer pendant la nuit, ils répondent froidement, qu'il faut que chacun vive, & que ce ſeroit d'ailleurs une plus grande peine de les renfermer tous les ſoirs, que d'en aller pêcher d'autres.

Il eſt une ſaiſon dans l'année, où ces poiſſons donnent lieu à des expériences remarquables. Il faut entendre notre Facteur rendre compte lui-même de ſes obſervations. « Ma chambre, dit-il,

» étoit remplie de baquets pleins d'eau » de mer, où j'avois continuellement des » poiſſons vivans, qui rendoient, pen- » dant la nuit, une lumiere ſemblable à » celle des phoſphores. Les bocaux » remplis de coquillages, les poiſſons » même qui étoient étendus morts ſur ma » table, en donnoient auſſi de leur côté. » Toutes ces lumieres réunies enſemble, » & réfléchies ſur différentes parties de » mon appartement, le faiſoient paroître » enflammé. Je prenois beaucoup de » plaiſir à conſidérer ce ſpectacle; & ce » qu'il y avoit de plus charmant, c'eſt » que chaque poiſſon rendoit ſa forme » ſenſible par la lumiere qui en ſortoit. » Il en étoit de même des coquillages & » de tous les corps marins, que j'avois » dans ma chambre. Mille poſitions dif- » férentes, que je pouvois leur donner, » me permettoient de varier à l'infini » cette brillante & lumineuſe décora- » tion; & les baquets eux-mêmes ſem- « bloient des fournaiſes ardentes. La » mer courroucée me préſentoit en grand » le même phénomene. Ses montagnes » d'eau paroiſſoient ſe métamorphoſer » en montagnes de feu, & offroient à » mes regards un ſpectacle merveilleux, » plus capable d'exciter l'admiration » que la crainte ».

Notre François, auſſi bon obſervateur que zélé patriote, m'a fait part de pluſieurs remarques qui doivent naturellement être placées à la ſuite de ce que vous venez de lire. Il m'a cité un autre phénomene qui ne s'eſt point encore préſenté à ma vue, & dont je doute que perſonne ait jamais parlé. « C'étoit, » dit-il, une eſpece de trombe de feu, » ſemblable à une colonne de fumée, qui » tournoit ſur elle-même. Elle étoit ap- » puyée ſur l'eau par ſa baſe; & le vent « d'Eſt la pouſſoit droit à nous. Auſſi- » tôt que les Negres l'eurent apperçue, » ils forcerent de rames pour l'éviter. » Ils ſavoient que ſon effet ordinaire eſt » d'étouffer, par ſa chaleur, ceux qui en » ſont enveloppés, & quelquefois même » d'embrâſer les cabanes. Ils furent aſſez » heureux pour la laiſſer à plus de dix- » huit toiſes derriere la chaloupe, & ſe » féliciterent d'avoir échappé à ce tor- » rent de feu, que la lumiere du jour » ne laiſſoit voir que comme une épaiſſe » fumée. Sa chaleur, quoiqu'à une diſ- » tance de plus de cent pieds, étoit ſi » vive, qu'elle ſe faiſoit ſentir juſqu'à » nous. Elle nous laiſſa une odeur ni- » treuſe, qui nous infecta quelque tems, » & dont la premiere impreſſion fut un

» léger picotement dans le nez, qui oc-
» casionna aux uns l'éternuement, & aux
» autres la difficulté de reſpirer.

» Dans ce pays-ci, on cueille des huî-
» tres ſur les arbres, comme on les dé-
» tache ailleurs des rochers. Les bords
» des fleuves, à leur embouchure, ſont
» fournis de mangliers qui leur prêtent
» leurs racines pour s'y attacher; & l'eau
» n'y perd jamais ſa ſalure. Lorſque la
» mer a baiſſé, elle laiſſe les huîtres à
» découvert; & les Negres ne font que
» couper la branche où elles pendent.
» Une ſeule en porte quelquefois plus de
» deux cens; & ſi elle a pluſieurs rameaux,
» elle fait un bouquet d'huîtres, qu'un
» homme auroit beaucoup de peine à
» traîner.

» C'eſt quelque choſe d'horrible, que
» les déſordres que cauſent les ſaute-
» relles dans les campagnes du Cap Verd.
» Un matin je vis l'air tout à coup obſ-
» curci comme par une épaiſſe nuée.
» C'étoit une quantité prodigieuſe de
» ces inſectes, élevés au-deſſus de la
» terre d'environ vingt-cinq ou trente
» toiſes, & qui couvroient un eſpace
» de pluſieurs lieues de pays. Ce nuage
» étoit pouſſé par un vent d'Eſt aſſez
» fort, & fut toute la matinée à parcourir

» les environs. Ces animaux porterent » la déſolation par-tout où ils paſſerent ; » & après avoir conſommé les herbes, » les feuilles & les fruits des arbres, ils » attaquerent juſqu'à leur écorce. Les » roſeaux même qui couvroient les ca- » banes, tout ſecs qu'ils étoient, ne fu- » rent point épargnés. J'ai pris un grand » nombre de ces inſectes, que je fais voir » encore dans mon cabinet. Ce qui vous » ſurprendra, c'eſt la promptitude avec » laquelle la ſeve des arbres répare la » perte qu'ils ont cauſée. Quatre jours » après ce terrible paſſage, ces mêmes » arbres étoient déja tout couverts de » nouvelles feuilles. On ne ſe perſuade- » roit pas aiſément qu'un animal auſſi » hideux pût ſervir de nourriture à » l'homme : il eſt pourtant certain que » pluſieurs Peuples de l'Afrique en font » leur aliment. Ils donnent même diffé- » rentes façons à ce mets dégoûtant : » les uns le pilent & en font une bouil- » lie avec du lait ; les autres le rôtiſſent » ſimplement ſur des charbons, le man- » gent & le trouvent délicieux ».

Les Habitans du Sénégal ont un ſi grand reſpect pour les ſerpens, qu'ils les laiſſent croître & multiplier juſques dans leurs caſes ; quoique ces reptiles

détruiſent leur volaille, & oſent, pour ainſi dire, coucher avec eux. Un jour que j'étois aſſis ſur une natte avec quelques Negres, une vipere, après avoir fait le tour de la compagnie, s'approcha de moi. Cette familiarité me déplut; & pour en prévenir les accidens, je m'aviſai de la tuer d'un coup de baguette. Tout le monde ſe leva auſſi-tôt en jettant de hauts cris; chacun s'éloigna & prit la fuite. Comme la choſe devenoit ſérieuſe, & que le bruit s'en répandoit dans tout le village, on m'auroit fait un mauvais parti, ſi le maître du logis, homme d'autorité & de bon ſens, n'eût appaiſé le tumulte. Les Negres s'imaginent que les ſerpens de la race de celui qu'on a tué, ne manquent jamais de venger ſa mort ſur quelque Parent du Meurtrier.

Je ſuis, &c.

A Ruſiſque, ce 7 Octobre 1753.

LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SÉNÉGAL.

LA saiſon, peu favorable pour la navigation, nous fit prendre le parti de nous rendre par terre, de Rufiſque au fort Saint-Louis. Les François ont ouvert cette route pour la commodité de leur commerce entre la Gambra & le Sénégal, parce que la voie de la mer eſt longue & incertaine. Ce voyage prenoit ſouvent un mois entier, quoique la diſtance, le long des Côtes, ne ſoit que d'environ quarante lieues; mais pendant la plus grande partie de l'année, les vents & les courans ſont contraires à la navigation.

Après douze heures de marche, nous nous arrêtâmes auprès du lac des Serreres, pour faire rafraîchir notre cortege. Nous y trouvâmes une ſorte de faucon de la groſſeur d'une oie, qui pêche avec une adreſſe admirable. Placé ſur un arbre, au bord du lac, quand un poiſſon approche de la ſurface de l'eau, le faucon fond ſur lui avec im-

pétuosité, & l'enleve avec ses serres. J'en tuai un au moment où il prenoit son vol, tenant un poisson qui pesoit plus de quatre livres. Les Negres me regarderent de mauvais œil; parce que cet oiseau est, parmi eux, dans une espece de vénération. Ils portent même la superstition jusqu'à le mettre au nombre de leurs Marabouts, c'est-à-dire, de leurs Prêtres, qu'ils regardent comme des hommes divins, ou peut-être comme des animaux avides & voraces.

Le lendemain nous arrivâmes au village de Makaya, une des résidences du Damel, qui y tenoit alors sa Cour. Nous trouvâmes à la porte du palais une garde de quarante Negres, avec une troupe de Guiriots, qui, à notre approche, se mirent à célebrer nos louanges. Deux Officiers se présenterent pour nous recevoir, & nous introduisirent à l'audience du Prince. Il ne nous fut pas aisé de passer par la premiere porte de ce Versailles du royaume de Kayor. Le Guichet étoit si bas, que nous fûmes obligés de nous courber, & si étroit, que nous n'y entrâmes que de côté. L'enclos contenoit quantité de bâtimens, au milieu desquels on voyoit une espece de grand

salon

ſalon ouvert de toutes parts. Le Damel, qui étoit aſſis, ſe leva à notre arrivée; & nous préſentant la main, il nous embraſſa avec beaucoup de remercimens de notre viſite. L'ordre fut donné pour nous traiter aux dépens de la Cour, & pour renvoyer à Rufiſque les chevaux & les chameaux que nous y avions loués. On nous mena enſuite à l'audience des femmes. Le Prince en avoit quatre légitimes, ſuivant la loi de Mahomet; mais ſes Concubines étoient nombreuſes, malgré les remontrances des Marabouts, qui prenoient quelquefois la liberté de lui reprocher ſon intempérance. « La loi, répondoit ce Monarque qui penſoit à l'Européenne, eſt » faite pour vous & pour le Peuple; » mais nous autres Souverains, nous » ſommes au-deſſus de toutes les loix ».

Quoique les Negres de cette contrée pratiquent la polygamie, il ne leur eſt pas permis d'épouſer deux filles d'un même pere. C'eſt encore une loi dont le Damel ſe croit diſpenſé; car il a deux ſœurs parmi ſes épouſes. Les Prêtres en murmurent, mais ſecrétement; parce que ce Prince eſt peu traitable ſur ce qui pourroit troubler ſes plaiſirs. Comme il poſſede deux royaumes, il ſe croit plus

puiſſant que tous les Potentats de l'Europe. Il me demandoit comment étoit vêtu le Roi de France ; combien il avoit de femmes ; quelles étoient ſes forces de terre & de mer ; le nombre de ſes gardes, de ſes palais, de ſes revenus ? J'avois beaucoup de peine à lui perſuader, que ce Monarque a douze mille ſoldats pour la garde ordinaire de ſa maiſon ; qu'il peut mettre en campagne une armée de trois cens mille hommes ; entretenir en même tems cent mille Matelots, deux cens vaiſſeaux de guerre & quarante galeres, ſans parler d'une quantité incroyable de petits bâtimens ; que ſon revenu annuel, indépendamment des impôts extraordinaires, montoit à plus de quatre cens millions. Mais ce qui paroiſſoit ſur-tout incroyable à cet Afriquain, c'étoit qu'un ſi grand Roi n'eût qu'une femme. « Et comment » peut-il faire, demandoit-il, lorſqu'elle » eſt enceinte ou malade ? Il attend, » répliquois-je, qu'elle ſe porte mieux. » Bon, reprenoit-il, il a trop d'eſprit » pour tant de patience ».

Le Damel fit préſent au Facteur de Rufiſque, d'une femme qui paroiſſoit d'un état ſupérieur à l'Eſclavage : en effet, elle avoit été l'épouſe d'un des

grands Officiers de la Couronne. Son mari la ſoupçonnant de quelque infidélité, auroit pu ſe faire juſtice par ſes propres mains ; mais comme elle étoit d'une famille diſtinguée, il avoit pris le parti de porter ſes plaintes au Monarque. Le Prince l'ayant jugée coupable, la condamna à la ſervitude, & la donna au Facteur. Les parens de cette malheureuſe ſupplierent le François d'accepter en échange une eſclave beaucoup plus jeune, dont il auroit, diſoient-ils, plus de profit à tirer, & qui pourroit lui donner plus de plaiſir. Le Facteur y conſentit ; & la femme fut conduite par la famille hors des Etats du Damel. Cette rigueur dans la punition, rend les femmes des Grands aſſez chaſtes, ou du moins leur cauſe beaucoup plus d'embarras dans leurs intrigues. Comme le droit de les vendre appartient au Souverain après leur conviction, elles ſont ſûres de ne jamais trouver en lui, qu'un juge inexorable, qui accorde toujours une prompte juſtice aux maris offenſés ou mécontens.

Pour nous donner quelque amuſement pendant notre ſéjour à Makaya, le Roi fit la revue de ſes Troupes en notre préſence. Le corps d'armée mon-

toit à douze cens hommes, ſous la conduite d'un Lieutenant-Général. Ils étoient armés de ſabres, d'arcs & de fleches; & couverts de cottes de maille, qui conſiſtoient en deux morceaux d'étoffes de la forme d'une dalmatique. Le fond étoit de coton blanc, rouge, ou d'autres couleurs, parſemé de caracteres arabes, que les Marabouts croient également propres à jetter l'effroi parmi les ennemis, & à garantir ceux qui les portent, de toutes ſortes de bleſſures. Ils en excepent cependant celles des armes à feu; parce que leur invention eſt poſtérieure au tems de Mahomet. Sous ce vêtement, les Negres ont une multitude d'amulettes ou de Gris-gris; & celui qui en eſt le plus chargé, doit être le plus brave, parce qu'il a moins de périls à redouter.

Le Général s'étant mis à la tête de ſa Troupe, fit avertir le Roi qu'il étoit prêt à le recevoir. Sa Majeſté monta à Cheval, & prenant ſa lance, fit les mêmes mouvemens que ſi elle eût été prête à combattre. Le Général, à la vue de ſon Maître, ôta ſon turban, & ſe jettant à genoux, ſe couvrit trois fois la tête de pouſſiere. Le Prince lui fit porter ſes ordres par un de ſes Guiriots mi-

litaires ; & après les avoir reçus dans la même ſituation, le Commandant ſe couvrit, & les fit exécuter. Enſuite il reprit ſa premiere poſture, attendant de nouveaux ordres qui ne produiſirent que des mouvemens irréguliers ; de ſorte qu'il ſeroit difficile de rallier de pareilles Troupes, ſi leurs rangs étoient rompus. Cet exercice dura trois ou quatre heures, après leſquelles le Monarque retourna dans ſon palais au bruit des tambours, & précédé de ſes Muſiciens Poëtes, qui chantoient ſes exploits, comme s'il eût remporté une victoire.

Les femmes du Damel prirent ſoin de nous fournir des proviſions pour continuer notre route. Le Roi ſe charge lui-même de ces détails, quand il jouit de ſa raiſon ; mais ſa paſſion pour l'eau-de-vie ne lui permettant pas d'être un inſtant ſans en boire, il fut ivre tant que durerent les deux barrils qui avoient précédé notre viſite.

La journée ſuivante fut longue, mais au travers d'un pays parfaitement cultivé. On y voit des plaines entieres couvertes de tabac. L'unique uſage que les Negres faſſent de cette plante, eſt pour fumer ; car ils n'aiment ni à la

mâcher, ni à la prendre en poudre.

On arrive le quatrieme jour à Biurt. C'eſt le ſéjour des Officiers du Damel pour les droits & les taxes. Preſque tout le commerce s'y fait par l'entremiſe des femmes; mais la plupart, ſous prétexte d'apporter leurs marchandiſes, viennent ſe réjouir avec les Matelots.

Du port de cette ville, nous nous rendîmes à l'Iſle Saint-Louis, poſſédée par les François, vers l'embouchure du Sénégal. Comme c'eſt de cette riviere fameuſe, que tire ſon nom toute cette partie de la Côte d'Afrique, il eſt à propos d'en donner ici une légere idée.

Les Latins l'appelloient *Niger*, à cauſe de la couleur des Peuples qui habitent ſur ſes bords. Les Modernes ont conſervé l'expreſſion latine, qui, dans notre langue, pourroit ſe rendre par le fleuve Noir. On lui donne aujourd'hui plus communément le nom de Sénégal; & quoiqu'on n'ait pas une connoiſſance exacte de toute l'étendue de ſon cours, on s'accorde néanmoins à le regarder comme un des plus grands fleuves de l'Univers. On croit qu'il prend ſa ſource près des frontieres de la Haute Ethiopie, & qu'après avoir traverſé une partie de la Nigritie, il s'élargit, forme un

lac, & en ſort par deux ouvertures qui ſont deux rivieres; l'une eſt le Sénégal, & l'autre la Gambra, dont j'ai parlé. La plupart des villes & des villages ſont ſitués ſur la rive gauche; la droite eſt peu habitée, parce qu'on y eſt expoſé aux incurſions des Maures. Le Roi de Maroc y envoie des Troupes qui ravagent le pays, & emmenent les Habitans en ſervitude. Mais ce fleuve large, profond & rapide, eſt une barriere impénétrable, qui garantit l'autre côté du rivage.

Mon deſſein étoit de remonter le Sénégal, & de pénétrer dans les terres juſqu'à ſes premieres cataractes; mais la lecture d'un Mémoire m'apprit ce que je voulois connoître par moi-même. C'eſt proprement la deſcription de cette riviere, faite par un homme qui en a ſuivi le cours. « On lui donne environ » neuf cens lieues de l'Eſt à l'Ou-Eſt, » depuis le lac de Bournou, où l'on dit » qu'il prend ſa ſource, juſqu'à deux » lieues de la mer. Là, faiſant un coude, » il tourne tout d'un coup au Sud, & » coule encore l'eſpace de ſoixante » milles, pour aller enfin ſe perdre dans » l'Océan. Son embouchure eſt maſquée » par une barre formée de l'abondance

» du ſable que le courant y amene, & » qui eſt repouſſé par la marée. Cette » barre eſt doublement dangereuſe, tant » parce qu'elle a peu d'eau, que parce » que les flots impétueux qui ſortent du » fleuve au tems des inondations, lui » font ſouvent changer de place. L'en- » trée du Sénégal ſeroit inacceſſible, ſi » la force de ſon cours n'avoit ouvert un » paſſage de cent cinquante ou ſoixante » toiſes de large, ſur deux braſſes de » profondeur. Ce paſſage ne reçoit que » des barques de quarante ou cinquante » tonneaux : les gros bâtimens ne peu- » vent aborder juſqu'à l'Iſle de Saint- » Louis. Mais le même inconvénient qui » les empêche d'y arriver, devient une » ſûreté pour le fort, & rend le com- » merce des François plus tranquille. La » Compagnie entretient des canots & » des Negres également adroits & ro- » buſtes, pour décharger ſes vaiſſeaux. » Ces gens ſont tellement familiariſés » avec cette barre, qu'il eſt rare d'y » voir arriver des accidens ; mais il faut » y garder un profond ſilence, pour ne » point interrompre le commandement, » & les laiſſer agir à leur volonté, ſans » leur donner ni ordres, ni conſeils.

» Après avoir paſſé cette digue re-

» doutable, on trouve une riviere d'une
» belle largeur, d'une eau clair & unie,
» & dont le cours eſt auſſi agréable,
» que l'entrée avoit paru difficile. Le
» terrein des deux côtés n'eſt qu'un ſable
» mouvant. Le bord Occidental forme
» une langue de terre, longue de vingt-
» cinq lieues, & qui n'en a que deux
» ou trois dans ſa plus grande largeur.
» Le côté de l'Eſt eſt plus élevé; mais
» l'un & l'autre ſont également arides,
» ou ne produiſent que des plantes fort
» baſſes. On ne commence à trouver
» des arbres, que deux lieues au-deſſus;
» encore ne ſont-ce que des mangliers;
» & c'eſt preſque la ſeule eſpece qu'on
» rencontre juſqu'à l'Iſle de Saint-Louis,
» qui porte auſſi le nom d'Iſle du Sé-
» négal. Alors cette péninſule devient
» moins ſtérile, & préſente des pâtura-
» ges où la Compagnie Françoiſe fait
» nourrir des troupeaux de moutons &
» de chevres, pour la garde deſquels
» elle entretient pluſieurs Negres.

» Avant que d'entrer dans la mer, le
» Sénégal ſe diviſe en différentes bran-
» ches, qui forment une infinité de pe-
» tites Iſles. Les principales ſe nomment
» Bokos, Magheras, Biſeche, Dore-
» mur, le Gallet, Bucktar, Grieile,

» Sor, &c. Celle de Saint-Louis eſt au
» milieu du fleuve, à ſept ou huit milles
» de ſon embouchure. On lui donne
» une lieue de circonférence; & ſa lar-
» geur eſt très-inégale. C'eſt le chef-lieu
» de la Compagnie; le Directeur géné-
» ral y fait ſa réſidence. Malgré ſa ſtéri-
» lité, cette Iſle eſt habitée par plus de
» trois mille Negres attirés par les Fran-
» çois, au ſervice deſquels ils paroiſſent
» très-attachés. Ils y ont bâti des cabanes
» qui occupent plus de la moitié du ter-
» rein. On les prendroit pour des co-
» lombiers, dont les murs ſont de ro-
» ſeaux bien joints les uns aux autres,
» & ſoutenus par des poteaux plantés en
» terre. Ces piquets s'élevent à la hau-
» teur de cinq ou ſix pieds, & ſuppor-
» tent une couverture de paille, qui ſe
» termine en pointe. Chaque caſe n'a
» que le rez-de-chauſſée, & s'étend de-
» puis dix juſqu'à quinze pieds de dia-
» mettre. Il n'y a, pour toute ouver-
» ture, qu'une ſeule porte quarrée; en-
» core eſt-elle fort baſſe, & ſouvent
» avec un ſeuil élevé d'un pied au-deſſus
» de terre: de ſorte que pour y entrer,
» il faut incliner le corps & lever la jam-
» be; ce qui fait prendre une attitude
» auſſi gênante que ridicule. Un ſeul lit

» donne ſouvent à coucher à toute une » famille, y compris les Domeſtiques, » qui ſont pêle-mêle avec les Maîtres & » les enfans. Ces lits conſiſtent en une » claie poſée ſur des traverſes, ſoute- » nues par de petites fourches à un pied » au-deſſus du ſol. Une natte tient lieu » de paillaſſe, de matelats, &, pour » l'ordinaire, de draps & de converture. » Pour des oreillers, ils n'en connoiſ- » ſent point; & leurs meubles ſe bor- » nent à quelques pots de terre, à des » calebaſſes, &c.

» Quoique les Negres, en général, » gardent peu de ſymmétrie dans la diſ- » poſition de leurs logemens, les Fran- » çois de l'Iſle du Sénégal les ont accou- » tumés à obſerver une certaine régula- » rité, qu'ils ont réglée de maniere, » qu'ils forment une petite ville per- » cée de rues alignées. Elles ne ſont » point pavées, & heureuſement elles » n'en ont pas beſoin; car on ſeroit fort » embarraſſé de trouver des pierres dans » le pays. Les Habitans tirent même un » parti avantageux de leur ſable; com- » me il eſt très-profond, il leur ſert de » ſiege. C'eſt leur ſopha, leur lit de re- » pos. Leurs chûtes d'ailleurs n'y ſont » point dangereuſes; & il eſt, de plus,

» d'une très-grande propreté, même » après les plus fortes pluies ; car il ne » faut qu'une heure de beau tems pour » le sécher.

Au reste cette ville est la plus belle, » la plus grande & la plus réguliere de « toutes celles du pays. Elle n'a pas » moins d'un quart de lieue de longueur, » sur une largeur presque égale à celle » de l'Isle, dont elle occupe le centre, » assez également distribuée aux deux » côtés du Fort qui la commande. Ce fort » n'a pas de meilleure défense que sa » situation naturelle. Son artillerie est de » trente pieces de canon, partagées en » plusieurs batteries. L'Arsenal est four- » ni d'armes & de munitions. A l'égard » de la garnison, elle ne sauroit être » fort nombreuse ; car la Compagnie » n'emploie guere que deux cens hom- » mes dans les divers établissemens » qu'elle a sur cette côte. Ils sont disper- » sés suivant les ordres du Gouverneur.

» La partie Septentrionale de l'Isle » Saint-Louis est couverte de grands » arbres, qui ont l'apparence d'une fo- » rêt, & au milieu desquels se trouve » un étang, & un autre plus petit vers » le centre de l'Isle. Le fond sablonneux » du terroir n'empêche pas qu'il n'y

» croiſſe aſſez d'herbe, pour engraiſſer
» les beſtiaux : les étangs ſont peuplés
» de porcs qui s'y rafraîchiſſent dans la
» boue. L'Iſle manque d'eau pendant
» une partie de l'année ; on eſt obligé
» d'ouvrir des puits au milieu du ſable,
» pour en tirer une eau ſaumache, dont
» on ne peut faire uſage, qu'après l'avoir
» filtrée au travers d'une pierre poreuſe.
» Pour la rafraîchir, on la met dans des
» pots de terre expoſés au vent du Nord.
» On admire, avec raiſon, que l'eau
» devienne ſalée dans ces puits, lorſque
» celle de la riviere s'adoucit, & qu'au
» contraire la riviere commence à de-
» venir ſalée, lorſque les puits ceſſent
» de l'être.

» On peut juger de la figure que fait,
» dans le pays, le Gouverneur de l'Iſle
» du Sénégal, par la maniere dont il
« reçoit les Princes & les Rois qui vien-
» nent lui rendre viſite. Un d'entr'eux,
» nommé *le petit Brak*, envoya un cànot
» pour lui donner avis de ſa venue, &
» le prier de le faire prendre dans une
« chaloupe. Arrivé à la porte du fort,
» il s'aſſit à terre avec ſa ſuite, & reſta
» dans cette place juſqu'au retour de
» ſon Interprete, qui eut ordre de le
» conduire à la ſalle d'audience. Il ne ſe

» fit accompagner que de deux Officiers » & de deux Muſiciens Poëtes, qui, » dans ces occaſions, ne s'éloignent » jamais de leur Maître. Le Directeur » étoit aſſis dans un fauteuil, la tête » couverte, & ſes Officiers autour de » lui. En entrant dans la ſalle, le Prince » Negre ôta ſon bonnet, s'approcha du « Général, mit ſa main dans la ſienne, » qu'il leva pluſieurs fois juſqu'à ſon » front, ſans prononcer un ſeul mot. » Le Directeur fit la même choſe, mais » ſans ſe lever & ſans ſe découvrir. Le » Prince s'aſſit ſur un tabouret, ayant à » ſes côtés ſes Officiers, & derriere lui » ſes deux Guiriots. Il obſerva pendant » quelque tems un profond ſilence, re- » gardant le Directeur avec beaucoup » d'attention; & enfin il lui adreſſa ce » diſcours.

» Ayant appris votre arrivée dans » ce pays, avec la qualité de Général » pour la Compagnie Françoiſe du Sé- » négal, & n'entendant faire que des » éloges de votre perſonne, j'ai cru » devoir vous prévenir, & vous offrir » mon amitié. Je me ſuis toujours ſenti » de l'attachement pour votre Nation; » & je lui ai rendu tous les ſervices qui » ont dépendu de moi. Je promets de

» perſévérer dans les mêmes ſentimens ;
» & vous, Général des François, vous
» pouvez compter en particulier ſur
» mon affection ; recevez-en même,
» dans ce moment, un témoignage ſin-
» cere, en acceptant cette jeune eſclave
» dont je vous fait préſent.

» Le Directeur ne répondit à ce com-
» pliment, qu'en ordonnant qu'on ap-
» portât de l'eau-de-vie ; car ſi la qua-
» lité de Mahométans rend quelques
» Negres réſervés ſur l'uſage de cette
» liqueur, le plus grand nombre ne re-
» gardent le précepte de l'Alcoran, que
» comme un conſeil qu'on peut enfrein-
» dre ſans ſcrupule. Le Prince vit avec
» plaiſir arriver ſa bouteille. Un de ſes
» Officiers remplit un verre, en fit l'eſ-
» ſai, & le préſenta joyeuſement à ſon
» Maître. Celui-ci ſe leva, but à la
» ſanté du Général, & rendit le verre
» à l'Officier, avec un reſte de liqueur ;
» ce qui paſſe pour une faveur parmi les
» Negres. Après le premier coup, le
» Prince alluma ſa pipe & ſe mit à fu-
» mer, tandis que les Muſiciens Poëtes
» chantoient ſes louanges. Ils accom-
» pagnoient leurs voix du ſon des inſ-
» trumens ; & le concert finit par des
» vœux pour la ſanté de leur Souve-

» rain. Ce dernier, quoique dans un » âge avancé, avoit l'air noble & ma- » jeſtueux. Son viſage étoit maigre & » ridé; mais il avoit de la vivacité dans » les yeux, & le ſon de la voix fort » agréable.

» Le Roi de Hoval, dont les Etats » occupent la partie la plus Septen- » trionale de la Guinée, prend auſſi le » titre de *Brak*, qui ſignifie Roi des » Rois. C'eſt purement un nom de Ma- » jeſté, comme celui de Damel, Roi de » Kayor, de *Siratik*, Roi des Foulis, » & plus anciennement celui de Pha- » raon & de Ceſar, Rois & Empereurs » d'Egypte & de Rome. Le grand Brak, » car c'eſt ainſi qu'on le diſtingue de » celui dont on vient de parler, fait » ſa réſidence à Ingherbel, au Nord du » Sénégal. Le même Directeur lui dé- » pêcha un Interprete avec un préſent » de quelques flacons d'eau-de-vie, » pour le prier de recevoir ſa viſite. » Le Député revint le lendemain, & » dit au Général, que le Monarque ayant » commencé par s'enivrer à l'arrivée » du préſent, ne ſeroit pas en état de » le voir d'un jour ou deux. Le Di- » recteur lui donna le tems de recou- » vrer ſa raiſon, & l'étant venu trou-

» ver le lendemain, il lui propoſa de
» renouveller le traité de commerce &
» d'amitié, qui le lioit à la Compagnie.
» Cette propoſition fut ſuivie de deux
» demandes : la premiere, qu'il plût à
» Sa Majeſté de ſe priver du plaiſir de
» boire pendant la négociation, pour
» éviter tous les déſordres capables de
» troubler leur bonne intelligence : la
» ſeconde, que ce Prince n'exigeât cette
» année aucun préſent, parce qu'il n'y
» avoit, dans les magaſins que les mar-
» chandiſes néceſſaires pour le com-
» merce. Le Roi promit l'un & l'autre ;
» mais oubliant ſa parole, pendant la
» conférence même, il demanda ſi ſou-
» vent de l'eau-de-vie, que le Général
» François ſe crut obligé d'en faire ap-
» porter ; & pour cette fois ſeulement,
» le Prince en but avec modération. Il
» étoit accompagné d'une de ſes fem-
» mes & de ſes trois filles, & aſſis ſans
» façon ſur une caiſſe, la jambe étendue
» ſur les genoux de la Reine, placée
» comme lui ſur le même ballot. Une
» de ſes filles, qui ſe mit entre ſes jam-
» bes, lui tenoit la cuiſſe accollée d'un
» bras. Les deux autres jouant à terre
» auprès de leur mere, faiſoient quan-
» tité de ſingeries pour divertir Sa Ma-

» jeſté. Leur ſituation auroit fait le ſujet
» d'une peinture fort groteſque.

» Le même jour, le Gouverneur re-
» çut la viſite des deux ſœurs du Mo-
» narque. L'Ainée avoit épouſé un Sei-
» gneur Negre ; la Cadette étoit encore
» à marier. Elles étoient toutes deux jo-
» lies & bien faites, comme le ſont
» preſque toutes les femmes du Séné-
» gal. Elles avoient à leur ſuite deux
» eſclaves & un Guiriot, dont les che-
» veux étoient chargés de Gris-gris
» dans un grand nombre de petites boî-
» tes d'argent de différentes formes.
» Après une longue converſation, où
» ces Princeſſes marquerent beaucoup
» d'eſprit & de bon ſens, elles chan-
» terent un air du pays, & firent dan-
» ſer leur Muſicien. Le Directeur leur
» fit préſent à chacune d'une lunette
» d'approche, & les ſalua, à leur dé-
» part, d'une décharge d'artillerie.

» A ſon arrivée, on lui avoit pré-
» ſenté une jeune Négreſſe d'une jolie
» figure, qui lui offrit diverſes ſortes
» de ſervices, tels qu'elle étoit accou-
» tumée d'en rendre aux autres Fran-
» çois. Elle avoit ſoin, diſoit-elle, de
» leur laver les pieds, de les peigner,
» de les frotter, &, lorſqu'ils reve-

» noient fatigués du travail, de les ſer-
» vir dans l'intérieur de leur chambre.
» Le Gouverneur admirant la délica-
» teſſe de ſes Facteurs, reçut cette fille
» pour blanchir ſon linge, & la diſ-
» penſa du reſte de ſes offres ; ce qui
» ne parut pas lui faire beaucoup de
» plaiſir.

» Dans une viſite que rendit au Gé-
» néral François la principale Epouſe
» du Monarque, accompagnée des Da-
» mes de ſa Cour, elles étoient toutes
» montées ſur des ânes, avec un cor-
» tege de dix ou douze femmes à pied,
» & d'autant d'hommes, parmi leſ-
» quels étoient deux Muſiciens. Le Di-
» recteur conduiſit la Sultane dans ſa
» chambre, où elle s'aſſit ſur le lit avec
» trois de ſes Dames d'honneur. Les
» autres prirent les places que le haſard
» leur offrit ; & le fauteuil demeura au
» Général. Après les premieres civili-
» tés, les femmes ôterent une partie de
» leurs habits, qui les laiſſerent preſque
» nues. C'eſt une politeſſe dont on ho-
» nore les perſonnes de diſtinction. La
» Sultane n'étoit pas d'une beauté mer-
» veilleuſe ; mais elle avoit le viſage
» agréable & la taille fine. Elle ſe fit ap-
» porter des pipes pour elle & pour ſa

» ſuite ; mais remarquant que l'Etran-
» ger ne fumoit pas, elle offrit de les
» renvoyer, ſi la fumée l'incommodoit.
» Il répondit qu'il ne s'en diſpenſoit
» que par reſpect pour une Princeſſe de
» ſon rang ; & comme elle voulut le
» forcer de recevoir ſa pipe, il s'en fit
» apporter une. La converſation fut ani-
» mée ; & le François n'eut pas peu
» d'embarras à répondre à toutes les
» queſtions qu'on lui faiſoit par la bou-
» che de ſon Interprete. Elles roulerent
» ſur les femmes de ſon pays, ſur leur
» beauté, leur habillement, leurs ga-
» lanteries, & ſur la maniere dont elles
» vivent avec leurs Maris. Le bonheur
» d'avoir chacun le ſien, eſt l'article ſur
» lequel on inſiſta davantage, & qui
» parut faire le plus d'envie aux Dames
» Africaines.

» A l'heure du dîner, le Général, qui
» ſavoit qu'elles ne mangent jamais en
» préſence des hommes, prit volontai-
» rement le parti de ſe retirer. Il les fit
» traiter ſuivant leurs uſages, leur en-
» voya quelque mets de ſa table, & en
» particulier pluſieurs pieces de pâtiſ-
» ſerie Françoiſe. La Sultane y fut ſi
» ſenſible, qu'elle but à ſa ſanté, & le
» fit prier de venir boire à la ſienne. Il

» paſſa auſſi-tôt dans la chambre des Da-
» mes, & acheva de dîner à leur table.
» Il leur ſervit du café, qu'elles trouve-
» rent délicieux ; & à leur départ, il
» reconduiſit la Sultane, & l'aida à re-
» monter ſur ſon âne.

» En allant prendre congé du Grand
» Brak, le Directeur François le trouva
» occupé à juger un procès qui paroiſ-
» ſoit l'embarraſſer. Un Marabout s'é-
» tant engagé, avec un Seigneur negre,
» de lui donner un Gris-gris qui le ren-
» droit invulnérable pendant la guerre,
» avoit reçu, pour une faveur ſi pré-
» cieuſe, un cheval d'une beauté rare ;
» mais ce merveilleux amulette n'avoit
» point empêché que le Negre n'eût été
» tué dès le commencement du combat.
» Ses Héritiers, qui n'avoient point igno-
» ré le marché, redemandoient le che-
» val au Marabout. Le Brak voyant ar-
» river le Gouverneur de l'Iſle Saint-
» Louis, lui demanda ſon opinion. Il
» parut clair à ce dernier, que le Gris-
» gris ayant été ſans vertu, le cheval
» devoit être reſtitué ; & ſon jugement
» ſervit de ſentence.

» Dans les Etats du Grand Brak, ſur
» la rive droite du Sénégal, eſt un can-
» ton appellé le Déſert. C'eſt une plaine

» vaſte & ſtérile, bornée par des mon-
» tagnes de ſable rouge, & qui n'a pour
» arbres, que quelques buiſſons, ſans
» aucune autre ſorte de verdure. Les
» Facteurs Européens & les Maures s'y
» rendent de toute parts pour y faire
» le commerce de la gomme. Quoique
» peu importante en apparence, cette
» marchandiſe eſt devenue un objet de
» négoce très-conſidérable; premie-
» rement, parce qu'elle ſe donne ici à
» bon marché, & ſe vend fort cher
» hors de l'Afrique; en ſecond lieu,
» parce qu'elle occupe une grande par-
» tie des manufactures de l'Europe, &
» fournit à l'entretien d'une infinité de
» perſonnes. On l'appelle gomme du Sé-
» négal, ou gomme Arabique, parce
» qu'avant que les François euſſent des
» comptoirs dans ce pays, elle ne ve-
» noit que de l'Arabie. On en reçoit
» même encore du Levant; & l'on pré-
» tend qu'elle vaut mieux que celle
» d'Afrique, par la raiſon, ſans doute,
» qu'elle eſt plus chere; car au fond,
» elles ſont toutes de la même bonté.
» L'artifice conſiſte à mettre à part la
» plus belle, c'eſt-à-dire, la plus net-
» te, la plus claire, la plus ſeche, celle
» qui eſt en plus gros morceaux, & à

» la faire paſſer hardiment pour la vé-
» ritable gomme Arabique : du reſte,
» ce ſont les mêmes qualités, les mê-
» mes vertus : on les emploie aux mê-
» mes uſages, & l'on en retire la mê-
» me utilité. On attribue à cette drogue
» pluſieurs propriétés excellentes, com-
» me de guérir la colique en la faiſant
» diſſoudre dans du lait, d'arrêter les
» diſſenteries, d'épaiſſir les humeurs
» ſéreuſes, & de les empêcher de ſe mê-
» ler avec le ſang. Elle ſert de nourri-
» ture aux Negres qui habitent le long
» du Niger, & aux Maures, qui la ven-
» dent aux Européens. Elle eſt leur uni-
» que ſubſiſtance pendant toute la route.
» Ils ne prennent point d'autres provi-
» ſions, non par néceſſité, & faute
» d'autres alimens, mais par goût. Tous
» la mangent avec plaiſir : ou ils la cro-
» quent comme du ſucre ; ou ils la font
» amollir dans de l'eau, & l'avalent.
» Elle leur donne de la force & de la
» ſanté. La gomme la plus fraîche, c'eſt-
» à-dire, celle qui a été cueillie nou-
» vellement, s'ouvre en deux comme
» un abricot mûr. Le dedans en eſt ten-
» dre, & lui reſſemble aſſez par le goût.
» L'arbre qui le porte, eſt une ſorte
» d'acacia, aſſez petit, & toujours

» verd. Sa ſeve eſt ſi active, qu'elle paſ-
» ſe au travers de l'écorce ; le ſoleil l'é-
» paiſſit, & en forme la gomme. La ré-
» colte s'en fait deux fois l'an, aux mois
» de Mars & de Décembre. La derniere
» eſt la plus abondante & la plus eſti-
» mée. Elle ſe recueille après les pluies,
» lorſque l'arbre eſt rempli d'une ſeve
» que le ſoleil perfectionne, ſans lui don-
» ner trop de dureté. C'eſt ce qui ne ſe
» rencontre pas dans celle du mois de
» Mars ; parce qu'elle n'a eu que des
» chaleurs brûlantes, qui la deſſechent.
» La gomme ſe meſure pour la vente,
» dans un vaiſſeau qui en contient près
» de deux cens livres, & vaut environ
» cent ſols de notre monnoie. On trou-
» ve, dans les environs du Sénégal,
» trois forêts compoſées de gommiers,
» qui donnent lieu à un grand com-
» merce.

» Au Nord de ce même fleuve, eſt
» ſitué le lac de Kayor, à cinquante
» lieues de l'Iſle Saint-Louis. Il eſt for-
» mé par les inondations qui le rem-
» pliſſent régulierement toutes les an-
» nées ; & lorſque les eaux ſe retirent,
» il reſte à ſec dans la plus grande partie
» de ſon étendue. Les Maures & les Ne-
» gres qui habitent ſes bords, y font
leurs

» leurs plantations de millet & de riz ;
» & la récolte eſt toujo r: abondan-
» te. Ils y nourriſſent de nombreux beſ-
» tiaux, & menent une vie fort aiſée.
» Ces beſtiaux ſont infeſtés par certains
» oiſeaux de proie, qui, s'attachant ſur
» leur dos, leur mangeroient la chair,
» ſi l'on ne prenoit ſoin de les en déli-
» vrer. Le lac de Kayor communique
» au Sénégal par un canal profond,
» ſur lequel ſont ſitués les villages d'In-
» grin & de Queda, gouvernés par des
» Seigneurs Negres. Tout ce pays eſt
» agréable & bien cultivé. Le riz & le
» maïs y fourniſſent de riches moiſſons.
» Les pompions, eſpeces de melons
» d'eau très-eſtimés, n'y ſont pas moins
» abondans. Les melons de France &
» d'Eſpagne y croiſſent parfaitement.
» Les Negres en ramaſſent la graine, la
» rotiſſent dans des poëles de fer, & en
» font un mets dont ils ſont très-friands.
» La fertilité de cette terre n'empêche
» pas que le pays ne ſoit ſouvent déſolé
» par la famine; ce qui vient autant de
» la pareſſe des Habitans, que du ravage
» des ſauterelles qui, dans certaines an-
» nées, dévorent les fruits, & juſqu'aux
» plantes mêmes ».

J'interromps la lecture de mon Mémoire, pour y revenir dans la lettre ſuivante.

Je ſuis, &c.

Au Fort Saint-Louis, dans l'Iſle de Sénégal, ce 25 Octobre 1753.

LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SÉNÉGAL.

« LE lac & le canal de Kayor ſépa-
» rent les Etats du Siratik, Roi des Fou-
» lis, de ceux du Grand Brak, Souve-
» rain de Hoval. Le Gouverneur de l'Iſle
» de Saint-Louis fut reçu à la Cour du
» Siratik, comme à celle des Rois voi-
» ſins. Un Prince, parent du Monar-
» que, vint au devant de lui à la tête de
» trente Chevaux. Dès qu'il l'eut apper-
» çu, il s'avança au grand galop, ſe-
» couant ſa lance, comme s'il eût voulu
» en frapper le Général. Celui-ci l'abor-
» da de la même maniere, c'eſt-à-dire,
» avec le piſtolet en joue; mais lorſ-
» qu'ils furent près l'un de l'autre, ils
» mirent pied à terre, & s'embraſſerent:
» enſuite étant remonté à cheval, le
» Prince conduiſit ſon Hôte dans une
» maiſon qu'il avoit fait préparer. On
» lui ſervit un ſouper à la manière du
» pays; & par civilité, il goûta de tous
» les mets Africains.

» Après le repas, ont vint l'avertir

» que tout étoit diſpoſé pour un bal,
» dont on vouloit lui donner le diver-
» tiſſement : c'eſt ce que les Negres ap-
» pellent le *Folgar*. Les jeunes gens s'aſ-
» ſemblent dans une place, au milieu
» de laquelle on allume un grand feu. Les
» vieillards, aſſis autour d'eux, s'entre-
» tiennent agréablement, tandis que la
» jeuneſſe danſe ; & cette converſation,
» qui ſe nomme le *Karder*, eſt un de
» leurs grands amuſemens. C'eſt dans ces
» cercles, où ils s'expriment en termes
» nobles & choiſis, qu'on remarque la
» beauté de leur imagination, l'étendue
» de leur mémoire, & les progrès qu'ils
» feroient dans les ſciences, ſi leurs ta-
» lens naturels étoient cultivés par l'é-
» tude : ce qu'il ne faut entendre néan-
» moins que des perſonnes de diſtinc-
» tion, tels que les Seigneurs, les Offi-
» ciers & les Marchands ; car les Pay-
» ſans, les Ouvriers & le Peuple ne ſont
» ni moins ignorans, ni moins groſ-
» ſiers, que dans les autres contrées de
» l'Afrique.

» Pour revenir au Folgar, les gar-
» çons & les filles ſont diſpoſés ſur deux
» lignes vis-à-vis l'un de l'autre. Dès
» que le bruit des inſtrumens commence
» à ſe faire entendre, toute la troupe

» entonne une chanſon : en même tems
» un Danſeur ſortant de ſa ligne, s'a-
» vance vers la Négreſſe qui ſe trouve
» placée directement en face de lui. Il
» s'arrête à quelque diſtance, lui tourne
» le dos ; & dans cet état, il attend le
» ſignal du tambour. Au premier coup
» de baguette, il s'approche de la fille,
» & forme avec elle une danſe très-laſ-
» cive. Chaque Acteur fait, à ſon tour,
» le même exercice : ils ſe réuniſſent en-
» ſuite, & ſe confondent avec la même
» indécence, les mêmes attitudes, les
» mêmes geſtes.

» Dans ces ſortes de bal, les perſon-
» nes de la premiere diſtinction vien-
» nent quelquefois danſer avec leurs che-
» vaux. Rien n'eſt plus divertiſſant, que
» de voir ces ſuperbes courſiers, ou-
» bliant pour ce moment leur ardeur, ſe
» conformer au deſſein de la fête. Ils
» levent leurs pieds, & en frappent la
» terre légérement & en cadence. Tous
» les mouvemens de leurs corps s'ac-
» cordent, avec une juſteſſe admirable,
» au ſon des inſtrumens ; & rien ne
» reſſemble plus à une danſe bien con-
» duite & bien meſurée, que leur dé-
» marche fiere & réguliere. Il ſemble
» que la fête ſoit pour eux, tant ils pa-

» roiſſent y prendre part, & ſont ſenſi-
» bles aux applaudiſſemens. Les Cava-
» liers eux-mêmes n'ajoutent pas peu
» d'agrément à tous ces jeux. Ils guident
» leurs chevaux, & leur font imiter
» tout ce qu'ils veulent repréſenter, en
» feignant, par leur contenance & leurs
» attitudes, un combat, une lutte, une
» chaſſe, &c.

» En approchant de Gumel, demeure
» ordinaire du Siratik, le Gouverneur
» François reçut une députation de ce
» Monarque, qui le complimenta ſur ſon
» arrivée. Le palais du Roi eſt compoſé
» d'un grand nombre de cabanes, en-
» vironnées d'un enclos de roſeaux en-
» trelacés, & défendues par une haie.
» Le Directeur trouva le Prince aſſis ſur
» un lit, avec quelques-unes de ſes fem-
» mes; d'autres étoient à terre ſur des
» nattes. Le Roi ſe leva, fit quelque pas
» au devant de l'Etranger, & le plaça à
» côté de lui.

» On parla de renouveller l'alliance
» qui ſubſiſtoit depuis un tems immé-
» morial entre la Nation des Foulis & la
» Compagnie Françoiſe du Sénégal. Le
» Directeur inſiſta ſur les avantages mu-
» tuels de cette union; & pour con-
» cluſion, aſſura le Siratik de ſes ſen-

» timens particuliers de reſpect & de
» zele. Pendant que l'Interprete expli-
» quoit ce diſcours, le Prince exprimant
» ſa ſatisfaction ſur ſon viſage, prit plu-
» ſieurs fois la main du Gouverneur, &
» la preſſa contre ſa poitrine. Ses fem-
» mes & ſes Courtiſans diſoient & ré-
» pétoient avec la même joie : « les Fran-
» çois ſont une bonne Nation ; ils ſont
» nos amis. Je vous permets, ajouta le
» Monarque, de bâtir des comptoirs
» dans toute l'étendue de mes Etats, d'y
» élever des forts pour votre ſûreté, de
» vous réclamer de moi dans toutes les
» occaſions, & de compter toujours ſur
» ma protection & ſur mon amitié ».

» Pour ſentir tout le prix d'une pa-
» reille faveur, il faut obſerver que,
» quoique les Rois Negres aiment paſ-
» ſionnément le commerce des Euro-
» péens, & particuliérement celui des
» François, parce que ces derniers ont
» pour eux plus de politeſſe & de com-
» plaiſance que les autres Nations, ce-
» pendant ils n'en craignent pas moins
» de leur voir former des établiſſemens
» dans leurs Etats. Ils ne ſauroient ou-
» blier la tyrannie avec laquelle ils ont
» été traités par les Portugais & les
» Hollandois ; & cette défiance pour

» leur liberté, les disposé à regarder
» avec horreur, tout ce qui a l'appa-
» rence de fortereſſe. D'un autre côté,
» les Européens, qui ont reconnu, par
» une longue expérience, l'avidité des
» Princes du pays, & la mauvaiſe foi
» des Habitans, n'abandonnent pas vo-
» lontiers leurs marchandiſes aux inſul-
» tes & au pillage.

» Une des Reines ayant obſervé que,
» pendant l'audience du Siratik, le Di-
» recteur regardoit avec beaucoup d'at-
» tention une jeune Princeſſe de dix-
» ſept ans, s'imagina qu'il avoit pris de
» l'amour pour elle, & propoſa au Roi
» de la lui donner en mariage : le Prince
» y conſentit ; mais le François s'en
» excuſa, ſur ce qu'étant déja marié, ſa
» religion ne lui permettoit pas d'avoir
» pluſieurs femmes. Cette réponſe fit
» naître quantité de réflexions & de diſ-
« cours, entre les Dames Negres, ſur le
» bonheur de celles d'Europe. Elles de-
» manderent au Directeur comment
» pouvoit vivre ſi long-tems ſans la ſien-
» ne ; ce qu'il penſoit de ſa fidélité du-
» rant une ſi longue abſence ; & ſi lui-
» même ne ſe trouvoit pas quelquefois
» dans le cas d'en manquer ? Il les ſa-
» tisfit ſur toutes ces queſtions, & prin-

» cipalement ſur la derniere, diſant
» que l'occaſion n'étoit pas toujours
» auſſi dangereuſe que celle où il ſe trou-
» voit, quand il avoit le bonheur de les
» voir. Cette galanterie Françoiſe lui va-
» lut un regard tendre de la part de la
» jeune Princeſſe, & un ſourire gracieux
» de toutes les autres.

» Le Roi partit le lendemain avec ſa
» Cour, pour ſe rendre à un autre pa-
» lais. Le Directeur vit paſſer ce cor-
» tege, qui commençoit par un corps de
» cent ſoixante chevaux. Les Reines
» & les Princeſſes venoient après cette
» avant-garde, montées ſur des cha-
» meaux, & renfermées dans de grands
» paniers d'oſiers, où l'on ne leur
» voyoit que la tête. Chaque chameau
» portoit deux femmes, ſous la con-
» duite de deux Ecuyers qui tenoient les
» paniers pour les empêcher de tourner.
» Les Dames ſuivantes étoient ſur des
» ânes, & marchoient, autant qu'il étoit
» poſſible, à côté de leurs Maîtreſſes,
» pour les amuſer par leur entretien,
» allumer leurs pipes, & leur rendre
» d'autres ſervices. Cette troupe galante
» ſalua le Général avec beaucoup de
» politeſſe, & lui ſouhaita un heureux
» voyage. Elle étoit ſuivie d'un long

» train de chameaux, d'ânes & de bœufs
» chargés du bagage de la Cour. Un
» corps de trois cens chevaux fermoit
» cette premiere partie du convoi. A
» peu de diſtance, les tambours, les
» trompettes & les timbales du Roi ſe
» firent entendre à la tête d'un autre
» corps de cavalerie. Le Monarque ſui-
» voit ſeul à cheval, vêtu d'un ſurtout
» d'écarlate, avec le ceinturon, l'épée
» & le chapeau à la Françoiſe. En appro-
» chant du Directeur, qui le reçut la tê-
» te découverte, il mit auſſi le chapeau
» à la main; & après quelques compli-
» mens, ils prirent congé l'un de l'au-
» tre. Le Prince étoit ſuivi de quatre ou
» cinq cens chevaux, qui marchoient ſur
» quatre de front. Les premiers rangs
» étoient compoſés des principaux Sei-
» gneurs de la Cour. Outre le ſabre &
» la lance, chacun avoit ſon arc & ſon
» carquois paſſés en ſautoir ſur le dos,
» avec une écharpe de pluſieurs cou-
» leurs à la ceinture. Toute cette No-
» bleſſe ſalua civilement le Directeur,
» qui lui rendit quelques fanfares de ſa
» muſique, avec une décharge de mouſ-
» queterie. Les équipages du Roi ſui-
» voient en bon ordre; & cette longue
» marche étoit fermée par deux cens

» chevaux qui formoient l'arriere-garde.

» Le Siratik peut mettre en campagne » une armée nombreuſe ; parce que ſes » Gouverneurs de Provinces ſont obli- » gés de lui fournir la quantité de trou- » pes qu'il demande. Pour le rembour- » ſement de leur dépenſe, ils ont le » droit de faire eſclaves tous les Ne- » gres qu'ils rencontrent dans l'étendue » de leur gouvernement : privilege dont » le Roi lui-même ne jouit qu'à l'égard » de ceux qui ſe ſont rendus coupables » de quelques crimes.

» Selon les loix établies dans la plupart » des Etats Africains, la Couronne ne » paſſe pas du pere au fils, mais au frere, » & à ſon défaut, au neveu du Monar- » que par ſa ſœur, la voie des femmes » étant regardée comme la plus ſûre. » Les Reines ſoutiennent la grandeur de » leur rang avec une dignité ſinguliere. » Il eſt de l'étiquette de cette Cour, que » Les Princeſſes ne tournent jamais la » tête pour marquer de l'attention à ce » qui ſe fait autour d'elles. Mais cette » fierté ſe change en familiarité vis-à-vis » des Européens, & en careſſes avec » les François.

» Le royaume des Foulis occupe près » de deux cens lieues, de l'Orient à

» l'Occident, ſur les deux bords du Sé-
» négal; mais ſes dimenſions ſont moins
» connues du Nord au Sud; parce que
» les Etrangers ont preſque borné, juſ-
» qu'à préſent, leur négoce aux rives de
» ce fleuve, ſans avoir cherché à péné-
» trer dans les terres. Le pays eſt fort
» peuplé, le terroir fertile; & ſi les Ha-
» bitans avoient plus d'induſtrie, ils
» pourroient tirer de leurs productions
» le fonds d'un commerce fort avanta-
» geux. Les lieux principaux qui ſe trou-
» vent dans ſa longueur, en remontant
» le Sénégal, ſont la petite Iſle de Mé-
» nage, où les Negres, après les inon-
» dations, font leurs plantations de ta-
» bac, de riz, de millet & de légumes,
» qui leur produiſent de riches récol-
» tes; le lac de Pania-Fouli, formé,
» comme celui de Kayor, par les dé-
» bordemens de la riviere; le terrier
» Rouge, lieu célebre par le trafic des
» gommes, dont les échanges ſe font
» comme au déſert; l'Iſle d'Ivoire ou
» de Morfil, qui occupe un eſpace de
» plus de quarante lieues, & tire ſon
» nom de la quantité de dents d'élephans
» que les François y achetent; l'Iſle de
» Bilbas, qui, quoique moins grande
» que celle d'Ivoire, dont elle n'eſt ſé-

» parée que par un petit bras du Séné-
» gal, lui reſſemble par le terroir, les
» productions & le commerce; & en-
» fin la ville d'Agnan, ſéjour ordinaire
» du Siratik, & la Capitale de ſon
» royaume.

» Depuis le terrier Rouge, juſqu'à
» l'Iſle de Bilbas, les deux côtés du fleu-
» ve préſentent une charmante perſpec-
» tive. Ses rives ſont couvertes de grands
» arbres chargés de verdure, & peuplés
» d'une variété infinie d'oiſeaux, de ſin-
» ges, d'écureuils, dont les mouvemens
» & les tours comiques offrent un ſpec-
» tacle amuſant. Les oiſeaux, pour évi-
» ter la pourſuite des ſinges, qui crai-
» gnent l'eau, font leurs nids à l'extrê-
» mité des branches ſuſpendues ſur la
» riviere. Rien n'eſt ſi plaiſant, que de
» voir ces quadrupedes deſcendre du
» haut des arbres, pour admirer de plus
» près les barques à leur paſſage. Ils les
» conſiderent quelque tems, paroiſſent
» s'entretenir de ce qu'ils ont vu, &
» abandonnent la place à ceux qui arri-
» vent après eux. Pluſieurs deviennent
» familiers juſqu'à jetter des branches
» ſeches aux paſſans, qui leur répon-
» dent à coups de fuſils. On en tue
» quelques-uns; d'autres ſont bleſſés;

» le reſte tombe dans une étrange conſ-
» ternation. Une partie pouſſe des cris
» affreux ; une autre ramaſſe des pierres
» pour les jetter à leurs ennemis ; d'au-
» tres ſe vuident le ventre dans leurs
» mains, & s'efforcent d'envoyer ce
» préſent aux Spectateurs. Comme ces
» animaux ſont fort nuiſibles aux plan-
» tations, les Negres leur font conti-
» nuellement la guerre, & ne peuvent
» concevoir ce qui peut déterminer les
» Européens à les acheter, n'étant pro-
» pres qu'à faire du mal. Pluſieurs d'en-
» tre eux en ont pris occaſion d'appor-
» ter des rats à vendre aux comptoirs
» François, perſuadés qu'ils ne devoient
» pas être de moindre prix que les ſin-
» ges, puiſqu'ils ne ſont ni moins perni-
» cieux ni moins nuiſibles.

» Le Gouverneur ne quitta le royau-
» me des Foulis, qu'après avoir ren-
» du une derniere viſite au Monarque
» dans ſa Capitale. Ce Prince étoit avan-
» cé en âge ; & ſon eſprit s'affoibliſſoit
» avec le corps. Il tomba tout d'un coup
» dans un excès de dévotion, qui lui
» fit abandonner les Rênes du Gouver-
» nement. Il ſe retira parmi les Mara-
» bouts, pour ſe perfectionner, diſoit-
» il, dans le mahométiſme. Il devint ſi

» passionné pour l'Alcoran, qu'il le portoit constamment à son cou, dans un » gros in-folio qui contenoit le texte » avec la glose ; & quoiqu'il soutînt à » peine cet énorme fardeau, il ne voulut jamais permettre qu'on en diminuât le poids. Un pélerinage à la Mecque étoit à ses yeux un titre de sainteté ; & la fin de sa vie, comme celle » de tous les autres Princes foibles & » dévots, fut le regne des Prêtres, de » la superstition & de l'hypocrisie.

» Lorsque le Siratik rend la justice à » ses Peuples, il se fait accompagner de » douze Vieillards qui écoutent les parties séparément, & rapportent au » Monarque ce qu'ils ont entendu. Le » Prince, sur l'avis de ses Conseillers, » prononce le jugement ; & la sentence » est exécutée sur le champ. A ces audiences, il n'y a ni Avocat, ni Procureur ; chacun plaide sa propre cause ; » & dans les affaires civiles le Roi prend » un tiers des dommages & intérêts. Le » meurtre & la trahison sont les seuls » crimes qu'on punisse de mort. Un débiteur insolvable est vendu avec toute » sa famille, jusqu'à l'entiere satisfaction » du Créancier ; & le Roi retire une » partie du prix de la vente.

» Les Foulis n'ont pas la peau d'un ſi » beau noir que les autres Negres ; la » plupart ſont d'une couleur fort baſa- » née ; ce qui vient de leurs fréquentes » alliances avec les Maures. Ils ne ſont » ni ſi hauts, ni ſi robuſtes que les Oua- » lofs : leur taille eſt médiocre, quoi- » que bien priſe. Avec un air délicat, » ils ne laiſſent pas d'être propres au » travail. Ils cultivent les terres avec » ſoin, & nourriſſent un grand nombre » de beſtiaux. Leurs chevres & leurs » moutons ſont d'une qualité parfaite, » leurs bœufs fort gros ; & la Compa- » gnie n'a pas des meilleurs cuirs, ni à » meilleur marché, que ceux qu'elle tire » de cette contrée. Le pays eſt rempli » de toutes ſortes d'animaux, depuis le » lapin juſqu'à l'éléphant ; auſſi ces peu- » ples ſont-ils fort adonnés à la chaſſe, & » l'exercent avec beaucoup d'adreſſe. Ils » ont l'eſprit plus vif que les Oualofs, » & les manieres plus civiles ; mais ils ne » ſont ni moins voleurs, ni moins frip- » pons. Leur douceur naturelle les fait » aimer de tous leurs voiſins ; & ceux » qui les inſultent, ſe déshonorent eux- » mêmes. Chez eux, un homme ne tom- » be jamais dans le beſoin ; ils aſſiſtent » avec humanité les Infirmes & les Vieil-

» lards. Les querelles ſont rares parmi » eux ; & il ſe paſſe des années entieres, » ſans qu'on entende dire qu'un Parti- » culier en ait inſulté un autre. Cette » douceur ne vient cependant pas d'un » défaut de courage ; car il y a peu de » Nations auſſi braves dans toute l'A- » frique. Leur inclination pour la danſe » leur eſt commune avec tous les Ne- » gres ; quoique Mahométans, ils ont » une égale paſſion pour l'eau-de-vie, » & donneroient un bœuf gras pour une » pinte de cette liqueur ; mais il faut » prendre garde de ne pas leur préſenter » une bouteille à moitié remplie ; car, » ſoit ſimplicité, orgueil ou ſuperſti- » tion, ils préferent un petit vaſe plein, » à un barril auquel il ne manqueroit » qu'un pouce de ſa meſure. Ils ſont cu- » rieux dans le choix des étoffes ; les » femmes ſur-tout ne trouvent rien de » trop beau dans les toiles que leur » vendent les François ou les Mores. La » ſoie ne s'y eſt pas encore introduite, » quoiqu'elles la reçuſſent avec joie. » Elles ſont douces, polies, enga- » geantes, & auſſi propres que les nô- » tres, à tirer parti de la foibleſſe des » hommes.

» En remontant le Sénégal, & mar-

» chant vers l'Orient, on rencontre le » royaume de Galam, qui confine aux » Etats du Siratik. Nos François qui » faiſoient cette route, s'arrêterent quel- » que tems ſur les frontieres de ces » deux royaumes, où ils exerçoient un » ſingulier genre de commerce. Les » femmes de ce lieu s'étant imaginé que » l'eau qu'on pompoit dans les barques, » guériſſoit différentes ſortes de mala- » dies, apportoient du lait en échange » pour ce prétendu remede. Un Chirur- » gien, nommé Ferrand, s'étoit rendu le » directeur de ce trafic, & le conduiſoit » ſi habilement, qu'un jour ne pouvant » s'accorder avec une d'elles pour la » quantité de lait qu'il exigeoit, il re- » mit gravement ſon eau dans la pom- » pe, comme s'il eût appréhendé de per- » dre la moindre goutte de cette pré- » cieuſe & divine liqueur.

» Ce même homme avoit apporté, de » l'embouchure du Sénégal, de petites » écailles plates qu'il donnoit aux Ne- » gres, pour les récompenſer de quel- » ques ſervices. Comme ceux-cy y at- » tachoient beaucoup de prix, qu'ils les » tailloient en rond comme des mé- » dailles, qu'ils y gravoient des carac- » teres pour leur ſervir de Gris-gris, il

» réſolut d'en partager le profit avec les » Marabouts, & en fit, pour ainſi dire, » un commerce ſacré, dont il ne tiroit » pas un moindre avantage.

» Betel eſt le dernier village du » royaume des Foulis, & Ghildé la pre- » miere place de celui de Galam. Ce » canton eſt le pays de toute l'Afrique, » où la vollaille eſt en plus grande abon- » dance. Les poulets y valent mieux que » nos chapons d'Europe ; & le meil- » leur chapon s'y donne pour une feuille » de papier.

» A l'oppoſite de Ghildé, eſt la ville » de Tuabo, réſidence ordinaire du Roi » de Galam, & renommée pour quel- » ques carrieres de très-beau marbre. » Entre Tuabo & Dramenet, la riviere » de Falemé, après un cours dont la lon- » gueur n'eſt pas encore bien connue, » vient ſe rendre dans le Sénégal, du » côté du Sud. Elle forme une Iſle im- » menſe, qui renferme les contrées de » Bambouk, de Makonna, de Jaka, de » Gadda, & divers autres lieux dont les » Européens n'ont point acquis la con- » noiſſance,

» Les richeſſes du royaume de Bam- » bouk excitoient, depuis long-tems, » toute l'ardeur des Compagnies Fran-

» çoiſes. Elles n'avoient pas eu de Di-
» recteur général, qui n'eût recomman-
» dé à ſes Agens, d'employer tous leurs
» ſoins pour la découverte d'un pays,
» d'où venoit l'or qu'ils recevoient des
» Sujets du Siratik. Ce n'étoit pas une
» entrepriſe aiſée : les Habitans compre-
» noient également, qu'il n'étoit pas de
» leur interêt d'introduire chez eux des
» Etrangers, dont le principal ſoin ſeroit
» peut-être de les chaſſer de leurs poſ-
» ſeſſions. La premiere démarche, & la
» plus indiſpenſable, étoit de s'établir
» d'abord dans le royaume de Galam.
» Les François obtinrent la permiſſion
» de bâtir un fort à Dramanet, & le
» nommerent Saint-Joſeph; mais ayant
» été attaqué & détruit par les Negres,
» ils en conſtruiſirent un autre, ſous
» le même nom, à Mankanet, & un
« troiſieme, nommé Saint-Pierre, près
» de Kaniura, ſur la riviere de Falemé.
» Ce dernier eſt d'autant plus impor-
» tant, qu'il commande l'entrée du
» royaume de Bambouk, ſi fertile en
» mines d'or.

» C'eſt à un Facteur, nommé Com-
» pagnon, qu'on a vu depuis Architecte
» à Paris, que les François doivent la
» découverte de cette riche contrée. Il

» fut le premier Européen qui y pénétra,
» & acquit assez de connoissance des
» lieux, pour y retourner plusieurs
» fois. Dans l'espace de dix-huit mois
» qu'il voyagea dans ce pays, il le visita
» de tant de côtés différens, qu'il paroit
» n'avoir laissé aucun endroit à parcou-
» rir. Il porta ses observations sur tous
» les objets qui se présenterent dans sa
» route, autant pour satisfaire sa curio-
» sité, que pour répondre aux vues de
» la Compagnie qui l'employoit.

» Les Etats de Bambouk ne sont sou-
» mis à aucun Roi, quoiqu'on leur don-
» ne le titre de royaume. Les Habitans
» n'ont, pour les gouverner, que les
» Chefs des villages, qui, sous le nom
» de *Farim*, exercent un pouvoir souve-
» rain. Tous ces Chefs sont indépendans
» l'un de l'autre; mais leur devoir &
» leur intérêt les obligent de se réunir
» pour la défense commune. Le pays est
» fort peuplé, comme on peut en juger
» par le grand nombre de villages si-
» tués à l'Est de la riviere. On y trouve
» des merles blancs & des pigeons verds,
» deux singularités particulieres à cette
» contrée. Entre les autres curiosités
» naturelles, on parle d'un arbre qui
» produit une certaine graisse appellée

» beurre de Bambouk. Les Negres s'en
» ſervent pour aſſaiſonner leurs légu-
» mes. Les Européens ne la trouvent pas
» différente du lard, à la réſerve d'une
» petite âcreté qui n'eſt pas même déſa-
» gréable. Le fruit qui renferme cette
» graiſſe, eſt rond, gros comme une
» noix, & couvert d'une coque, avec
» une peau ſeche & brillante. Après en
» avoir ſéparé une partie qui tient de la
» nature du ſuif, on pele le reſte; & on le
» met dans l'eau chaude, d'où l'on en-
» leve le beurre qui ſurnage. On compte
» dans ce même pays, ſix mines princi-
» pales, d'où l'on tire de l'or. Tous les
» ruiſſeaux en charrient avec leur ſable;
» il enrichiroit les Habitans, s'ils avoient
» ou plus d'induſtrie, ou moins de pa-
» reſſe.

» La ville de Dramenet, où les Fran-
» çois avoient bâti un fort dans le
» royaume de Galam, ſur le Sénégal,
» n'a pas moins de quatre mille Habi-
» tans; ce ſont les Négocians les plus
» juſtes & les plus habiles que l'on con-
» noiſſe parmi les Negres. Leur com-
» merce s'étend juſqu'à Tombut, qui,
» ſuivant leur calcul, eſt cinq cens lieues
» plus loin dans les terres. Ils en tirent
» de l'or & des eſclaves, & font quel-

» que trafic avec les François du Séné-
» gal; mais ils portent la plus grande
» partie de leurs marchandiſes aux An-
» glois de la riviere de Gambra. Leur
» méthode conſtante eſt d'en faire régler
» le prix par deux ou trois de leurs prin-
» cipaux Négocians; & ce tarif devient
» une loi pour tous les autres. Un eſcla-
» ve mâle, entre dix-huit & trente
» ans, ſe donnoit autrefois pour vingt
» livres de notre monnoie, une once
» d'or pour douze francs, & le morfil
» pour quatre ſols la livre. On appelle
» morfil les dents d'éléphant, dans l'état
» qu'elles ſe traitent avec les Negres
» ſur les côtes d'Afrique, c'eſt-à-dire,
» avant qu'elles aient reçu une façon de
» l'art.

» L'étendue du royaume de Galam
» eſt d'environ quarante-cinq lieues. Il
» ſe termine aux cataractes de Félu, où
» le Sénégal, ayant comme forcé le
» paſſage entre deux montagnes, ſe
» précipite au travers des rochers, avec
» un bruit épouvantable, de la hauteur
» de quarante braſſes. Les monts qui
» préparent cette chûte, commencent
» à une demi-lieue du village, & ren-
» dent le pays preſque inacceſſible. Les
» cataractes de Govine, éloignées de

» celles de Félu d'environ quarante » lieues, préſentent encore plus de dif- » ficultés ; non que le canal n'ait aſſez » de largeur ; mais il eſt rempli de » rocs, au travers deſquels il ſemble » que l'eau ſe ſoit ouvert un paſſage, » en charriant toute la terre des envi- » rons. Elle court ainſi par cent boyaux » fort rapides, & dont aucun ne paroît » navigable.

» Les Peuples de Galam ſont inquiets ; » turbulens, & capables de détrôner » leur Roi pour le moindre prétexte. » Les principaux Seigneurs ſont autant » de petits Souverains, qui ne connoiſ- » ſent d'autre autorité que celle qu'ils » ont uſurpée. Le royaume de Caſſon » borne cette région à l'Orient. Le Prin- » ce fait ſa réſidence dans une grande » Iſle, ou plutôt une péninſule formée » par deux rivieres au Nord du Sénégal. » Ce Roi paſſe pour un Monarque ri- » che & puiſſant, qui n'eſt pas moins » reſpecté de ſes Voiſins que de ſes » Sujets. On connoît peu les limites de » ſes Etats ; mais on prétend que le Roi » de Galam eſt ſon tributaire. On y » trouve des mines d'or, d'argent & » de cuivre ; & l'on aſſure que ces mé- » taux paroiſſent preſque ſur la ſurface » de la terre».

Ici

Ici finit la relation, d'où j'ai tiré les morceaux qui m'ont paru les plus dignes de votre curioſité. L'Auteur, qui n'a point pénétré juſqu'à la ſource du Sénégal, doute qu'aucun Européen y ſoit parvenu. Il juge que ce fleuve a la même qualité que le Nil, c'eſt-à-dire ſes accroiſſemens & ſes décroiſſemens qui fertiliſent le terrein; & après quelques autres réflexions de ce genre, il rapporte les uſages qui l'ont le plus frappé pendant ſa route. Il dit, par exemple, que certains Negres mahométans « font aux filles l'o-
» pération ſuivante, qui leur tient lieu de
» circonciſion. Lorſqu'elles ont atteint
» l'âge de douze ans, on leur introduit
» un bâton couvert de fourmis, qui leur
» rongent la chair; & de peur que ces
» inſectes raſſaſiés ne ſe relâchent de
» leur activité, on a ſoin de les renou-
» veller pluſieurs fois. Ces petites mal-
» heureuſes ſont ainſi tourmentées, juſ-
» qu'à ce que l'action des fourmis ait
» produit l'effet qu'on en attend.

» Ces mêmes Peuples reconnoiſſent,
» ſous le nom d'Herey, un Eſprit infer-
» nal, qui, ſelon toute apparence, n'eſt
» autre choſe qu'un Negre déguiſé, apoſ-
» té par les Marabouts. A s'en tenir aux
» diſcours de ces bonnes gens, les céré-

» monies de la circonciſion ne manquent
» jamais d'être accompagnées des mu-
» giſſemens de cet horrible Démon. Ce
» bruit reſſemble au ſon le plus bas de
» la voix humaine ; & rien n'inſpire
» tant de frayeur à la jeuneſſe. Dès qu'il
» commence, les Negres préparent des
» alimens pour le Diable, & les lui por-
» tent dans quelque antre voiſin. Ce
» qu'on lui préſente eſt dévoré ſur le
» champ ; & ſi la proviſion ne ſuffit
» pas, il trouve le moyen d'enlever un
» jeune homme qui n'ait pas encore été
» circoncis, & garde ſa proie dans ſon
» eſtomac, juſqu'à ce qu'il ait reçu plus
» de nourriture. Après même ſa déli-
» vrance, la victime demeure muette
» autant de jours, qu'elle en a paſſé dans
» le ventre du Démon. Je vis un exem-
» ple de cette prévention populaire dans
» une ville des Foulis.

» Un jeune Negre d'environ quinze
» ans, étoit ſorti, diſoit-on, du corps
» d'Horey la nuit précédente ; & tous
» mes efforts ne purent le faire parler,
» quoique je lui préſentaſſe le bout
» d'un fuſil, pour lequel ces Peuples
» ont une extrême frayeur. Quelques
» jours après, il parut librement au mi-
» lieu de nous, & nous raconta des cho-

» ſes étonnantes, qu'il tiroit apparem-
» ment de ſon imagination. Enfin, tous
» les Negres parlent avec effroi de ce
» monſtre; & l'on eſt ſurpris de la con-
» fiance avec laquelle ils aſſurent qu'ils
» ont été non-ſeulement enlevés, mais
» avalés par cet eſprit malin & goulu.

» Les Marabouts, qui les entretien-
» nent dans cette opinion, paſſent les
» premieres années du ſacerdoce dans la
» pratique des plus grandes auſtérités.
» Il eſt vrai qu'ils s'en dédommagent
» enſuite, & ſe livrent ſans retenue à
» toutes ſortes de débauches. On les
» voit couverts de haillons, & le plus
» ſouvent à moitié nuds. Ils courent les
» rues comme des fous; & les honnê-
» tes femmes qui ſe rencontrent ſur leur
» paſſage, ſont ordinairement les victi-
» mes de leur lubricité. Les Specta-
» teurs, loin de s'oppoſer à cette vio-
» lence, croient qu'une femme ainſi
» traitée, acquiert un degré particulier
» de ſanté, & s'empreſſent de baiſer ſes
» habits. Le Mari, quoique très-mécon-
» tent, eſt cependant obligé de faire
» bonne contenance, & de donner un
» feſtin au Marabout, pour reconnoître
» l'inſigne faveur qu'il a bien voulu faire
» à ſon épouſe.

» Ces Prêtres ne contractent des alliances qu'avec les familles sacerdotales ; & tous les enfans mâles sont destinés à remplir les mêmes fonctions que leurs peres. Une des principales, c'est d'instruire la Jeunesse ; & leurs écoles sont quelquefois très-nombreuses. La plupart d'entre eux possedent de grandes richesses ; parce qu'outre le produit de leurs Gris-gris, ils font encore un trafic considérable. Le Peuple a pour eux une vénération si profonde, qu'il prend leurs rêveries pour des prédictions, pour des révélations faites par Mahomet. Le respect des Grands ne le cede point à celui du Peuple. Si les personnes de la plus haute distinction rencontrent un Marabout, ils forment un cercle autour de lui, & se mettent à genoux pour faire la priere & recevoir sa bénédiction. Le même usage s'exerce dans la chambre du Roi ; & en général, ces gens ont une si haute idée de la sainteté de leurs Prêtres, qu'ils sont persuadés que ceux qui les offensent, n'ont plus que quelques jours à vivre.

» L'instruction des enfans par les Marabouts se fait une heure ou deux avant le jour. Les leçons sont écrites sur de

petites planches ; & lorſqu'ils ſavent lire, ils les apprennent par cœur. » Il eſt aiſé à un Etranger de reconnoître leurs aſſemblées, au bruit qu'ils » font en répétant les inſtructions de » leurs Maîtres. Ce n'eſt pas ſeulement dans les écoles que ces derniers » communiquent leur ſcience ; ils ſe » répandent dans les villages, pour prêcher leur doctrine à ceux qui veulent » la recevoir. Le pays leur eſt toujours » ouvert ; & dans les guerres même les » plus ſanglantes, ils ont la liberté de » paſſer d'un royaume à l'autre. Mais ils » ne ſe rendent jamais à charge ſur la » route : ils portent avec eux leurs proviſions ; & lorſqu'elles ſont épuiſées, » quelques feuilles de papier fourniſſent » à leur ſubſiſtance. Ils en compoſent » des Gris-gris, qui leur procurent » bientôt de nouveaux alimens.

» Dans la partie de l'Afrique qu'arroſent la Gambra & le Sénégal, les » principales langues ſont celles des Mandingues, des Oualofs & des Foulis. La » premiere eſt la plus commune ſur la » Gambra ; & avec cette clef, on peut » voyager ſans embarras, depuis ſon » embouchure, juſqu'à l'endroit où » cette riviere ſe joint au Niger, s'il eſt

» vrai, comme on le croit, qu'elle ſoit
» une des principales branches de ce
» fleuve. Outre cet idiome commun,
» les Mandingues ont un jargon myſté-
» rieux, entiérement ignoré des fem-
» mes, & dont les hommes ne font uſa-
» ge qu'à l'occaſion du Mumbo-Jumbo.
» Une corruption du Portugais eſt de-
» venue le langage ordinaire du com-
» merce entre les Européens & les Ne-
» gres : peut-être ne ſeroit-il pas enten-
» du à Lisbonne : cependant les Anglois
» l'apprennent facilement ; & leurs In-
» terpretes n'en emploient jamais d'au-
» tre.

» Les Negres du Sénégal ſont maho-
» métans, convertis par les Maures :
» mais cette religion ne conſiſte parmi
» eux, que dans la croyance de l'unité
» de Dieu, & dans quelques pratiques
» particulieres. Ils reconnoiſſent la miſ-
» ſion de Mahomet, ſans invoquer le
» nom de ce Prophete. Ils ont même
» quelques traditions confuſes de la per-
» ſonne de Jeſus-Chriſt ; & ils en par-
» lent comme d'un homme qui a fait de
» grands miracles. Mais ce qu'ils racon-
» tent de ſa puiſſance & de ſa ſainteté,
» eſt un tiſſu de fables ſans ordre & ſans
» vraiſemblance. Ils croient la prédeſti-

» nation, & mettent toutes leurs infor-
» tunes ſur le compte de la Providence.
» C'eſt Dieu qui l'a voulu ainſi, diſent-
» ils; nous ne pouvons nous oppoſer à
» ſes volontés ». S'ils perdent leur pere,
» leur mere, leurs freres, leurs enfans,
» c'eſt Dieu qui en avoit beſoin, & qui
» les retire de ce monde. S'ils commet-
» tent quelques larcins, c'eſt Dieu qui
» leur envoie ce qu'ils ont volé. Ils
» mêlent ainſi les horreurs de la religion
» de Mahomet, avec les vérités de la
» nôtre. Ils n'ont ni temples, ni moſ-
» quées, ni égliſes. S'ils ont des aſſem-
» blées religieuſes, elles ſe tiennent en
» plein champ, à l'ombre de quelques
» grands arbres. Ils tracent un cercle à
» côté de leur demeure, au milieu du-
» quel ils font toutes les contorſions
» que leur imagination leur ſuggere. Ils
» ſont en général très-ſuperſtitieux :
» lorſqu'ils ont un voyage à faire, ils
» égorgent un poulet; & ce qu'ils ob-
» ſervent ſur ſes entrailles, leur ſert de
» regle pour avancer ou différer leur
» départ.

» Ces Negres appellent *Couſcou* une
» ſorte de mets, dont ils font leur nour-
» riture la plus ordinaire. C'eſt une com-
» poſition de farine de mil, qu'ils pré-

» parent de la maniere ſuivante. Ils com-
» mencent par piler le grain, & le paſ-
» ſent dans un tamis pour en ôter le ſon.
» Ils en font enſuite une pâte qu'ils met-
» tent ſur le feu dans un pot de terre,
» & la remuent ſans ceſſe, pour empê-
» cher qu'elle ne ſe forme en pain. A force
» de mouvement, elle ſe diviſe en pe-
» tites boules ſeches & dures, comme
» des dragées, & ſe garde long-tems
» lorſqu'on a ſoin de la préſerver de
» l'humidité. Pour en faire uſage, on
» l'arroſe d'eau chaude ou de bouil-
» lon, qui l'amollit & la fait enfler com-
» me le riz. Cette nourriture eſt ſaine,
» légere, de facile digeſtion, & ſur-tout
» très-rafraichiſſante. Le *Sanglet* n'eſt
» que le gruau du mil, qui, employé
» comme celui du froment, donne à peu
» près la même nourriture.

» On ne trouve nulle part des tama-
» rins auſſi beaux ni en auſſi grand nom-
» bre, que ſur la rive méridionale du
» Sénégal. Toutes les Côtes d'Afrique
» en ſont parſemées; mais l'eſpece en
» eſt plus petite, & la qualité très-in-
» férieure à celui-ci. Cet arbre, dont le
» fruit a toujours été recommandable
» dans la médecine, eſt, pour l'ordinai-
» re, de la grandeur du noyer, mais

» plus touffu. Ses branches s'étendent ré-
» guliérement de tous côtés, & ſont di-
» viſées en pluſieurs rameaux chargés de
» feuilles, qui donnent de l'ombre & de
» la fraîcheur. Les fleurs naiſſent par bou-
» quets longs de cinq à ſix pouces : ils
» ne contiennent cependant que neuf ou
» dix fleurs, parce qu'elles ſont à quel-
» que diſtance l'une de l'autre. Elles ſor-
» tent de l'extrêmité des branches, & ſe
» changent en un fruit ſemblable, par ſa
» grandeur & ſa figure, à des gouſſes
» de feves. C'eſt la pulpe & les ſemences
» ſéparées de la peau extérieure, & ré-
» duites en pâte, que l'on apporte en
» Europe. Les Africains en compoſent
» une liqueur avec de l'eau, du ſucre &
» du miel, ou en font des confections
» qu'ils conſervent pour ſe déſaltérer.
» Les feuilles ſimplement ſéchées ont la
» même vertu ; les Negres en mettent
» dans leur riz, leur couſcou, & en gé-
» néral dans preſque tous leurs alimens.
» Le tamarin, délayé dans beaucoup
» d'eau, donne une boiſſon auſſi agréa-
» ble que celle du limon ».

Le Mémoire dont vous venez de lire l'extrait, m'a épargné les embarras d'une longue route ; & toutes mes courſes, pendant mon ſéjour au Fort-Louis, ſe-

ſont bornées à de ſimples promenades aux environs de l'Iſle. Le village de Sor eſt la premiere habitation qui ſe préſente au bord Oriental du fleuve. L'Iſle dans laquelle il eſt ſitué, a une lieue de longueur, & eſt partagée par de petites rivieres qu'on nomme Marigots. Ses ſables, qui ſont, en général, aſſez fertiles, forment, dans ſon centre, pluſieurs collines d'une pente douce, couvertes de gommiers, où d'autres arbres épineux & d'un accès difficile. Pour arriver dans le village, il me fallut traverſer pluſieurs rivieres. Lorſqu'elles ne ſont pas trop profondes, on s'y fait porter par des Negres. L'un d'eux me prêta ſes épaules; & comme ſes habits l'embarraſſoient peu, il fut bientôt dans l'eau juſqu'à la poitrine, & me paſſa dans un inſtant & en courant. Ces Gens ſont accoutumés à marcher dans l'eau comme ſur la terre; & ils en connoiſſent toutes les routes. Auſſi n'avois-je point d'autre monture, paſſez-moi cette expreſſion, lorſqu'il s'agiſſoit de traverſer une riviere, un étang, ou un lac de moyenne profondeur.

Les bouts de mes pieds, malgré toute mon attention, avoient touché les flots; mais ils ne furent pas long-tems à ſe ſé-

cher ſur les ſables brûlans qui couvrent ces bords. Mes ſouliers ſe raccorniſſoient, ſe coupoient, & tomboient en poudre. La ſeule réflection de la chaleur du ſol vous fait lever toute la peau du viſage. La nature en a placé une ſi épaiſſe ſous les pieds des Negres, qu'elle les diſpenſe de l'uſage des ſouliers, & leur ſert de défenſe contre les corps les plus durs.

Parmi les diverſes plantes qui attirerent mon attention ſur la rive du Sénégal, je vis cette eſpece de potirons, particuliers aux pays chauds, appellés giromons. Ils ne le cedent point à ceux des climats froids par la groſſeur ; & leur goût ſucré a quelque choſe de plus fin & de plus délicat. On y trouve auſſi cette grande Sènſitive épineuſe, que les Negres appellent *Guerakiao*, c'eſt-à-dire, Bonjour, parce que, quand on la touche ou qu'on lui parle de près, elle incline ſes feuilles, comme pour ſouhaiter le bonjour, & témoigner qu'elle eſt ſenſible à cette politeſſe.

Je vous ai parlé d'un arbre de la Côte d'Or, dont la grandeur ſurpaſſe tout ce que j'avois vu en ce genre ; mais il n'approche pas de celui qu'on nomme

ici le pain de Singe J'en ai meſuré le tronc avec une ficelle, & lui ai trouvé ſoixante & dix-huit pieds de circonférence, c'eſt-à-dire, plus de vingt-cinq de diamettre. Sa hauteur n'eſt point extraordinaire, & n'a guere que ſoixante pieds. Du haut du tronc partent pluſieurs branches, dont quelques-unes s'étendent horizontalement, & touchent la terre par leurs extrêmités. Elles ont depuis quarante-cinq, juſqu'à cinquante pieds de longueur; & chacune d'elles feroit un des plus gros chênes de l'Europe. Enfin tout l'enſemble paroît moins former un arbre, qu'une forêt. Une racine, qui avoit été découverte par les eaux d'une riviere, me parut avoir plus de cent dix pieds de long, ſans compter la partie qui reſtoit encore cachée en terre. Pluſieurs de ces arbres portent des noms d'Européens, dont les caracteres ſont gravés profondément dans l'écorce. Un de ces noms date du quinzieme ſiecle; & les lettres ont environ ſix pouces de longueur: les Pains de Singe ſont peut-être les plus anciens arbres de notre globe. Si l'Afrique, en produiſant l'autruche & l'éléphant, peut ſe flatter d'avoir enfanté les géants des oiſeaux & des qua-

drupedes, elle ne ſe dément point à l'égard des végétaux, en tirant de ſon ſein le plus grand arbre de l'Univers.

L'Autruche, dont je viens de parler, eſt le principal oiſeau du pays. Il y eſt ſi commun, qu'on en rencontre ſouvent des troupes nombreuſes ſur le bord des rivieres. Elles ont ordinairement ſept à huit pieds de haut; mais leur corps, quoiqu'aſſez gros, a peu de proportion avec leur grandeur. Elles ſont montées ſur de très-hautes jambes, ont le col fort long, la tête extrêmement petite, & couverte d'une ſorte de duvet. Leurs yeux reſſemblent à ceux de l'homme; leur bec eſt court & pointu; & leurs ailes trop petites pour voler, ſuffiſent pour les aider à courir avec une vîteſſe étonnante, ſur-tout lorſqu'elles ont le vent en arriere. Quand il leur eſt contraire, elles n'ont de reſſource que dans leurs jambes. Leurs plumes ſont molles, douces, lanugineuſes, cotonnées & fort touffues. Celles des mâles ſont plus blanches, plus longues & plus épaiſſes que celles des femelles. Cet oiſeau a les cuiſſes groſſes & charnues, couvertes d'une peau dure, épaiſſe, ridée, & les pieds de la forme de ceux du bœuf;

mais la corne eſt diſtinguée en articles, & armée de griffes, qui lui ſervent à lever ce qu'il veut prendre. Sa queue eſt ſerrée, ronde, compoſée de pennes blanches dans le mâle, brunes dans la femelle. Ses plumes ſont fort recherchées pour les caſques. Si quelqu'un le pourſuit, il prend des pierres qu'il jette derriere lui avec beaucoup de force. Il dévore indifféremment tout ce qu'on lui préſente, cuir, herbe, pain, viande, poil, &c. Il ne digere cependant point le fer, ni les autres corps durs qu'il avale; mais il les rend tout entiers par l'anus. Le cuivre ſe change en poiſon dans ſon eſtomac. On a ouvert des ventricules d'autruche, dans leſquels on a trouvé juſqu'à ſoixante liards conſumés preſque aux trois quarts par leur frottement mutuel; le fer, les pierres & les os étoient teints de verd-de-gris.

Cet animal multiplie prodigieuſement, parce qu'il fait pluſieurs pontes chaque année; & chaque ponte eſt de 15 ou 16 œufs, dont la groſſeur eſt proportionnée à celle de l'oiſeau qu'ils doivent produire. Il y a de ces œufs qui contiennent une pinte de liqueur, d'autres qui peſent juſqu'à 15 livres, & ſuf-

it pour raſſaſier ſept ou huit per-
ies. Ils ont le goût des œufs d'oie.
oque en eſt blanche, unie & fort
, quoique d'une épaiſſeur médio-
Les Turcs & les Perſans les ſuſpen-
à la voûte de leurs moſquées. On
ait des taſſes & des ornemens pour
abinets des curieux. Les autruches
époſent dans le ſable, où l'on a cru
-tems qu'elles les abandonnoient,
int à la chaleur du ſoleil, diſoit-on,
)in de les faire éclorre. Il eſt cepen-
très-certain qu'elles les couvent au
gal, mais ſeulement pendant la
; ce qui les juſtifie de l'indifférence
on les accuſe. Ainſi ce qu'on
reprochoit comme une ſorte d'im-
llité, tourne à leur honneur;
qu'au lieu d'être continuellement
eurs œufs, ils ne les couvent que
ju'il eſt néceſſaire. On a eſſayé en
d'en faire éclorre au ſoleil ſur une
he.

a chaſſe de cet animal eſt un des
ds plaiſirs que prennent les Sei-
rs Africains. Ils arrivent dans la
e, montés ſur des chevaux barbes,
és comme des levriers. Ils partent:
ourſuivent les autruches qui fuient
une rapidité ſurprenante. Elles tâ-

chent de gagner les montagnes à la faveur de leurs ailes, mais on a l'attention de les pouſſer toujours contre le vent. Dès qu'elles commencent à ſe fatiguer, le chaſſeur fond ſur elles au grand galop, & les acheve à coups de fleches & de lances. Quelquefois on les attrape toutes vivantes ; & après les avoir apprivoiſées, on les vend aux Marchands qui les envoient en Europe, où leurs plumes ſervent d'ornement pour les dais, les chapeaux, les caſques, l'impériale des lits, les habillemens de théatre, &c. Elles s'apprêtent, ſe blanchiſſent & ſe teignent de diverſes couleurs.

Les Arabes n'eſtiment pas ſeulement l'autruche pour ſes plumes, qui ſont, comme je l'ai dit, une marchandiſe très-recherchée, & dont ils font un grand commerce, mais encore pour ſa chair, qui, toute dure qu'elle eſt, paſſe parmi eux pour un mets délicat. On raconte qu'Héliogabale fit ſervir un jour ſur ſa table, les têtes de ſix cens de ces oiſeaux, pour en manger les cervelles.

On trouve, dans les eaux douces du Sénégal, un poiſſon que les François nomment le *Trembleur*, à cauſe de la

propriété ſinguliere qu'a cet animal, d'exciter un tremblement très-douloureux dans les membres de ceux qui le touchent. Son effet, peu différent de la commotion électrique, ſe communique de même par le ſimple attouchement avec un bâton, de maniere qu'on laiſſe tomber, dans le moment, tout ce qu'on tenoit à la main. Le corps de ce poiſſon eſt rond, ſans écaille, & gliſſant comme celui de l'anguille, mais beaucoup plus épais relativement à ſa longueur. Sa chair, quoique d'un aſſez bon goût, n'eſt pas d'un uſage également ſain pour tout le monde.

Le Requin eſt un autre poiſſon très-commun le long des côtes, & juſques dans les rivieres du Sénégal. C'eſt le plus grand, le plus redoutable des chiens de mer, & l'animal aquatique le plus hardi, le plus vorace, le plus ennemi de l'homme. Il a environ vingt-cinq pieds de longueur ſur quatre de diametre. Sa gueule s'étend juſqu'au milieu du cou, & eſt armée à chaque mâchoire, de trois rangées de dents, ſi ſerrées & ſi dures, que rien ne peut leur réſiſter. On en a pris qui avoient dans l'eſtomac des corps humains; & c'eſt, dit-on, ce qui a d'abord fait don-

ner à ce poiſſon le nom de *Requiem*, d'où eſt venu enſuite celui de Requin. Pluſieurs perſonnes croient auſſi que c'eſt le véritable monſtre, dans le ventre duquel le prophete Jonas fut trois jours enſeveli ; & elles ajoutent que ſi on lui tient le goſier ouvert avec un bâillon, les chiens y entrent aiſément, & mangent ce qu'il a dans l'eſtomac. Les os de ſa mâchoire ont un reſſort ſi ſingulier, qu'il peut ouvrir ſa gueule ſuivant la groſſeur de ſa proie, & lui donner une largeur extraordinaire. Toute ſorte de chair l'accommode ; il ſemble pourtant que celle d'un Blanc l'attire moins que celle d'un Negre, & celle-ci moins que celle d'un chien.

Ce monſtre, que la nature ſemble n'avoir produit que pour dévorer, attaque tout ce qu'il trouve ; & ſans la difficulté qu'il a de mordre, il dépeupleroit tout l'Océan : mais heureuſement ſa gueule meurtriere eſt tellement éloignée du bout de ſon muſeau, qu'il ne peut ſaiſir ſa proie avec avantage. Les vaiſſeaux qui naviguent ſur ces côtes, en ſont toujours environnés ; & ſi quelque Matelot a le malheur de tomber dans la mer, il eſt mangé ſur le

champ par ces terribles animaux. Lorſqu'on y jette un homme mort, on les voit dans l'inſtant le mettre en pieces, & en faire une prompte curée. Leur avidité eſt ſi grande, qu'ils ſe battent comme des furieux; & levant la moitié de leurs corps hors de l'eau, ils s'élancent les uns contre les autres avec une violence, qui fait retentir l'air de leurs coups.

Il ne faut pas beaucoup d'adreſſe pour prendre ce poiſſon. Comme il eſt extrêmement goulu, il ſe jette avidement ſur tout ce qu'on lui préſente. Ordinairement c'eſt un gros hameçon couvert d'une piece de lard, & attaché à une chaîne de fer qui aboutit à une corde. Lorſque le Requin n'eſt point affamé, il s'approche de l'appât, l'examine, tourne autour, & paroît le dédaigner. Il s'en éloigne un peu, revient, ſemble vouloir l'engloutir, & le quitte. Lorſqu'on a pris aſſez de plaiſir à le voir, on tire la corde, comme ſi on vouloit r'avoir l'hameçon. Alors ſon appétit ſe réveille; & il ſe jette tout de bon ſur le morceau de lard, & l'avale.

Quand il ſe ſent pris & retenu, c'eſt un autre amuſement de voir les mou-

vemens qu'il ſe donne pour ſe décrocher. Tantôt avec ſes mâchoires il eſſaie de couper la chaîne ; tantôt il s'élance en avant, & fait des bonds furieux pour rompre la corde. On en voit qui s'efforcent avec violence de vomir ce qu'ils ont pris, & ſemblent vouloir jetter toutes leurs entrailles par la gueule. Lorſqu'ils ſe ſont bien débattus, on tire la chaîne juſqu'à leur mettre la tête hors de l'eau ; & avec une corde on fait un nœud coulant, qui leur ſerre le milieu du corps. Il eſt aiſé alors de les enlever dans le bâtiment, où l'on acheve de leur ôter la vie. Il n'y a point d'animal plus difficile à faire mourir ; car après l'avoir coupé en morceaux, on voit encore remuer toutes les parties. Quand il eſt pris & tiré à bord, aucun Matelot n'eſt aſſez hardi, pour en approcher ſans précaution. Outre ſes morſures, qui enlevent toujours quelques membres, les coups de ſa queue ſont ſi terribles, qu'ils briſent les bras ou les jambes de tous ceux qu'il attrappe.

La chair de ce poiſſon eſt coriace, maigre, gluante & de mauvais goût. Le ſeul endroit ſupportable eſt le ventre ; on le fait mariner vingt-quatre

heures, & bouillir à l'eau pour le manger avec de l'huile. Si l'on prend une femelle qui ait des petits, on les lui ôte, & après les avoir fait dégorger dans l'eau fraîche pendant un jour ou deux, on trouve leur chair assez bonne. Nos Matelots ne dédaignent pas celle du Requin même; & les Negres en font leur nourriture ordinaire. Ils la gardent jusqu'à ce qu'elle commmence à sentir mauvais; & dans cet état, elle passe parmi eux pour un manger exquis: aussi s'en fait-il un commerce considérable dans la Guinée, & spécialement sur la Côte d'Or. La graisse de ce poisson se conserve long-tems, se seche & se durcit comme le lard de cochon; mais ordinairement on la fait bouillir pour en tirer de l'huile. On enchâsse dans de l'argent les dents de Requin les plus grosses & les plus unies, pour en faire des hochets, qu'on donne aux enfans pour aider leurs dents à percer. Enfin la peau de chien de mer est d'usage chez plusieurs Artisans, pour couvrir des étuis, polir le bois, &c. On a observé que cet animal est presque toujours environné de petits poissons qui partagent sa proie lorsqu'il s'en est emparé. Ils entrent librement

dans la gueule même du monſtre, qui, choſe étonnante, les laiſſe ſortir, dit-on, ſans leur faire de mal.

Une autre ſingularité du Sénégal ſont les Pélicans, autrement dit les Grands Goſiers. [illegible] ſe promenent gravement ſur les [illegible]ame les Cygnes. Après l'Autruche, ce ſont les plus grands oiſeaux du pays. Sous leur bec, qui a environ un pied & demi de longueur, eſt attaché un ſac qui contient plus de dix pintes d'eau, & dont l'uſage eſt uniquement pour la pêche. C'eſt une eſpece d'épervier, que la nature a donné à cet oiſeau, pour lui faciliter les moyens de ſatisfaire à ſes grands beſoins. Elle ne pouvoit le placer dans un animal qui fût mieux s'en ſervir. Les Pélicans nagent ordinairement par compagnie ſur les hauts fonds, & forment un grand cercle, qu'ils reſſerrent en ſe rapprochant peu à peu, pour amener le poiſſon que le mouvement de leurs pieds contient dans ce petit eſpace. Quand ils le voient aſſez raſſemblé, ils plongent dans l'eau leur bec ouvert, & le referment avec une viteſſe comparable à celle d'un pêcheur qui jette & retire ſon filet. Pour verſer l'eau dont leur ſac eſt rempli, ils ne

font que pencher leur bec de côté, en l'entr'ouvrant légérement. Elle échappe auſſi-tôt, & laiſſe à ſec les poiſſons qu'ils vont manger paiſiblement ſur le ſable.

Je ſuis, &c.

Au Sénégal, ce premier Novembre 1753.

LETTRE CLXXXV.

LES CANARIES.

VOUS apprendrez, Madame, tout à la fois, & mon départ de l'Afrique, & mon arrivée en Europe. Des bords du Sénégal juſqu'aux rives du Tage, on compte environ 700 lieues de côte; mais par la route que nous prîmes, nous fîmes au moins le double du chemin. Après avoir relâché au fort d'Arguin, nous allâmes mouiller ſucceſſivement aux Canaries, à Madere, aux Açores; & au bout de cinq ſemaines de navigation, nous arrivâmes heureuſement au port de Lisbonne. Jamais je n'ai vu autant de monde ſouffrir du mal de mer, que durant ce dernier voyage.

Vous n'ignorez pas que cette maladie eſt une eſpece d'abattement & de défaillance, qui cauſe des vomiſſemens plus ou moins fréquens, ſuivant la diverſité des tempéramens. Il y a des gens qui ne l'ont jamais connue. D'autres n'en reſſentent les effets que pendant les premiers jours, & en ſont quittes pour de légers

légers étourdiſſemens. Dans quelques-uns, ce même mal ne paroît que lorſque la mer eſt fort agitée, & que le mouvement du vaiſſeau eſt très-violent; d'autres enfin en ſont incommodés dans les plus courtes traverſées comme dans les plus longues, dans les calmes comme dans les gros tems. Les conſtitutions fortes & les tempéramens foibles l'éprouvent également: il n'y a que telle ou telle diſpoſition, celle des enfans, par exemple, ou des perſones affoiblies par des maladies, qui en ſoit exempte. Ceux qui ne reſtent pas aſſez long-tems en mer pour donner lieu au vomiſſement, vomiſſent quelquefois deux ou trois heures après qu'ils ſont deſcendus. Il eſt très-rare que ce mal donne la fievre; il dérange ſeulement l'eſtomac, ſans ôter l'appétit. On remarque que les femmes y réſiſtent plus que les hommes, & ceux qui ont la vue baſſe & courte, plus que ceux qui l'ont forte & longue. Enfin, on a obſervé que les perſonnes que la mer a le plus incommodées, ſe portent toujours infiniment mieux ſur terre, que celles qui ont paru les plus vigoureuſes durant la navigation.

Nous étions ſouvent diſtraits dans no-

tre route, par les divertiſſemens que nous donnoient les poiſſons volans. La mer en étoit, pour ainſi dire, toute couverte : leur groſſeur eſt égale à celle du merlan. Ils ont deux nageoires, preſque auſſi longues que tout le corps, qui leur ſervent d'ailes pour voler au-deſſus de l'au. Les dorades & les bonites, autres animaux aquatiques qui en ſont très-friands leurs faiſoient une guerre continuelle ; & l'on voyoit, à chaque inſtant, des nuées de poiſſons qui voloient au-deſſus de l'eau, pour éviter ces cruels perſécuteurs. Comme ils ne ſe ſoutiennent en l'air, qu'autant que leurs ailes ſont humides, leur volée étoit courte ; & la plupart de ceux qui s'élevoient par-deſſus le navire, y retomboient ſur le champ ; ce qui nous procuroit une nourriture auſſi abondante que délicate.

La nuit nous fourniſſoit d'autres amuſemens. Dès que le ſoleil, en ſe plongeant ſous l'horizon, avoit ramené les ténebres, la mer nous prêtoit auſſi-tôt ſa lumiere. La proue du navire, en faiſant bouillonner ſes eaux, ſembloit les mettre en feu. Nous voguions ainſi dans un cercle lumineux, qui nous environnant comme une gloire, nous ſuivit juſqu'à l'Iſle d'Arguin.

Cette Iſle, qui donne ſon nom au golphe où elle eſt ſituée, n'a pas plus de cinq lieues de tour. Elle eſt acceſſible par-tout pour les chaloupes; mais les gros vaiſſeaux ne ſauroient y aborder. Les bâtimens qui ne prennent que dix à douze pieds d'eau, peuvent en approcher à la portée du fuſil. L'Iſle d'Arguin, que les Arabes appellent Iſle de Ghii, fut découverte, au milieu du quinzieme ſiecle, par les Portugais, qui y bâtirent un fort ſur la pointe d'un roc, vers le Nord-Oueſt. Ce fort a environ 20 toiſes de face; & ſes murs, qui ſont de brique, n'ont pas moins de quatre pieds d'épaiſſeur, ſur trente ou quarante de haut. Du côté de la terre, il y a deux tours unies par une courtine, au milieu de laquelle ſe trouve la porte. Le reſte de l'enceinte eſt baigné par l'Océan, & percé d'un grand nombre d'embraſures. Dans le corps de la place, on voit une citerne & un magaſin qui ſont à l'épreuve de la bombe.

Les Portugais jouirent de ce fort & du commerce des environs, pendant l'eſpace de deux ſiecles; mais les Hollandois, profitant de leur foibleſſe, s'emparerent de cet établiſſement, & en augmenterent les fortifications. Ils le

conſerverent près de vingt s, avec l'avantage d'un négoce conſidérable, ſur-tout celui de la gomme, qu'ils pouſſerent à un prix exceſſif, dans l'intention de ruiner le nôtre au Sénégal. Cette raiſon obligea les François d'aſſiéger le fort & de s'en rendre maîtres. La paix de Nimegue leur en laiſſa la propriété; mais depuis cette époque, il a été pris, rendu & repris par les François & les Hollandois, & eſt enfin reſté à la Compagnie des Indes, de même que le château & le comptoir de Portendic, ſitués ſur la même côte, à moitié chemin d'Arguin au Sénégal.

Après avoir doublé le Cap Blanc, nous voguâmes, ſans nous arrêter, juſqu'aux Canaries, connues des Anciens ſous le nom des Iſles Fortunées, à cauſe de la bonté de l'air, & de la fertilité du terroir. Je me ſuis rappellé, en abordant à l'Iſle de Fer, que le Cardinal de Richelieu ayant fait aſſembler pluſieurs Aſtronomes à l'arſenal de Paris, pour examiner en quel endroit devoit être placé notre premier Méridien, il fut décidé qu'il paſſeroit par cette Iſle, comme la plus occidentale des Canaries. En conſéquence, Louis XIII donna une déclaration qui défend aux François de

le marquer ailleurs, & leur enjoint de compter de là le premier degré de longitude en tirant à l'Orient. C'eſt tout ce que cette petite terre peut offrir de curieux à un François; car je regarde comme une fable, ce qu'on m'a raconté d'un arbre du pays, qui, pendant le jour, eſt continuellement environné de nuages, & la nuit fournit de l'eau, comme une fontaine, pour les beſoins des hommes & des beſtiaux. Près du bourg qui s'appelle comme l'Iſle, eſt un volcan qui s'ouvre quelquefois, & y fait de grands ravages.

On prétend que les Canaries ont tiré leur nom d'une certaine eſpece de cannes qui croiſſent en grand nombre ſur une même racine. Pour peu qu'on les preſſe avec la main, elles rendent un ſuc couleur de lait, qui paſſe pour un poiſon très-ſubtil. Il paroît que les premiers Habitans de ces terres iſolées étoient une Colonie d'Egyptiens, dont ils avoient apporté les mœurs & la religion; mais ils tomberent inſenſiblement dans la plus affreuſe barbarie. Ils n'avoient cependant rien de cette cruauté qu'on reproche aux Barbares. Ils regardoient l'effuſion du ſang avec horreur; & la haine ne leur faiſoit point imaginer

de vengeance plus rigoureuſe contre leurs ennemis, que de les employer à garder les chevres & à les nettoyer, exercice qui paſſoit chez eux pour le plus mépriſable. Les Guanches, c'eſt le nom qu'on donnoit alors à ce Peuple, étoient grands, robuſtes, & ſi agiles, qu'ils deſcendoient du haut des montagnes en ſautant de rochers en rochers. Ils ſe ſervoient pour cela d'une pique longue de neuf ou dix pieds, ſur laquelle ils s'appuyoient pour s'élancer d'un endroit à l'autre. Leur habit étoit de peau de chevre; leur nourriture, une pâte compoſée d'orge pilé, d'eau & de miel. Ils ſe ſervoient de pierres dans les combats, & les lançoient avec autant de force que d'adreſſe. Leurs maiſons étoient des cavernes taillées dans le roc, ou formées par la nature. Ils avoient des Rois, & leur étoient très-ſoumis. Ceux qui ſe marioient, renouvelloient le ſerment d'obéiſſance pour eux & pour leurs enfans, & leur cédoient les premiers droits ſur la virginité de leurs femmes. Lorſqu'un nouveau Maître montoit ſur le trône, les jeunes gens étoient dans l'uſage de lui offrir non ſeulement leur fidélité & leurs ſervices, mais encore le ſacrifice de leur vie; & il s'en

trouvoit qui paſſoient de l'offre à l'exécution. Ils ſe rendoient, avec un nombreux cortege, ſur le bord d'une profonde vallée; & après quantité de cérémonies, ils ſe précipitoient à la vue de tout le monde. Le même uſage obligeoit le Prince de marquer une conſidération particuliere pour les parens du mort, & de les diſtinguer par des honneurs & des bienfaits.

Ces Peuples reconnoiſſoient un Être Suprême, auquel ils faiſoient des ſacrifices. Ils avoient quelque idée de la punition future des crimes, & regardoient le volcan du pic de Ténériffe comme l'enfer des méchans. Ils avoient retenu de leurs Ancêtres le ſecret d'embaumer les morts de maniere qu'ils ne ſe corrompoient jamais; ils les plaçoient dans de grandes caves creuſées ſous des rochers. On voit encore aujourd'hui de ces cavernes ſépulcrales, où les corps ſont preſque entiers, quoiqu'ils y ſoient renfermés depuis pluſieurs ſiecles. On diſtingue également dans les deux ſexes, les yeux, les oreilles, le nez, les dents, les levres, la barbe, & juſqu'aux parties naturelles. Parmi ces eſpeces de momies, les unes ſont debout, les autres couchées ſur des lits de bois ſi durs, qu'il

n'y a pas de fer qui puiſſe le percer. Ces cadavres ſont auſſi légers que la paille, les nerfs, les tendons, & même les veines & les arteres paroiſſent comme autant de petites cordes. Si l'on s'en rapporte aux Deſcendans de ces anciens Guanches, il y avoit parmi leurs Ancêtres une tribu particuliere, qui poſſédoit ſeule l'art d'embaumer les corps, & le conſervoit comme un myſtere ſacré, qui ne devoit jamais être communiqué au vulgaire. Cette même tribu compoſoit le ſacerdoce; & les Prêtres ne ſe mêloient point par des alliances avec les autres ordres de Citoyens. Mais après la conquête de ces Iſles, la plupart furent détruits par leurs vainqueurs; & leur ſecret périt avec eux. On ſait ſeulement, par une ſorte de tradition, que dans cette opération il entroit du beurre mêlé avec de la graiſſe d'ours, qu'on gardoit exprès dans des peaux de chevres. On la faiſoit bouillir avec une eſpece de lavande qui croît en abondance entre les rochers; on y joignoit de la ſauge ſauvage & d'autres ſimples, dont le mêlange compoſoit le baume le plus exquis. Après cette préparation, on commençoit par vuider le corps de ſes inteſtins: on le lavoit en-

ſuite avec une leſſive faite d'écorce de pins ſéchée au ſoleil. Cette purification étoit répétée pluſieurs fois ; enſuite on faiſoit l'onction en dedans & en dehors à pluſieurs repriſes, avec l'attention de la laiſſer ſécher à chaque fois. On la continuoit juſqu'à ce que le baume eût entiérement pénétré le cadavre, & que la chair ſe retirant, on vît paroître tous les muſcles. On s'appercevoit qu'il ne manquoit rien à l'opération, lorſque le corps étoit devenu extrêmement léger. Alors on le couſoit dans des peaux de chevres ; & la couture en étoit ſi unie, ſi égale, qu'on en admire encore aujourd'hui l'adreſſe & la propreté. Chaque enveloppe eſt exactement proportionnée à la grandeur du Mort.

Les Iſles Canaries furent long-tems inconnues aux Modernes ; les Caſtillans n'en firent la découverte que vers la fin du quatorzieme ſicle, & ne s'y établirent même pas. Ce ne fut que vingt ans après, que deux Gentilshommes François, nommés Betancourt, obtinrent du Roi d'Eſpagne la permiſſion de les conquérir. Ils en ſoumirent quatre à leur obéiſſance ; & dans la ſuite, ils les céderent au Roi de Portugal, qui leur donna en échange quelques terres dans

l'Iſle de Madere. Enfin, toutes les Canaries furent annexées à la Couronne d'Eſpagne, par un traité fait entre les Portugais & les Caſtillans. Le premier fruit que les Eſpagnols en retirerent, fut une certaine herbe nommée *Orchel*, qu'ils tranſporterent à Cadix, pour les uſages de la teinture. Les peaux de chevres, le ſuif & le fromage faiſoient le reſte du commerce. Dans ces commencemens, les Canariens ne ſe montrerent pas fort dociles aux vérités du Chriſtianiſme : les Miſſionnaires les y amenerent par degrés. Leurs habitations étoient de ſimples villages, ſans fortifications & ſans défenſe dans les plaines, mais ſi bien retranchées dans les montagnes, qu'il falloit un ſiege pour les forcer.

On compte douze Iſles parmi les Canaries ; mais il n'y en a que ſept qui ſoient un peu conſidérables ; les autres ne ſont, à proprement parler, que des îlots. La grande Canarie, ſituée au milieu de toutes les autres qui en ont pris le nom, eſt la plus riche, quoiqu'elle ne ſoit pas la plus étendue ; car elle n'a pas plus de quarante lieues de circuit. On y trouve quatre villes, dont la principale porte le nom de l'Iſle, & en eſt la Capitale : on l'appelle auſſi la ville de Pal-

me. Ses maiſons ſont belles, & ont deux étages, avec une plate-forme au ſommet. Il y a un château ; mais il eſt peu capable de réſiſtance. Palme contient environ douze mille habitans : elle eſt le ſiege du Conſeil Souverain des ſept Iſles, de l'Inquiſition, de l'Evêque & du Gouverneur ; mais ces deux derniers, ainſi que tous les gens de qualité, font plus communément leur réſidence dans l'Iſle de Ténériffe. Outre la Cathédrale, dont le Chapitre eſt compoſé de huit Dignitaires, de ſeize Chanoines, & de douze Prébendés, il y a des Dominicains, des Récolets, des Cordéliers, des Jéſuites, & des Religieuſes qui ſuivent la regle de Saint Bernard. Les François y ont un Conſul. Les autres villes ſont Telde, Galder & Guia, autour deſquelles on voit de nombreuſes manufactures de ſucre, qu'on prendroit pour autant de villages, par la multitude des perſonnes qui y travaillent.

L'Iſle de Ténériffe, la plus grande des Canaries, & en même tems la plus fertile & la plus cultivée, eſt remplie & environnée de montagnes inacceſſibles. Dans la gorge de ces montagnes, on trouve les plus belles forêts d'orangers, de cédras, de citronniers, de figuiers, de

grenadiers & d'arbres qui produiſent toutes ſortes de fruits. Les vallées portent les plus beaux bleds de la terre ; & les côteaux, plantés de vignes, donnent ces excellens vins, qui, ſous le nom de Canarie & de Malvoiſie, ont acquis la plus grande célébrité. Le premier eſt tiré d'un gros raiſin, qui rend une liqueur forte & capiteuſe : c'eſt cependant là le vin d'ordinaire. On fait l'autre avec un petit raiſin, dont le grain rond & doux fournit une liqueur divine, digne d'être tranſportée dans toutes les parties du monde.

On attribue communément la qualité de ces vins à la nature du terroir ; mais la culture & la façon qu'on donne aux vignes, y a, pour le moins, une auſſi grande part. On choiſit les collines expoſées au midi ; on en cultive la partie la plus baſſe ; & ſur le terrein deſtiné au vignoble, on éleve de petits murs à hauteur d'appui, à la diſtance de quatre ou cinq pieds les uns des autres. Ces murs ſervent à pluſieurs fins ; car premiérement, en arrêtant les terres, ils empêchent les vignes d'être déchauſſées. En ſecond lieu, ils retiennent les eaux de pluie ; & enfin, en augmentant la réflexion des rayons du ſoleil, ils procurent aux ceps une plus grande

chaleur. Le revers de ces côteaux, c'eſt-à-dire, le côté qui regarde le nord, eſt aride, inculte, & ne préſente à la vue qu'une ſuite de rochers nuds, d'un gris d'ardoiſe.

Au milieu de l'Iſle s'éleve une montagne, dont la hauteur perpendiculaire a plus d'une lieue, & ne cauſe pas moins d'admiration de près, que dans l'éloignement. Elle étend ſa baſe preſque juſqu'à la mer, d'où l'on compte deux journées & demie de chemin juſqu'au ſommet. Quoiqu'elle paroiſſe ſe terminer en pointe fort aiguë comme un pain de ſucre, avec lequel elle a beaucoup de reſſemblance, elle eſt plate néanmoins à l'extrêmité; & ſa cime forme une plaine de plus d'un arpent. Le centre de cet eſpace eſt un gouffre, d'où il s'élance de groſſes pierres avec de la flame & de la fumée. On peut y monter, pendant un trajet de ſept lieues, ſur des mules ou ſur des ânes; mais il faut continuer le voyage à pied avec de grandes difficultés. Le dos de la montagne, dans les quatre premieres lieues, eſt orné des meilleurs arbres, & le terrein arroſé de petits ruiſſeaux qui ſortent de leurs ſources, & deſcendent juſqu'à la mer. Quand on eſt au milieu

du chemin, le froid devient insupportable, & ne finit qu'à deux lieues du sommet, où la chaleur n'est pas moins grande qu'au fond de la vallée.

Le tems le plus commode pour ce voyage, est la fin de l'été, parce qu'on évite les torrens que cause la fonte des neiges. Il ne tombe point de pluie sur la cime de la montagne; le ciel y est clair & serein, & le vent ne s'y fait jamais sentir. Quoique l'Isle soit remplie de rochers, elle paroît, du haut du mont, comme une belle & vaste plaine; mais ce qu'on prend pour la terre, n'est, au fond, que les nuées qu'on voit fort bas au-dessous de soi. Toute la partie supérieure de la montagne est stérile, sans aucune apparence d'arbre ou de buisson. Si l'on jette une pierre dans le gouffre d'où sort le volcan, elle y retentit comme dans un vaisseau de cuivre, contre lequel on frapperoit avec un marteau de fer; aussi les Espagnols lui ont-ils donné le nom de *Chaudron du Diable*. L'ouverture n'a pas moins de cent pieds de diametre, & s'étend vers le fond l'espace d'environ mille toises. Sa forme est celle d'un entonnoir: ses bords sont couverts de petites pierres tendres, mêlées de soufre & de sable,

On nous aſſura que des Voyageurs ayant eu le courage de deſcendre juſqu'au fond de l'abîme, n'y avoient trouvé qu'une eſpece de ſoufre clair, qui reſſembloit à du ſel. La terre ſe pétrit comme de la pâte ; & ſi on l'alonge en forme de chandelle, on eſt ſurpris de la voir brûler comme du ſoufre. Tel eſt le fameux pic de Ténériffe, qui, ſuivant l'opinion commune, eſt la plus haute montagne du monde, & celle dont la pointe eſt la partie du globe terreſtre la plus éloignée de ſon centre. Nous commençâmes à l'appercevoir à plus de vingt lieues en mer ; & de ſon ſommet, on découvre toutes les Canaries.

Laguna, Capitale de l'Iſle, eſt aſſiſe au pied du pic: ſon nom lui vient d'un lac, ſur le bord duquel elle eſt ſituée. Elle eſt partagée en deux paroiſſes, & contient pluſieurs Couvens d'Hommes & de Filles. La plupart des maiſons ſont de pierres, & couvertes de tuiles : preſque toutes ſont ornées de parterres & de terraſſes, où l'on voit regner de belles allées d'orangers & de limoniers. Les rues n'en ſont pas plus réguſieres ; mais au milieu de la ville eſt une grande place environnée de beaux bâ-

timens. On y a conſtruit un aqueduc qui fournit de très-bonne eau. Enfin, ſi l'on conſidere dans cette Capitale, ſa ſituation, l'étendue de la vue du côté de la mer, ſes jardins, ſes boſquets, ſa plaine, ſon lac & la douceur des vents dont elle eſt rafraîchie, elle doit paſſer pour une habitation délicieuſe. Les autres villes ſe nomment Santa-Cruz, Oratava, Rialejo, & Garachico.

L'heureuſe température de l'Iſle de Ténériffe, & l'excellence de ſes pâturages contribuent infiniment à la bonté de ſes beſtiaux. On y voit des troupeaux de bœufs & de chevreaux dont la chair eſt d'un goût exquis; mais les moutons y ſont moins communs. On y éleve toutes ſortes de Volailles; mais le gibier, ſur-tout en oiſeaux, y eſt fort rare; & l'on remarque que le ſerin, qui en France devient blanc, eſt ici d'un gris preſque auſſi foncé que celui de la linotte; ce qui provient, ſans doute, du plus grand froid de notre climat. Ceux qui naiſſent en France, n'ont ni le ſon ſi doux, ni le chant ſi agréable.

L'arbre qui produit le ſang de dragon, eſt propre auſſi à l'Iſle de Ténériffe. On appelle ainſi une ſubſtance réſineuſe, ſeche, friable, rarement tranſ-

parente, d'un rouge foncé, & qui eſt ſans goût & ſans odeur, excepté quand on la brûle. On en fait uſage en médecine; & les Droguiſtes en diſtinguent de pluſieurs eſpeces. Celle des Canaries découle d'un arbre qui croît ſur les hauteurs, & dont les rameaux ſont toujours verds. Son tronc, qui eſt raboteux, ſe fend en pluſieurs endroits, & répand, dans le tems de la canicule, une liqueur qui ſe condenſe en forme de larmes de ſang.

Cette Iſle a pluſieurs ports : celui d'Oratava eſt le plus célebre pour le commerce. Les Anglois y ont un Conſul & pluſieurs marchands. La meilleure eau ſe trouve à Santa-Cruz ; & les bâtimens d'Oratava même y envoient leurs chaloupes. Nous nous amuſâmes à pêcher du maquereau dans la rade. Ce poiſſon y étoit ſi abondant, qu'il ſembloit que tous ceux de la mer voiſine s'y fuſſent raſſemblés. On n'avoit qu'à jetter la ligne, & l'on étoit ſûr de retirer un poiſſon, ſouvent même ſans le ſecours de l'amorce. Les gens du pays font cette pêche d'une maniere encore plus avantageuſe. Dès que la nuit eſt venue, & que la mer eſt tranquille, ils ſe munifſent de flambeaux,

& ſe diſperſent avec leurs barques autour de la rade, à une lieue à la ronde. Arrivés dans les quartiers qui leur paroiſſent les plus poiſſonneux, ils s'arrêtent, & voient les maquereaux raſſemblés autour de la lumiere. Ils donnent un coup de filet, qu'ils vuident auſſi-tôt dans leurs barques, & vont ainſi toujours pêchant, juſqu'à ce qu'ils aient fait leur proviſion. Tant que la pêche dure, on ne voit à chaque inſtant que des canots chargés, qui viennent vendre leur poiſſon, & le donnent à très-bon compte. Le maquereau des Canaries n'eſt pas de la même eſpece que celui qu'on mange en Europe. Il eſt moins large & plus petit; ſa chair blanche & ferme, quoique inférieure à celle des nôtres, ne laiſſe pas d'être d'aſſez bon goût.

L'Iſle de Gomera a une petite ville, avec un port nommé de même. Les vaiſſeaux des Indes s'y arrêtent volontiers pour y prendre des rafraîchiſſemens. Elle appartient au Duc de Gomera; mais ſes Vaſſaux appellent de ſes jugemens aux Officiers royaux qui font leur réſidence à Canarie.

Les vins de Palme rendent célebres l'iſle & la ville de ce nom. Elle n'eſt pas

moins fertile en beſtiaux & en fruits.

Lancerota a le titre de comté, & n'a d'ailleurs preſque rien qui la faſſe remarquer. Fuerta-Ventura a ſouffert beaucoup d'un volcan qui s'ouvrit en 1730 ſur une des montagnes de l'Iſle de ce nom, & étouffa pluſieurs de ſes habitans. Lancerota n'eſt renommée que pour ſes chevaux; la grande Canarie, Palme & Ténériffe pour ſes vins; Fuerta-Ventura pour ſes oiſeaux de mer, & Gomera pour ſes daims. Ces Iſles ſont une ſource féconde de commodités & d'agrémens: mais l'eau y eſt d'une bonté médiocre.

Les Eſpagnols, poſſeſſeurs des Canaries, n'y trouverent ni vin ni bled à leur arrivée. Ils y ſemerent du grain, & planterent de la vigne. Elle y fut envoyée, les uns diſent des bords du Rhim, les autres de l'Iſle de Candie, & peut-être de ces deux endroits à la fois, ſous le regne de Charles-Quint. Ces ceps ainſi tranſplantés, y produiſent, dit-on, de meilleur vin & plus abondamment qu'à Candie même. On prétend que dans une ſeule année, il en eſt venu juſqu'à quinze mille muids en Angleterre; le tranſport & la navigation ne ſont qu'augmenter ſa bonté.

Je crois vous avoir parlé autrefois de la découverte de l'Iſle de Madere, que quelques-uns placent parmi les Canaries, quoiqu'elle en ſoit éloignée de ſoixante lieues : nous mîmes deux jours & demi à faire ce trajet. Madere, qui paſſe pour le plus charmant ſéjour de l'Univers, produit un revenu conſidérable au Roi de Portugal. L'air y eſt d'une douceur admirable : tous les fruits d'Europe y réuſſiſſent parfaitement ; & ceux du pays y ſont plus eſtimés que les mêmes eſpeces qui croiſſent dans d'autres climats.

Quoique cette terre ſoit très-fertile, elle ne fournit point aſſez de bled pour la nourriture de ſes Habitans ; ils ſont obligés de s'en procurer d'ailleurs. Mais l'abondance & la bonté de leurs vins & de leur ſucre les en dédommagent. Le vin de Madere a cette propriété, qu'il ſe perfectionne, ou, s'il a ſouffert quelque altération, qu'il ſe répare à la chaleur du ſoleil ; mais il faut, pour cette opération, que la bonde ſoit ouverte, & qu'il puiſſe recevoir l'air. Le revenu d'un vignoble ſe partage avec égalité entre le Propriétaire & ceux qui le cultivent. Les Jéſuites poſſedent les cantons où l'on fait le meilleur vin. Ils

en diſtinguent de deux ſortes, qu'ils appellent *Tinto* & *Malvoiſie*. On aſſure que le premier tire ſon nom d'une teinture rouge qu'on lui donne ; mais les Propriétaires s'obſtinent à le nier, & ſoutienent que cette couleur lui eſt naturelle. On compte, qu'années communes, l'Iſle de Madere donne trente à trente-ſix mille muids de vin. Les Habitans en conſomment le tiers ; le reſte ſe tranſporte aux Indes orientales, dans les Iſles, ou en Europe.

Lorſque les premiers Portugais firent la découverte de Madere, ils ne trouverent qu'une forêt vaſte & déſerte. Ils y mirent le feu ; & l'on prétend que l'incendie dura ſept ans. Enſuite ils partagerent entre eux les divers cantons de l'Iſle, ſe mirent à nettoyer la terre ; & dans peu d'années, ils firent de ce pays ſauvage un jardin de délices. Cette Colonie ne montoit alors qu'à 800 hommes ; ils s'y ſont tellement multipliés, qu'elle eſt en état, dit-on, d'en mettre aujourd'hui plus de dix mille ſous les armes. Ils changerent en cités leurs principales habitations ; & Funchal, ainſi appellée à cauſe de la quantité de fenouil qui croît dans les environs, en fut nommée la Capitale. Manchico & Santa-Cruz

ſont les noms des autres villes. L'Iſle entiere a trente-ſix paroiſſes, quatre-vingt deux hermitages, quantité de châteaux & de maiſons de plaiſance.

Funchal, ſituée fort près de la mer, eſt défendue par une forteresſe, & quelques autres fortifications. Ses rues ſont mal percées, & ſes maiſons aſſez ſimples, n'ayant qu'un étage & des fenêtres ſans vitres, qui ſe ferment le ſoir avec des volets de bois. Il y a un Evêque ſuffragant de Lisbonne; ſa Cathédrale, ſous l'invocation de la Sainte Vierge, eſt bâtie à la moderne; ſon Clergé eſt riche & nombreux. Les autres égliſes ſont belles & bien entretenues, ſur tout celles des Jéſuites, qui y ont un college. On compte dix mille Habitans, dont le dixieme au moins ſont des Religieux ou des Religieuſes qui vivent entre eux avec beaucoup de liberté. Le reſte eſt un mêlange de Portugais, de Negres & de Mulâtres: les Portugais forment le plus petit nombre. Le commerce les rend d'ailleurs tous égaux; & ils ne font pas difficulté de s'allier par des mariages. Ils ſont habillés de noir; & tous, juſqu'aux Domeſtiques, portent l'épée, même en ſervant à table. Le Gouverneur réſide dans la forteresſe,

La ville eſt rafraîchie par quantité de petits ruiſſeaux qui deſcendent des montagnes ; & l'on ne voit pas, ſans admiration, une extrême fertilité dans les lieux même les plus élevés. Ils ſont auſſi cultivés que nos plaines de France ; & le bled n'y croît pas avec moins de facilité. La campagne eſt remplie de jardins, de vignobles & de maiſons agréables. Les boſquets & les allées d'orangers parfument l'air, jettent de la variété dans cette perſpective, & la rendent encore plus riante. Le chant des oiſeaux y fait entendre une mélodie continuelle. La mer & les vaiſſeaux forment un autre point de vue dans l'éloignement. Enfin, de quelque côté qu'on tourne les yeux, on trouve ſans ceſſe de nouveaux charmes dans cette admirable diverſité d'objets dont on eſt environné.

Pendant l'été, les Pauvres n'ont guere d'autre nourriture que le pain & le raiſin. Sans cette ſobriété, il leur ſeroit difficile d'éviter la fievre dans le fort de cette ſaiſon ; & les plaiſirs des ſens, auxquels ils s'abandonnent ſans réſerve, joints à l'excès de la chaleur, mineroient bientôt les plus forts tempéramens. Auſſi les Portugais, même les plus riches, s'impoſent-ils, à cet égard,

des regles dont ils ne s'écartent preſque jamais ; & cette affectation de tempérance eſt portée ſi loin, que quiconque oſeroit uriner dans les rues, s'expoſeroit aux reproches d'ivrognerie. L'incontinence regne à Madere dans toutes les conditions. Le meurtre même y eſt dans une ſorte de conſidération ; & pour jouir d'une certaine renommée, il faut avoir trempé ſes mains dans le ſang de ſon ennemi. La ſource de ce déteſtable uſage eſt la protection que l'Egliſe accorde aux Meurtriers, qui trouvent un aſyle inviolable dans les moindres chapelles. C'eſt aſſez qu'un Criminel puiſſe ſeulement toucher le coin de l'autel, pour braver toutes les rigueurs de la Juſtice.

On n'accorde ici aucune ſorte de ſépulture aux Hérétiques ; leur partage eſt d'être jettés dans la mer. Un Anglois mourut il y a quelques années : les marchands de ſa Nation voulant l'enterrer avec décence, & le ſauver de la rigueur du Clergé, prirent le parti de le tranſporter dans des rochers, eſpérant qu'il y ſeroit à couvert des recherches eccléſiaſtiques. Mais ils furent trahis dans leur marche ; & les Portugais s'étant rendus en foule au lieu de la ſépulture,

pulture, exhumerent le corps, l'expoſerent aux inſultes publiques, & le jetterent dans l'Océan. Il n'y a pas de lieu qui leur paroiſſe aſſez vil, pour y enterrer un homme qui ne croit point à l'Egliſe; on appréhende que ſon cadavre n'infecte toute l'étendue d'un canton catholique.

Le troiſieme jour après notre départ de Madere, nous apperçumes les Iſles Açores. On découvrit une terre fort haute & embrumée, qu'on reconnut pour l'Iſle du Pic, & à côté, celle de Fayal. Nous nous portâmes ſur cette derniere à toutes voiles; je voudrois pouvoir vous peindre le point de vue charmant, ſous lequel elle ſe préſente. Elle paroît comme une montagne creuſée en demi-cercle, & partagée en quatre ou cinq ſommets couverts d'arbres, qui, par une pente douce, deſcendent juſqu'à la mer. La ville, ſituée au pied du mont, fait le tour du port. Elle eſt environnée de jardins diſpoſés les uns ſur les autres dans une eſpece d'amphithéatre, dont l'irrégularité même offre aux yeux la perſpective la plus agréable. Au fond de la rade eſt une eſpece de fortereſſe, dont les murs ſont baignés par l'Océan.

On compte à Fayal cinq mille Habi-

tans, tous Portugais, & la plupart Eccléſiaſtiques, Moines, ou Religieuſes: jamais on n'a tant vu de couvens dans une ſeule ville. Outre les égliſes, qui ſont, pour la plupart, très-bien bâties, on voit encore pluſieurs beaux édifices, entre autres le college des Jéſuites, qu'on dit être les Seigneurs temporels de l'Iſle. Les maiſons bourgeoiſes ſont fort propres, toutes boiſées & parquetées; d'où vous pouvez conclure que le bois n'eſt pas rare dans le pays.

L'Iſle de Fayal eſt ſous un beau ciel: l'air y eſt excellent, & conſerve, pendant l'hiver, une température ſuffiſante, pour qu'on puiſſe ſe paſſer de feu. Auſſi ne voit-on d'autre cheminée que celle de la cuiſine. Pendant l'été, on eſt continuellement rafraîchi par des vents qui rendent la chaleur très-ſupportable. L'humidité des montagnes entretient la fertilité. Leur cime eſt couverte d'arbres qui ne quittent jamais la verdure. Le plus commun eſt l'arbouſier, que les Portugais appellent Fayal, d'où eſt venu le nom de l'Iſle. Sur les collines on cultive diverſes ſortes de légumes, qui ſervent de nourriture aux Domeſtiques. Les campagnes reſſemblent à autant de

jardins ſéparés par des murs à hauteur d'appui, où croiſſent les mêmes fruits qu'en Europe. Il ne dépendroit que des Habitans de les orner ; car les fleurs ne leur manquent pas. On ne voit ailleurs ni plus de troupeaux, ni plus de volailles.

La montagne la plus élevée de l'Iſle de Fayal ſe trouve à peu près vers ſon centre, à deux lieues & demie de la ville. Elle vomiſſoit autrefois des torrens de flammes avec des matieres embraſées, & cauſoit des tremblemens de terre aſſez fréquens. La derniere éruption laiſſa, à la bouche du volcan, un grand baſſin, environné d'un mur tres-élevé. Ce mur paroît fait avec tant de régularité, qu'on le prendroit pour un travail de l'art, ſi l'on ne ſavoit tres-ſûrement, qu'il doit ſon origine aux feux ſouterreins. Les eaux de pluie ont depuis rempli ce baſſin, & en ont formé une eſpece de lac, ou, pour mieux dire, un réſervoir de la plus belle eau, qui fait l'étonnement des Voyageurs.

L'Iſle du Pic n'eſt qu'à deux petites lieues du port de Fayal, & prend ſon nom d'une montagne preſque auſſi haute que celle de Ténériffe. C'eſt la ſeule qu'il y ait dans toute l'Iſle, où les Ha-

Canarie & de Madere. Leur ma
eſt moins liquoreuſe ; & le vin d
naire eſt d'une force qui porte à l
Auſſi-tôt que ces vins ſont faits,
tranſporte à Fayal, dont ils prenn
nom, quoique cette Iſle n'en pr
point, & qu'ils viennent tous d
du Pic.

Tercere, la plus conſidérabl
Açores, eſt bordée de rochers
pés ; & l'on n'y arrive commodé
que par la rade d'Angra, qui en
Capitale : ſon nom Portugais ſignif
anſe propre à recevoir des vaiſ
Ce port fait en forme de croiſſa
aſſez mauvais par lui-même, eſt dé
par une triple batterie preſque à
d'eau, par un fort bâti ſur un ro
& par d'autres ouvrages de for

ſur toutes les Açores. On y compte auſſi beaucoup de paroiſſes & un plus grand nombre de couvens, beaucoup de Prêtres, & encore plus de Moines & de Religieuſes, qui abſorbent le peu de richeſſes de cette Iſle. Les Habitans y ſont preſque tous pauvres, & n'ont d'autre commerce que celui du bled, ou d'un peu de vin qu'on y vient charger pour Lisbonne. J'obſerverai, en paſſant, qu'un Roi de Portugal ayant accordé la nobleſſe à pluſieurs familles bourgeoiſes, riches & puiſſantes dans le pays, pour ſe les attacher davantage, elles ont négligé le commerce & la culture des terres, comme peu dignes de leur nouveau rang, & ſont tombées dans la pauvreté. Elles ne ſe méſallient jamais; & quand elles n'ont pas le moyen de marier leurs enfans ſelon leur naiſſance, elles leur perſuadent ou les forcent d'entrer dans des monaſteres. Mais cette pauvreté ne les a point empêchées d'orner leur Capitale. Les égliſes ſont dans le goût de la grande architecture, par les perrons, les plates-formes & les corridors qui en préparent l'entrée, & annoncent un grand édifice. Quoique la ville ne ſoit pas dans un plan bien égal, ni percée régulierement, elle eſt cepen-

dant agréable par la propreté extérieure des maiſons, & la beauté des fontaines diſtribuées dans tous les quartiers. Un ruiſſeau qui la traverſe, ſert à faire aller pluſieurs moulins, fournit de l'eau à pluſieurs parterres; & ce mêlange de terre, de mer, d'édifices, & de verdure, forme l'aſpect le plus riant & le plus varié.

Les autres Açores ſe nomment Saint-Michel, Sainte-Marie, Saint-George, la Gracieuſe, Flores & Corvo. Les Flamands ſe vantent d'y être arrivés les premiers, & d'y avoir formé des établiſſemens. Pour conſerver ce droit vrai ou prétendu, ils ne les marquent dans leurs cartes, que ſous le nom d'Iſles Flamandes. Mais les Portugais en ont un plus réel, par la poſſeſſion dont ils jouiſſent depuis plus de trois ſiecles. Ils les nommerent Açores, à cauſe de la grande quantité de vautours qu'on y apperçut en les découvrant. On les appelle auſſi les Terceres, du nom de la principale des Iſles, ainſi nommée, parce qu'elle eſt la troiſieme qu'on rencontre en venant de Lisbonne. Celle de Saint-Michel eſt célebre par la fameuſe bataille navale que le Marquis de Santa-Cruz y gagna ſur Don Antoine, qui

disputoit la Couronne de Portugal au Roi d'Espagne.

Les Açores étoient sans Habitans naturels lorsque les Portugais y arriverent. On rencontra dans celle de Fayal des familles Flamandes, qu'un naufrage ou quelque autre accident y avoit apparemment jettées. Les Portugais avoient d'abord placé leur premier méridien à Flores & à Corvo, sur ce qu'ils crurent avoir observé que l'aiguille aimantée ne varioit point par leur travers; mais on assure aujourd'hui, que cette observation est fausse; ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils le placent présentement au pic des Açores.

On trouva, dans l'Isle de Corvo, une statue équestre, faite d'une espece de terre cuite, & montée sur un roc qui lui servoit de piédestal. Le Cavalier, qui avoit la tête nue, & étoit couvert d'un manteau, tenoit de la main gauche la bride du cheval, & montroit, de la droite, l'Occident, comme pour faire entendre qu'on découvriroit des terres de ce côté là. Il y avoit au bas du roc, quelques lettres gravées qui ne furent point entendues, & qu'on n'a pas eu soin de conserver; mais on voit

de Sud-Eſt s'empara de la mer,
ſit éprouver une tempête don
puis vous peindre la violence.
vez ce que c'eſt que la poſitic
fragile bâtiment expoſé à être l
d'une mer courroucée ; tantô
ſur une montagne d'eau, tantôt
dans les abîmes ; battu en flanc
lame, appeſanti par une autre
tombant, ſembloit devoir le ſub
Le vent devint impétueux,
biſarre ; & nous ſûmes obligés d
tous ſes caprices. Il ſautoit de r
rumb, & parcouroit ſi rapidem
les points de l'horiſon, qu'il pa
ſouffler en même tems des quat
du monde: puis s'élevant en tou
il retomboit avec furie, comm
ſût précipité du ciel, & for
vagues de s'abaiſſer ſous le pe
inſtant après il enlevoit notre

lentes qu'il recevoit hors des flots, & le vent faiſoit le bruit du tonnerre. Quoique fort près les uns des autres, nous étions obligés de nous approcher encore, & de crier de toutes nos forces pour nous faire entendre. Toutes les voiles qui ſe trouverent déployées, furent déchirées. Notre grand mât s'étant rompu à trois braſſes au-deſſus du pont, tomba dans la mer. Le roulis étoit ſi terrible, que l'eau paſſoit ſur le plat-bord, & couloit dans le fond de cale. Toutes les pompes jouoient ſans relâche; & l'eau ne laiſſant pas de croître toujours, les Matelots s'écrierent: « nous périſſons; nous coulons à bas; » ciel ayez pitié de nous ». Ce cri funeſte fit ceſſer toutes les manœuvres; & chacun ſe mit en prieres comme au dernier moment de ſa vie. Les vents qui s'étoient combattus juſqu'alors, ſe réunirent pour pouſſer les vagues juſqu'aux nues. Ce changement fit relever un peu le navire; & l'on reprit courage, en voyant qu'il prenoit beaucoup moins d'eau.

Telle fut notre poſition pendant l'eſpace de plus de quatre heures. Figurez-vous notre inquiétude, & l'embarras d'un Pilote qui cherche vainement ſa route dans le ciel, au milieu des

brouillards & des flots conjurés contre lui. Nous errâmes dans cet état jusques sur la côte de Portugal, où une bonace dont nous fûmes profiter, nous permit de chercher un asyle dans le port de Lisbonne.

Vous serez sans doute étonnée, Madame, que l'immense partie de l'Afrique, que je viens de parcourir, ne présente aucun monument d'antiquité; & que les lieux même connus de tems immémorial, n'aient rien à cet égard, qui satisfasse la curiosité d'un Voyageur. C'est sans doute à l'orgueil des Romains, qu'on doit imputer cette perte: ayant subjugué l'Afrique, ils firent brûler tous les livres, effacerent toutes les inscriptions, afin que la Postérité ne parlât que d'eux, & qu'il ne fût question, dans les siecles à venir, que de leur nom. Les Habitans conserverent, à la vérité, la langue de leurs Ancêtres; mais ils furent obligés de l'écrire en caracteres latins. Les ouvrages des Ariens périrent de même: les Califes s'étant rendus maîtres du pays, firent une recherche exacte des livres d'histoire & de science, & les livrerent aux flammes, de peur que si on en lisoit d'autres que ceux de leur secte, on fût moins disposé à croire à leur Prophete.

Les anciens Africains adoroient les astres, le feu & le soleil. Vous avez vu que la Reine de Saba, revenant de Jérusalem, leur apporta la religion judaïque. Ils reçurent les lumieres de l'Evangile par l'Eunuque de la Reine de Candace, qui fut lui-même converti par Saint Philippe. Ils soufrirent de grandes persécutions sous le regne des Empereurs païens, & sous la domination des Vandales. On y trouve aujourd'hui des Catholiques, des Juifs, des Schismatiques, des Mahométans & des Idolâtres. Cette région, qui a été la patrie d'Annibal, d'Astrubal, de Térence, de Tertulien, de Saint Cyprien, de Saint Athanase, de Saint Augustin, de Saint Fulgence, ne produit plus que des Barbares, &c.

Les Romains ayant détruit Carthage, envoyerent plusieurs Colonies en Afrique; & par la suite des tems, elles se confondirent avec les Naturels du pays. Les Vandales s'y établirent sous la conduite de Genseric, & y exercerent d'horribles cruautés contre les Prêtres & les Orthodoxes. Bélisaire, général de l'armée de Justinien, les en chassa, & fit prisonnier le Roi Gelimer. Les Sarrasins s'en emparerent sous l'empire de Cons-

anciennes ; on en bâtit de nouve
de-là cette confuſion, ces fréqu
contradictions dans les Géographe

Les Anciens n'ont connu que la
petite partie de l'Afrique, ſavoi
Barbarie, la Numidie, l'Ethiop
l'Egypte : ils ont cru le reſte inha
ble, à cauſe de la chaleur exceſſiv
climat. Ses montagnes les plus cél
ſont Atlas, Serrelionne, le Pic d
nériffe ; ſes caps les plus renom
Bonne-Eſpérance, Guardafou, le
Verd ; ſes plus grandes rivieres, l
ger, le Nil, le Zambeſé, la Gambra

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 4 Février 175.

LETTRE CLXXXVI.

LE PORTUGAL.

AVANT que d'arriver à Lisbonne, nous vîmes, ſur notre gauche, la petite ville de Caſcaës, enſuite le bourg, le monaſtere & le fort de Belem, ſitués ſur les bords du Tage.

Caſcaës, Capitale d'un marquiſat de ce nom, appartient à des Seigneurs qui ſe diſent iſſus d'un ancien Roi de Caſtille. Quand un vaiſſeau paſſe devant cette place, les gens de l'équipage ne manquent guerre de raconter l'hiſtoire ſuivante, arrivée à un des Ancêtres du Poſſeſſeur actuel de cette terre.

« L'uſage eſt, nous dit-on, lorſqu'on » célebre un Auto-da-fé, que les prin» cipaux Seigneurs, en qualité de Fami» liers du Saint Office, accompagnent » au bûcher les malheureuſes victimes » de cet affreux tribunal, & les tiennent » au milieu d'eux, tandis que les Moines » les exhortent à la mort. Avant que » d'aller au ſupplice, on les mene dans » l'égliſe des Dominicains; & là, en

» quation. Ce Seigneur vivoit bien
» ſon Voiſin, qui, tous les matins,
» lui faire ſa cour, lui envoyoit d
» jardin une corbeille d'excellen
» gues. On ſçait en général, que les
» aiment peu les Chrétiens; celui-ci
» la malice de faire paſſer toutes c
» gues, avant que de les envoyer au
» quis, par l'endroit de ſon corps l
» mal honnête & le plus mal pr
» Trahi par ſon propre Domeſtiq
» avoua le fait, qui fut lu publique
» dans le procès. Le Seigneur de Ca
» qui, ſuivant l'uſage, accompagn
» Coupable, entendit cette dépoſiti
» pouſſant le Juif d'un coup de cou
» maraut, lui dit-il en colere, eſt-il
» vrai que tu m'as joué cet indigne t
» Oui, Monſeigneur, répondit l'a
» & comme votre Excellence
» trouvé bon le premier envoi en

Ce marquiſat, un des lieux les plus agréables du Portugal, eſt ſitué au pied d'une hauteur appellée anciennement le Promontoire de la Luné, aujourd'hui la montagne de Cintra. Sur l'un de ſes côtés, eſt une petite ville qui porte le même nom; au ſommet, on voit un monaſtere de Religieux Hiéronimites, & une égliſe où l'on fait force pélerinages & force neuvaines. Les bâtimens ſont taillés dans le roc, ainſi que l'hôtellerie deſtinée à recevoir les pélerins. Du haut de ce mont, on découvre une vue admirable: d'un côté c'eſt l'Océan, de l'autre le Tage; & dans les environs on apperçoit de riches & belles campagnes, qui forment un charmant & délicieux payſage. On trouve, vers cette même cime, de gros amas de cailloux qui ont juſqu'à dix pieds de diametre, & ſont entaſſés les uns ſur les autres ſans aucune liaiſon. On penſe qu'ils ont ſervi de fondement à une ancienne forteresſe des Maures, dont on remarque encore quelques veſtiges. Les Portugais croient qu'il y a des Eſprits prépoſés à la garde des tréſors cachés dans ces ruines; & le plus hardi n'entreprendroit pas d'y pénétrer, pour la Couronne de Portugal. Mais le plus beau monument d'anti-

quité qu'il y ait dans cette e ceinte, eſt un réſervoir de cinquante pieds de long, de dix de profondeur, & dont l'eau, toujours claire, n'augmente ni ne diminue dans aucun tems.

Au bas de la montagne, du côté qui regarde la mer, eſt une grande & belle vallée, qui fournit preſque toute la ville de Lisbonnne de fruits, de bled & de vin excellent. On y marche toujours à l'ombre; & quand on s'y repoſe ſous quelque arbre, on ſe trouve bientôt couvert de fleurs. C'eſt entre cette vallée & la cime du mont, que ſont bâtis la ville & le château de Cintra. Les eaux y coulent en abondance, & tirent vraiſemblablement leur ſource du réſervoir dont j'ai parlé. Il y a des canaux qui les conduiſent dans les appartemens, & les élevent auſſi haut, & en auſſi grande quantité qu'on le juge à propos. On reſpire à Cintra le meilleur air de tout le royaume; & l'on y jouit d'une fraîcheur qui rend ce ſéjour auſſi fréquenté, qu'il eſt riant & agréable; mais depuis que ce lieu a ſervi de priſon à un Roi de Portugal, les Princes de la Maiſon Royale ont peu de plaiſir à l'habiter. Ce Roi captif, qui ſe nommoit Alphonſe, fut à la fois imbécille & impuiſſant.

Au-deſſus de Caſcaës, le Tage ſe jette dans l'Océan par une embouchure large d'environ une lieue, & ſéparée en deux paſſes par des rochers cachés ſous l'eau. Ces paſſes ſont gardées par des forts; de ſorte que les vaiſſeaux, obligés de ſe rapprocher de terre, ne peuvent entrer ni ſortir, ſans ſe préſenter ſous le canon. Elles ne ſont pas également larges: celle du Nord eſt la plus étroite, & par conſéquent la plus dangereuſe. Il eſt preſque impoſſible d'y paſſer, ſans être conduit par des Pilotes qui viennent s'offrir aux navires lorſqu'ils arrivent. Les forts ſe nomment Saint-Julien & Saint-Laurent. Le premier eſt conſtruit ſur un rocher, le ſecond ſur des pilotis dans un banc de ſable. L'un eſt compoſé de baſtions & de redans revêtus de pierres de taille; l'autre n'eſt qu'une eſpece de plate-forme au milieu de la mer. Dans celui-ci il n'y a que cent cinquante hommes de garniſon; le fort de Saint-Julien en a près de trois cens, & quarante pieces de canon. La difficulté de ce paſſage n'a pas empêché MM. de Forbin & Dugué-Trouin d'offrir à Louis XIV d'aller brûler le palais du Roi de Portugal, & la flotte Angloiſe qui ſe croyoit à couvert de toute inſulte. Il eſt vrai qu'il y avoit alors

En remontant le Tage, de
deux forts juſqu'à Lisbonne, le
objet qui ſe préſente, eſt le châ
Belem. Une groſſe tour qui ava
le fleuve, oblige les vaiſſeaux
tent ou qui arrivent, de mont
paſſeport, & de ſaluer la fortere
coup de canon. Les étages infér
cette tour peuvent ſervir de m
& le haut, comme nôtre Baſti
priſon pour les Criminels d'Eta

Le Monaſtere de Belem, occ
des Religieux de Saint Jérome,
dé par Don Emmanuel, pour êt
pulture des Rois de Portugal. I
dédiée à la Sainte Vierge ſous le
la Naiſſance du Sauveur, a reçu le
Bethléem, d'où s'eſt formé par
celui de Belem, que le bourg & le
pris également. L'Egliſe & le C

s le goût Arabe, ſont compoſés de
res que vous prendriez pour du
bre. On y voit les tombeaux de plu-
rs Princes, portés par des figures
éphans, avec des ornemens & des
lêmes relatifs à la qualité & au rang
perſonnes auguſtes qui y repoſent.
e Monaſtere, vaſte & ſpacieux,
contenir juſqu'à deux cens Moines.
partie des cellules ont la vue ſur le
ve: les autres donnent ſur des ver-
de citronniers, d'orangers, & d'au-
arbres rares & précieux. Le dortoir
ir d'un ſallon de maiſon royale. La
eſſe des revenus répond à la beauté
édifices; & ſi l'on en croit de vieux
gieux, des jardins chargés de fleurs
e fruits, un parc qui abonde en
r, des étangs remplis de poiſſons,
ombreux troupeaux, & de grandes
s environnoient jadis ces ſuperbes
nens. Autrefois, dit-on, l'on voyoit
le même lieu, une maiſon fondée
d'anciens Officiers & de pauvres
tilhommes. On y entretenoit dans
retraite honorable, de vieux Mili-
s, qui, ayant paſſé leur jeuneſſe &
gé leur bien au ſervice, avoient à
e de quoi vivre dans un âge avan-
mais il ne reſte aucun veſtige de ce
endu établiſſement.

Le bourg de Belem joint la ville de Lisbonne, & pourroit, en quelque ſorte, en être conſideré comme un des fauxbourgs. Un court trajet nous rendit dans cette Capitale, au-deſſus de laquelle le Tage eſt navigable juſqu'à quinze lieues. Il entre dans la mer à ſix milles au-deſſous; & dans cet eſpace on jouit d'une vue admirable. Les bateaux qui traverſent ſans ceſſe cette riviere, des vaiſſeaux de toute grandeur & de toutes les Nations, l'arrivée ou le départ de la flotte du Bréſil, cette grande ouverture du fleuve au-delà de la rade, une belle & vaſte campagne couverte de bourgs & de villages, le château de Belem, & ſur-tout le ſuperbe aſpect de Lisbonne bâtie en amphithéatre ſur ſept collines; tous ces objets forment un coup d'œil raviſſant juſques dans le centre même de la Métropole. La perſpective en eſt ſi agréable, que cette ville gagneroit dans l'idée de ceux, qui ſe contenteroient de l'appercevoir ſans y aborder. Je doute qu'il y ait une plus belle vue dans le monde, ſi l'on en excepte peut-être celle de Conſtantinople du côté de la mer.

Arrivé à Lisbonne, mon premier ſoin fut de me loger, non à l'auberge,

y ſont déteſtables ; mais dans un
tement que , ſuivant l'uſage du
, je fus obligé de faire meubler.
ıit dans le quartier Saint-Paul, un
›rincipaux de la ville , & celui
ıbitent les Etrangers. On voit aux
res des morceaux de papier, qui
uent que telle maiſon eſt à louer ;
oyennant quelques meubles qu'on
/e toujours à acheter , on eſt ar-
; & établi en vingt-quatre heures.
: dépenſe ſe regagne bientôt ſur
qu'on feroit à l'auberge ; outre
ı y vit plus chérement, on y a en-
le déſagrément d'eſſuyer les mau-
s façons d'un Gargotier François,
in, voleur & banqueroutier, qui
anque jamais de trahir ſes Hôtes,
ırniſſant contre eux des éclairciſ-
ns ſur les affaires qui les amenent.
ortugais n'ont point ici d'auberges;
; des Hollandois y ſont cheres &
ropres. On s'accommoderoit aſſez
rançois, s'ils étoient moins fripons.
ès qu'on a meublé un appartement,
rend un de ces petits garçons de
:e, qui font l'office de Décroteurs,
armitons, de Pourvoyeurs ; & on
ıvoie au marché chercher les pro-
ns. J'en avois un qui ſavoit un peu

connoiſſance ; ce ne ſe quittent pas
ne l'aient dévaliſé , ou qu'ils ne
perent d'en faire leur dupe. Pour
ques riches François établis à Lisb
combien d'Aventuriers , de Chev
d'induſtrie , auxquels ils ne faut
qu'avec précaution ! L'eſſentiel ,
un nouveau venu , eſt de bien dé
S'il eſt Négociant , il fréquente
bonnes maiſons de commerce , &
tout ne découvrira pas d'abord l
ture de ſon négoce. Si , comme n
ne voyage que par curioſité , il d
loger , ſe donner une chaiſe , lou
mules , ou en acheter. Avec ce
équipage , il ira rendre viſite a
niſtre , qui ſe fera un plaiſir de le
ſenter à Sa Majeſté. En peu de jo
fait des connoiſſances , forme des

rains contre cette maladie, la ſeule
ue qui ſoit à craindre dans ce pays,
ut ſi l'on s'obſerve ſur la nourri-
, qu'on boive peu de vin, qu'on
nge le ſoir ni viande, ni figues,
lons. Ces fruits, alors très-perni-
, ne ſont malfaiſans ni le matin,
liner.
ligé par les fatigues d'une longue
de prendre quelques jours de re-
j'employai ce tems à étudier l'hiſ-
du pays, en attendant que je puſſe
nnoître les Habitans.
Royaume, que les Anciens nom-
nt Luſitanie, ſitué à l'Occident de
agne, a cent lieues de longueur ſur
on trente de largeur. Il fut autre-
artagé en différens Peuples, qui,
divers noms, formoient autant de
s républiques, dépendantes d'un
ernement général. Les Carthagi-
n firent la conquête. Après eux, il
ſous la domination des Romains,
ir donna de l'inquiétude par ſon
ilité & ſes révoltes. Ce ne fut que
le regne d'Auguſte, qu'il fut entié-
nt ſoumis à ces Maîtres du monde.
Alains s'en emparerent du tems de
pereur Honorius; les Sueves ſuc-
ent aux Alains, & les Gots aux
es, lorſque le Portugal devint une

province d'Eſpagne. Il tomba enſuite
pouvoir des Maures. Alphonſe VI,
de Caſtille, le reprit, & le donna, a
le titre de Comté, à Henri, Prince
ſang de Bourgogne, de la famille
Hugues Capet. On croit que, ſous
regne, la Luſitanie changea de nom
prit celui de Portugal, de Porto &
Cale, deux villes qu'Henri fit rebâ
& réunir en une ſeule. Il eſt à rem
quer que, lorſque ce nom s'étendi
tout le royaume, la nouvelle ville p
dit la moitié du ſien, & ne retint
celui de Porto, qu'elle a toujours c
ſervé depuis.

Après la mort d'Henri, Alpho
Henriquez, ſon fils, lui ſuccéda ſ
la régence de ſa mere. Cette Princ
épouſa le Comte de Traſtamare, & re
plit l'Etat de diviſions & de troubl
mais dès que le jeune Prince fut en
de gouverner, il rétablit la tranquill
Ayant remporté une victoire ſigna
ſur les Maures, il fut proclamé Roi
ſon armée ſur le champ de bataille
c'eſt à compter de cette époque, qu
Portugal a fait un royaume particu
en Eſpagne. Ce n'étoit auparavant, co
me je viens de le dire, qu'un Comté
levant des Rois de Caſtille: il fut,

de tems après, affranchi de cet hommage. En mémoire de la victoire d'Alphonſe, & des drapeaux de cinq Rois qu'il prit dans le combat, ce Prince mit cinq écus dans ſes armes : ce ſont encore aujourd'hui celles de Portugal.

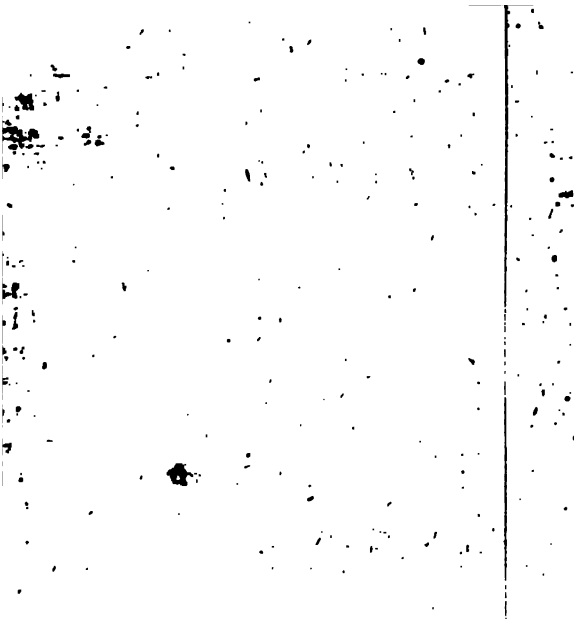
L'Ordre de Chriſt fut fondé par Denis I, au commencement du XIVe ſiecle. Le Roi & la plupart des Seigneurs en ſont décorés ; ce qui n'empêche pas qu'on ne le donne auſſi à des Officiers ſubalternes, à des Marchands, à des Commis, à des Chirurgiens, à des Peintres, comme en France notre Ordre de Saint-Michel. Le Roi communique volontiers ces honneurs, pour ſe débarraſſer de ceux qui lui demandent des récompenſes ou des graces. Il tire d'ailleurs de gros droits pour les proviſions, ſans même faire la dépenſe de la Croix, qui eſt ordinairement fournie par le Parrein. Les Chevaliers la portent pendue au cou avec un ruban rouge, & une autre croix ſur leur habit, en broderie de ſoie. Denis leur donna les terres qui appartenoient aux Templiers, pour payer les penſions attachées aux dignités de l'Ordre.

Ce fut ſous Alphonſe IV, fils de ce Monarque, que vécut, dans le même ſiecle, cette célebre Inès de Caſtro,

dont les malheurs & la paſſion que conçut pour elle le Prince Don Pedre, ont fourni au Poëte Lamotte le ſujet d'une tragédie.

L'événement le plus remarquable du regne de Jean I, fils naturel, & l'un des Succeſſeurs de Dom Pedre, eſt la découverte de l'Iſle de Madere. Alphonſe V, ſon petit-fils, inſtitua l'Ordre de l'Epée. Il avoit entendu dire qu'une épée, que les Maures gardoient dans la ville de Fez, devoit être la conquête d'un Prince chrétien. Perſuadé que cette gloire lui étoit réſervée, il créa vingt-ſept Chevaliers, dont le nombre répondoit aux années de ſon âge. Ce prince, qui s'étoit engagé dans une Croiſade contre les Infideles, avoit fait battre une monnoie, à laquelle on donna le nom de Cruſade, pour être diſtribuée aux ſoldats qui ſervoient dans cette guerre.

Le regne d'Emmanuel fut appellé l'âge d'or, à cauſe des riches découvertes que firent les Portugais dans les Indes orientales vers la fin du quinzieme ſiecle & au commencement du ſuivant. Ce même Prince chaſſa les Juifs de ſes Etats; mais ſon fils Jean III, qui lui ſuccéda, eut un plus grand reproche à



GOLFE
ou de
OCCIDENTAL
C. Finisterre
C. de las Pennas
Avilés
Lástro
Oviedo
ASTURIES
Leon
Carrion
Benavente
Palencia
Zamora
Toro
Salamanque
Alva de Tormes
Ciudad Rodrigo
Avila
Puerto de Pico
Plasencia
Ecija
Osuna
S. Lucar de Barrameda
Arcos
Gibraltar
Pte. de Europe
Lieues communes
Occidente
C. S.

mes : tel eſt l'effrayant tableau qui frappa d'épouvante les habitans du Portugal ſous le regne de Jean III, vers le milieu du ſeizieme ſiecle.

Son petit-fils, Don Sébaſtien, ſuccéda à ſon Aïeul. Une témérité déplacée lui fit porter la guerre en Afrique ; & il y fut tué par les Maures, ſans laiſſer de poſtérité. C'eſt ici le lieu, Madame, de vous faire le récit d'une hiſtoire qui fit grand bruit en Europe, au ſujet de ce jeune Monarque, qu'on prétendit n'être pas mort. « Lorſqu'il vit la ba-» taille perdue, il ſe retira, diſoit-on, » vers la mer, & forma la réſolution » de courir le monde avec quelques » Seigneurs Portugais. Las de ſes cour-» ſes, il ſe réfugia chez un Hermite, & » paſſa de là en Sicile, dans le deſſein de » ſe préſenter au Souverain Pontife ; » mais ayant été volé par ſes gens, il » arriva à Veniſe en demandant l'au-» mône. Les Vénitiens, à la requiſition » de l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, le firent » jetter dans un cachot. Il y fut inter-» rogé ; & perſiſta conſtamment à ſou-» tenir qu'il étoit Dom Sebaſtien, Roi » de Portugal. Il fut reconnu pour tel » par pluſieurs de ſes Sujets ; & ſans rien » prononcer ſur un point de cette im-

» portance, la République ſe contenta » de le faire évader. Il ſe retira à Flo- » rence, où ayant été redemandé au » Grand-Duc de la part du Roi d'Eſ- » pagne, il fut transféré à Naples, & » enfermé dans une étroite priſon. On » le menaça de le laiſſer mourir de faim, » s'il ne ceſſoit de jouer le perſonnage » de Roi. « Faites de moi, répondit-il, » ce que vous voudrez : je ſuis Don Se- » baſtien, Roi de Portugal ; je prie Dieu » de me ſecourir, & de ne pas permet- » tre que la crainte me faſſe trahir la vé- » rité. Je ſuis ce même Prince qui paſſa » en Afrique pour combattre les Infi- » deles, & qui, pour ſes péchés, eut le » malheur de perdre une bataille qui a » cauſé tant de changement dans la chré- » tienté. C'eſt la vérité, je ne ſais point » mentir ».

« Le Comte de Lemos, Viceroi de » Naples, voulut auſſi lui parler. Il le fit » amener dans ſon palais ; & comme ce » Seigneur étoit ſans chapeau, couvrez- » vous, Comte de Lemos, lui dit le » prétendu Monarque. D'où avez-vous » le pouvoir de me commander, deman- » da l'Eſpagnol ? Ce pouvoir, répondit » l'autre, eſt né avec moi. Pourquoi » faites-vous ſemblant de ne me pas

nnoître ? Ne ſais-je pas qui vous
s ? Souvenez-vous que le Roi d'Eſ-
gne vous a deux fois envoyé vers
i. Alors ils rapporta des choſes ſi
retes, qui s'étoient paſſées dans ces
ix voyages, que le Viceroi en eut,
-on, l'eſprit frappé juſqu'à ſa mort.
Don Sébaſtien, ou plutôt cet Avenu-
ier, paſſa une année en priſon,
quement occupé à prier, à jeûner,
équenter les ſacremens; & pendant
tems-là, les Eſpagnols en parloient
diverſes manieres. Les uns diſoient
: c'étoit le fils d'un Cabaretier; les
res, un Moine que les Portugais
ient engagé à jouer ce perſonnage.
Officiers de Juſtice l'interroge-
t; & ſur ſes réponſes, il fut con-
nné à être mené par les rues, &
à aux galeres. Il étoit monté ſur un
; & trois trompettes marchoient
ant lui, avec un Crieur qui répétoit
vent à haute voix: cet homme eſt un
abrois, qui a l'impudence de ſe dire
n Sébaſtien, Roi de Portugal. Je le
auſſi, diſoit ce malheureux; je
entre les mains de mes ennemis;
ls faſſent de mon corps ce qu'ils
dront; je recommande mon ame
ieu qui l'a créée, & qui ſait la vé-

» rité. On le fit enſuite monter ſur la » galere royale, où il fut habillé en for- » çat, & expoſé à la curioſité du Peuple.

» La galere alla de Naples à Barcelon- » ne, où le Duc de Medina Sidonia vou- » lut le voir. Ce malheureux demanda » au Duc des nouvelles d'une épée qu'il » diſoit lui avoir donnée avant que de » s'embarquer pour l'Afrique. Le Duc » lui répondit qu'à la vérité Don Se- » baſtien lui avoit fait préſent d'une épée » qu'il avoit encore. Je vous prie, répli- » qua le forçat, de me la montrer; je la » reconnoîtrai bien, quoiqu'il y ait vingt » ans que vous l'avez. Le Duc la fit ap- » porter parmi pluſieurs autres; & le » galerien la reconnut. Il raconta à la » Ducheſſe ce qui s'étoit paſſé de plus » ſecret, lorſqu'il l'avoit vue à Cadix; » & il ajouta: je me ſouviens de vous » avoir donné une bague; l'avez-vous » encore? La Ducheſſe lui dit qu'elle en » avoit reçu une de Don Sebaſtien. » Montrez-la-moi; je vous y ferai ap- » percevoir un ſecret que vous ignorez. » On lui préſenta un grand nombre de » bagues; il en choiſit une; & pour » preuve qu'il ne ſe trompoit pas, faites- » en, continua-t-il, ôter la pierre, vous » y trouverez gravés, au-deſſous, mon

» nom & mon chiffre. Le Duc & la Du-
» cheſſe étoient dans le plus grand éton-
» nement, & ne pouvant cacher, dit-
» on, leur ſenſibilité, ſe retirerent les
» larmes aux yeux. Les Eſpagnols, dans
» la crainte que cet homme ne leur
» échappât, le renfermerent dans le châ-
» teau de Saint-Lucar; & jamais depuis
» on n'en a entendu parler ».

Le Cardinal Henri, oncle du véritable Don Sébaſtien, étoit monté ſur le Trône de Portugal, malgré ſon grand âge, ſes refus, ſa prêtriſe, & les prétentions qui s'éleverent de la part d'une infinité de Concurrens. Henri avoit été ſucceſſivement Archevêque de Brague, de Lisbonne, d'Evora, grand Inquiſiteur, & enfin Cardinal. Son regne ne dura que deux ans; & avant ſa mort, ſes Sujets l'ayant preſſé de ſe nommer un Succeſſeur, il avoit choiſi Philippe II, Roi d'Eſpagne.

Ce choix déplut aux Portugais; & ils élurent Don Antoine, fils naturel d'un frere de Henri. Philippe, à qui le Duc d'Albe avoit déja fait un grand nombre de partiſans, mit dans ſes intérêts les principaux du Royaume, & remporta ſur ſon Rival une victoire ſignalée, qui obligea Antoine à lui céder le Trône.

Ce dernier fit quelques tentatives pour y remonter, à l'aide des François & des Anglois ; mais elles furent inutiles ; & il ſe retira à Paris, où il mourut en 1595. Son cœur fut porté à l'*Ave-Maria*, & ſon corps enterré aux Cordeliers.

Avant que de ſe fixer en France, Don Antoine s'étoit refugié aux Açores avec une flotte de ſoixante vaiſſeaux, dont il avoit confié le commandement à Philippe Strozzi. Ce fut là que ſe donna, à la vue de l'Iſle de Saint-Michel, la célebre bataille dont j'ai déja eu occaſion de vous parler. Le Marquis de Santa-Cruz, qui commandoit les Eſpagnols, remporta une victoire qui lui eût fait infiniment plus d'honneur, s'il n'en eût pas terni l'éclat par une cruauté indigne d'un Général. Il eut l'inhumanité de faire jetter à la mer Strozzi lui-même, qui avoit été bleſſé dans le combat, & de livrer aux bourreaux tous les François tombés entre ſes mains.

Nous avons une hiſtoire ſecrete de Don Antoine de Portugal, écrite, ou plutôt retouchée par Madame de Saint-Onge, qui l'avoit trouvée dans les papiers de ſon grand-pere. Ce dernier ſe nommoit Vaſconcellos, & étoit le frere d'un gentilhomme de ce nom,

qui s'étant attaché à Don Antoine, eut part à ſes malheurs, le ſuivit en France, & mourut près de Lagni. Son frere, Don Gomez Vaſconcellos, âgé d'environ ſoixante ans, épouſa une jeune perſonne, dont il eut une fille qui ſe fit connoître par pluſieurs romans. Il la maria avec le ſieur Gillot de Beaucour, dont eſt née Madame de Saint-Onge, qui, du côté de l'eſprit & des productions littéraires, ne le cédoit point à Madame Gillot. Elle a laiſſé des comédies & des opéra qui lui ont fait une ſorte de réputation.

Mais pour revenir à ſon Hiſtoire de Don Antoine, on y apprend que Don Louis, Connétable de Portugal, ſecond fils d'Emmanuel, avoit eu dans ſa jeuneſſe une maîtreſſe nommé *Violante*, que ſa paſſion lui fit épouſer ſecrettement. Elle lui donna un fils; & peu de tems après l'avoir mis au monde, elle alla, par délicateſſe, finir ſes jours dans un Couvent. Don Louis tint ſon mariage ſecret; & l'enfant fut élevé avec ſoin, ſeulement comme ſon fils naturel, de crainte qu'en le faiſant connoître pour légitime, il ne cauſât un jour quelques troubles dans l'Etat; & pour plus grande précaution, il le

fit entrer dans les Ordres. Avant ſa mort, Don Louis déclara par ſon teſtament, ſon mariage de conſcience : mais il paroît qu'on ne jugea pas à propos de le rendre public ; car les Portugais ſont toujours perſuadés que Dom Antoine n'étoit qu'un fils naturel. Ce jeune Prince ſe fit relever de ſes vœux, ſe ſignala par pluſieurs expéditions ; & après avoir diſputé la victoire à Philippe ſon rival, il fut enfin obligé de lui céder la Couronne.

La conquête du Portugal rendit le Roi d'Eſpagne maître abſolu des Indes Orientales & Occidentales, qui lui produiſirent des richeſſes immenſes : mais il ſut les épuiſer dans les guerres qu'il eut à ſoutenir avec la France, l'Angleterre & les Pays-Bas. Celle de la Hollande ſeule, qui ne fut terminée que par le traité de Munſter, lui a, dit-on, coûté plus de quinze cens millions de ducats.

Occupés de leurs affaires d'Europe, les Eſpagnols négligerent d'envoyer des Troupes, pour conſerver les conquêtes des Portugais en Aſie, en Afrique & en Amérique. Les Hollandois leur en enleverent la plus grande partie ; & la réunion des deux Couronnes fut

infin
pagn
able à celle

Les Portugais avoient pour
tillans une haine ſi immodérée, c
Prêtres même & les Moines ſe de
noient en chaire contre eux, &
ſoient hautement dans les Egliſes,
prière très-peu chrétienne : «]
» Seigneur, exterminer cette
» déteſtable, & nous affranchir
» jamais de ſon odieuſe domina
Cette haine ſe manifeſta encore
par la célebre révolution qui, ſo
regne de Philippe IV, mit ſur le T
le Duc de Braganee, deſcendant
les femmes, du Roi Emmanuel.
en avez les détails dans l'Hiſtoire de l'Abbé de Vertot. Deux ou trois perſonnes ſeulement périrent dans cette expédition ; & en moins de huit jours, tout le Royaume fut purgé de Caſtillans. Au premier coup-d'œil, le ſuccès de cette entrepriſe paroît un miracle du ſecret, ſi l'on conſidere le nombre & les diverſes qualités des perſonnes à qui ont fut obligé de le confier ; mais, dans le fond, ce n'étoit qu'une ſuite naturelle des ſentimens d'averſion, que chaque Portugais avoit conçus depuis long-tems contre les Eſpagnols : ſen-

timens que les guerres fréquentes de ces Peuples firent naître entr'eux dès le commencement de la Monarchie, & que la concurence dans la découverte des Indes, & de fréquens démêlés dans le commerce, avoient entretenus & fortifiés.

Cette conſpiration préparée pendant trois ans, avec ce ſecret impénétrable, éclata en un moment : le Viceroi fut maſſacré, la garde déſarmée, l'indolent & trop heureux Duc de Bragance proclamé preſque malgré lui, & élevé, ſous le nom de Jean IV, ſur le Trône de ſes peres. Les Provinces & tous les établiſſemens Portugais dans l'ancien & le nauveau monde, ſuivirent, ſans effuſion de ſang, l'exemple de la Capitale. Un Eſpagnol, témoin des tranſports de Lisbonne, & des réjouiſſances qui ſe firent à cette occaſion, s'écria en ſoupirant : « Eſt-il poſſible qu'un » ſi beau Royaume ne coûte qu'un feu » de joie à l'ennemi de mon Maître » !

La maniere dont le Duc d'Olivarès annonça à Philippe IV la perte du Portugal, eſt célebre, & fait voir comme on flatte les Rois dans leurs malheurs & comme on leur déguiſe les triſtes vérités. « Je viens, lui dit-il, vous ap-

» prendre une heureuſe nouvelle : vo-
» tre Majeſté a gagné tous les biens du
» Duc de Bragance : il s'eſt aviſé de ſe
» faire proclamer Roi ; & la confiſca-
» tion de ſes terres vous eſt acquiſe par
» ſon crime ».

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 9 Mars 1754.

LETTRE CLXXXVII.

SUITE DU PORTUGAL.

EN arrivant à Lisbonne au mois de Février 1754 *, j'y ai trouvé un Peuple en proie à la plus groſſiere ſuperſtition, un Etat gouverné par des uſages Aſiatiques, n'ayant d'Européen que le nom, de Monarchie que la forme, de puiſſance que l'ombre. Les Sujets du Roi d'Angleterre poſſedent les mines d'or du Bréſil, & tout le bien du Royaume : les Portugais ne ſont que les économes de leurs propres richeſſes. Depuis près de quatre-vingt ans, le grand ſyſtême des Anglois, pour ſubjuguer les Nations qui doivent ſervir à leur agrandiſſement, eſt de les tenir dans la dépendance du néceſſaire phyſique, en détruiſant leur agriculture & leur commerce. La méthode qu'ils emploient à cet effet, eſt de leur offrir la premiere ſubſiſtance à meil-

* C'eſt le tems où écrivoit notre Voyageur; les choſes ont bien changé de face, ſous le long & glorieux miniſtere du marquis de Pombal.

leur prix qu'ils ne pourroient l'avoir dans leur continent. Le Portugal donna d'abord dans le piege ; il reçut ſes grains de l'Angleterre ; & il devint dès-lors ſon eſclave naturel ; car nous dépendons toujours de ceux qui nous font vivre. A compter de ce moment, il aggrava ſes chaînes à chaque inſtant, par la continuelle diminution de ſon agriculture. Bientôt ſes terres ſe trouverent ſans valeur : ſes récoltes ſe faiſoient, ponr ainſi dire, dans la Grande-Bretagne, & y portoient tout l'argent de l'Etat.

En même tems que les Anglois ſont les nourriciers du Portugal, ils veulent encore en être les Facteurs. Aucune affaire ne ſe traite que par leur canal : ils ont tout envahi ; les Portugais ne ſont plus que les témoins oiſifs du grand commerce qui ſe fait dans ce Royaume. Les cargaiſons des flottes ſont à l'Angleterre : les richeſſes qu'elles rapportent à leur retour lui appartiennent.

Cette inaction du Portugal remonte plus haut, mais vient toujours des Anglois. Dans un traité qui s'étoit fait du tems de Cromwel, il étoit ſtipulé que l'Anglettere fourniroit le vêtement aux Portugais ; & dès lors il ne fut plus queſtion ni d'arts, ni d'induſtrie dans ce

pays. Insensiblement les anciennes manufactures se détruisirent ; l'émulation se relâcha, & bientôt elle fut anéantie. Les Anglois tenoient cette Monarchie par l'habillement comme par la nourriture : c'étoient comme deux ancres que ces Insulaires avoient jettées dans ce Royaume, pour le rendre entiérement dépendant. Aussi cet Etat, n'a-t-il plus par lui-même aucune voix délibérative : toutes ses résolutions sont dictées par le cabinet de Londres : les démarches de ses Ministres dans les Cours étrangeres lui sont, en quelque façon, prescrites par ceux de la Grande-Bretagne : il n'a plus ni armée de terre, ni armée de mer. « Reposez-vous sur nous, lui disent » les Anglois : fiez-vous à nos armées » navales : ne faites point la guerre ; » nous la ferons pour vous & pour » nous. Qu'avez-vous besoin de manufactures ? Nous vous donnerons le » produit des nôtres à meilleur marché, » que vous ne pourriez le fabriquer » vous-mêmes ».

L'épuisement des finances du Portugal est une suite nécessaire de cette léthargie. Il n'y a aujourd'hui, pour toute richesse dans le Royaume, que quinze millions tournois en especes : encore

ſomme exiſte-t-elle en partie en
ıonnoie d'argent, remplie d'allia-
ue les Etrangers ne peuvent point
er ; car ſans cela il ne reſteroit pas
ı dans toute l'étendue de cette Mo-
ie. Une choſe bien extraordinaire,
: vous aurez peine à croire, c'eſt
: Roi lui-même, ce poſſeſſeur des
d'or les plus abondantes, vient
runter quatre cent mille écus à
Confrérie, pour ſubvenir à ſes
ıs. Le compte de cet épuiſement
rſel eſt bien clair : les mines d'or
iſent annuellement environ ſoi-
millions ; & l'Etat en reçoit pour
ıte & dix en marchandiſes étran-
: il ſe rend donc tous les ans dé-
de dix millions. Depuis la décou-
des mines d'or, il eſt ſorti du Bré-
ıs de deux milliards quatre cens
ns. Ce capital immenſe a paſſé
ıe en entier en Angleterre : &
ır cette nouvelle richeſſe, qu'elle
lé le coloſſe de cette grandeur qui
nd aujourd'hui toutes les Nations.
lemandois à un Anglois, ce qu'é-
devenues ces ſommes exorbitan-
ır il eſt certain qu'elles n'exiſtent
ans la Grande-Bretagne. « C'eſt
iſément parce qu'elles n'exiſtent

» plus, me répondit-il, que notre » Royaume eſt aujourd'hui ſi floriſſant. » Elle nous ont procuré les moyens de » fournir de grands ſubſides, d'acheter » des alliances, d'entretenir de nom- » breuſes armées, de former une marine » redoutable, en un mot, de jouer un » des plus grands rôles dans l'Europe ».

Mon premier ſoin, après quelques jours de repos, fut de viſiter la ville de Lisbonne, & de prendre une connoiſſance générale de cette Capitale *. Sa ſituation ſur ſept montagnes au bord du Tage, eſt ce qui a donné lieu à ces alluſions de Rome à Lisbonne, que l'on rencontre ſi fréquemment dans les Auteurs Eſpagnols & Portugais. Au commencement de ce ſiecle, cette derniere ville, lorſqu'on y créa un Patriarche, fut diviſée en deux parties, ſous les noms d'Orientale & d'Occidentale. La premiere comprend le diſtrict de l'Archevêque; la ſeconde eſt plus immédiatement ſous la juriſdiction Patriarchale. Depuis ce partage, on eſt obligé, m'a-

* On prie le Lecteur d'obſerver qu'on parle ici de la ville de Lisbonne, telle qu'elle étoit en 1754, c'eſt-à-dire, avant le dernier tremblement de terre qui a détruit cette Capitale.

dit, ſous peine de nullité, de mar-
r dans tous les actes, la partie de
ille dans laquelle ces mêmes actes
été paſſés. Les Négocians exacts la
inguent également ſur les Lettres de
nge, & obſervent cette formalité
ues dans leurs lettres ordinaires.
e ſiege du Patriarche ſe tient dans la
elle du Roi. Les Chanoines y ſont
ſſés, mitrés, comme les Evêques.
cérémonies s'y font avec autant de
ité que de magnificence; & le Pré-
herche à imiter en tout la pompe,
at & la majeſté du Souverain Pon-
: il eſt, en un mot, le vrai ſinge du
e. Je ne finirois pas, ſi je voulois
orter tout ce que le feu Roi a fait à
onne pour l'établiſſement de cette
velle dignité. Les ornemens précieux
'argenterie conſacrés au ſervice di-
, ont emporté les richeſſes de plu-
rs flottes du Bréſil; cet entretien
te déja plus que toutes les troupes
Royaume. Les ſeuls Cardinaux man-
nt aux cérémonies de cette égliſe.
e Patriarche a aboli une partie des
erſtitions qui ſe pratiquoient en Por-
al avant ſon érection, & a réduit
ſque toutes les proceſſions à celle de
ête-Dieu, la plus ſuperbe, peut-

être, qui ſoit dans le monde chrétien. Les rues ſont tapiſſées des étoffes les plus précieuſes. On étale tout ce que la magnificence la plus ſomptueuſe peut imaginer de plus éclatant ; & lorſqu'on loue une maiſon, on a ſoin de ſtipuler dans le bail, que le Propriétaire ſera tenu de l'orner le jour de la Fête-Dieu. Ces mêmes rues ſont couvertes de damas pour les garantir du ſoleil. Une colonnade très-riche occupe toute l'étendue de la place du palais ; rien n'eſt oublié de tout ce qui peut contribuer à ſolemniſer avec éclat, ce jour conſacré à l'honneur du Corps de Jeſus-Chriſt.

La ſtatue de Saint George, montée ſur une grande haquenée blanche, ouvre la marche à trois heures du matin, au ſon des timbales, des trompettes & des cors de chaſſe de la Cour. Tous les chevaux du Roi, richement harnachés, ſuivent le Saint ; tous les Religieux s'y trouvent en corps ; tous les Chevaliers des Ordres en habit de cérémonie ; tous les Tribunaux ſupérieurs & inférieurs ; la Cour enfin, & tout ce qu'il y a de Grands dans le Royaume aſſiſtent à cette proceſſion. Les femmes paroiſſent aux fenêtres, ſans coëffe & ſans voile, & ne négligent rien, par les ornemens dont

ſe parent, pour attirer ſur elles les
ds des Spectateurs. Il eſt permis,
ur-là, ſans exciter la jalouſie des
is, & ſans crainte d'accident, de les
dérer avec attention. Les Moines
ut ſont ceux qui ſe font le plus
rquer par leur immodeſtie. Les
mes les couvrent de fleurs qu'elles
jettent des fenêtres, ce qui prouve
me liaiſon qu'ils entretiennent avec

es hommes doivent éviter de ſe
trer aux croiſées pendant la proceſ-
, ou ſe couvrir avec ſoin pour
re point apperçus. Il eſt ordinaire-
t plus de trois heures après midi,
que tout le monde eſt rentré dans
iſe. Il faut être alors très-circonſ-
a regarder les femmes; car les Ma-
e tiennent cachés pour épier juſ-
leurs moindres mouvemens; & mal-
à qui leur donne ſujet d'exercer les
geances uſitées dans ce pays contre
épouſe ſoupçonnée & un Amant té-
aire. On doit éviter auſſi de ſe pro-
er dans les rues après la proceſſion:
poliçons ſe tiennent aux fenêtres
des ſeringues, où il y a de l'huile
abîme les habits.

La ville de Lisbonne eſt conſidérable par ſa grandeur, ſon antiquité, la vaſte étendue de ſon port, & la beauté de ſes édifices. On y compte environ trente mille maiſons, quarante égliſes paroiſſiales, non-compris celles des monaſteres, vingt-ſix portes du côté du Tage, dix-ſept qui donnent ſur la campagne, vingt couvens d'hommes & dix-huit de femmes, où ſont renfermés quinze cents Moines & deux mille Religieuſes. Tous ces couvens ſont grands, bien bâtis, & richement ornés.

Parmi les égliſes les plus conſidérables, on remarque la Cathédrale, celle des Dominicains, Notre-Dame de Lorette, la Miſéricorde, Saint Paul, & Saint Roch. La Cathédrale, ſituée ſur une hauteur, eſt un bâtiment antique, ſombre, mais magnifique. Dans une châſſe fort riche, placée auprès du grand autel, repoſent les reliques de Saint Vincent, auquel l'égliſe eſt dédiée. On raconte que ce Martyr étant mort auprès du Cap qui porte ſon nom, ſon corps fut abandonné aux animaux de proie, avec défenſe de l'enterrer. Il arriva des corbeaux qui le garderent juſqu'à ce que de bonnes ames vinſſent l'inhumer. Lorſque les Maures furent chaſſés de Lisbonne,

Lisbonne, on déterra ſes oſſemens qu'on tranſporta en pompe dans la Cathédrale ; & pour conſerver la mémoire du bon office que lui avoient rendu les corbeaux, on en nourriſſoit continuellement deux dans l'enceinte de cette Métropole. On les y voyoit voler ſans qu'ils en ſortiſſent jamais ; & il y avoit des troncs deſtinés à recevoir les aumônes pour fournir à leur entretien. Cet uſage n'exiſte plus.

L'égliſe des Dominicains paſſe pour la plus belle de Lisbonne. On y remarque trois chapelles toutes brillantes de dorure depuis le pavé juſqu'à la voûte. Dans l'une eſt la généalogie de Notre-Seigneur en bas-reliefs, dans l'autre celle de Saint Dominique, & dans celle du milieu un grand crucifix entouré d'une grille d'argent. La plaie du côté eſt ouverte ; & le Saint Sacrement y eſt continuellement expoſé. La chapelle eſt éclairée par ſix grands cierges de cire blanche, & une multitude de lampes d'argent perpétuellement allumées. Sur le portail, on voit les noms & les têtes de tous les malheureux qui ont été brûlés par ordre de l'Inquiſition. Le couvent répond à la magnificence de l'égliſe. Les Religieux y ſont commodément logés,

& plus grandement qu'il ne convient à des Moines.

Près de là eſt le palais du Grand Inquiſiteur, où ſe tient le Tribunal ſuprême du Saint Office. Les Portugais l'appellent la Sainte Maiſon ; & c'eſt de ce lieu redoutable, que partent ces jugemens terribles, contre leſquels l'innocence même oſe à peine réclamer. Ce Conſeil eſt ſouverain ; & tous les autres Tribunaux de l'Inquiſition, ſoit du Portugal, ſoit des Indes, quoique ſouverains auſſi eux-mêmes, doivent lui rendre compte de leurs procédures toutes les fois qu'il l'exige.

Les Portugais ſont peu d'accord ſur la maniere dont s'eſt établi parmi eux ce fameux Tribunal. J'entendois, il y a quelques jours, pluſieurs Savans diſſerter ſur cette matiere, & lui aſſigner chacun une origine différente ; mais le tout ſe réduiſoit à deux opinions que je ſoumets à votre jugement. La premiere me parut être une de ces fables, auxquelles la crédulité des hommes ſert de paſſeport : la voici telle qu'elle m'a été préſentée.

« Un jeune homme de Cordoue, appellé Pierre Saavedra, poſſédoit non-» ſeulement une belle écriture, mais » encore le talent funeſte d'imiter toutes

ırtes de caracteres. Il penſa à l'em-
loyer à l'agrandiſſement de ſa for-
ıne ; & regardant comme au-deſ-
ɔus de lui les profits médiocres, il
ɔnçut de grandes vues, & forma de
aſtes projets. En contrefaiſant des
illets, des quittances de finance, des
édules ſur le tréſor royal, il en tira
: fortes ſommes, avec leſquelles il
la juſqu'à ſe procurer l'Ordre de
int Jacques, & une commanderie de
ois mille ducats de revenu.

Ces premiers ſuccès le porterent à
: plus grandes témérités ; & la ren-
ɔntre qu'il fit d'un Religieux chargé
un brevet apoſtolique pour le Roi
: Portugal, le conduiſit au précipice.
imagina d'imiter le caractere, la for-
ule & le ſtyle d'un Bref, & de pren-
·e la qualité de Nonce envoyé dans
Royaume, pour y établir l'Inqui-
ion. Ayant fabriqué ſes dépêches,
: raſſemblé tout l'argent qu'il avoit
cueilli de ſes précédentes friponne-
es, il ſe fit un equipage convenable,
entra en Portugal comme un Légat
: la Cour de Rome. Ses meſures
oient ſi bien priſes, & il fut ſi adroi-
ment jouer le rôle de Prelat, qu'il
.t reçu & traité comme Miniſtre du

» Saint-Siege. Cette comédie dura six » mois, pendant lesquels il établit un » Tribunal d'Inquisition à Lisbonne; » mais tout ce manege ayant été décou- » vert, quoique le Tribunal continuât » de subsister, on n'en saisit pas moins » l'Artisan de cette fourberie, qui fut » condamné aux galeres ».

Telle est l'histoire de la prétendue origine du Saint Office dans ce Royaume par Saavedra; & ce qui paroît avoir donné cours à cette fable, c'est la comédie d'un Bel-Esprit de la Cour, intitulée le *Faux Nonce*. Elle fut faite d'après une relation tirée d'un manuscrit de la bibliotheque de l'Escurial; « mais » ce manuscrit doit être regardé avec » d'autant plus de raison comme une » piece apocryphe, me dit un de nos » Savans, que les bulles apostoliques » qui ont été expédiées pour l'établisse- » ment du Saint Tribunal, se conservent » encore dans les bureaux de la Cour, » & dans les archives de la suprême In- » quisition ». Voici encore ce que ce même Savant me dit sur cette maniere, en prenant les choses dès leur origne.

« Lorsque les Juifs furent chassés d'Es- » pagne, l'an 1482, le Roi de Portugal » les toléra dans son Royaume; mais

» comme ils y professoient leur religion, » contre les défenses expresses de la » Cour, Sa Majesté pria le Souverain » Pontife de lui envoyer des Inquisi- » teurs, pour rechercher & punir les » coupables. C'est sous le regne de » Jean III, qu'arriva de Rome la Bulle » d'érection du Saint Office ; & Don » Diegue de Sylva, Franciscain, Evê- » que de Ceuta, & Confesseur du Roi, » occupa le premier la charge éminente » de Grand Inquisiteur ».

L'église de la Miséricorde est une des plus belles de cette Capitale. Elle est entretenue par une Confrairie de ce nom, composée de ce qu'il y a de plus distingué à Lisbonne. On y reçoit aussi toutes les personnes d'une condition honnête; & depuis le Bourgois jusqu'au Grand Seigneur, jusqu'aux Princes, jusqu'au Roi lui-même, nul ne dédaigne d'y être admis. Tous les ans les Confreres élisent entre eux un Président, appellé le *Pourvoyeur*, dont l'emploi, quoique très-onéreux, est néanmoins fort brigué. Quiconque en est pourvu, n'en est pas quitte, s'il veut l'exercer avec honneur, pour cent mille francs pendant l'année de son administration. Les autres Officiers se renouvellent aussi tous les ans le

jour de la Viſitation de la Sainte Vierge, qu'ils ont choiſi pour leur fête. Cette illuſtre & pieuſe Confrairie ſe dévoue uniquement au ſecours des malheureux, prend ſoin des affaires des veuves & des orphelins, adminiſtre leurs biens, fait élever de pauvres filles, parmi leſquelles beaucoup d'honnêtes gens viennent prendre des épouſes : c'eſt le moyen de ſe procurer des protecteurs. On contient ces filles dans la plus grande régularité; car ſi l'on remarque le moindre déréglement dans leurs mœurs, on les abandonne. Les Confreres ſe font auſſi un devoir d'aſſiſter les Priſonniers, s'emploient à procurer leur delivrance; & lorſqu'ils ſont condamnés à mort, ils les accompagnent au ſupplice, les conſolent, les exhortent à finir chrétiennement, & pourvoient à leur ſépulture. Leur charité s'étend auſſi ſur les morts, qu'ils enterrent à face découverte & en habit de Franciſcain; ils font dire tous les ans plus de dix mille meſſes dans leur égliſe, ou pour les Confreres décédés, ou pour le ſalut de ceux dont ils prenoient ſoin pendant leur vie, & qui ſubſiſtoient par leurs charités. Cet utile établiſſement s'eſt étendu dans les autres villes du Royaume, & dans tous les

menſe étendue de terrein, & eſt bordée d'une muraille à hauteur d'appui, qui regne dans tout cet eſpace. De ce lieu très-fréquenté, on découvre, d'un côté, les vaiſſeaux qui ſont à l'ancre, & de l'autre, le palais du Roi. Des édifices non moins vaſtes ſe préſentent à l'extrêmité oppoſée; & l'on voit d'aſſez belles maiſons dans l'enfoncement. C'eſt ſur cette place, que ſe donnent les charmans ſpectacles de l'Auto-da-Fé & du combat des taureaux; c'eſt là que, de ſes fenêtres, le Roi goûte, avec toute ſa Cour, le délicieux plaiſir de voir brûler des hommes & égorger des animaux.

Non loin de là, eſt le marché qu'on appelle la Riviere: on y vend le poiſſon, le gibier, la volaille, & toutes les denrées, excepté la viande de boucherie. Les Curieux ont remarqué qu'il entroit tous les jours, par la ſeule porte de Saint-Antoine, quinze cens bêtes chargées de farine & de fruits, plus de mille par la porte de Saint-Vincent, douze cens par celle de l'Eſpérance, & plus de neuf cens par la porte de Sainte-Croix.

Les boucheries ſont dans le voiſinage. On tue annuellement onze mille bœufs,

cent mille brebis, quinze ou vingt mille, tant chevres que boucs, dont les Portugais aiment la chair, l'odeur & le goût. L'impôt qu'on leve ſur tout ce bétail, ne s'afferme que cent mille écus par an. La viande eſt, en général, aſſez bonne, mais ſi mal coupée, que la vue en eſt dégoûtante.

A l'un des côtés de la place royale eſt l'hôtel-de-Ville, où s'aſſemblent les Magiſtrats municipaux & les Officiers de la Police. On y diſtribue tout le bled qui ſe conſomme dans Lisbonne; & lorſqu'il n'y eſt point abondant, on a ſoin d'obſerver l'égalité dans le partage, afin que perſonne n'ait à ſe plaindre.

Il y a d'autres places dans les divers quartiers de cette Capitale. Une des plus ſpacieuſes, qu'on nomme le Rouſſio, & ſur laquelle ſont bâtis quelques beaux palais, eſt formée en façon d'amphithéatre. Les ſamedis ont y tient une eſpece de foire; & en même tems on y voit des boutiques portatives, comme celles du Pont-Neuf à Paris, où l'on étale pluſieurs ſortes de marchandiſes.

Des ſept collines qui partagent la ville de Lisbonne, les plus conſidérables ſont Saint-George & Sainte-Cathe-

rine. Les autres ſe nomment Saint-Vincent, Saint-André, Sainte-Anne, Saint-Roch & les Saintes-Plaies. La plus haute eſt celle de Saint-George. C'eſt-là qu'eſt bâtie la citadelle, fermée d'une enceinte qui en fait comme une ville particuliere. On y trouve des rues, des égliſes, des jardins, & une place d'armes. Ce château commande Lisbonne, la tient en reſpect, & peut le foudroyer en cas de révolte. Il n'y a point ici d'autres fortifications. On avoit commencé quelques ouvrages, lorſqu'on craignoit l'invaſion des Eſpagnols, dont on venoit de ſecouer le joug; mais quand on eut fait la paix avec eux, on abandonna ces travaux. On n'y voit donc que la forteresſe dont je viens de parler: le reſte de la Ville eſt environné d'une ſimple enceinte de vieilles murailles, flanquées de ſoixante & dix tours élevées autrefois par les Maures. Derriere le château eſt placée l'égliſe des Auguſtins; on y remarque une croix d'or, garnie de pierreries, qui ſe porte en proceſſion dans les grandes fêtes.

La ville de Lisbonne eſt incommode, tant à cauſe des hauts & des bas, des monts & des vallées où elle eſt ſituée, que parce que les rues y ſont étroites

& mal-propres : on ne les nettoie guere que le jour de la Fête-Dieu. Dans un grand nombre de maiſons, il n'y a point de latrines : ce ſont des Négreſſes, qui, tous les matins, emportent les ordures ; ou, lorſqu'on voit un orage ſe former, on vuide les pots par les fenêtres ; ce qui rend les rues peu ſûres, ſur-tout pendant la nuit ; car outre le déſagrément de recevoir une pareille offrande, on court riſque encore d'être aſſommé par le vaſe même, qu'on jette ſouvent avec ce qu'il y a dedans. Ces jours derniers, un Anglois étant ſorti tard du palais, fut régalé de ce parfum par une des Dames d'honneur de la Reine.

Le climat de Lisbonne eſt d'une douceur charmante, le ciel clair & ſans nuages, & l'eau d'une bonté & d'un goût merveilleux. Auſſi les habitans y vivent-ils fort long-tems ; & les vieillards y conſervent une vigueur peu commune dans les autres pays. On y fait, en général, aſſez bonne chere avec l'excellente volaille d'Almentéjo, les délicieuſes perdrix & les lievres de Sétubal, les jambons ſucculens de Lamégo, & la viande de boucherie de la province d'Algarve, tous pays renommés pour

ces ſortes de productions & de denrées.

Pour achever de remplir cette lettre, je vous envoie le précis d'une converſation que j'ai eue ce matin avec un médecin Portugais. Elle n'a, à la vérité, aucun rapport avec les matieres précédentes ; mais je craindrois de l'oublier, ſi je différois de vous en faire le récit. Il étoit queſtion de l'état des ſciences & de la littérature dans ce Royaume ; & voici, en ſubſtance, ce que me diſoit ce médecin.

« L'univerſité de Coïmbre a fait infiniment d'honneur à notre Nation, » & a fourni des Profeſſeurs en théologie, en philoſophie, en juriſprudence, en médecine, à preſque toutes » les univerſités du monde. Il eſt vrai » que depuis long-tems elle ne produit » plus de ces hommes que l'Europe invitoit à venir l'éclairer. Comme partout la nouvelle philoſophie a porté » des coups mortels à la ſuperſtition & » à l'ignorance, les Profeſſeurs de Coïmbre, craignant qu'elle ne nuiſît à leurs » intérêts, ſe ſont efforcés de l'éloigner. » Il y a environ trente ans, qu'un de » nos Gentilhommes, nommé Mendoça, » doué d'un eſprit naturellement philoſophique, revint à Liſbonne, après

» avoir long-tems voyagé & acquis » beaucoup de lumieres. Mais ce Savant » s'étant aviſé de vouloir décréditer » Ariſtote, les Jéſuites ſe déclarerent » contre lui, & s'efforcerent de le faire » paſſer pour un homme qui avoit perdu » la raiſon.

» Le droit & la médecine ſont les » ſciences que les Portugais eſtiment » le plus, à cauſe des charges lucra- » tives que procure la qualité de » Docteur dans ces deux facultés; mais » la plupart ſont des ignorans, à qui la » vanité tient lieu de ſcience & de mé- » rite. Souvent, comme ils appartien- » nent à des familles en crédit, on les » préfere aux véritables Savans, qui ſe » trouvant pauvres & ſans appui, reſtent » preſque toujours dans l'obſcurité.

» C'eſt une choſe conſtante en Por- » tugal, que dans l'étude du droit & de » la médecine, les Juifs réuſſiſſent mieux » que les Chrétiens; mais comme ils » ne peuvent prétendre aux charges de » judicature, ils ſe font preſque tous » Médecins ou Avocats, & excellent » tellement dans ces deux profeſſions, » qu'ils ſupplantent ordinairement les » Chrétiens même les plus habiles. Auſſi, » dans les affaires importantes, ce ſont

Juifs qui ont toute la confiance, ne tardent pas à s'y enrichir; mais ſqu'ils ſont parvenus à une cerne opulence, ils quittent le pays, vont s'établir en Hollande ou en ıgleterre, pour y jouir tranquillement du fruit de leurs travaux. Ceux i, par intérêt ou par amour de la trie, s'obſtinent à demeurer en Porgal, y deviennent tôt ou tard les ctimes de la ſuperſtition & du fanaıme.

Il n'y a pas trente ans, que nos ›rtugais auroient lapidé un homme ıi auroit oſé ſoutenir le mouvement : la terre. Il y a moins de tems ıcore, que lorſque nos Archevêıes faiſoient la viſite de leur diocèſe, : peuple aſſemblé pour les recevoir, ıantoit devant eux un cantique, ont le refrain étoit : Bénite ſoit la ·ès-ſainte Trinité, ſœur de la Vierge ſarie.

» On ne ſauroit refuſer à mes Comatriotes un don qu'ils tiennent de : nature, celui de l'éloquence; ıais ſi nous avons de bons Préicateurs, combien d'autres deſonorent la chaire, par le genre ıuvage & grotcſque, que notre

» igorance les force d'adopter ? Un » Portugais, chargé de faire le pané- » gyrique de ſaint François d'Aſſiſe, » eſt obligé de prouver que François » eſt le plus grand de tous les Saints, » qu'il égale, & ſupaſſe même Jeſus- » Chriſt. Mais ſi ce même Orateur prê- » che le lendemain la fête de ſaint Jean » de Dieu, à moins que de vouloir » être ſifflé de ſon auditoire, le même » peut-être que celui de la veille, il ſe » trouve dans la néceſſité de prouver » que le Patron du jour l'emporte ſur » les autres Saints.

» Comme notre langue a naturelle- » ment beaucoup de dignité, elle en » eſt d'autant plus propre au genre » hiſtorique, & fournit abondamment » au récit des grands événemens & » des belles actions. Il y a une Aca- » démie d'hiſtoire, établie à Lisbonne » par le feu Roi; mais ſes membres n'ont » publié juſqu'ici aucune production qui » ſoit connue hors du Portugal. Les pre- » miers Académiciens, nommés par le » Prince pour réformer notre ancienne » hiſtoire & compoſer la nouvelle, » étoient certainement les Sujets les plus » capables que Sa Majeſté pût choiſir, » pour remplir la deviſe, *Reſtituet omnia*,

» qu'elle avoit donnée elle-même à l'A-
» cadémie ; mais le moyen d'en venir à
» bout ? Ils n'oſoient rompre en viſiere
» aux Inquiſiteurs Académiciens ; &
» comme ils étoient encore moins d'hu-
» meur à leur ſacrifier la vérité, le corps
» d'Hiſtoire Générale du Royaume a été
» retardé juſqu'ici, & peut-être ne pa-
» roîtra-t-il jamais.

» Le Poëme Epique du Camoëns, ſi
» connu dans le monde ſavant, prouve
» le mérite de notre langue, & ſon apti-
» tude pour la poéſie, lorſqu'elle eſt em-
» ployée par d'habiles mains. Les Por-
» tugais ſont Poëtes naturellement, &
» ne ſauroient ſe paſſer de quelques
» Académies particulieres, pour don-
» ner de l'exercice à leur verve. On ſe
» ſouvient encore des noms de celles
» que différentes perſonnes avoient éta-
» blies à Lisbonne : les *Singulares*, les
» *Generoſos*, les *Anonymos*, les *Inſtan-*
» taneos, les *Applicados*, les *Eſtudioſos*,
» & mille autres, qui toutes ont diſpa-
» ru, ſans que le Public en ait tiré au-
» cun avantage. Leurs Membres n'étoient
» occupés qu'à ſe donner des éloges ré-
» ciproques, ou à ſe déchirer par des
» ſatyres.

» Malgré le penchant naturel des

» Portugais pour la poéſie, ils n'ont
» preſque point de bons ouvrages de
» théatre. Auſſi ne joue-t-on guere ici
» que des pieces traduites de l'Eſpagnol;
» & ce n'a été que par ordre du Roi
» regnant, que l'on a établi un opéra à
» Lisbonne. On prétend que, pour la
» régularité & la magnificence, ce théa-
» tre ne le cede point aux plus belles
» ſalles de ſpectacle de l'Europe: mais
» nous manquons de bonnes pieces,
» bien différens, m'a-t-on dit, de vous
» autres François, qui avez des chefs-
» d'œuvre & point de théatres.

» Le nôtre paſſe conſtamment pour
» un des plus grands & des plus beaux
» édifices de ce genre *; mais on y joue
» ſi rarement, qu'en comparant le nom-
» bre des repréſentations avec l'argent
» qu'il a coûté, il n'y en a pas une qui,
» juſqu'à préſent, ne revienne à un mil-
» lion. Un de nos Poëtes, qui entend
» votre langue & écrit aſſez bien dans la
» nôtre, avoit entrepris d'y faire jouer
» une de vos tragédies, dont le ſujet eſt
» tiré de notre Hiſtoire. En traduiſant
» *Inès*, il en avoit changé la diſpoſition,

*Il a été totalement renverſé par le dernier tremblement de terre.

» &

& la ramenoit à la vérité des faits, telle qu'elle ſe trouve conſacrée dans les annales Luſitaniennes.

» La fin tragique d'Inès de Caſtro eſt un des événemens les plus intéreſſans de l'Hiſtoire de Portugal. Comme vous devez avoir vu ſouvent cette Amante infortunée reparoître ſur votre thréâtre, peut-être ne ſerez-vous pas fâchée de ſavoir ſes aventures : quand ce ne ſeroit que pour obſerver en quoi l'Auteur François s'eſt écarté, dans ſa tragédie, de la vérité hiſtorique.

» Don Pedre, Infant de Portugal, après la mort de Conſtance ſa premiere femme, devint amoureux d'Inès, fille d'un Seigneur Caſtillan. Il l'épouſa en ſecret, & en eut pluſieurs enfans. Les Seigneurs Portugais, jaloux du crédit que les Parens d'Inès avoient à la Cour, repréſenterent au Roi Alphonſe, pere de Don Pedre, qu'il étoit à craindre que cette jeune Epouſe n'entreprît de faire regner ſes enfans au préjudice de ceux de Conſtance. Sur cet avis, Alphonſe mande l'Infant, pour ſavoir de lui s'il eſt vrai qu'il ſoit marié, comme on le lui aſſure. L'Infant ſoutient conſtamment qu'Inès n'eſt que ſa Maîtreſſe ; le Roi le preſſe

» de la quitter & de ſe remarier. Don
» Pedre allegue différens prétextes. Al-
» phonſe veut ſuivre le conſeil qu'on lui
» a donné de faire mourir Inès. Celle-ci
» en eſt inſtruite; elle ſe flatte que la
» voix de ſes enfans, petits-fils du Roi,
» pourra le toucher. Elle va avec eux ſe
» proſterner à ſes pieds: & verſant un
» torrent de larmes, elle le ſupplie d'a-
» voir pitié d'elle, & des fruits malheu-
» reux de ſon mariage & de ſon amour.
» Le Roi eſt attendri; mais les Courti-
» ſans reviennent à la charge, & déter-
» minent ce foible Monarque à prenon-
» cer l'arrêt funeſte. Ils ſe chargent mê-
» me de l'exécution, & poignardent Inès
» dans un couvent où elle s'étoit retirée.

» Don Pedre attendit la mort d'Al-
» phonſe, qui arriva cinq ans après,
» pour ſe venger des infames Meur-
» triers de ſa chere Inès. Pierre Coello
» eut le cœur arraché par le ſein, & Al-
» var Conçalès par les épaules. Don Pe-
» dre aſſiſta lui-méme à cette barbare
» exécution; & furieux de voir que la
» violence des tourmens ne leur arra-
» choit pas un ſoupir, il prit un fouet,
» & en frappa Coello au viſage. Coello
» regarda le Roi avec des yeux enflam-
» més de colere, & fit à ce Prince les re-

» proches les plus ſanglans ; mais Don » Pedre aveuglé par la vengeance, dit » à un de ſes Officiers : apportez du » vinaigre & de l'ail à ce lapin écorché ».

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 20 Mars 1754.

LETTRE CLXXXVIII.

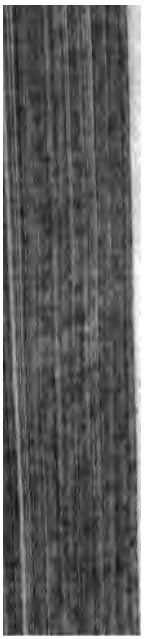
SUITE DU PORTUGAL.

JUSQU'ICI, Madame, je n'ai pour ainſi dire, fait mention que des rues, des maiſons, des palais, des places, des égliſes, des couvens de Lisbonne ; il faut dire auſſi un mot des loix, des mœurs, des uſages de ſes Habitans.

A juger d'eux par ce que j'ai vu depuis le peu de tems que je les connois, je les crois jaloux, vindicatifs, diſſimulés, vains, railleurs, & ſurtout préſomptueux ſans ſujet, n'ayant, ſi l'on excepte les Gens de condition, que des connoiſſances très-bornées, & une éducation très-médiocre. A peine ont-ils l'uſage de la lecture ; & tous leurs voyages ſe réduiſent à quelques courſes qu'ils font au Bréſil, en Afrique & aux Indes orientales, d'où ils rapportent des mœurs encore plus groſſieres que celles de leur pays. Ces défauts ſont balancés par quelques bonnes qualités : ils ont, avec beaucoup de vivacité & de pénétration, un amour

ſingulier pour leur Prince, & paroiſſent tellement attachés à leurs uſages, que tout ce qui eſt étranger leur déplait & les révolte. Ils ſont fidelles, ſecrets, amis généreux, ſobres, charitables, adonnés aux pratiques de la Religion, mais plus ſuperſtitieux que dévots. Tout eſt prodige, tout eſt miracle parmi eux; & le ciel, ſi on les en croit, ne manque jamais de ſe déclarer en leur faveur d'une façon particuliere. Ils aiment à s'habiller magnifiquement, & principalement les femmes, dont les unes ſe mettent à la Françoiſe, les autres en Amazones, ou dans une diverſité d'autres goûts riches & galans. La bonté du climat & la douceur de la vie rendent les Portugais pareſſeux. Ils travaillent peu, & ſe bornent à une fortune médiocre. J'ajouterois, pour dernier trait de leur caractere, leur haine implacable & leur ſouverain mépris pour les Eſpagnols, ſi la double alliance qui unit ces deux Puiſſances depuis environ un demi-ſiecle, ne rendoit aujourd'hui ce ſentiment moins général.

Il eſt peu de Nations qui aient pouſſé le commerce plus loin, ni qui l'aient ſoutenu avec plus de réputation que les Portugais. Devenus Sujets du Roi



Brésil leur fut enlevé ; con
perdirent leurs conquêtes a
orientales ; comment, après
années de servitude, ils rentr
leurs premiers droits. Mais
fatal à leur commerce étoit f
quoiqu'ils aient repris cette
l'Amérique, celui des grande
s'est jamais relevé. Celui n
s'exerce aujourd'hui à Lisbo
médiocre en comparaison de
négoce qui se faisoit dans cette
lorsque toutes les richesses du
sique, de l'Arabie, des Etats d
des côtes de l'Inde, de la C
Japon, &c, venoient se raf
Goa, & arrivoient à Lisbon
flottes nombreuses, pour y
tribuées chez toutes les N
l'Europe. Le commerce, tel

Catholiques vivent sous la protection de la France ; les Calvinistes, sous celle de la Hollande & de l'Angleterre.

L'autorité du Souverain est absolue en Portugal : le Roi se sert de l'inquisition, comme du plus sûr instrument de la politique. Ce tribunal ne fait rien sans l'aveu du Monarque. Tout son pouvoir se borne à réprimer les blasphêmes, la polygamie, le péché contre nature, & sur-tout à inquiéter les Juifs, pour en tirer beaucoup d'argent. Le feu Roi, Jean V, a mis des bornes à sa puissance ; & cette réforme n'est pas une des actions les moins glorieuses de son regne. La mémoire de ce Prince est encore gravée dans le cœur de ses peuples ; & ce qu'on raconte de son administration, pourra vous faire connoître une partie de ce qui se passe à la Cour de Lisbonne.

Ce Monarque avoit confié son autorité à un Ministre qui, sous le nom de Secrétaire d'Etat, donnoit tous les jours audience au Public. Les personnes de distinction se tenoient dans les deux salles qui précédoient son cabinet : & là chacun pouvoit lui parler aussi long-tems que ses affaires l'exigeoient. On ouvroit ensuite la porte qui communique au pas-

ſage du Palais, dont toutes les avenues étoient remplies de monde. Les uns retenoient le Miniſtre par ſon manteau, les autres par la manche de ſon habit, ou par ſa grande épée à la Portugaiſe. Il répondoit à tous d'une maniere gracieuſe, prévenoit les perſonnes de conſidération qu'il appercevoit ſur ſon chemin; & tiraillé de tous côtés, il ſe rendoit enfin chez le Roi. Cette marche pénible duroit quelquefois une heure entiere; & le Miniſtre ne commençoit à reſpirer, que lorſqu'il arrivoit à la ſalle des Gentilhommes. C'eſt dans ce lieu que la Nobleſſe, qui avoit à lui parler, l'attendoit debout; car il n'y a ni chaiſes, ni tabourets, ni aucune eſpece de ſieges dans les appartemens de Sa Majeſté. Perſonne ne peut s'y aſſeoir, pas même le Secrétaire d'Etat, qui écrivoit à genoux, en préſence de ſon Maître.

Lorſque ce Miniſtre avoit fini ſon travail, il retournoit chez lui avec le même cortege, diſant à chacun ce que le Prince avoit décidé à ſon ſujet. Il parloit aux uns à haute voix, aux autres en particulier; & comme il étoit impoſſible que tout le monde fût ſatisfait, il arrivoit quelquefois que des gens emportés & violens, & ſur-tout des fem-

mes mécontentes, le chargeoient d'injures atroces. Il y en avoit même qui portoient la fureur juſqu'à le menacer de l'aſſaſſiner. « Ne vous en aviſez pas, » répondoit-il en ſouriant ; car le Roi » vous feroit pendre : & d'ailleurs vous » perdriez un homme qui ne cherche » qu'à vous obliger lorſqu'il dépend de » lui de le faire ». Ces mêmes perſonnes, touchées de repentir, ſe jettoient à ſes pieds ; il les embraſſoit comme ſes enfans, & obtenoit du Prince une partie de leurs demandes.

Le Monarque donnoit lui même ſes audiences trois fois par ſemaine ; le ſamedi à la Nobleſſe, qui avoit alors l'honneur de parler debout à Sa Majeſté ; les autres jours, tout le monde indifféremment étoit admis. Il étoit permis à chaque particulier d'approcher du Trône, de remettre ſon placet au Souverain, & de l'entretenir de ſes affaires. L'audience commençoit par les hommes & finiſſoit par les femmes. Le Prince, aſſis ſous un dais, s'appuyoit contre une table, ſur laquelle étoit une corbeille pleine de pieces d'or, dont Sa Majeſté gratifioit ceux qui ſe trouvoient dans le beſoin. L'Huiſſier de la Chambre faiſoit entrer, dix à dix, les perſonnes qui ſe préſen-

toient ; & le Roi voulant que ſes ordres fuſſent promptement exécutés, appelloit un des Grands de l'Etat, qu'il chargeoit de la commiſſion. Il en uſoit ainſi, pour l'ordinaire, lorſqu'il s'agiſſoit de châtier des Maris, dont les Femmes venoient ſe plaindre ; lorſqu'il étoit queſtion de punir des Enfans rebelles, ou de prévenir un enlevement. Ces audiences faiſoient trembler les Epoux pervers, les Fils ingrats, les Amans audacieux, les Filles paſſionnées, &, en général, tous ceux dont la conduite étoit répréhenſible. Les Miniſtres eux-même n'étoient pas exempts de crainte ; car le Roi, inſtruit de tout ce qui ſe paſſoit dans ſon Royaume, parce que chacun avoit la liberté de l'en informer, les contenoit dans le devoir.

Les Mémoires qu'on préſentoit au Monarque, étoient renfermés dans un ſac de velours ou de maroquin, qui ne s'ouvroit que lorſqu'il plaiſoit à Sa Majeſté d'en ordonner l'examen en ſa préſence. S'il s'agiſſoit d'une affaire ſecrette, elle mettoit dans ſa poche le placet qu'elle liſoit en particulier, & faiſoit enſuite ſavoir ſes volontés à la perſonne intéreſſée.

Les Dames Portugaiſes, quand elle

ient à l'audience, avoient des eſpe-
de mantes ou de domino, qui em-
hoient qu'on ne les reconnût. Mais
qu'elles étoient aux pieds du Roi,
pour ainſi dire, entre ſes genoux,
ſe découvroient, & laiſſoient voir
beautés, auxquelles le galant Mo-
que ne paroiſſoit pas inſenſible. Ce-
dant il conſervoit une gravité ma-
ieuſe, accompagnée d'un air de
té, qui donnoit de l'aſſurance à la
oliante. Les Etrangers, dans la ſeule
ntion de le voir de plus près, ve-
ent ſouvent à ces audiences, où on
parle à genoux; & quoique la plu-
: n'euſſent rien de particulier ni d'eſ-
iel à lui dire, ils n'en étoient pas
ns bien reçus.

On dit, mais je ne garantis pas le fait,
ſi un Seigneur Portugais avoit com-
quelque violence, la Nobleſſe y étant
ſujette avant le regne de ce Prince,
Majeſté le faiſoit appeller dans ſa
nbre, & ordonnoit qu'on lui don-
la baſtonnade. Cette punition, en
ge parmi les Maures, avertiſſoit le
ipable, qu'à la premiere rechûte il
oit s'attendre à être exilé dans quel-
château des côtes de Moſembique
de Guinée, des Indes orientales ou

du Bréſil. Là, ces Seigneurs étoient obligés de ſervir en qualité de ſimples ſoldats ; & c'eſt l'unique moyen que ce Prince crût devoir employer, pour réprimer l'audace de ſa Nobleſſe. Les uns enlevoient de force les effets des Marchands, & ne les payoient qu'à coups de bâton ou de poignard ; les autres raviſſoient leurs filles & leurs femmes, ſans aucun reſpect, ni pour la décence, ni pour le ſacrement. Aujourd'hui que ces abus n'ont plus lieu ; qu'un Créancier peut demander ce qui lui eſt dû, ſans craindre d'être ni aſſaſſiné ni maltraité, les Filles ſont plus en ſûreté, & les Maris plus tranquilles.

Ce Prince qui ſavoit ainſi ſe faire reſpecter des Grands, étoit également chéri & adoré de ſon Peuple. Il diſoit, en parlant des premiers : « mon grand-» pere les craignoit, mon pere les ai-» moit ; & moi, je ne les aime ni ne les » crains ». Avant ſon avénement à la Couronne, la police étoit ſi mal obſervée dans les rues de Lisbonne, qu'on n'y étoit point en ſûreté de ſa vie pendant la nuit. Aujourd'hui on y marche avec beaucoup plus de ſécurité ; & l'on y eſt tout au plus expoſé à perdre ſon chapeau, que le Voleur porte impudem-

ment ſur la place pour le vendre le lendemain, ſans même ſe donner la peine de le déguiſer.

Ayant appris qu'on ſe préparoit à donner au Peuple le divertiſſement de l'Auto-da-Fé, je me rendis à cette fête, que les Portugais voient avec tant de plaiſir. Il eſt libre aux femmes ce jour-là, comme à la Fête-Dieu, de paroître aux fenêtres, ornées de toute leur parure. J'eus la permiſſion d'entrer dans le palais du Saint-Office, où je vis bien des choſes propres à rectifier les fauſſes idées des Etrangers ſur l'état actuel de ce Tribunal.

Le Roi étant arrivé, la proceſſion dirigea ſa marche vers l'égliſe de Saint Dominique, où ſe lit le procès des Criminels. J'admirai la bonté de ce Prince, qui voulut bien parler lui-même aux coupables, & les exhorter au repentir. Parmi ces Malheureux, étoit un Prêtre du Bréſil, qui avoit embraſſé le judaïſme, & s'étoit fait circoncire. Sa Majeſté le preſſa de reprendre ſes premiers ſentimens de religion, &, par ſon retour au chriſtianiſme, de ſe ſouſtraire au ſupplice qu'il alloit ſubir dans les flammes. Elle employa les expreſſions les plus touchantes, pour vaincre l'obſtina-

tion de ce Prêtre apoſtat ; elle l'aſſura de ſa protection, & lui promit une penſion pour le faire ſubſiſter, ſi, revenu à lui-même, il rentroit dans le giron de l'Egliſe. Les Aſſiſtans furent attendris des bontés du Monarque pour ce Miſérable, qui aima mieux ſe laiſſer brûler, que de renoncer à ſon judaïſme. Quoiqu'âgé de plus de ſoixante ans, il ne témoigna ni crainte ni foibleſſe, & ne daigna pas répondre un mot aux remontrances des Moines, qui lui crioient de ſe convertir. Avant que de le brûler, on lui arracha la peau des doigts qui avoient touché la Sainte-Hoſtie. Il ſouffrit ce tourment & celui du feu, ſans dire autre choſe, ſinon qu'il étoit bein honteux, bien infame, de traiter ainſi un homme, qui mouroit pour ſoutenir l'exiſtence d'un ſeul Dieu. Il ſembla d'abord vouloir éloigner les flammes avec ſon mouchoir ; mais le mouchoir ayant pris feu, ce Malheureux perdit connoiſſance, & fut bientôt réduit en cendres. Les Juifs tirerent avantage de cette conſtance ; & les Prêtres catholiques en parurent humiliés.

Le Roi parla à d'autres Criminels avec les mêmes expreſſions de bonté & de douceur : ils reconnurent leurs fautes, &

implorerent la clémence de Sa Majeſté qui leur fit grace. Pour l'ordinaire, les Juifs ne s'avouent coupables, que lorſque, dans l'Egliſe de Saint Dominique, à la lecture des pieces du procès, ils voient leurs femmes ou leurs enfans dans le nombre de ceux qui ont confeſſé d'avoir judaïſé. Comme ils ont aſſiſté avec eux à ces cérémonies illicites, ils ne doutent pas qu'on n'ait des preuves ſuffiſantes pour les convaincre; alors ils demandent grace publiquement au Saint-Office.

Ce jour là, les rues ſont bordées de ſoldats, tant pour la ſûreté publique, que pour prévenir les déſordres que les Juifs cachés pourroient cauſer dans la ville. Il importe ſur-tout aux Etrangers de ne proférer aucune parole qui puiſſe ſcandaliſer la ſuperſtition des Portugais. Ils doivent être bien ſûrs des gens avec qui ils ſe trouvent; car, à la vue de cet appareil, le peuple de Lisbonne n'eſt pas moins animé pour la gloire de l'Inquiſition, que l'étoient anciennement les Bacchantes pour l'honneur de leur Dieu. Un Anglois, un Hollandois, qui paſſeroit au travers de la foule, ſeroit accablé d'injures par la populace. « Voyez-le, diroit-elle, ce Mécréant,

» cet Hérétique ! Il mériteroit bien d'ê-
» tre auſſi lui-même affublé de la fatale
» cimare ». Enſuite elle donne mille malédictions aux Malheureux qu'on va brûler, & ſi elle s'apperçoit que quelque ſpectateur en ait l'air affligé, « ſans
» doute, lui dit-elle, que vous plaignez
» votre frere, votre ami que l'on con-
» duit à l'échafaud ». Puis pénétrée de zele à la vue des Criminels expirans, elle s'écrie, les mains jointes, & les yeux dévotement tournés vers le ciel : » Dieu !
» quelle grande clémence ! Bénies ſoient
» à jamais les bontés du Saint-Office » ! Pour ne pas s'expoſer aux inſultes de cette canaille, il convient de ſe mettre ſeul à une fenêtre, & d'avoir entre les mains la feuille imprimée qui contient les noms, les crimes, la ſentence & le ſupplice de ceux qu'on va exécuter. En s'occupant de cette lecture, on ne craint point de commettre d'indiſcrétion par des queſtions ou inutiles ou dangereuſes.

Une des fautes que punit l'Inquiſition avec le plus de ſévérité, eſt l'exercice de la religion judaïque, défendu par les loix du pays. Il y a pourtant beaucoup de Juifs en Portugal : mais ils s'y tiennent cachés, & ne ſe font connoître

eux, que par des ſignes de con-
on, comme, chez nous, les Francs-
ns.
uand on dit que l'Inquiſition s'em-
lu bien de ceux qui ont le malheur
er dans ſes cachots, ce propos a
n d'éclairciſſement; & voici com-
il doit s'entendre. Les crimes du
t de ce Tribunal, ſont en même
une violation des loix fondamen-
de l'Etat; & les perſonnes qui s'en
nt coupables, encourent la con-
ion de leurs biens, comme en Fran-
uand on eſt condamné à des peines
les. C'eſt au Roi qu'appartiennent
ens confiſqués; mais l'Inquiſition
l, ſur cet argent, l'entretien des
nniers, ſouvent très-nombreux,
nt elle a le plus grand ſoin. Ce qui
, rentre dans les coffres de Sa Ma-
à moins qu'elle ne juge à propos
gratifier ſes Officiers, ſes Miniſtres,
s Favoris.
s réjouiſſances de l'Auto-da-Fé, les
ſſions de la Fête-Dieu, les maſca-
du Carême tiennent ici lieu de
ival : on n'en connoît point d'au-
Lisbonne. Les femmes ont la liber-
ndant la ſemaine ſainte, de courir
it, couvertes de mantes noires,

tandis que les Galans, déguisés sous le même habillement, se mêlant avec elles dans la foule, causent des peines cruelles aux Maris. En vain ces derniers font accompagner leurs Epouses par des Négresses qui veillent sur leur conduite: la fidélité de ces esclaves n'est point à l'épreuve de la séduction: elles sont même les premieres à prévenir leurs Maîtresses, à servir leurs amours, à leur faciliter des rendez-vous dans les maisons même de leurs Amans.

Le commerce des femmes est aussi gênant que difficile en Portugal. On est persuadé qu'un homme ne peut se trouver seul avec elles, sans leur faire quelque violence. Pour être admis à leur société, il faut leur témoigner autant d'indifférence que d'éloignement pour la galanterie; se faire une bonne réputation sur cet article délicat; & lorsqu'il paroît qu'on ne les aime ni qu'on ne les recherche, c'est alors qu'on peut entretenir avec elles des liaisons. On paie cher, à la vérité, la curiosité de les voir, par le cérémonial ridicule qu'on y observe. Si l'on obtient la permission d'entrer dans leur appartement, on les trouve à terre assises sur une natte, à l'extrêmité de laquelle les hommes leur

parlent à quinze pieds de distance. Les Moines ont seuls le droit de se mettre sur des chaises à côté d'elles, tandis qu'un homme du monde, un honnête homme n'ose en approcher. Souvent un Religieux, sous prétexte de confession, s'introduit dans la maison de ses Pénitentes, & s'enferme avec elles, du consentement du Mari, pour être plus à portée, dans un cas pressant, de leur administrer les secours spirituels.

Comment concilier cet excès de confiance pour les Moines, avec ce qu'on dit de leur incontinence ? Pourvu qu'ils abandonnent, au profit du couvent, leur portion ordinaire de nourriture, on leur permet, dit-on, de s'absenter du monastere, de courir les aventures, & de coucher même, sans façon, dans les lieux de débauche. On raconte que Don Pedre, Prédécesseur du feu Roi, visitant ces maisons de plaisir, trouva, parmi une troupe de Négresses nues, un Religieux qui passoit pour un saint. Le Monarque indigné de voir, en pareille compagnie, un homme de sa réputation & de son caractere, lui fit couper le nez & les oreilles, & le renvoya dans son couvent. Le lendemain, ce Prince se rendit lui-même au monastere, où tous les

Moines, rangés en haie, vinrent, ſelon l'uſage, recevoir Sa Majeſté. Le Roi n'y voyant pas le Saint en queſtion, en demanda des nouvelles au Supérieur, fit l'éloge de ſon mérite & de ſa vertu, & témoigna le plus grand empreſſement de le voir. Le Supérieur allégua divers prétextes, pour excuſer l'abſence de ſon Religieux. Le Roi inſiſta; il fallut obéir. Le Moine parut tout défiguré; & le Prince, après avoir joui cruellement de ſa confuſion, lui fit, en préſence de toute la Communauté qui l'écoutoit à genoux, une ſévere réprimande.

Après la fête de l'Auto-da-Fé, dont vous avez vu les Portugais ſi amoureux, leur divertiſſement principal eſt la courſe du taureau. Il y a peu de villes dans le Royaume, qui n'ait une place deſtinée à ce ſpectacle; & il n'eſt pas, juſqu'aux Payſans, qui, dans les villages même, n'en faſſent leur amuſement. On s'y rend de plus de douze lieues à la ronde, lorſqu'il ſe donne dans les villes capitales. Ne vous figurez pas de ces jeux dégoutans, comme on en voit ſi ſouvent à Paris, où un Taureau eſt aſſailli & déchiré par une troupe de Dogues; mais de ces combats, où un homme vêtu & armé à la légere, oſe atta-

quer ſeul un de ces animaux en fureur, & le laiſſe, pour l'ordinaire, mort ſur la place.

Lorſque la Cour a determiné le jour de cette fête à Lisbonne, on la publie avec éclat; & dès ce moment, une réjouiſſance univerſelle regne dans toute la ville. On entend de tous côtés des concerts de muſique; & ce tems eſt tellement conſacré à la joie, qu'on ſe livre à toute ſorte de bouffonneries: on va même juſqu'à ſe dire de ces injures atroces, qui, dans toute autre occaſion, ſeroient repouſſées par le poignard.

La veille de ce jour ſi deſiré, tout le monde ſe promene dans la place royale pour contempler les préparatifs du combat. La façade du palais eſt bordée d'un amphithéatre; & au-deſſus on conſtruit des balcons qui répondent aux fenêtres, par leſquelles ont y entre des appartemens. Celui du Roi occupe le centre ſous un dais ſuperbe; & les perſonnes que Sa Majeſté juge à propos d'admettre auprès d'elle, trouvent des places à ces fenêtres. On loue fort cher celles de l'amphithéatre; & l'argent qu'on en retire, ſert à payer les dépenſes de la fête. Les Galans de Lisbonne font les derniers efforts pour y placer leurs Maîtreſſes,

leur offrir la collation; & tel qui n'a chez lui ni pain ni argent, engage tout ce qu'il poſſede pour ne manquer, ce jour-là, ni à ſon plaiſir ni à ſon amour.

Outre ces premieres places, on voit un monde infini aux portes des maiſons, aux fenêtres, & ſur les échafauds dreſſés dans les rues voiſines. Les divers rangs de balcons qui, de tous côtés, environnent l'Arène, ſont tendus de magnifiques tapis, & occupés par ce qu'il y a de plus grand & de plus diſtingué en Portugal. A la droite de celui du Roi, ſont les membres des divers Conſeils; on les reconnoît à leurs armes brodées ſur des étoffes d'or & de ſoie. De l'autre côté, on apperçoit le Corps de ville & les Magiſtrats, chacun ſelon ſon rang & ſa dignité. Les Ambaſſadeurs ſont en face de Sa Majeſté. Le reſte des loges eſt loué à divers Particuliers à un prix exceſſif. La vue de tant de monde raſſemblé, celle des Dames ſur-tout, ornées de leurs pierreries, a quelque choſe de frappant. Comme elles ſont très-curieuſes de fleurs & de dorure, & qu'elles ſe coëffent toutes en cheveux, il ſeroit difficile de rien imaginer de plus galant ni de plus riche. Elles paroiſſent à découvert, chargées de ce

qu'elles ont de plus brillant, & n'oublient rien de ce qui peut relever l'éclat de leur beauté & de leur parure.

Dès que le Prince ſe montre à ſon balcon, & que la fête commence, les Hallebardiers s'avancent dans le milieu de la place pour écarter le Peuple, & le faire ranger ſur les échafauds. Ils vont enſuite ſe mettre ſur une même ligne au-deſſous de la loge du Monarque; & alors on voit paroître deux compagnies de jeunes gens en uniforme de taffetas rouge, portant des vaſes remplis d'eau, dont ils arroſent le lieu du combat. Après eux, arrive le Corps de Juſtice, accompagné de ſes Alguaſils, pour empêcher qu'il ne s'y commette du déſordre. Ceux-ci ſe rangent les uns contre les autres, & ſe tiennent fort ſerrés; car n'ayant de leur côté ni échafauds ni barrieres, ſi un taureau vient à eux, il ne leur eſt pas permis de reculer: toute leur reſſource eſt dans la pointe de leurs hallebardes, qu'ils préſentent à l'animal en fureur; & s'ils le tuent, on leur en abandonne le profit.

Les Taureadores, c'eſt-à-dire, les Cavaliers qui doivent entrer en lice avec les taureaux, arrivent les derniers au ſon d'une muſique guerriere, & ſuivis

de gens à livrée, qui portent leurs lances. Ceux-ci ne quittent jamais leur Chevalier, ſe tiennent à ſes côtés, & doivent le ſecourir, en cas que le cheval s'abbatre, ou ſoit bleſſé par le taureau. Les Combattans nobles ſont vêtus magnifiquement, & coëffés d'un chapeau garni de hautes plumes, très-éclatantes. Leur arme eſt une lance armée d'un fer fort aigu, avec laquelle il eſt de leur honneur de tuer l'animal, ſoit en la lui plongeant dans la gorge, ſoit en lui perçant le cœur. On a ſoin, pour ces ſortes de fêtes, de faire venir les taureaux les plus ſauvages. Ils ont été élevés dans les forêts, où rarement quelque figure humaine a pu frapper leurs regards; & pour les empêcher même de s'accoutumer à la vue des hommes, on prend la précaution de ne les faire voyager que la nuit. Sont-ils arrivés, on les enferme dans un eſpece de cabane juſqu'au moment de la courſe; & dans cet inſtant même, on a ſoin encore de les aiguillonner, pour les rendre plus furieux.

Alors on commence par ſaluer le Roi & toute l'Aſſemblée; on demande la permiſſion de combattre; & ſur le ſignal que donne le Monarque, chaque Cavalier

lier va galamment faire ſa révérence aux femmes qu'il connoît. Il faut être Gentilhomme, pour avoir droit de combattre à cheval : il eſt rare du moins, que d'autres obtiennent cet honneur.

Quelquefois la fête commence par une maſcarade compoſée de figures giganteſques, qu'on fait danſer indécemment au milieu de l'arène. Elles ſont remplacées par des Rois Negres, dont la ſuite nombreuſe en hommes & en femmes, forme d'autres danſes également laſcives & burleſques. On fait paroître enſuite des figures d'enfans, qui, à meſure qu'on les renverſe, ſe redreſſent d'elles mêmes. On lâche contre elles un Taureau furieux, dont la colere redouble, en les voyant ſe relever ainſi, lorſqu'il croit les avoir terraſſées.

A cette ſcene, ſuccede celle des pyramides rangées en forme de parterre, contre leſquelles l'Animal ſe déchaine avec la même furie. Elles ſont remplies d'oiſeaux, de lievres, de chats & de lapins, qui ne ſavent où ſe retirer. Le Taureau mugit de rage, de ne trouver que des objets, qui, quoique ſi peu dignes de ſon courroux, lui échappent, lorſqu'il veut les pourſuivre. Il

court, bondit & exhale un épais brouillard de ſes narines. Les valets l'excitant par leurs cris & leurs ſifflemens, achevent de le rendre furieux, en lui lançant des dards garnis de bandelettes de papier, ſemblables aux thyrſes des Bacchantes. Pluſieurs de ces dards ſont remplis de poudre, & éclatent comme une fuſée, dès qu'ils ſont attachés au corps de l'Animal : rien ne le tourmente ni ne l'irrite davantage. Les Cavaliers ſaiſiſſent ce moment pour courir à lui ; mais ils n'y vont pas tous à la fois ; c'eſt le premier auquel il s'adreſſe, qui commence l'attaque. Les autres ſe retirent ſans ſortir de l'arène, & attendent que la Bête vienne à eux pour la combattre. Ils ne doivent ſe ſervir d'autres armes que de la lance, & ne peuvent prendre l'épée ou le ſabre, que lorſqu'ils ont été ou bleſſés ou renverſés de cheval ; qu'ils ont perdu ou leur manteau ou leur chapeau : ils ſont alors engagés d'honneur à venger cet affront, & autoriſés à mettre l'épée à la main.

Le grand art de ce duel conſiſte à porter la lance ſi adroitement ſur le Taureau, que le fer reſte dans ſa chair, & le tronc dans la main du Cavalier. Celui-ci pique enſuite des deux pour paſſer outre ; parce

e l'Animal ne ſe retourne jamais pour
er à lui. Si on ſe ſert de l'épée pour le
mbattre, on la lui enfonce entre les
rnes: ce coup qui le terraſſe & le ren-
rſe, eſt ſuivi des acclamations de l'Aſ-
nblée ; & le vainqueur remporte le
ix. Mais toutes ces choſes ne ſe paſſent
ere, ſans qu'il y ait quelque homme
tué ou de bleſſé ; & le moindre mal
i arrive, eſt la perte du cheval.
Dès que le Taureau eſt mis à mort,
l'enleve ; il eſt tranſporté par des
ilets hors de la place ; & on le livre à
populace. Le Guichetier en fait ſortir
autre d'une loge voiſine, ſe cache
omptement ; & l'Animal s'élance dans
rène tout écumant de rage. Le Cava-
r l'attend, non directement en face,
is un peu à côté de la ligne que le
ureau a commencé à décrire, & dont
e s'écarte jamais. Il ſaiſit le moment,
lui porte un coup de lance, qui, pour
dinaire eſt mortel. Quelquefois mê-
il oſe jouer avec cet Animal furieux,
differer l'inſtant de ſa mort. Quel-
fois auſſi il ſe trompe dans ſa com-
aiſon, ne s'écarte point aſſez de la
e, & cette mépriſe lui eſt toujours
eſte. On a vu, dans ces occaſions, le
ureau renverſer en même tems le

cheval & le Cavalier, bleſſe
fois tuer l'un & l'autre.

Un troiſieme Taureau mis
va bientôt trouver un autre
dans la foule des Combattan
ne font d'abord que badiner,
ſentant le bout de leur man
oppoſent à ſes attaques. Ils l
adreſſe, & preſque ſans ſor
place, eſquiver les coups
furieux. Le Taureau fond av
ſité ſur cette banderole fl
Cavalier fait un demi-pas à c
çant le corps; & l'un & l'au
mencent ſept à huit fois le m
ge. Alors, ſur un ſignal que
trompettes, le Cavalier qui
pour prendre l'épée; & atta
te en face, il la met à mort
pettes ſonnent pour la tro
Quatre mules caparaçonnée
enlevent le Taureau de la l
ainſi, dans le même jour, ju
de ces animaux; & pluſieu
battent que quelques minut

Quelquefois le Taureau
l'amphithéatre; mais ceux q
les premiers rangs, ayant l
nues à la main, l'obligent de
& ſouvent il eſt tué avant

rentré dans l'arène. Lorſqu'un Tauréadore eſt vivement pourſuivi, il ſaute au-delà de la barriere par le moyen d'une planche ſaillante, qui lui ſert à appuyer le pied. On lâche contre l'ennemi des chiens vigoureux, qui le ſaiſiſſent par le cou & par les oreilles : alors pluſieurs aſſiſtans, ſortant de l'amphithéatre avec leurs épées, s'efforçent de lui percer le cœur. Ils ne courent aucun danger, parce qu'ils ſe mettent à l'abri des coups de cornes, en lui préſentant leur manteau, contre lequel le Taureau dirige toute ſa fureur. D'ailleurs ces hommes ſont en ſi grand nombre, qu'ils ſe donnent promptement du ſecours, en détournant l'animal, lorſqu'ils le voient acharné contre la même perſonne. Il y a beaucoup plus à craindre pour les Cavaliers, parce que leurs chevaux ſont trop vifs pour ſe laiſſer gouverner. Il ne leur eſt donc pas aiſé d'éviter la rencontre de l'Ennemi ; & ils ſeroient à tout moment en danger d'être renverſés, s'ils n'étoient ſecourus par les Piétons.

On combat encore par le moyen d'une lance, maſſive & peſante, dont le bout eſt ſolidement fixé en terre & la pointe penchée vers la porte d'où doit

niers. Mais ces hommes ſont u
que rarement la bête manque
voir le fer, ou dans le cou, ou
épaules.

Les Combattans à pied ne
més que d'une petite baguette d'
une demi-aune de long, au bo
quelle eſt un crochet de fer, q
chent de faire entrer dans quelqu
de la tête du Taureau. Celui-ci
contre ſon Adverſaire; & le Ch
ſaiſit le moment de lui enfoncer
dans le cœur. On voit ſouven
hommes attendre de pied ferme
lieu de la place, le Taureau qui
eux comme un foudre; & l
baiſſe la tête pour les attaquer,
fitent de cette attitude, placent l
gauche entre ſes cornes, lui en

rière qui borde les gradins du théatre, ou même s'ils ont bleſſé quelques-uns de ceux qui combattoient contre eux ; tant l'habitude, jointe à cette ivreſſe qui accompagne les divertiſſemens publics, ont, aumoins pour le moment, plus d'empire ſur certains hommes, que la voix même de l'humanité.

Ces combats, qui tiennent de nos anciens tournois, ſont, ſans contredit, un des plus beaux ſpectacles du monde, ſoit qu'on en conſidere ſimplement le coup d'œil, ſoit par l'intérêt mêlé de crainte & de joie, qu'inſpirent l'intrépidité, le courage, l'adreſſe & l'agilité des Acteurs. Les Portugais ont une telle paſſion pour cette fête cruelle, qu'il n'y a pas une femme, qui ne vendît ſon ménage, pour avoir de quoi payer ſa place dans les balçons ou ſur les échafauds. On eſt même étonné de voir des Dames de la premiere qualité, repaître de ces ſcenes ſanglantes, de beaux yeux qui ſemblent faits pour de plus douces cruautés.

On ne peut nier que ce combat ne ſoit un reſte de la barbarie des Sarraſins ou des Maures, ou peut-être même des Romains, peu digne de l'approbation d'un Spectateur dans le ſilence du cabinet, ou d'une ame tendre & portée à la compaſ-

ſion. Les Souverains Pontifes n'ont jamais pu venir à bout d'interdire ce plaiſir barbare aux Portugais & aux Eſpagnols : ils ont ſeulement imaginé l'expédient d'attacher, ce jour-là, des indulgences à quelques égliſes, pour ceux qui s'expoſent au danger dans cette fête meurtriere. « Après tout, me diſoit un » Anglois, on ne doit pas examiner à la » rigueur ces ſortes de ſpectacles, de » peur que trop de philoſophie ne nous » rende puſillanimes. Il eſt certain degré » de férocité néceſſaire à la nature humaine ; & s'il eſt important qu'il ſoit renfermé dans de juſtes bornes, il ne faut » point le proſcrire entierement, pour ne » pas perdre cette fermeté qui fait le » caractere de l'homme courageux. Les » combats de Taureaux ſont préciſément dans le degré que je demande ; » & ils n'ont rien d'aſſez féroce en eux-» mêmes, pour qu'on doive s'en interdire l'uſage. Ils retracent les exploits » de l'ancienne chevalerie ; ils excitent » l'ame des Spectateurs aux grandes & » belles actions ; ils peuvent produire » tous les bons effets des combats en » champs clos, ſans l'horreur qui les accompagnoit, ſans l'effuſion du ſang » humain, dont la ſcene étoit abreuvée.

» Ce ſpectacle nous accoutume à mépri-
» ſer le danger ; il nous apprend que la
» meilleure voie de le ſurmonter ſans
» effroi, eſt d'aller au-devant, & de le
» voir venir avec fermeté. On y ap-
» prend encore à porter un prompt ſe-
» cours à ceux qui y ſont expoſés, &
» à payer courageuſement de ſa perſon-
» ne, pour les mettre à l'abri du péril.
» En un mot, quoique cette fête ne ſoit
» point abſolument conforme aux loix
» de la nature & de l'humanité, on peut
» dire néanmoins, qu'elle exige, dans
» les Combattans, des qualités dont on
» ſe fait honneur ».

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 4 Avril 1754.

LETTRE CLXXXIX.

SUITE DU PORTUGAL.

JE n'étois pas tellement occupé des curiosités de la Capitale, que je ne parcourusse quelquefois les Provinces; & souvent mes courses s'étendoient jusqu'aux extrêmités du Royaume. Ces voyages se faisoient tantôt par terre, tantôt par eau; & j'ai visité ainsi les principales Villes du Portugal.

La Province la plus septentrionale, où se trouvent Braga & Porto, est renfermée entre deux rivieres, savoir, le Mino & le Douro. Le terroir y est si fertile, l'air si sain, que les Habitans y jouissent à la fois d'une santé parfaite, & d'une extrême abondance. Les femmes y conçoivent jusqu'à l'âge de cinquante ans; & il n'est pas rare de voir vingt-cinq enfans dans une famille. Aussi le pays est-il très-peuplé; & dans un espace qui n'a que seize lieues en quarré, on compte quinze cens paroisses, six ports de mer, cent trente maisons religieuses, deux cents ponts de pierre, &

Plus de cinq mille fontaines qui ne tariſſent jamais. Ce qui contribue à cette fécondité, eſt la quantité conſidérable de rivieres dont la Province eſt arroſée. Comme elle eſt frontiere de la Galice, les Portugais ont eu ſoin de la munir de Villes fortes, pour la garantir des incurſions de leurs Voiſins.

Une de ces villes, nommée Monçaon, a pour armes une muraille, ſur laquelle eſt aſſiſe une femme avec deux pains à ſes côtés. On raconte que cette place, étant aſſiégée par les Eſpagnols, ſe trouva tellement preſſée par la faim, qu'elle ſe diſpoſoit à capituler; mais une femme fit cuire quelques pains, du peu de farine qui reſtoit aux Aſſiégés, & du haut des murs, les jetta à l'armée des Ennemis. Ils crurent que l'abondance étoit dans la ville; & ils leverent le ſiege.

L'ancienne & fameuſe cité de Porto ou Oporto, qui, comme je l'ai dit, a donné ſon nom à tout le Royaume, eſt, après Lisbonne, la plus conſidérable du Portugal. Sa ſituation ſur la pente d'une montagne, dont le pied eſt mouillé par le Douro, oblige de toujours monter & deſcendre. Du reſte, la ville eſt belle, & même aſſez propre, contre l'ordinaire

de toutes celles du pays, ſans en excepter la Capitale, dons les rues, toujours pleines d'immondices, ſont encore infectées par une multitude de chiens qui couchent dehors, & ne ceſſent d'aboyer pendant toute la nuit. On compte à Lisbonne ſeule, plus de quatre-vingt mille de ces animaux : & cette grande Cité n'eſt éclairée que par des lampes qui brûlent devant quelques Madones, ſtatues, ou images de la Vierge. Les maiſons, auſſi mal-propres qu'incommodes, ſont remplies de couſins, de punaiſes & autres inſectes nés dans la fange, & qui rendent le ſéjour des villes inſupportable. La légéreté des toits & des murailles ne garantit les Habitans ni des vents du Nord, ni de la rigueur de l'hiver.

Il réſide à Porto un Tribunal de Juſtice, le premier du Royaume après celui de Lisbonne. Il eſt compoſé d'un Préſident, d'un Chancelier, d'un certain nombre de Conſeillers & autres Magiſtrats. Cette Cour fait, pour ainſi dire, partie de celle de la Capitale, appellée *Deſembargo do Paço*, dont elle releve. Ses arrêts ſont ſujets à reviſion; & elle ne juge pas toujours en dernier reſſort.

La Cathédrale a un Chapitre de vingt

Chanoines ; & le Diocèſe contient près de quatre cents paroiſſes. C'eſt de ce ſiege, que fut tiré Don Thomas d'Alméida, pour venir le premier occuper cette fameuſe Chaire Patriarchale, cette prélature par excellence, pour laquelle le feu Roi ſe donna tant de mouvemens, fit faire à Rome tant de démarches, dépenſa de ſi grandes ſommes ; qu'il ſollicita avec tant d'inſtance ; qu'il eut tant de peine à obtenir. Il lui compoſa un diſtrict, un Archevêché particulier, avec des revenus conſidérables à prendre ſur celui de Lisbonne. On vit alors, ce qui eſt contre les canons, & ne s'étoit peut-être jamais vu, deux Diocèſes indépendans l'un de l'autre, dans une même ville. Sans doute que l'impatient Monarque ne pouvant ni attendre la mort de l'ancien Archevêque, ni le renvoyer, prit le parti de diviſer ſa juriſdiction, pour jouir plutôt de l'établiſſement qu'il deſiroit. On s'étoit flatté que l'expédition des bulles s'accorderoit gratuitement, en conſidération du zele que Sa Majeſté Portugaiſe montroit alors pour l'intérêt de la chrétienté, en faiſant la guerrre contre les Turcs. Tout ce que put faire à cet égard la Cour de Rome, fut d'en modérer le prix, & de ſe con-

tenter, pour cette fois ſeulement, de ſoixante-quinze mille livres. Ces Bulles furent reçues à Lisbonne avec des tranſports de joie, & des réjouiſſances qui durerent pluſieurs jours.

Vous ſavez que le nom de *Patriarche* ne ſe donnoit autrefois qu'aux Evêques qui occupoient les grands ſieges indépendans de l'Egliſe Romaine, tels que ceux de Conſtantinople, d'Alexandrie, d'Antioche & de Jéruſalem. Ces Prélats tenoient le premier rang dans la hiérarchie eccléſiaſtique; & en remontant par degrés, depuis la mitre juſqu'à la thiare, le ſimple Evêque ne préſidoit que ſur le territoire de ſa ville; le Métropolitain commandoit à la province, le Primat aux Métropolitans, & le Patriarche aux Primats. Quelques perſonnes croient que les Apôtres ont établi ces diſtinctions; d'autres, qu'elles n'étoient pas même encore connues au Concile de Nicée. Quoi qu'il en ſoit, l'autorité des Patriarches s'étant accrue par degrés, toutes les grandes affaires furent portées devant eux, & leurs arrêts exécutés avec le même reſpect que ceux des Souverains.

Il paroît que Jean V étoit bien pénétré de l'importance & de l'étendue de

leur juriſdiction, par la vénération qu'il tâcha d'inſpirer aux peuples pour cette éminente & ſuprême dignité. Il fit faire au Prélat des équipages magnifiques, & voulut que ſa marche eût toujours l'air d'un triomphe. La Croix patriarchale étoit portée par un Cavalier qui montoit un cheval ſuperbe. Le Patriarche qui le ſuivoit, occupoit une litiere entourée de vingt Valets de-pieds. Enſuite venoient quatre carroſſes d'une grandeur & d'une richeſſe extraordinaire, attelés de ſix mules, & conduits par des hommes vêtus magnifiquement. Le premier étoit vuide; c'étoit la voiture d'honneur. Les trois autres contenoient les Officiers du Pontife. Les Chanoines, choiſis parmi la premiere nobleſſe, & richement fondés, marchoient en litiere, ſuivis chacun de ſix Domeſtiques. Aux proceſſions de la Fête-Dieu, un Clerc portoit devant eux un chapeau verd, & un Eccléſiaſtique la queue de leur robe. Le Roi & les Infants venoient apres eux, enſuite les grands Officiers de la Couronne, & ſix cens Chevaliers de l'Ordre de Chriſt, avec leurs habits de cérémonie. Lorſque le Patriarche officioit, Sa Majeſté ne manquoit jamais d'aſſiſter à ſa meſſe, où dix-huit de ſes Chanoines l'accompa-

proient à l'autel. Je vous ai déja parlé de ſon habillement ſemblable à celui des Cardinaux. Ce Prelat a tous les honneurs de la Cour, & jouit de la préſéance ſur les Grands, ſur les Archevêques du Royaume, même ſur le Primat. Ce dernier étoit en poſſeſſion de faire porter devant lui la Croix archiépiſcopale dans Lisbonne. Le nouveau Pontife lui diſputa cette prérogative, ainſi que pluſieurs autres droits honorifiques; ce qui fit entre eux un grand procès, qui, ſans doute, ſe termina à l'avantage du Patriarche, comme Chef de la Religion, & Prélat favoriſé de la Cour.

Cette place pourroit devenir un jour très-préjudiciable au Saint-Siege, en occaſionnant un ſchiſme que les Anglois ne manqueroient pas d'appuyer de toutes leurs forces. En effet, la Nation Portugaiſe ſe croiroit d'autant plus fondée à ſe paſſer du Pape & des Cardinaux, que le Patriarche & les Chanoines ayant déja les mêmes vêtemens quand ils officient, on leur ſuppoſeroit bientôt la même dignité & le même pouvoir. Alors il ſeroit à craindre que le Chef de la Religion en Portugal ne prît ſur lui, du conſentement du Roi & de la Nation, d'accorder toutes les graces, les immu-

nités, les permiſſions, les diſpenſes qui viennent de Rome, & procurent au Souverain Pontife un argent immenſe, qui, par ce moyen, ne ſortiroit plus du Royaume.

Sur la rive gauche du fleuve, il regne à Porto un magnifique quai, où l'on attache les navires : & chaque Habitant a le plaiſir de voir le ſien devant ſa maiſon. Il y a des Académies où les jeunes gens peuvent apprendre leurs exercices, & un Arſenal où l'on équipe les vaiſſeaux de guerre qu'on y conſtruit tous les ans. La marine Portugaiſe étoit, ſous le dernier regne, dans l'état le plus miſérable. Cinq ou ſix vaiſſeaux délabrés, & autant de frégates, ſans Officiers, ſans Matelots, ſans Soldats, conſtituoient les forces navales de ce Royaume. En peu d'années, le fameux Miniſtre Sébaſtien-Joſeph Carvalho, dont le caractere inébranlable, inflexible & ſévere, influe ſur tous les objets de l'adminiſtration, mit cette marine ſur le pied des autres parties du gouvernement. Il appella des Etrangers, François, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, pour enſeigner la navigation aux Portugais: car ces derniers, qui, pendant trois ſiecles, avoient fait ſur mer des voya-

ges dont le bruit avoit élevé leur réputation au-deſſus de celle des Phéniciens & des Carthaginois, connoiſſoient à peine encore l'art de naviguer.

Leur flotte eſt aujourd'hui compoſée de dix vaiſſeaux de ligne & de vingt frégates; mais ils n'ont preſque plus de navires marchands. Le commerce maritime, malgré tous les efforts du Miniſtre, eſt encore entre les mains des Anglois. Il ſe fait, à la vérité, par des Compagnies, ſur des vaiſſeaux de Sa Majeſté; mais les Portugais ne ſont que des prêtenoms; & peut-être cette Nation aime-t-elle mieux traiter avec les Etrangers, comme vous allez en juger.

Le Roi avoit accordé à une Société le privilege excluſif de vendre tous les vins de Porto, qui paſſent pour les meilleurs du Portugal. Cette Compagnie, qui vouloit les avoir au prix le plus bas, refuſoit de les acheter dans la ſaiſon convenable, & ne les prenoit qu'à crédit; de ſorte que les Propriétaires, privés du débouché de leurs vins, que les Anglois achetoient auparavant, & payoient comptant, ſe trouvoient dans l'impoſſibilité de faire travailler à leurs vignes. Cet odieux monopole laſſa enfin les Habitans de Porto, & excita une émeute

qui commença par les femmes & par les enfans. On entendit de toutes parts des cris de « Vive le Roi, Vive le Peuple; » & meure la Compagnie ». On ſonna le tocſin; & dans ce moment, les hommes allerent en foule chez le Directeur de la Compagnie, qui fit tirer ſur eux quelques coups de fuſil. Cette populace, encore plus aigrie, enfonça les portes du magaſin; & malgré une eſcouade de Sbirres qui étoient accourus au ſecours, elle brûla les meubles, & déchira les livres de compte. Le Gouverneur aſſembla les troupes de la garniſon; mais une grêle de pierres les obligea de crier, comme tout le monde: *Meure la Compagnie.* Cette condeſcendance n'appaiſa pas la ſédition; pour y mettre fin, les Cordeliers porterent en proceſſion le Saint-Sacrement; & tout ſe calma. En attendant la déciſion de la Cour, chacun vend ſon vin à qui il veut, & à celui qui le paie le mieux: liberté dont il ſeroit auſſi injuſte que dangereux, de vouloir dépouiller les Peuples.

L'objet de M. Carvalho, en formant ces Compagnies, étoit de diminuer le commerce des Anglois, & conſéquemment leur pouvoir, d'exciter l'ardeur de ſa Nation, & de la tirer de l'eſpece de

ſervitude où ils la retiennent. C'eſt à quoi il s'eſt principalement appliqué depuis qu'il eſt dans le miniſtere ; mais cette même Nation n'a ni le zele, ni l'activité néceſſaires pour ſeconder ces intentions louables & patriotiques. Les Portugais ſe laiſſent accabler volontairement par la miſere, plutôt que de ſortir de cet état d'indolence, qui, dans le plus beau pays du monde, les réduit à un néceſſaire preſque inſuffiſant, & leur fait trouver la faim & la maladie dans le climat le plus ſain & le plus fertile. On parle actuellement de fonder, pour la province de Para & du Maragon, une Compagnie compoſée des ſeuls Portugais, à la tête de laquelle doit être le Miniſtre lui-même ; mais il faudroit commencer par réformer la pareſſe nationale, pour donner une conſiſtance ſolide à cet établiſſement. Il faudroit un ſiecle d'un gouvernement pareil à celui de M. de Carvalho, pour mettre ce Royaume dans l'état de puiſſance, dont l'a privé juſqu'à préſent la nonchalance de ſes Habitans.

Parmi pluſieurs beaux édifices de la ville de Porto, on diſtingue principalement l'égliſe & le monaſtere des Chanoines Réguliers de Saint Auguſtin. On y

voit un grand nombre d'autres couvens d'hommes & de femmes, entr'autres une abbaye de Bénédictines, qui contient plus de cent trente religieuſes. Ici, comme dans tout le Portugal, ces établiſſemens ſont ſi multipliés, qu'un des projets du Gouvernement actuel, eſt de les réduire à la moitié, d'en raſſembler deux en un, de les aſtreindre à des regles auſteres, d'empêcher qu'on ne reçoive aucun Novice, garçon ou fille, avant l'âge de vingt-cinq ans.

Le peu de régularité qui regne dans ces maiſons, ſervira de prétexte à la politique pour les détruire. On aſſure qu'il y a des Religieuſes qui pouſſent ſi loin la galanterie, que les Anglois les appellent des Courtiſannes cloîtrées. On a beaucoup parlé du couvent d'Olivelas près de Lisbonne, où trois cens Religieuſes, belles & coquettes, formoient un ſerail au feu Roi, avoient chacune un ou pluſieurs Amans, & paſſoient pour les Maîtreſſes les plus attrayantes de la Nobleſſe Portugaiſe. On veut me perſuader que c'eſt de ce monaſtere tendre, galant & voluptueux, que ſont ſorties ces fameuſes *Lettres Portugaiſes*, dont nous avons en France une traduction. On aſſure qu'elles ne ſont point

un jeu de l'imagination, comme nous l'avions cru vous & moi ; que cet ouvrage qui reſpire l'amour le plus ardent, le plus généreux, qui le peint dans toutes ſes nuances, dans tous ſes détails ; où l'on retrouve ſes orages, ſes inquiétudes, ſes retours, ſes réſolutions d'un moment, la délicateſſe de ſes craintes, l'héroïſme de ſes ſacrifices, a été réellement écrit par une Religieuſe paſſionnée & un Amant infidelle.

Oporto, moins fortifié par l'art que par la nature, eſt tellement inacceſſible du côté de la mer, que les Portugais n'ont, pour ainſi dire, pas jugé néceſſaire de le fortifier. De vieilles murailles, flanquées de méchantes tours, avec quelques baſtions, en font toute la défenſe.

La ville de Guimaraens, au Nord-Eſt de la précédente, a été long-tems la demeure des Rois de Portugal ; & on la regarde comme le berceau de la Monarchie. On croit qu'elle a été fondée plus de cinq cens ans avant Jeſus-Chriſt ; & vers le commencement du quinzieme ſiecle, on l'augmenta de plus de moitié. La réputation d'un monaſtere de l'Ordre de Saint Benoît y attirant une infinité de Pélerins, les Religieux firent

conſtruire des maiſons pour les loger. Le nombre s'accrut inſenſiblement ; & il ſe forma un grand bourg, qui dans la ſuite devint une ville aſſez importante, pour être le ſéjour de ſes Souverains. Ils y établirent une Chambre des Comptes, une ſalle d'audience, des priſons, & une tour, pour y dépoſer les archives, qui depuis ont été tranſportées à Lisbonne. Tous ces édifices ſubſiſtent encore ; & leur grandeur, jointe à d'autres monumens également remarquables, fait de l'ancien & du nouveau Guimaraens, une des premieres cités du Royaume. On y compte cinq paroiſſes, huit couvens, cinq hôpitaux, quinze places, cinquante-ſept rues, huit portes, quatre ponts, & environ deux mille familles. Le monaſtere a été changé en une collégiale deſſervie par vingt-cinq ou trente Chanoines, ſous le titre d'égliſe royale & collégiale de Notre-Dame d'Olivéira. Si l'on en croit la tradition, elle occupe l'emplacement d'un ancien temple de Cerès, qui fut détruit par l'Apôtre Saint Jacques. On dit que ſur le piédeſtal de la Déeſſe, il fit mettre l'image de Notre-Dame. Ce récit eſt appuyé ſur une inſcription trouvée dans le mur même. Dans la ſuite ce lieu fut

dédié au Saint Apôtre ; mais on y conſerva la ſtatue de la Vierge. Pour la ſouſtraire à la fureur des Sueves, des Alains, & autres barbares qui jadis inonderent cette contrée, un Evêque la cacha dans une montagne voiſine, d'où, après la perſécution, elle fut remiſe en ſon ancienne place. Elle la quitta une ſeconde fois, & fut dépoſée dans l'égliſe qu'elle occupe actuellement. Cette égliſe a toujours été ſi chere aux Rois de Portugal, qu'ils ont exempté de toutes ſortes d'impôts, non-ſeulement les Prêtres qui la deſſervent, mais les Domeſtiques mêmes, & juſqu'aux Locataires qui habitent les maiſons des Chanoines.

Quelques années avant mon arrivée à Guimaraens, il s'y étoit paſſé une aventure qui vous fera connoître juſqu'où les Portugais pouſſent la jalouſie en amour. Un Officier de Judicature ayant vu ſon Epouſe recevoir le ſalut d'un Etranger, monta chez lui, prit un clou & un marteau, enfonça le clou dans le cou de celle qu'il croyoit infidelle, l'attacha contre la porte de ſa chambre, & alla tranquillement raconter au pere de ſa femme la belle action qu'il venoit de commetre. Il remit en même tems, à ſon Beau-Pere, la clef de la

la maiſon, afin qu'il pût délivrer ſa fille s'il le jugeoit à propos, ou qu'il en fût encore tems. Le pere effrayé courut à ſon ſecours. Comme elle n'avoit pas perdu beaucoup de ſang, il la fit panſer; & elle guérit de ſa bleſſure, proteſtant que toute ſa faute conſiſtoit à avoir rendu le ſalut à un homme qu'elle voyoit pour la premiere fois. Le pere en parla au mari, qui ayant déja réfléchi ſur ſon injuſte & cruel procédé, avoua qu'elle ne lui avoit jamais donné lieu de ſoupçonner ſa fidélité. Il verſa des larmes de douleur, & alla ſe jetter aux pieds de ſa femme. Celle-ci le reçut avec bonté, & lui accorda ſon pardon. Ils ont depuis toujours été bien enſemble, & ſont encore vivans l'un & l'autre.

La Juſtice ſe mêle peu de ce qui ſe paſſe dans l'intérieur des ménages pour de pareilles cauſes; un Amant même tue ſans façon ſa Maîtreſſe, ſans qu'on ſe mette en peine de rechercher le Coupable. Il ne ſe fait pas plus de ſcrupule de donner la mort à ſon Rival, ſur-tout ſi ce Rivale ſt un Etranger; & de pareils crimes reſtent preſque toujours impunis. Pour éviter ces accidens, les femmes vivent dans une ſolitude ſi auſtere, qu'il eſt paſſé en proverbe, qu'elles ne vont

que trois fois dans leur vie à la paroiſſe; ſavoir, pour y être baptiſées, mariées & enterrées. Au ſurplus, leur induſtrie trouve aſſez de moyens de tromper les maris jaloux, & de ſe venger de l'eſclavage où on les retient. En général, les Portugaiſes ſont ſpirituelles & inſtruites, mais galantes & coquettes.

Lorſque les Sueves eurent envahi cette contrée, l'ancienne ville de Braga devint le ſiege de leur Monarchie; elle eſt aujourd'hui celui d'un Archevêché, de qui elle dépend pour le temporel & pour le ſpirituel. Le Prélat, pour marquer cette double puiſſance, marche la croſſe à la main & l'épée au côté. Il jouit de plus de quarante mille ducats de revenu, & diſpute à l'Archevêque de Tolede le titre de Primat d'Eſpagne. Il s'appuie ſur ce que cette derniere ville ayant été dépouillée de cette dignité par l'invaſion des Maures, la primatie fut transférée à l'égliſe de Braga. Les Eſpagnols reprirent Tolede; & l'Archevêque voulant rentrer dans ſes droits, trouva des difficultés de la part du nouveau Primat. Cette diſpute a été ſouvent renouvellée, & ſpécialement au Concile de Trente; mais les Papes n'ayant jamais voulu la décider, les Evêques d'Eſpagne recon-

noiſſent l'Archevêque de Tolede, & les Portugais celui de Braga.

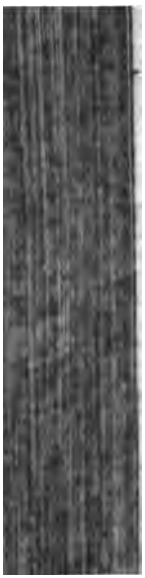
On compte dans ce dernier ſiege, une ſuite de cent quatorze Prélats, dont pluſieurs ſont connus par leurs écrits & par leur mérite. Celui qui occupe aujourd'hui cette place, eſt un des Fils naturels du feu Roi, & d'une de ces Religieuſes coquettes du couvent d'Olivellas, d'où ſont ſortis tant d'autres de ſes Bâtards. Il ne va point à la Cour, non plus que tous les autres Evêques Portugais.

Dans une bataille entre les Habitans de cette ville, & ceux de Porto, les femmes de Braga eurent la plus grande part à la victoire. Pour conſerver la mémoire de cet événement, les Vainqueurs impoſerent aux Citoyens de Porto, pour une des conditions de paix, qu'à l'avenir aucun homme ne pourroit entrer dans les emplois de leur ville, ſans l'agrément d'une femme de Braga.

Ce Dioceſe contient douze cens paroiſſes, & environ cent cinquante maiſons religieuſes, la plupart très-bien fondées, ou dont le vulgaire favoriſe la pareſſe, par d'abondantes aumônes. On y compte entr'autres, neuf abbaye de Bénédictins, dont la principale, & même la premiere de cet Ordre en Portu-

gal, eſt celle de Saint Martin de Tibaens, à trois lieues de cette ville. Sur une invitation très-preſſante de l'Abbé, qui eſt en même tems Général de ſa Congrégation, je me déterminai à aller paſſer deux jours dans ce monaſtere. On m'y fit voir une Bibliotheque aſſez nombreuſe, où ſont raſſemblés, par ordre des matieres, les Auteurs Portugais qui ſe ſont diſtingués dans tous les genres de Sciences & de Littérature. A la tête de chaque ouvrage, on trouve des détails ſur la naiſſance, l'âge, la vie, le mérite de ces Ecrivains. J'ai cru que ces notes pourroient vous être d'autant plus agréables, que de toutes les parties qui compoſent l'Europe ſavante, la littérature Portugaiſe eſt peut-être celle que vous connoiſſez le moins. Les journaux qui multiplient les ailes de la renommée, n'étant point établis dans ce Royaume, n'ont pu nous en rien apprendre. Il en eſt pour nous, de ce pays, par rapport aux Lettres, comme de ces continens que nos Voyageurs ſe ſont contentés de reconnoître de loin, & qu'ils ont négligés. Comme je ne vous ſuppoſe pas la même indifférence, je parlerai de quelques Auteurs Portugais, pris dans différentes claſſes, la plupart du ſeizieme & du dix-ſeptieme ſiecle.

La Théologie offre un Antoine de Senna, à qui l'on doit la connoiſſance de deux Commentaires de Saint Thomas, qui n'avoient point encore paru, l'un ſur la Geneſe, l'autre ſur les Machabées : un Barthelemy Quental, qui fonda ici la premiere maiſon des Peres de l'Oratoire ; ſes ſermons ſont remplis d'onction & de zele : un Antoine des Chagas, qui, ayant mené une vie licentieuſe avant de ſe faire Capucin, & publié un poëme libertin avant de compoſer ſes œuvres ſpirituelles, déploroit le danger de ſes vers pour les oreilles chaſtes, en recherchoit les exemplaires pour les brûler, & offroit de ſe fuſtiger à l'intention de ceux qui les lui rapporteroient : un Jean de Saint-Thomas, Dominiquain, qui, ſe voyant Confeſſeur du Roi, dit à ſes freres : « Ce fardeau eſt au-deſſus de » mes forces ; c'en eſt fait de moi ; je » ſuis mort ». Il tint parole, & mourut peu de jours après : ſa logique fut imprimée à Rome, ſa philoſophie à Madrid, ſa théologie à Lyon, ſon explication de la doctrine chrétienne à Valens, ſa pratique pour aider à bien mourir à Sarragoſſe, ſon traité de la confeſſion générale à Lisbonne : un François



tous les jeudis devant cette a
ſemblée. Un jour, en montai
re, il fit demander en quelle
deſiroit qu'il prononçât ſon
travailla à la réformation du
Romain, à la compoſition
chiſme du Concile, fut Co
Saint Charles Borromée, &
de Jean III, Roi de Portugal.
ges ſont un Commentaire ſu
autre du livre de Job, & un
braïque. Fradique Epinoſa,
de Cîteaux, a compoſé la «
» radis, & l'Echelle du bon
» mée de trois cens cinquan
» mes, qui ſervent d'éche
» monter juſqu'au comble d
» tion évangélique ». Grégoi
a fait un traité de l'Egliſe, &

de Silveira, George Cardoſo, Balthazar Quedes, Jean Vincent, & Antoine des Reys, Oratorien, qui a traduit de l'Italien en Portugais, la vie de la Sainte Vierge dans le ventre de ſa mere, & celle de Jeſus-Chriſt dans le ſein de la Vierge. Aujourd'hui le goût d'une meilleure érudition & d'une ſaine critique commence à ſe répandre ſur la Théologie. Cette ſcience reſpectable, long-tems réduite aux vaines ſubtilités de l'école, commence enfin à vouloir ſortir du triſte chaos où elle étoit plongée.

La Juriſprudence nomme Ferdinand Paëz, Auteur d'un ouvrage curieux, où l'on examine « ſi la grande quantité d'enfans peut diſpenſer des emplois publics un pere ou un tuteur? » Les deux Gouvea, dont l'un, après avoir enſeigné le droit dans pluſieurs villes de France, alla mourir à Turin, eſtimé de Cujas, & accuſé d'impiété par Calvin; l'autre, qui profeſſa le droit à l'Univerſité de Coïmbre, a laiſſé un écrit, pour prouver « la juſtice de la proclamation » de Jean de Bragance au trône de Portugal », & un diſcours ſur « la perfidie » des Allemands, dans la détention de » l'Infant Don Edouard ». Antoine Homem occupa une chaire dans la même

Univerſité, où ſes cahiers ſe conſervent encore manuſcrits. Accuſé & convaincu de judaïſme, il fut condamné à mort. Sa maiſon de Coïmbre, ſa patrie, où il poſſédoit un canonicat, fut démolie; & l'on y éleva un monument encore ſubſiſtant, qui porte le nom de Profeſſeur Malheureux, *Præceptor Infelix*. Coſta, Barboſa, Velaſco, Lopez, Macedo, Correa, Soares, Payra, Gil, Aboïm, Leam, Filipe, ſont encore des noms célebres dans la Juriſprudence Portugaiſe. Ceux qui ſe diſtinguent aujourd'hui à l'Univerſité de Coïmbre, ſont MM. Scara, Azevedo, & Ferreira, également verſés & dans le Droit Romain, & dans la ſcience des Ordonnances.

La Médecine compte parmi ſes Docteurs, François Sanchez, qui a donné une Somme Anatomique, un Traité ſur la Durée de la vie humaine, & un Cours de médecine; Phillippe Montalvo, qui a écrit ſur la vue, ſur les maladies de la tête, & ſur la ſanté; Fernand Mandez qui a laiſſé des Leçons de médecine ſous le titre de l'*Art d'Appollon*, & a inventé un remede très-connu, ſous celui de l'*Eau d'Angleterre*; Fonſéca Henriquez, qui a fait un traité ſur l'uſage du mercure, un autre ſur la pleuréſie, un

ième ſur l'état de l'enfant avant ſa
ſance, & ſur la façon de l'élever;
utre enfin ſur la guériſon des mala-
vénériennes; Ferdinand Cardoſo,
a publié à Madrid un écrit ſur les
uchemens à treize ou quatorze mois,
quitté le Portugal pour aller profeſ-
e judaïſme à Veniſe; Caſtro Sarmen-
de la Société Royale de Londres,
eur d'une diſſertation ſur l'inocula-
, d'un traité des foſſiles, d'une hiſ-
e du regne minéral, & d'un mémoi-
ur les opérations de chirurgie; Xa-
Leytam, qui fut ſept ans Jéſuite,
aria enſuite, eut huit enfans, exerça
édecine avec ſuccès à Lisbonne;
enu veuf ſe fit Prêtre, & s'acquitta,
s ces différens états, avec édification,
ous ſes devoirs. Ses ouvrages ſont
diſſertation ſur les fievres incon-
s aux Anciens, un traité ſur les ma-
es des Princes, un diſcours ſur l'exi-
ce du pélican, & un autre ſur les
ins de Sémiramis. On cite encore un
riquez; un Vieyra, un Carvalho,
Ramirès, un Fragoſo, &c. Mais, en
éral, les Médecins Portugais ne paſ-
t pas pour les plus ſavans de l'Euro-
L'Anatomie & la Chirurgie, deux
nces qui ſe doivent leur perfection

l'une à l'autre, ſont ici très-peu cultivées. Il y a cependant deux chaires d'Anatomie fondées, l'une à Lisbonne, l'autre à Coïmbre. La Botanique eſt ſi négligée, que les Apothicaires même n'ont qu'une connoiſſance fort légere des plantes & de leurs propriétés. On n'en connoît qu'un, que l'on puiſſe nommer avec honneur; c'eſt Barthelemi de Fonſeca, lequel poſſede un herbier qui ſe feroit diſtinguer dans toute autre pays.

La Philoſophie moderne doit ſa premiere origine aux Portugais, s'il eſt vrai que Deſcartes ait puiſé ſon ſyſtême de l'ame des bêtes dans un ouvrage de Gomez Pereira. Cordeiro, célebre Jéſuite de Lisbonne, fut auſſi un des Précurſeurs de ce grand Philoſophe, par ſon dégoût pour le Péripatétiſme, dans lequel il commença à mêler de nouvelles vues. Les progrès de la bonne Phyſique ont été plus tardifs. Le Médecin Leitao & Alexandre de Guſman, un des favoris du feu Roi, ſont les premiers qui l'introduiſirent en Portugal. Deſcartes Newton & Leibnitz y ont aujourd'hui quelques partiſans, ſur-tout parmi les Théatins & les Peres de l'Oratoire. On vante les Récréations philoſophiques du

Pere Almeida, & le cabinet de phyſique des Chanoines réguliers de Saint Auguſtin. Je ne dois pas omettre M. Verney, qui a donné en latin un excellent logique à l'uſage de ſes Compatriotes. Il avoit déja publié un Traité des études & une Introduction à la philoſophie, qui ne peuvent manquer d'être adoptés dans les écoles de ſon pays, comme ils le ſont déja dans la plupart de celles d'Italie. M. Louis Antoine Verney, Archidiacre d'Evora, établi à Rome, où il ſe diſtingue par ſes lumieres, eſt un Philoſophe Portugais, dont l'abſence ne doit point empêcher que ſon mérite ne tourne à la gloire de ſa patrie.

La Navigation & la Géographie offrent le célebre Magellan, dont il reſte un Routier des navigations; Gomès de Saint-Eſtevan, qui a écrit ſes voyages d'Europe; François Dos-Santos, qui a donné l'art de conſtruire les vaiſſeaux, avec des eſtampes qui repréſentent la coupe & toutes les parties d'un navire; Ferreira Reyman, Auteur d'un Routier des Indes très-eſtimé; François Alvarès, auquel on doit une deſcription hiſtorique de l'Ethiopie; Jean-Baptiſte Lavanha, qui a laiſſé un état des vingt-deux Provinces d'Eſpagne, & un ouvra-

ge ſur le gouvernement nautique ; Carvalho da Coſta, qui a fait la Géographie Portugaiſe & un Abrégé de Géographie, la Voie aſtronomique, & une Méthode d'aſtronomie ; Gaſpard Barreyros, Franciſcain, dont on a conſervé une Diſſertation ſur le pays d'Ophir, d'où Salomon tiroit ſes tréſors ; Laurent de Guimam, qui apprend les différentes manieres de vuider, ſans l'aide des gens de l'équipage, les bâtimens qui font eau ; Mendez Pinto, qui fut ſucceſſivement Laquais, Matelot, Marchand, Miſſionnaire, & alla ſe marier & mourir en Eſpagne, laiſſant une relation très-fabuleuſe de ſes aventures, traduites en pluſieurs langues.

L'Hiſtoire vante Bernard de Brito, Moine Bernardin, qui a écrit, avec autant de pureté que de nobleſſe & de préciſion, l'Hiſtoire de ſon Pays & celle de ſon Ordre ; Jean Dos-Santos, Miſſionnaire Dominicain, dont on a une aſſez bonne Hiſtoire d'Ethiopie ; André de Réſendé, qui, entre plus de cinquante ouvrages de différens genres, en a laiſſé pluſieurs ſur les antiquités de ſa Nation ; Jacques de Couto, qui a continué l'Hiſtoire des Indes, commencée par Jean de Barros, le Tite-Live du

Portu ; Damien Goès, qui, parmi une in é de diverſes productions, a fait un Mémoire ſur l'ambaſſade du Prêtre-Jean, & une Deſcription du ſiege de Louvain ; Lopez de Caſtanhéda, Auteur d'une relation de la découverte & de la conquête des Indes, où il avoit voyagé ; Il eſt mort Bedeau de l'Univerſité de Coïmbre ; Freyre Maſcarenhas, qui a parcouru tous les pays & parloit toutes les langues de l'Europe, étoit de toutes les Académies de Portugal, & a écrit ſur tous les événemens de ſon tems, la paix de Riſwich, la ſucceſſion à la Couronne d'Eſpagne, la bataille d'Oudenarde, la mort de Louis XIV, la naiſſance, les alliances, le décès des Princes & des Perſonnes conſidérables, les actions, les ſieges, les batailles, les traités de paix, les détrônemens, les aſſaſſinats, les tremblemens de terre, &c. Il a vu tout ce qu'il a écrit, & a écrit tout ce qu'il a vu. Il eſt le premier qui, en 1715, introduiſit les Gazettes en Portugal ; mais, ſous le gouvernement actuel, il n'exiſte plus aucune Gazette. Un autre Maſcarenhas, Evêque, & fils du Marquis de Montalvo, a laiſſé plus de quarante ouvrages manuſcrits, ſur toutes ſortes de ſujets, & principale-

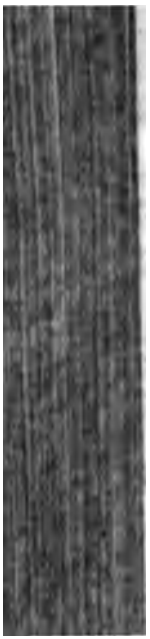
ment sur des matieres historiques & ec-
clésiastiques. L'Histoire généalogique d-
la Maison Royale, par le Pere Gaëtan d-
Sousa, Théatin, est destinée à subsiste-
aussi long-tems, que la grandeur &
l'éclat de l'auguste Maison qui en fait l-
sujet.

L'Histoire particuliere offre plus d'u-
bon ouvrage; mais cet éloge convien-
sur-tout à la Vie de l'Infant Don Louis
par M. le Comte de Vimioso, dont l-
style aisé, noble & délicat n'a pu man-
quer d'obtenir tous les suffrages. Le
Portugais commencent à se dégoûter d-
ces narrations emphatiques, de ces poin-
tes, de ces jeux de mots, de ces compa-
raisons forcées, qui pris autrefois pour
l'esprit, faisoient illusion aux ignorans.
Ils ont aussi moins de confiance aux an-
ciennes superstitions, & n'ajoutent plus
tant de foi aux événemens surnaturels.

La Grammaire fournit un Jérôme
Cardoso, qui ouvrit à Lisbonne une
école célebre. Etant devenu aveugle, sa
fille prit sa place, & continua à donner
ses leçons. Ce Grammairien a publié
plusieurs ouvrages de son métier, en-
tr'autres, une réfutation de Despautere,
un Dictionnaire Latin & Portugais, le
premier qui ait paru dans ce pays. On

parle auſſi d'un Pere Alvarès, Jéſuite, qui a travaillé ſur la Grammaire ; mais les défauts de ſa méthode ont excité le zele d'Antoine-Felix de Mendèz, qui, dans un ouvrage ſur le même ſujet, s'eſt élevé au premier rang. Ferreira da Coſta ſe diſtingua par ſes compoſitions latines, de même que Joſeph Caëtano, qui s'eſt fait une aſſez bonnne réputation en ce genre. Les Peres de l'Oratoire paſſent ici pour les plus verſés dans cette ſcience, ſur laquelle ils ont publié des ouvrages eſtimés.

L'Eloquence profane & ſacrée languit encore en Portugal ; & malgré les préceptes de Cipriano Soarès, ſavant Jéſuite, qui a écrit ſur la rhétorique, le goût des méthaphores, des antitheſes, & des hyperboles orientales, a continué de régner dans la chaire & au barreau. Cependant la Capitale a quelques bons Auteurs, qui, s'étant formés par l'imitation des François, connoiſſent les grands reſſorts du ſentiment & de la perſuaſion. Le Pere Caëtan de Bem, M. Pégado de Silva, le Pere de Saint-Antoine, & le Jéſuite Vieira, ont pris pour modeles nos bons Prédicateurs. Ce dernier a donné un recueil de ſermons pour le carême, qui le fait com-



des Sermons du Pere Quenta
viens de faire mention.

La Poéſie épique s'honore
ſiade de Camoëns ; de l'*Uliſſ*
reira de Caſtro ; de la *Fondat*
lonne, par Antoine de Souſa ;
de *Macchabée*, par Michel Sy
celui d'*Alphonſe*, par Vaſcon
Portugal reconquis, de Don M
de la *Henriade*, par ſon fils,
d'Ericeira. D'autres Poëtes
Baccellar, Monte-Mayor, Rib
manuel & Rodrigue Lobo, f
tirgués dans le genre paſtoral.
pas oublier Sa da Miranda ;
églogues lui ont mérité le no
gle Portugais, comme à Rodr
celui de Théocrite. Miranda
mier qui ait montré la Satyre
de ſa Nation : il l'introduiſit

'il les prit pour une ſomme conſidé-
ble de la dot de ſa femme. On con-
it, de Joſeph Freyre, une Centurie
pigrammes; de Flavio Jacobo, deux
lumes de diſtiques moraux; de Die-
: d'Andrade, un Poëme ſur les vic-
res des Indiens; d'Henri de Gomez,
Poëme héroïque de Samſon; d'An-
ne des Reys, la fable de Poliphême,
ne grande partie des Métamorphoſes
)vide en vers burleſques. Le Savetier
ıdora fut à la fois le Noſtradamus &
Maître Adam des Portugais. Poëte &
ophete, c'en étoit trop pour ne pas
venir l'objet de l'attention du Saint-
fice. Auſſi étoit-il un des Criminels
i furent jugés à l'Auto-da-Fé de 1641;
is il en fut quitte pour quelques mois
priſon. On aſſure qu'il avoit prédit
ıs ſes vers, la révolution qui a mis
le trône la Maiſon de Bragance. Ce
ys ſe glorifie encore des poëſies du
re Caëtona de Lima, d'Euſtache d'Al-
ida, & de MM. Pereira da Coſta,
lix Mendez, Villar-Mayor, Texeira,
:.

Le Théatre Portugais met au rang de
Auteurs, un Dias Balthaſar, de l'Iſle de
ıdere, qui a fait de ces anciens drames
pellés *Auto*, dont la plupart roulent

ſur des ſujets pieux, comme en France nos anciens *Myſteres*; un Henri de Gomez, Auteur de vingt-deux Comédies, dont on ne connoît plus guere que quelques titres originaux, tels que ceux-ci: « tromper pour régner; les ſoupçons » n'offuſquent pas le ſoleil; ce qui ſe » paſſe à minuit; le ſoleil arrêté, &c. » Gil Vicente, qu'on regarde comme le Plaute du Portugal, a ſervi de modele à Lopé de Vega & à Quevedo. Eraſme apprit exprès le Portugais pour lire ſes Comédies. On a recueilli en quatre volumes, & l'on joue tous les jours à Lisbonne, les pieces d'Antoine-Joſeph, qui a été brûlé pour crime de Judaïſme. A la troiſieme rechûte, il aima mieux mourir que de ſe rétracter. On aſſure qu'en allant au ſupplice, il dit aux Inquiſiteurs: « j'obſerve un Culte que vous ſavez » vous-mêmes avoir été cheri de Dieu; » je penſe que Dieu l'aime encore; » & vous penſez qu'il ne l'aime plus; » & parce que vous jugez ainſi, vous » condamnez au feu ceux qui croient » que Dieu aime toujours ce qu'il a » aimé. Vous reprochez aux Mahométans » d'avoir établi leur Religion par le fer; » vous avez raiſon; mais n'établiſſez pas » la vôtre par le feu, ſans quoi vous

» vous privez de l'avantage que vous » avez ſur les Mahométans. Vous prou- » vez que votre Religion eſt divine, en » diſant qu'elle s'eſt accrue par la perſé- » cution des Païens & le ſang des Mar- » tyrs ; aujourd'hui vous prenez le rôle » des Dioclétiens ; & vous nous faites » prendre le vôtre. Vous voulez que » nous ſoyons Chrétiens ; & vous ne » voulez pas l'être. Soyez au moins des » hommes ; & traitez-nous comme vous » feriez, ſi vous n'aviez point une Reli- » gion pour vous conduire, & une ré- » vélation pour vous éclairer. Si le ciel » vous a aſſez aimés pour vous faire voir » la vérité, vous êtes les enfans chéris ; » mais eſt-ce aux enfans qui ont l'héri- » tage de leur pere, de haïr ceux qui ne » l'ont pas ? Le caractere de la vérité eſt » de triompher ſur les cœurs & ſur les » eſprits ; n'eſt-ce pas avouer ſon im- » puiſſance, que de la faire recevoir par » les ſupplices ? Si quelqu'un, dans la » poſtérité, oſe jamais dire que dans le » ſiecle où nous vivons, les Peuples » d'Europe étoient policés, on vous ci- » tera pour prouver qu'ils étoient bar- » bares ».

La Bibliographie ſe fait honneur du travail de Cardoſo, du Pere da Cruz, de

Barreto, de Brito & de Freitas, dont les uns ont fourni des recherches, les autres ont laissé des mémoires que le savant Diego Barbosa, de Lisbonne, a employés pour composer, en deux ou trois volumes in-folio, une Bibliotheque historique, critique & chronologique, de tous les Ecrivains de son pays. Il y a quelque tems qu'on imprima à Lisbonne un Journal littéraire dans le goût de ceux de Paris & de Londres; mais l'indiscrétion de l'Auteur, & son penchant décidé pour la satyre, lui attirerent un juste châtiment; & son privilege fut supprimé.

La Littérature Portugaise nomme encore les Macèdo, les Moraes, les Osorio, les Mello, les Menezès, &c. Le fameux Pere Macédo, Jésuite, né à Coïmbre, quitta la Société, pour entrer dans l'Ordre de Saint Antoine, & ensuite dans celui des Cordeliers. Il accompagna en France, en Italie, en Angleterre, divers Ambassadeurs, & mourut à quatre-vingt ans, laissant en différens endroits de l'Europe, une quantité incroyable d'ouvrages de tous les genres. Il soutint à Venise des theses *de omni scibili*, parloit toutes les langues anciennes & modernes, étoit Poëte, Orateur,

Hiſtorien, Philoſophe, Littérateur, Théologien; aucun Ecrivain en Portugal n'a joui d'une plus grande réputation. Il a prononcé en public ſoixante diſcours latins, cinquante-trois panégyriques, trente-deux oraiſons funebres. Il a compoſé quarante-huit poëmes, cent vingt-trois élégies, cent cinquante épitaphes, deux cens douze épîtres dédicatoires, & plus de deux mille épigrammes. Parmi d'autres ouvrages, je remarque une deſcription poétique de la Sainte-Baume, des vers ſur la ſtatue équeſtre de Louis XIII, une deſcription de la maiſon de campagne de l'Archevêque d'Aix, la tragi-comédie d'Orphée, repréſentée devant Louis XIV, un pararelle de Scot & de Saint Thomas, un diſcours académique, où l'on examine « qui pourroit être le » plus flatté, à la repréſentation d'une » piece de théatre, ou un Aveugle qui » la verroit, ou un Sourd qui l'entendroit ? »

Macédo eſt un nom heureux dans la Littérature Portugaiſe; car, outre celui dont je viens de parler, il y a encore Edouard & Antoine, dont les ouvrages formeroient un nombreux catalogue. Edouard, entr'autres productions, a traduit l'*Ariſtipe* de Balzac; & Antoine,

parmi divers écrits, a traité, sous le titre singulier d'*Eva & Ave*, les deux états du monde, tombé en *Eva*, & relevé en *Ave*.

Moraès, né à Bragance au commencement du seizieme siecle, est Auteur de *Palmerin*, Roman de chevalerie, dont Cervantes rend un jugement si avantageux, lorsqu'il fait dire au Curé, dans Don-Quichotte, qu'il mérite d'être conservé aussi precieusement que l'étoient les Œuvres d'Homere, dans la cassette de Darius. Moraès a encore fait le Roman de *Primaleon*, fils de Palmerin. Cet Auteur est mort assassiné à la porte d'Evora.

Jerôme Osorio, appellé le Ciceron Portugais, étudiant la Philosophie à Paris, y fit connoissance, & contracta une amitié intime avec le célebre Ignace de Loyola, depuis Fondateur de la Société des Jésuites, & aujourd'hui Saint Ignace. On estime ses traités de la Noblesse civile & chrétienne, traduits en françois par la Guillotiere; celui de la Gloire, pour réparer la perte d'un ouvrage de l'Orateur Romain sur le même sujet, & où l'Auteur Portugais a parfaitement imité le style de son modele. Ses autres écrits sont un traité de l'Institu-

tion d'un Prince, une Paraphraſe de Job, une Hiſtoire du Roi Emmanuel, des Diſcours ſur la Juſtice & ſur la Sageſſe, & une traduction en vers grecs des Lamentations de Jérémie, qu'il fit n'étant encore qu'Ecolier.

Pluſieurs Ecrivains du nom de Mello, tiennent un rang diſtingué dans la Littérature de ce Pays. Emmanuel, de l'Ordre de Chriſt, eſt un des plus féconds Auteurs qu'ait produits cette Nation. Habile politique, bon Philoſophe, Hiſtorien élégant, Poëte ingénieux, Mello écrivit dans tous les genres ; & l'on compte près de cent ouvrages ſortis de ſa plume. On eſtime particuliérement ſa Politique Militaire, ſon Hiſtoire des Mouvemens de la Catalogne, ſes Regles de conduite pour les gens mariés. On a auſſi de lui quatre Dialogues, intitulés : « Horloges parlantes, l'Ecritoire avare, » la Viſite des fontaines, & l'Hôpital » des Lettres ». Parmi ſes manuſcrits, ſe trouve une Deſcription du Bréſil, ſous le titre de Paradis des Mulâtres, de Purgatoire des Blancs, & d'Enfer des Negres.

Des deux Menezès, grand-pere & petit-fils, Comtes d'Ericeïra, le premier a écrit la vie de Jean I, une partie

de l'Hiſtoire des Portugais, celle de Tanger, &c ; le ſecond, à qui ſon aïeul avoit appris le latin, ſa mere le françois, ſon pere l'italien, ſa grand-mere l'eſpagnol, a compoſé plus de cent ouvrages, parmi leſquels on compte quarante-huit pararelles d'hommes, & douze de femmes illuſtres de Portugal, un mémoire ſur la valeur des monnoies de cette Monarchie, un Recueil d'Œuvres Poétiques, & une Diſſertation ſur le nombre de vingt-deux ſortes de monnoies romaines, trouvées à Lisbonne le 22 Octobre, & préſentées au Roi le jour que ce Prince eut vingt-deux ans.

Auriez-vous cru, Madame, que la Littérature Luſitaine, que vous ne connoiſſiez guere que par le Camoëns, & quelques relations de Voyageurs, fût ſi féconde en Ecrivains ? Dominés par les Maures, les Portugais ont longtems vécu dans la ſervitude, l'ignorance & la barbarie. La valeur leur fit enfin ſecouer le joug ; mais accoutumés à manier les armes, ils avoient contracté un inſtinct belliqueux, qui les rendoit impatiens du repos. Ils porterent la guerre en Afrique, en Aſie, en Amerique ; & franchiſſant l'eſpace des mers, ils étonnerent l'Univers par leurs découvertes ;

couvertes ; mais ces voyages immenſes leur firent négliger les Lettres : l'épée étoit dans la main de ceux qui auroient pu manier les pinceaux de Calliope ; & Mars ſeul fut leur Appollon. On vit enfin briller quelques rayons de lumiere dans l'Univerſité de Coïmbre : & le Portugal changea de face. Deſcartes enſuite leur apprit à penſer, & les dégagea des entraves où d'anciens préjugés les retenoient. Dans le détail que je viens de faire de tous les genres de Sciences & de Littérature, vous pouvez prendre une juſte idée de leur état actuel. Le regne préſent annonce des jours encore plus lumineux. Le Prince honore de ſa protection les Savans & les Artiſtes, & excite leur émulation par des récompenſes. Les plus diſtingués parmi les jeunes Fidalgos, forment entr'eux de petites Sociétés littéraires, où on lit tous nos bons ouvrages. Le Théatre de M. de Voltaire, la Henriade, l'Eſprit des Loix, l'Art de la guerre du Roi de Pruſſe, ſont continuellement entre les mains de cette Nobleſſe ſtudieuſe, qui, pour ſe les rendre plus familiers, s'applique elle-même à les traduire. Elle ſait accorder la profeſſion des armes avec ces exercices de l'eſprit ; & je connois

des Seigneurs Portugais, qui, au milieu des ſoins militaires, n'ont jamais interrompu leur commerce avec les Muſes. Pluſieurs parlent, avec élégance, le latin, le françois, l'italien, l'anglois, & l'eſpagnol ; poſſedent l'hiſtoire, les mathématiques & la phyſique. La délicateſſe même du ſexe, & les diſſipations du plaiſir, n'ôtent point aux Dames de la Cour leur portion de cet heureux goût. Je ne nommerai que la Ducheſſe Anne de Lorraine, Dame d'honneur de la Reine, qui ſait toutes les langues, & joignant aux Sciences les Beaux Arts, peint dans une perfection qui feroit admirer un Artiſte.

Je ſuis, &c.

A Brogue, ce 25 Avril 1754.

LETTRE CXC.

SUITE DU PORTUGAL.

LA Province de Beira eſt voiſine de celle dont je viens de parler. Ses villes principales ſont Lamégo, Aveiro & Coïmbre. Aveiro a, dit-on, ce privilege ſingulier, qu'il n'eſt permis à aucun Etranger d'y paſſer la nuit, ſans une permiſſion particuliere du Magiſtrat. On y voit un couvent de Religieuſes, qui ne reçoit que des filles de condition, iſſues de vieux Chrétiens, c'eſt-à-dire, de ceux qui ne ſont ni de race Maure, ni de race Juive. La terre d'Aveiro eſt une des plus conſidérables du Portugal. Après la révolution qui mit le Duc de Bragance ſur le trône, ce Prince l'enleva à ſon véritable Poſſeſſeur, parce qu'inviolablement attaché au parti du Roi d'Eſpagne, il ne voulut jamais reconnoître d'autre Souverain.

Coïmbre ou Conimbre eſt une aſſez grande ville, ſituée à ſix ou ſept lieues de la mer, à l'extrêmité d'une plaine, & ſur une hauteur dont la pente s'étend juſqu'à

la riviere de Mondégo. L'aſpect en eſt beau ; & l'on s'en forme de loin une plus grande idée qu'elle ne mérite. On juge pourtant, lorſqu'on y entre, qu'ayant ſervi de réſidence aux Souverains, elle a été abandonnée par ſes Maîtres. Le peu d'édifices anciens qui y reſtent, ſont moins dans le goût moreſque que gothique. Coïmbre eſt le ſiege d'un Evêché, d'un Tribunal de l'Inquiſition, & d'une Univerſité autrefois très-célebre, la mere des Savans en Portugal, mais où l'on ne connoît guere que la Philoſophie d'Ariſtote, hériſſée de tous les ſophiſmes de la pédanterie. On y compte ſept chaires de Théologie, dix de Droit Civil, ſept de Droit Canon, ſept de Médecine, une de Mathématiques, une de Muſique; & plus de quatre mille Etudians, qui paſſent leur vie dans l'oiſiveté & dans l'ignorance. Leur grande occupation eſt de faire des cures-dents de buis. Le latin qu'on parle dans toutes ces Ecoles, eſt un jargon moitié Italien, moitié Portugais.

L'Inquiſition conſerve encore ici une partie de ſon ancienne autorité ; & ſes Officiers y ſont très-puiſſans, quoique ce Tribunal ſoit moins une Chambre Ardente, comme autrefois, qu'une Juriſ-

diction de Police, conduite par la politique, & dirigée par le Gouvernement. Je vis un Laquais qui portoit ſur lui un piſtolet & un poignard, ce que perſonne n'oſe ſe permettre, même à Lisbonne. On me répondit qu'un Valet du grand Inquiſiteur pourroit faire plus mal encore, ſans qu'on y trouvât à redire; mais que je ne verrois perſonne qui oſât l'imiter.

Coïmbre a reçu de grands privileges des Rois de Portugal, dont ſept d'entr'eux y ont pris naiſſance, & pluſieurs y ſont enterrés. On y voit un grand nombre d'Egliſes, de Monaſteres, & autres monumens ſomptueux, tels que la Cathédrale, un Pont ſuperbe, & un magnifique Aqueduc. La maiſon des Jéſuites, compoſée de ſeize corps-de-logis, eſt une des plus belles de cet Ordre. Elle pourroit contenir trois cens Religieux, & occupe la principale rue de la ville.

On montre encore un reſte d'édifice, qu'on dit être l'ancien Hôtel de la Monnoie, lorſque les Rois faiſoient ici leur réſidence. Les premieres pieces frappées en Portugal, ſe firent à Porto, & avoient ſur le revers les armes de cette ville, qui ſont des tours baignées par un fleu-

ve. Comme il n'y avoit alors dans le Royaume aucun ouvrier capable de ce travail, on en appella des pays étrangers; & on leur accorda divers privileges. La Cour des Monnoies eſt aujourd'hui fixée à Lisbonne. C'eſt là quelle eſt gouvernée par un Tribunal, où préſide le Tréſorier, aſſiſté de deux Juges de la balance, & de deux Greffiers de la dépenſe & de la recette. Il y a un Fondeur, un Affineur, un Eſſayeur, & une infinité d'Officiers ſubalternes, nommés par le Tréſorier. Cette Juriſdiction releve du Tribunal des Finances; & le Vedor, ou Intendant qui a le département des Indes, y préſide de droit lorſqu'il s'y trouve.

Il ſeroit difficile de marquer avec certitude, l'origine des monnoies de Portugal, & lequel de ſes Rois en a fait frapper le premier. On ſait qu'anciennement on comptoit par *Livres;* & l'on avoit des pieces d'argent & de cuivre de très-petite valeur. Aujourd'hui les Portugais comptent par *Reis*, qui ne valent pas un denier de France, & dont cent quatre-ving font une livre. La plus ancienne monnoie connue de ce Royaume, eſt une piece d'or, qui vaudroit cinq cens Reis, & dont ſoixante peſe-

roient un marc. Elle eſt du douzieme ſiecle, & repréſente d'un côté, Sanche I à cheval & armé; & de l'autre une croix avec quatre étoiles, entourée de ces mots, par abréviation : *In nomine Patris, & Filii, & Spiritus Sancti, Amen.* Cette monnoie a eu cours juſqu'au quatorzieme ſiecle ; du moins n'en trouve-t-on point d'autre depuis Sanche I, juſqu'à Alphonſe IV.

Ce dernier en fit battre en argent à Lisbonne & à Porto ; car on en voit marquées d'une L, & d'autres d'un P, pour faire connoître de quelle ville elles ſont ſorties. L'effigie du Prince n'y paroît point ; mais au-deſſus de ſon nom eſt une couronne avec cette légende, qui eſt la même pour le revers : *Sit nomen Domini Benedictum.* On ne connoît pas de plus anciennes pieces d'argent en Portugal ; & évaluées ſur le pied actuel, elles pourroient valoir quarante Reis.

Mon intention n'eſt point de vous parler de toutes celles qui ont été frappées ſous les regnes ſuivans ; mais je ne dois pas craindre de répéter que, lorſqu'Alphonſe V eut accepté la Croiſade, & fait vœu de paſſer avec ſon armée dans la Terre Sainte, il fit battre, en or le

plus fin, une monnoie particuliere, à laquelle il donna deux grains de plus que n'avoient les autres Ducats de la chrétienté, afin qu'elle pût avoir un libre cours dans toute la route. On la nomma *Cruſado*, comme deſtinée à l'uſage des Croiſés. Sur un des champs, étoit une croix de Saint George, entourée de lettres, qui ſignifioient : *Adjutorium noſtrum in nomine Domini*; & ſur l'autre, l'Ecu Royal couronné, & placé ſur la croix d'Avis, avec cette légende : *Cruſatus Alphonſi quinti Regis.*

On fabriqua auſſi dans la ſuite des Cruſades d'argent; & ce nom eſt encore aujourd'hui un des plus uſités dans la monnoie de Portugal. Il n'y a point de ces dernieres Cruſades au-deſſous de quatre cens quatre-vingt Reis. L'ancienne monnoie d'or conſiſte en trois ſortes de pieces, dont les plus fortes ſont de vingt-deux & demi au marc, & valent quatre mille huit cens Reis; les autres ſont des moitiés & des quarts. On en a fait de plus modernes, qui valent, par gradation, depuis quatre cens quatre-vingt Reis, juſqu'à ſix ou ſept mille. Les plus baſſes, qui ſont les Cruſades, font la dixieme partie de l'ancienne monnoie d'or. Au reſte, toute celle qui ſe fabri-

que en argent ſans alliage eſt ſi rare, que le plus riche Négociant en raſſembleroit à peine pour cinquante piſtoles. Vous n'en ſerez point étonnée, quand je vous dirai que ces eſpeces, valant, à proportion de l'or, dix pour cent moins que dans les autres pays, les Etrangers les enlevent, & qu'elles manquent à la circulation. Le Gouvernement y ſupplée par de petites pieces d'or, & quantité de monnoie de cuivre. On prétend que ce qui l'empêche de proportionner, comme ailleurs, la valeur de l'argent à celle de l'or, eſt la crainte que ce changement n'en apporte auſſi dans le prix des marchandiſes & des denrées. Il eſt défendu, ſous peine de la vie, de faire venir du Bréſil de la poudre d'or; parce que les Etrangers, qui ne manqueroient pas de l'enlever, priveroient le Roi du profit conſidérable qu'il trouve ſur la fabrication de la monnoie.

Croiriez-vous qu'on eſt plus mal-proprement logé à Coïmbre, que dans nos plus mauvais cabarets de village? Les hommes y mangent comme les animaux, ſans ſe ſervir de leurs mains. On donne à chacun, ſur une aſſiette, ſa portion de légume en pyramide; & tous y portent la bouche & mordent dedans. Nous

n'avions ni cuilleres ni fourchettes dans notre auberge. La table étoit ſeulement ornée d'un couteau, qu'on ſe jettoit l'un à l'autre après s'en être ſervi.

En entrant dans la ville, j'avois vu pluſieurs femmes aſſiſes au ſoleil, tenant la tête de leurs maris ſur leurs genoux, & occupées d'une recherche dégoutante & mal-propre. La récolte étoit abondante ; & ces ſales créatures, pour marquer plus d'amour à ces pouilleux de maris, croquoient cette vermine, comme le mets le plus exquis. Ceux-ci, à leur tour, faiſoient à leurs Femmes la même galanterie. Les uns & les autres ne témoignent aucune peine d'avoir la tête ſi mal meublée. Le ſexe ſe charge de poudre & de friſure, qui ſervent de pâture & de retraite à ces animaux. Il a pourtant beaucoup de ſoin de ſes cheveux, & va toujours la tête découverte, même dans les rues. On l'y accoutume dès l'enfance ; & les hommes y ſont tellement habitués, qu'en hiver même, dès qu'ils ſont rentrés, ils quittent la perruque, ne mettent point de bonnet, & n'en ſont jamais incommodés. C'eſt apparemment l'effet du climat, encore plus que l'habitude ; car une Françoiſe m'a dit que pendant les premieres années de ſon établiſſement

à Lisbonne, étant accablée de fluxions, on lui conſeilla d'aller nue tête ; & ce fut le ſeul remede qui la guérit.

Pour revenir à la mal-propreté des auberges, l'uſage eſt, avant que de mettre la viande dans la marmite, de la couper par morceaux, & de la ſervir comme une eſpece de hachi. On fait rôtir un gigot, ſans poële ni lechefrite : on l'arroſe avec de l'huile qui coulant dans les cendres, fait prendre à la viande un goût & une odeur déteſtables. Ce n'eſt pas tout : on donne au rôti de grands coups de couteau, qui en font ſortir tout le jus, & le rendent auſſi ſec que du parchemin. Un Voyageur trouve peu de lits dans les cabarets ; on ſe contente de fournir autant de matelats qu'on en veut payer ; & d'affreux Marmitons, qui ont toujours les pieds nuds, viennent vous ſervir à table & dans vos chambres. L'Hôteſſe, quelque laide qu'elle ſoit, ſe montre rarement aux Etrangers, pour ne pas donner de jalouſie au mari ; elle aime pourtant à ſe faire voir, pour peu qu'elle en trouve l'occaſion.

Les Portugaiſes ont, en général, avec aſſez d'embonpoint, une belle carnation, de beaux yeux, de beaux cheveux, de belles dents. Leur habillement n'eſt

pas avantageux ; elles ſe rendent la gorge trop abondante, trop en avant, & trop ſerrée. Autrefois elles avoient toujours, par-deſſus leur vêtement, une grande jupe noire, retrouſſée ſur la tête, de façon que leur viſage & leur taille ne pouvoient être vus que de ceux, à qui elles vouloient bien accorder cette faveur ; ce qu'elles faiſoient en ouvrant cette eſpece de manteau d'une maniere, en apparence, fort ingénue, comme ſi effectivement elles ne ſongeoient qu'à ſe procurer un peu d'air. Quelques perſonnes s'en ſervent encore à l'égliſe. Il n'y a que les femmes de condition qui ſe coëffent à la françoiſe ; encore la plupart ſont-elles toujours en cheveux. Leurs ſouliers ſont fort hauts & forts larges ; & preſque toutes ont le pied gros, & marchent mal : auſſi marchent-elles peu. Elles ſont continuellement aſſiſes ſur leurs talons ; & jamais elles ne ſe promenent. On les tient tellement renfermées, qu'on voit communément juſqu'à de ſimples Marchands, avoir chez eux des chapelles où ils font dire la meſſe, pour leur ôter tout prétexte de ſortir. Les plus pauvres ne ſont guere moins contraintes ; ce qui n'empêche pas que les unes & les autres, ne ſe mettent très-proprement.

L'habit des hommes eſt celui des Européens, mais taillé & porté de mauvaiſe grace, avec une longue épée qu'ils ont ſous le manteau dans lequel ils s'enveloppent. Les Gens de la Cour portent preſque tous des uniformes. Les Bourgeois & le Peuple ſont d'une malpropreté qui ſent le judaïſme.

A quelques lieues de Coïmbre eſt une fontaine merveilleuſe, qui, quoiqu'elle n'ait, dit-on, qu'un pied de profondeur, engloutit tout ce qu'on y jette. Les Portugais prétendent qu'un arbre, un bœuf, un cheval qui y tomberoient par haſard, enfonceroient inſenſiblement, ſans qu'on pût ni les en retirer, ni ſavoir ce qu'ils deviennent; mais les Portugais, dans leurs récits, comme dans leurs hiſtoires, ſont toujours chargés de miracles, de fanfaronades & de merveilleux.

Une autre ſingularité encore plus remarquable, & que je voulus voir dans la même province, eſt le fameux lac de la montagne de Strelle. Si l'on s'en rapporte encore aux gens du pays, quoique ce lac ſoit à plus de douze lieues de l'Océan, & dans un endroit fort élevé, on y apperçoit de tems en tems, des débris de navires; & toutes les fois que la mer

eſt en mouvement, la même agitation s'y fait remarquer. Les Habitans ont la ſimplicité de croire que les Diables y ont établi leur domicile, & que tout homme en péché mortel, qui a la hardieſſe d'en approcher, ne peut manquer d'y être englouti. Avant que de tenter l'aventure, nous fîmes halte pour laiſſer repoſer nos chevaux; nous marchâmes enſuite pendant une heure; & nous arrivâmes à une petite croix, où mes Guides recommanderent leur ame à Dieu. La terre réſonnoit ſourdement ſous nos pieds, comme ſi nous avions été ſur une voûte. J'y appuyai mon oreille; & je crus entendre rouler un torrent avec fracas. Nous fîmes pluſieurs queſtions à nos Conducteurs, qui nous conjurerent au nom de Jeſus-Chriſt, de ne pas tenter Dieu, en approchant de trop près de la demeure du Diable.

En moins de trois heures, nous parvînmes au haut de la montagne; & après avoir marché long-tems dans de grandes prairies qui ſont au ſommet, nous arrivâmes enfin ſur les bords du lac. Il paroiſſoit friſſonner dans le milieu; il s'en élevoit même de petits bouillonnemens, qui n'empêcherent pas un jeune Etranger, qui étoit avec nous, de s'y baigner,

S'étant avancé à quelque distance du rivage, il se sentit attiré par les eaux ; d'où l'on peut conjecturer qu'en même tems qu'elles s'élevent du sein de la terre pour former ce lac, elles y rentrent par une autre ouverture. Le Baigneur n'eut à combattre aucun des Diables dont on nous avoit menacés ; nul d'entr'eux ne se présenta pour l'entraîner dans leurs abîmes ; & dès que nos Guides le virent sortir sain & sauve, ils coururent l'embrasser, en répétant mille fois ces paroles d'admiration : *Il Santo ? Il Santo ?*

Nous descendîmes la montagne par un autre chemin ; & nous arrivâmes dans un lieu où se forment des amas de neige, que le vent pousse dans les profondeurs. On la couvre d'herbe & de terre pour la garantir du soleil ; & c'est là que Lisbonne fait, pour l'été, sa provision de glace. On la transporte pendant la nuit sur des mulets jusqu'aux bords du Tage ; ensuite on l'embarque jusqu'à la ville, où elle se vend douze ou quinze sols la livre. On n'a pas trouvé de lieu plus propre à en fournir la Capitale ; ce qui prouve le peu d'industrie des Habitans, qui ayant des montagnes aux environs de

Lisbonne, où en hiver il tombe toujours beaucoup de neige, n'ont pas encore imaginé d'avoir des glacieres.

Du haut de la Strelle, on découvre le bourg de Cavilhaon, où l'on entretenoit anciennement divers métiers de draps, de ſerges, & de bas, que la politique actuelle de ce Royaume rendroit inutiles. M'entretenant de cette matiere avec un Seigneur Portugais, il me dit : « Les » Étrangers qui viennent en foule pré» ſenter au Roi des Mémoires pour ren» dre ce pays fertile, & y établir des » manufactures, ignorent que ces entre» priſes ne conviennent ni au bien de » l'Etat, ni à la tranquillité des Habi» tans. Dieu nous a rendus maîtres de » l'or que nous trouvons ſans peine au » Bréſil ; ſi ce métal étoit dans le Por» tugal, nous aurions les mêmes fa» briques qu'en France & en Angle» terre ; parce que nos richeſſes nous » mettroient en état de conſtruire des » places fortes, & d'entretenir des trou» pes pour les garder ; mais comme tout » notre or eſt en Amérique, en nous » prenant une de nos villes maritimes, » on nous mettroit hors d'état de jouir » de nos tréſors. Nous n'avons rien à » craindre, tant que les Anglois trouve-

» ront à débiter chez nous le produit de
» leur induſtrie. Ils nous protégeront
» même, & verſeront juſqu'à la der-
» niere goutte de leur ſang, pour nous
» défendre contre les ennemis qui oſe-
» roient nous attaquer. Nous leur pro-
» curons plus de profit que les autres
» Nations enſemble; & ils ſont les ſeuls
» qui faſſent valoir nos vins & nos den-
» rées. S'ils n'emportent pas tout notre
» or, c'eſt de peur que les autres Puiſ-
» ſances ne ſe réuniſſent pour nous en-
» lever le Bréſil. Ils ne ſeroient pas aſſez
» forts pour nous défendre; & l'Eſpagne
» ne manqueroit pas de ſe mettre de la
» partie pour nous ſubjuguer.

» Cette même raiſon nous empêche
» de faire travailler aux mines d'argent
» & de cuivre, dans les parties ſepten-
» trionales du Royaume : nous crai-
» gnons d'exciter la jalouſie de nos Voi-
» ſins; nos richeſſes du Bréſil leur font
» déja aſſez d'envie; en travaillant à nos
» mines d'étain & de plomb, nous rui-
» nerions le commerce d'Angleterre. Il
» faut auſſi ménager la Suede, qui nous
» apporte du cuivre; & il n'y a pas juſ-
» qu'aux Hollandois, autrefois nos en-
» nemis, de qui nous ne ſoyons bien-
» aiſes d'acheter diverſes marchandiſes,

» entr'autres le ſalpêtre, quoique les » ſeules immondices de Lisbonne nous » en fourniroient ſuffiſamment.

» Nous ſentons parfaitement les avan- » tages que nous pourrions retirer des » projets qu'on nous propoſe; mais en- » core une fois, la raiſon d'Etat ne le » permet pas; & notre puiſſance eſt ſi » peu redoutable, que nous ne devons » chercher qu'à vivre en paix avec » tout le monde, ou à nous comporter » de maniere, que, ſi les uns conſpirent » notre perte, les autres ſoient enga- » gés, par leur propre intérêt, à tra- » vailler à notre conſervation.

» C'eſt ſur cet heureux ſyſtême de ſa- » geſſe & de politique, que ſont fon- » dés notre tranquilité, notre bonheur, » & l'abondance du néceſſaire. Les An- » glois nous apportent du bled, de la vian- » de ſalée, de la merluche, de l'étain, » du plomb, du charbon de terre, des » draps, des ſerges, des étamines, des » droguets, des bayettes, étoffe parti- » culiere de leur pays, dont nous fai- » ſons un grand uſage; les Hollan- » dois des toiles fines, des toiles ordi- » naires, des toiles à voiles, des épice- » ries, des cordages, du lin, du chanvre, » de la poudre à canon, du fromage, de

» la biere même, quoique défendue en
» Portugal; les Italiens, des rubans, de la
» soie à coudre, du papier à écrire & à
» imprimer, du riz de Piémont & de
» Veniſe, du bled de Sicile & de Sar-
» daigne, des glaces & de la verrerie;
» les Hambourgeois, du fer blanc, des
» planches propres à faire des tonneaux,
» du cuivre, de l'acier, &c; les Suédois,
» des bois de menuiſerie & de charpen-
» te, du fer, du ſel & du goudron; les
» Eſpagnols, quantité de mules & de
» mulets, des ſoies écrues, des taffetas
» de Grenade, des laines, de l'indigo,
» du ſafran; les François, des toiles, des
» bas, des éventails, des gants, des bon-
» nets des aiguilles, des épingles, &c.
» L'entrée de toutes ſortes de marchan-
» diſes eſt permiſe, excepté les étoffes
» de ſoie, d'or, d'argent, & ſur-tout
» le vin & l'eau-de-vie, à cauſe de la
» grande quantité de vin que nous re-
» cueillons, & parce que nos eaux-de-
» vie ſont ſi inférieures aux vôtres, que
» nous ne trouverions pas à nous en dé-
» faire. En fait de draps, nous ne rece-
» vons que ceux d'Angleterre & de Hol-
» lande: cette préférence vient d'un an-
» cien traité qui déroge, en leur faveur,
» à la défenſe générale d'en laiſſer entrer
» dans le Royaume.

» A l'égard de nos propres Négo-
» cians, leur commerce eſt extrême-
» ment borné; car, ſans ſe donner la pei-
» ne de tirer les marchandiſes de leur
» ſource, ils ſe contentent de les pren-
» dre à Lisbonne des mains des Etran-
» gers, pour les revendre en boutique.
» Auſſi ſont-ce ces mêmes Etrangers, les
» Anglois ſur-tout, qui font ici les for-
» tunes les plus brillantes & les plus ra-
» pides. Ils ne ſe bornent pas au ſeul tra-
» fic des productions de leur pays: ils en
» tirent de toutes les parties de l'Europe,
» & y portent celles du Portugal.

» Anciennement les François faiſoient
» ici preſque tout le commerce: & le
» nombre de leurs maiſons égaloit ſeul
» celui de toutes les autres enſemble.
» Mais pendant la guerre de la Succeſſion
» d'Eſpagne, les marchandiſes de France
» ne pouvant arriver qu'avec beaucoup
» de difficulté, les Anglois & les Hol-
» landois travaillerent à y établir leur
» négoce. Les riches mines d'or du Bré-
» ſil qu'on découvrit alors, furent pour
» eux un nouveau motif qui les anima;
» & ils ont réuſſi, en ſe conformant au
» goût de notre Nation, qui conſiſte,
» en général, à avoir des marchandiſes
» apparentes & à bon marché, ſans trop

» s'embarraſſer de leur durée. La
» bonne politique exigeroit, qu'au lieu
» des privileges particuliers que nous
» accordons à ces deux Peuples, nous
» favoriſaſſions les Négocians François,
» pour en attirer un plus grand nombre.
» Ce ſont preſque les ſeuls Etrangers ca-
» tholiques: la conformité de la Religion
» fait qu'ils s'y marient, & peuplent le
» Royaume, en devenant eux-mêmes,
» dans la ſuite, Portugais; tandis que les
» autres, après y avoir fait fortune, s'en
» retournent avec leurs richeſſes dans
» leur patrie.

» Votre commerce eſt tellement tom-
» bé parmi nous, qu'il n'y a preſque point
» ici de change ſur la France: les Mar-
» chands ſont obligés, pour payer ce
» qu'ils reçoivent de Paris, d'ordonner à
» leurs Commiſſionnaires d'en tirer le
» montant ſur Amſterdam; & les Hollan-
» dois ſe rembourſent en tirant eux-mê-
» mes ſur Lisbonne, d'où ils font revenir
» leurs fonds en eſpeces. Enfin, vous ne
» recevez de nous en cuirs, en fruits,
» en bois de teinture, &c, que l'é-
» quivalant de ce que vous nous don-
» nez: au lieu que les autres Nations
» font un commerce immenſe, qu'elles

» augmentent à meſure que nos mines du
» Bréſil ſont plus abondantes.

» Jamais nous ne pourrons, par la
» vente de nos vins & de nos denrées,
» balancer la valeur des productions
» qu'elles nous fourniſſent; & nous ſe-
» rons toujours obligés de payer l'excé-
» dent en une quantité prodigieuſe d'or
» monnoyé. Quoique la ſortie de cette
» matiere ſoit défendue, elles l'enlevent
» néanmoins ſans riſque, & l'envoient,
» les unes en Italie ſur des vaiſſeaux de
» guerre Anglois, dont les occaſions
» ſont très-fréquentes à Lisbonne; les
» autres les font paſſer en Angleterre,
» ſur des paquebots qui leur voiturent,
» à peu de frais, ce précieux métail.

» Pluſieurs Nations de l'Europe ont
» ici des Conſuls, dont la principale
» fonction eſt de les maintenir dans leurs
» privileges. Elles ont de plus, le droit
» de ſe choiſir un Juge Portugais; mais
» ſon élection doit être confirmée par
» Sa Majeſté. Nous ne pouvons traduire
» les Etrangers, lorſque nous avons des
» affaires contr'eux, que pardevant ce
» Magiſtrat, qui ſeul eſt cenſé inſtruit
» de leurs prérogatives. L'appel de ſes
» jugemens ſe porte à la Cour Souve-

» raine, au *Desembargo do paço*, qui eſt » ici, comme en France votre Parle- » ment. Leurs autres privileges conſiſ- » tent à ne payer aucun droit d'entrée, » pour ce qui concerne la vie & l'habil- » lement de leur famille; mais ceux qui » veulent profiter de cet avantage, doi- » vent déclarer, au commencement de » l'année, les choſes qu'ils ſe propo- » ſent de faire venir. Ils ſont exempts » de ſubſides, de logement de gens de » guerre, & peuvent porter la canne; » ce qui eſt défendu aux Portugais.

» Les Anglois & les Hollandois ſont » les ſeuls, qui aient droit d'établir » quelques maiſons de commerce au » Bréſil; mais ils en retirent peu d'uti- » lité, par la difficulté qu'ont les Etran- » gers de ſympatiſer avec les Habitans » du pays, & par les accidens funeſtes, » qui peuvent quelquefois réſulter de » cette antipathie. Ils préferent d'adreſſer » leurs marchandiſes à des Commiſſion- » naires Portugais, les croyant plus en » ſûreté entre leurs mains.

» Les Anglois ont la faculté d'envoyer » des paquebots de Falſmouth à Lisbon- » ne pour porter leurs lettres. C'eſt un » prétexte & un moyen pour y intro- » duire de la contrebande, & en tirer

» plus commodément & avec moins de » risque, ces effets dont l'exportation » est prohibée. Ces Messagers sont de » grands voiliers, excellens pour la mer; » & comme, à l'instar des vaisseaux de » guerre, ils sont exempts de visite, ils » s'en retournent toujours richement » chargés ».

L'Estramadoure de Portugal s'étend en longueur, du Nord au Sud, des deux côtés du Tage : Tomar, Santaren, Leiria, Alanquer & Sétubal, en sont les principales villes après Lisbonne. La premiere fut fondée par un Grand-Maître des Templiers ; & après la destruction de ces Religieux, elle fut donnée aux Chevaliers de l'Ordre de Christ, qui en ont fait leur chef-lieu. Ils y ont une maison magnifique, composée de douze cloîtres d'une belle architecture, avec une nombreuse bibliotheque. C'est dans cette habitation, que réside le sous-Grand Maître, qui releve immédiatement du Saint-Siege, & jouit d'une juridiction épiscopale. Il a le quart des revenus de toutes les Commanderies. Cet Ordre est le seul qui soit porté par le Roi de Portugal ; aussi est-il le plus recherché, quoiqu'en même tems le plus avili. Les Grands ont la vanité d'avoir, pour les

servir

ervir à table, ou derriere leur carroſſe, les Chevaliers décorés du même cordon. Il ſuffit, pour être reçu, de prouver qu'on a ſervi pendant trois ans, en qualité de volontaire, dans la ville de Mazagan en Afrique, où les Portugais entretiennent une forte garniſon, & envoient des Malfaiteurs.

A l'occaſion de l'aviliſſement de l'Ordre de Chriſt, je dirai un mot de celui de Malthe, qui poſſede auſſi pluſieurs Commanderies dans ce Royaume. On en prend la croix; on la quitte de même; & on la porte par fantaiſie, ſans preuves, ſans examen, & ſans tenir à cet Ordre : ce qui doit diminuer naturellement l'eſtime qu'on a, par-tout ailleurs, pour cette marque reſpectable.

Santaren, ſur la route de Tomar à Lisbonne, eſt une ville ancienne, ſituée dans une jolie campagne, ſur une hauteur au bord du Tage. Son territoire, extrêmement riche en bled, en vin, en fruits, en olives, eſt d'une fécondité ſi prompte, qu'on y recueille le froment deux mois après qu'on l'a ſemé. Le nom de Santaren eſt une corruption de Sainte Irêne, Vierge & Martyre, dont le corps, dit-on, y fut trouvé par un miracle. C'eſt dans les environs de cette

ville, que croiſſent ces beaux orangers, dont les Portugais ont apporté les premieres greffes de la Chine, & qui, depuis un ſiecle & demi, ſe ſont tellement multipliés, qu'on en voit aujourd'hui des forêts entieres en Portugal. Le fruit s'envoie de Lisbonne en différentes parties de l'Europe; les oranges qu'on mange à Paris pendant plus de quatre mois, viennent preſque toutes de la province d'Eſtramadoure.

Sur le chemin de Santaren à Lisbonne, je vis paſſer la voiture du Patriarche, ſans ſuite, ſans eſcorte, & ſeulement accompagnée d'une troupe d'enfans. J'en fus d'autant plus étonné, que ce Prélat ne marche qu'avec un très-grand cortege; mais j'appris que dans cette voiture, il n'y avoit qu'une fille qu'on venoit d'enlever à ſes parens, pour la conduire au palais du Pontife qui devoit la marier. On a recours à cet expédient, lorſque des Peres intéreſſés ou injuſtes, retiennent malgré elles, dans le célibat, des filles d'un âge mûr, & en état de diſpoſer de leur cœur & de leur main; car la loi leur permet de ſe marier ſelon leur inclination, même avec des hommes d'une condition inférieure: mais dans le cas

où la femme a un titre plus considérable, elle le garde toujours, pour elle seulement, sans le partager avec son Mari.

Les demandes étant faites dans les regles, les Parens ne manquent pas de les rejetter. L'Amant, après avoir essuyé plusieurs refus, porte sa plainte à l'Evêque ou au Patriarche, & lui présente la promesse de mariage qu'il tient de la Demoiselle. Le Prélat envoie chercher la fille, qu'on est obligé de lui livrer; & si elle persiste dans sa volonté, il les marie, mais sans que les Parens soient tenus de rien donner. Cet article n'est pas du ressort de la puissance ecclésiastique: c'est à l'Epoux à se pourvoir comme il le juge à propos; mais ils ne peuvent pas se dispenser de le recevoir dans leur maison avec sa femme, & de les laisser tranquillement consommer le mariage. Ces sortes de différends se terminent, pour l'ordinaire, par des accommodemens, souvent par des procès, quelquefois par des aventures tragiques. Quand ce sont des gens de condition, le Roi en prend connoissance, & contribue par ses libéralités, à la réconciliation des parties. En général, malgré la loi qui favorise ces alliances, la Noblesse ne se marie guere qu'avec l'agrément de Sa Majesté.

Puiſque le haſard me fait tomber ſur cette matiere, voici encore ce qui s'obſerve, lorſqu'on ſe diſpoſe à prendre une épouſe légitime. Je dis légitime ; car la plupart vivent en ménage, long-tems avant que de ſonger au Sacrement. Les riſques que courent les jeunes gens dans les lieux de débauche, la chaleur du climat qui leur permet difficilement de ſe paſſer de femmes, les engagent de bonne heure à ſe pourvoir d'une Maîtreſſe. La Demoiſelle entretenue, ne voyant que ſon Amant, lui donne, pour l'ordinaire, pluſieurs enfans, avant que des intérêts de famille, la volonté des Parens, ou la ſituation des affaires permettent au jeune homme de ſe marier.

Lorſque le tems arrive de former une alliance plus ſérieuſe, un des premiers articles du contrat eſt ; que la Maitreſſe ſe retirera dans un couvent, & s'y engagera par des vœux ſolemnels. On regle la dépenſe de ſon entretien ; les enfans entrent dans la maiſon paternelle ; & au défaut de fils légitimes, ſi ce ſont des roturiers, ils héritent des biens de la famille, quand même ils ſeroient Mulâtres. Il n'en eſt pas de même de la Nobleſſe ; les Bâtards Mulâtres n'ont aucun droit à la ſucceſſion. Les Blancs même

ne peuvent y prétendre qu'avec l'agrément de la Cour, qui doit être accordé du vivant du Pere. Il y a de grandes maiſons en Portugal, qui deſcendent de ces Bâtards, dont la poſtérité ne rougit point de ſes Aïeux. Autrefois les enfans trouvés étoient réputés nobles, ſur la ſuppoſition qu'ils pouvoient être fils de Gentilhommes, & ſur un principe de droit, que dans le doute du bien ou du mal, le bien doit toujours être préféré.

Dans l'ordre de la Nobleſſe, les Aînés ſuccedent aux charges de leur pere, lorſqu'elles ſont héréditaires. Les cadets s'appliquent à l'étude pour s'avancer dans la magiſtrature ou dans l'égliſe; & en attendant, ils ne ſubſiſtent que des penſions que leur font les Aînés, auxquels tous les biens ſont ſubſtitués. Ces derniers gardent leurs freres chez eux, les traitent avec amitié, & les entretiennent avec décence. Ici, comme parmi nous, les cadets enrichis par des bénéfices, des emplois ou des commanderies, ſont communément très-utiles à leurs familles.

On n'admet point en Portugal cette diſtinction ſi connue en France, entre la Nobleſſe de robe & la Nobleſſe d'épée: les fils des plus grands Seigneurs em-

braſſent indifféremment ou la magiſtrature ou le ſervice militaire. Les Nobles ſe diviſent en pluſieurs claſſes ; les Ducs ſont plus que les Marquis, les Marquis plus que les Comtes, les Comtes plus que les Barons, & les Barons plus que les ſimples Gentilhommes. Ces titres même ne ſont pas toujours héréditaires: on les reçoit de la faveur du Monarque, qui les donne quelquefois pour pluſieurs *Vies*, comme diſent les Gens du pays, c'eſt-à-dire, pour pluſieurs générations. Ce tems expiré, le fils d'un homme qualifié peut être réduit au ſeul titre de Gentilhomme. L'uſage des Nobles Portugais qui habitent les Indes, eſt de donner en mariage, à leurs filles, la plus grande partie de ce qu'ils poſſedent, afin que les garçons, privés de l'eſpérance des biens paternels, cherchent à s'avancer dans le ſervice.

Dans la claſſe ordinaire des Citoyens, les Parens, pour enrichir les Aînés, obligent les cadets à ſe faire Moines; & ces jeunes gens s'y portent avec d'autant plus de facilité, qu'ils regardent cet état comme très-propre à favoriſer le libertinage. D'ailleurs un enfant qui ſe fait Eccléſiaſtique ou Religieux, eſt une preuve que ſa famille n'eſt point

entachée du judaïſme ; car ceux qui pourroient en être ſoupçonnés, ſont exclus pour toujours du ſacerdoce. Les peres uſent de la même contrainte envers les filles, & les forcent de ſe faire Religieuſes, ſoit faute de facultés pour les établir, ſoit dans la crainte qu'elles n'uſent de la liberté que leur donne la loi de ſe marier à leur gré. Comme la plupart des cloîtres ſont fort pauvres, & qu'on n'y exige que des dots très-modiques, ces filles mourroient de faim, ſans une médiocre penſion que leur font leurs Parens, ſans de petits ouvrages qu'elles vendent à leur profit, & ſans les libéralités de quelques amis, avec leſquelles elles vivent & s'entretiennent.

Je ne voulus pas quitter la province d'Eſtramadoure, ſans viſiter le célebre monaſtere de Maffra, qui eſt en même tems, & une maiſon royale & un couvent de Moines. Dans une maladie qui mit en danger les jours du feu Roi, ce Prince fit vœu de fonder un autre Eſcurial, dans le lieu même, où ſeroit ſitué le plus pauvre monaſtere d'hommes de ſon Royaume. Après une exacte recherche, on trouva que celui de Maffra, où logeoient, au milieu d'un déſert, quelques Capucins dans une eſpece de chau-

miere, étoit la maiſon de leur inſtitut la plus miſérable. Les ordres furent donnés ſur le champ de faire venir un plan d'Italie, d'après lequel on ſe propoſa d'élever un bâtiment ſuperbe, qui devoit éterniſer la mémoire du Monarque. L'ordonnance eſt telle, que l'égliſe en occupe le centre. Derriere le chœur, on voit des cellules propres à loger deux ou trois cens Franciſcains, pour deſſervir ce magnifique temple. La droite & la gauche de l'édifice forment un vaſte palais pour le Roi, la Reine, la famille royale, & leurs Officiers. Il a la vue ſur la mer, & ſert aux Mariniers à ſe reconnoître. Les Religieux de Maffra, fâchés d'être continuellement ſous les yeux du Maître, euſſent mieux aimé, comme auparavant, courir la campagne, pour chercher leur ſubſiſtance, que de vivre dans cette eſpece de clôture, quoiqu'on y eût abondamment pourvu à leur beſoins. Aujourd'hui que l'on ſent combien il eſt inutile, & même onéreux, de nourrir tant de gens oiſifs, le plan du Gouvernement eſt de laiſſer cette multitude de fainéans s'éteindre d'elle-même, & d'employer leurs revenus à des uſages plus utiles.

Sétubal, ſituée à l'extrêmité de la pro-

vince d'Eſtramadoure, s'eſt inſenſiblement accrue par la commodité de ſon port, les productions de ſon terroir, la richeſſe de ſa pêche, & la multitude de ſes ſalines. Il s'y fait une très-grande quantité de ſel blanc, que les vaiſſeaux tranſportent dans le Nord; & en général, ſon diſtrict l'emporte ſur beaucoup d'autres, ſoit par la bonté de ſes vins & de ſes fruits, ſoit par l'abondance de ſes grains & de ſes troupeaux, ſoit par l'agrément de ſon climat & la fertilité de ſon ſol. C'eſt de là ſur-tout, ainſi que de Santaren, que nous viennent ces oranges douces, qui s'envoient dans tous les pays, & ne le cedent qu'à celles de Malthe. La terre s'y couvre de fleurs dans toutes les ſaiſons: les abeilles produiſent un miel délicieux, les oliviers de l'huile excellente, les rivieres quantité de poiſſon, les montagnes diverſes pierres précieuſes; & le Tage fourniroit même l'or aux Habitans, s'il leur étoit permis d'y en chercher: enfin on y jouit d'un printems preſqu'éternel.

L'Alentejo, ainſi nommé à cauſe de ſa ſituation au-delà du Tage, eſt la cinquieme province du Royaume. Nous y entrâmes par la ville d'Eſtremos, célebre par la victoire que les Portugais, ſous la

conduite du Comte de Schomberg, remporterent ſur les Caſtillans commandés par Don Juan d'Autriche. Après la bataille, on trouva dans la caſſette de ce Prince, une longue énumération des troupes, de l'artillerie, des munitions, & généralement de tout l'attirail de l'armée Eſpagnole, qui devoit ſervir à la conquête du Portugal. Sur quoi vous remarquerez la mauvaiſe plaiſanterie d'un Secrétaire d'Etat de la Cour de Lisbonne, qui renvoyant ce mémoire à celle de Madrid, écrivit au bas : « nous » certifions le préſent état exact & véri» table, ayant été trouvé ſur le champ » de bataille après la défaite des Eſpa» gnols, le 8 Juin 1663 ». Cette ville, qui eſt une place de guerre, & a ſur la hauteur une fortereſſe conſidérable, ſe fait également remarquer par ſon air de propreté, & l'agrément de ſa ſituation. On y fabrique beaucoup de faïance.

Au midi d'Eſtremos eſt la ville d'Ebora, qu'on croit avoir été bâtie par les Phéniciens ; car elle étoit déja fort conſidérable plus de cent cinquante ans avant l'Ere Chrétienne. Céſar lui donna le droit de ville Latine ; & Sertorius y fit conſtruire une enceinte de murailles. Paul III l'éleva à la dignité de Métro-

pole ; & ſon premier Archevêque y fonda une Univerſité.

La Maiſon de Bragance a un magnifique palais à Villa-Viçoſa, dans la même province ; & les Rois y font un voyage preſque tous les ans. Ils y ont une aſſez belle ſalle, où ſont tous leurs portraits ; & à deux lieues de la ville eſt un parc ſuperbe, de la grandeur du bois de Boulogne, mais où il y a plus de bêtes fauves.

Elvas, ville épiſcopale, eſt à deux journées d'Ebora. Je fis cette route avec un Gentilhomme Portugais, à la maniere du pays. Lorſqu'un homme de conſidération eſt en voyage, il va loger de couvent en couvent, & y eſt toujours très-bien reçu. Son Palefrenier porte les armes du Roi ſur la houſſe de ſon cheval ; & cette marque de diſtinction le fait reſpecter dans toutes les provinces. Sans cette précaution, je ne conſeillerois pas à un Etranger de s'écarter du grand chemin ; car tout eſt ſuſpect à la Nation Portugaiſe.

Les environs d'Elvas ſont très-fertiles ; & la ville, ſituée ſur un côteau, eſt une des mieux fortifiées du pays. Les maiſons ſont blanches & fort propres ; & l'on voit une grande & belle citerne,

qui peut contenir assez d'eau, pour en fournir pendant six mois aux Habitans. Elle y est conduite par un aqueduc élevé de quatres arches les unes sur les autres, mais qui d'ailleurs n'a rien de merveilleux dans sa construction.

La province d'Algarve occupe la partie la plus méridionale du Royaume. Son nom, dérivé de l'Arabe, désigne sa situation. Ses villes principales sont Tavila, Faro, Silva & Lagos. Elles n'ont rien, par elles-mêmes, de remarquable; mais on peut dire de cette province, comme de tout le Portugal en général, que les terres y produisent presque sans travail, & dédommagent au centuple, du peu de peine & de soins qu'on se donne pour les cultiver.

Je suis, &c.

A Lisbonne, ce 19 Mai 1754.

LETTRE CXC.

SUITE DU PORTUGAL.

AYANT parcouru les Provinces, je e rapprochai de la Capitale; & je revis tte ville fameuſe, dont Uliſſe, après la ſtruction de Troye, jetta, dit-on, les emiers fondemens. Le nom latin d'*Oſſipo*, ſemble appuyer cette opinion, ıe je crois pourtant très-fabuleuſe. Je cette ſeconde entrée, comme la pre- ere, par l'embouchure du Tage, & ſſai heureuſement cette barre étroite dangereuſe, formée par des rochers des bancs de ſable. Je n'ai point vu, Fort-Saint-Julien, cette coulevrine de nt livres de balle, qui, ſi l'on en croit Portugais, fut trouvée dans la ville Diu, lorſqu'ils la prirent ſur les In- ens; mais les fortifications & les bat- ies me parurent en bon état. On me ontra de loin le palais d'Adjuda: c'eſt partie de Belem qu'habite le Roi. Elle ainſi appellée du nom d'une chapelle diée à la Vierge. L'égliſe, dont j'ai rlé ailleurs, également remarquable

reaux ne peuvent paſſer, qu'a
été examinés par les Commiſ
Santé. A meſure qu'on mont
ce fleuve s'élargit, & forme c
bonne un port de trois lieues
toujours rempli de navires.

Il ne me reſte plus beaucou
à vous apprendre de cette vil
compte partir dans peu de jou
rendre à Madrid. Vous ai-j
nous avons ici un couvent de
de la province de Bretagne, &
Françoiſe, deſſervie & entre
frais du Roi ? Un de ces Rel
raconté, qu'en 1641, pluſie
de ſa province s'étant emb
qualités de Miſſionnaires po
de Guinée, furent les premie
nonçerent au Gouverneur d

pour cet établiſſement. Ces Religieux s'étant trouvés dans le cas de rendre des ſervices eſſentiels aux Portugais, on en inſtruiſit la Cour de Lisbonne; & pour récompenſe, ils obtinrent du Roi la permiſſion d'avoir un hoſpice dans la Métropole, pour leur faciliter le paſſage aux miſſions des Colonies. On leur donna un jardin & quelques bâtimens ſur le bord du Tage, où ſont aujourd'hui conſtruits l'égliſe & le couvent. Mais depuis très-long-tems, on ne leur permet plus d'envoyer des Miſſionnaires aux Colonies Portugaiſes; des Capucins Italiens, établis dans cette Capitale, jouiſſent ſeuls de ce privilege.

Il y avoit auſſi une maiſon de Capucines Françoiſes, fondée depuis près d'un ſiecle, par la Reine Marie-Françoiſe-Eliſabeth de Savoie. Cette Princeſſe avoit tiré du couvent de la Place Vendôme, à Paris, quatre de ces filles, auxquelles ſuccéderent d'autres Religieuſes de la même Nation; mais il n'en reſte plus qu'une vieille, qui probablement ne ſera point remplacée; car les familles Françoiſes ſont trop peu nombreuſes en Portugal, pour que l'on puiſſe eſpérer qu'elles y feront des proſélites. Notre égliſe, dédiée à Saint Louis,

eſt fort jolie, & n'eſt point ſujette à l'Ordinaire. Il y a un logement pour un Chapelain, & un emplacement pour des lits de Malades. Louis XV y a attaché des revenus, & y entretient un Chirurgien.

Le chantier, pour la conſtruction des vaiſſeaux de guerre, touche preſque au palais; & l'on y travaille ſans relâche. A l'égard des vaiſſeaux marchands, on les fait venir des pays étrangers, parce que le bois eſt très-rare en Portugal, & que, même pour brûler, on n'y connoît guere que le bois de pin. Les navires au-deſſus de cinq ans, qui ſe vendent dans le port de Lisbonne, paient vingt pour cent de droit; & ceux qui ſont au-deſſous, ne donnent que dix pour cent, afin d'engager les Négocians à n'acheter que de bons vaiſſeaux.

A une des extrêmités de la ville, eſt une maiſon appellée la Galere. On y renferme de pauvres malheureux condamnés par l'Inquiſition, des eſclaves fugitifs, qui ont mérité quelque châtiment, ou des forçats pris par les Portugais dans les guerres qu'ils ont continuellement avec les Maures. Ces Miſérables, liés deux à deux à une chaîne fort pe-

ſante, attachée à leur ceinture qui la ſoutient, ſont occupés à travailler ſur les vaiſſeaux du Roi, ou à porter du bois, de l'eau, &c, dans les maiſons des principaux Officiers de la marine. Le ſoir, on les reconduit à la galere, où ils couchent dans de grandes ſalles ſur des nattes. On leur donne des habits & des bonnets de drap bleu, avec un morceau de ſerge griſe, qui leur ſert de manteau pendant le jour, & de couverture pendant la nuit. Ils ſont mal nourris, à moins qu'il ne leur ſurvienne quelques ſecours par des aumônes. Tous les jours, de grand matin, on les conduit à l'attelier; & les dimanches on leur fait des inſtructions convenables à leur état. Les Médecins les viſitent dans leurs maladies; lorſqu'ils ſont en danger de mort, on leur adminiſtre les Sacremens. Pour les moindres fautes, on les châtie avec une corde goudronnée, qui emporte la chair avec la peau.

Je ne vous dis rien des promenades, ni des jardins publics de Lisbonne; il n'y en a ni dans la ville, ni aux environs. On voit ſeulement quelques maiſons de campagne aſſez agréables, que les Portugais appellent *Quintas*. Les plus

belles appartiennent aux Anglois, qui aiment à y recevoir les Etrangers. J'ai visité celle d'un Négociant, amateur de botanique, où se trouvent réunies les plantes les plus curieuses & les plus rares de toutes les parties du monde. C'est dans ces Quintas, que s'assemble la bonne Compagnie; je veux dire les riches Négocians, les seuls qui soient ici en état de soutenir ces dépenses. J'aurois pu faire mention d'un Jardin de Lisbonne, dont l'entrée est fermée aux femmes, mais où les hommes vont souvent se promener.

Je vous ai parlé de la douceur de ce climat: l'air y est rafraîchi, dans la saison des grandes chaleurs, par un vent de mer qui le purifie. Il pleut par déluge pendant cinq mois de l'année; & alors les rues basses sont impraticables par les eaux qui descendent des hauteurs, & forment des torrens. Le froid est quelquefois très-rigoureux; cependant on ne se sert de cheminées que dans la cuisine: on a le préjugé de les croire mal-saines: l'usage des braſiers est même assez rare. On a recours au manteau, que tout le monde porte pour se garantir, même en été, de la subtilité de l'air. Dans le cours des sept mois de séche-

teſſe, il s'éleve de fréquens ouragans, qui cauſent une pouſſiere ſi épaiſſe, qu'elle obſcurcit le ſoleil. Il pleut rarement dans cette ſaiſon; mais la fraîcheur de la nuit empêche que les fruits ne ſe deſſechent. On a d'ailleurs, dans les maiſons de campagne, de grandes citernes, auxquelles aboutiſſent de petits canaux qui portent l'eau dans les endroits où elle eſt néceſſaire. On entend rarement le tonnerre; & il ſe paſſe des années ſans qu'il arrive d'accident.

Ce pays produit le meilleur grain de l'Europe; mais il ne fournit pas la moitié de ce qu'il en faudroit pour la conſommation des Habitans. Il leur en vient des Iſles Açores, de France & de la mer Baltique. Parmi les différentes cauſes de cette diſette, on pourroit aſſigner la trop grande quantité de terres qui ſont plantées de vignes, & le trop grand nombre de Portugais, qui, en paſſant au Bréſil, ont enlevé des bras à l'agriculture. La population n'eſt pas en proportion de la moitié du terrein. Elle pourroit être double, ſans ſurcharger le pays. Elle alloit au-delà de cinq millions d'Habitans ſous les Romains, & de quatre, du tems du Roi Emmanuel, ſiecle brillant du Portugal. On n'y compte pas

aujourd'hui plus de deux millions cinq cens mille ames.

Excepté le pain & la volaille, les vivres ſe vendent à très-bas prix. On loue ſur-tout la police qui s'obſerve dans les boucheries. Les murs intérieurs ſont plaqués de petit carreaux de faïance, & couverts de viande expoſée à la hauteur de ſix pieds. Les Acheteurs indiquent les morceaux qu'ils deſirent; & les Bouchers, placés ſur des étaux en forme de théatre, les leur délivrent le long d'une planche. Au milieu de cet enclos, eſt un Commiſſaire aſſis avec des balances, toujours préſent pour empêcher le déſordre, & rendre juſtice à ceux qui ſe trouvent léſés.

Le poiſſon ſe vend moins cher que la viande; & le débit en eſt d'autant plus facile, que les Portugais, par économie, font volontiers maigre les jours gras, & ſur-tout à ſouper. Ils ne ſe nourriſſent guere que de haricots, de merluche, & principalement de ſardines, que le Tage produit en telle abondence, qu'elles ne valent que trois ou quatre ſols le cent, ſouvent même dix ou douze ſols le millier. Il arrive quelquefois que les Pêcheurs en prennent

une ſi grande quantité, qu'ils ſont obligés d'en jetter une partie, de peur qu'après avoir payé les droits d'entrée, ils ne trouvent point à s'en défaire. On eſt dans l'uſage d'en ſaler pour les Provinces, où elles ſont d'une reſſource infinie pour les pauvres gens.

Il n'y avoit anciennement que trois fontaines à Lisbonne ; encore étoient-elles preſque dans le même quartier. On faiſoit porter l'eau par des ânes ; & elle ſe vendoit trois ou quatre ſols la charge. Aujourd'hui un aqueduc ſuperbe, bâti par le feu Roi, la diſtribue avec abondance, dans toutes les parties de cette Capitale. On ſe ſert, dans les maiſons, de petits pots fort minces, faits d'une terre rouge, très-commune en Portugal, dans laquelle, en l'expoſant à l'air pendant la nuit, elle ſe rafraîchit parfaitement. La rue des Confiſeurs a cela de particulier, que ſes maiſons, quoique bâties ſur un terrein au niveau de la riviere qui eſt toujours ſalée, & n'en eſt éloignée que de trois cens pas, ont des puits d'eau douce excellente : les Propriétaires n'en conſomment point d'autre.

Le loyer des maiſons, qui ſont généralement aſſez jolies, n'eſt pas abſolu-

ment cher à Lisbonne ; ſur-tout ſi l'on ne s'attache point à certains quartiers, & ſpécialement à celui des Négocians. Comme elles ont d'aſſez grands appartemens, qu'elles ſont toujours biens blanchies, qu'un placage de faïance, à hauteur d'appui, regne autour de chaque piece, que les plafonds en ſont ou peints, ou d'une blancheur extraordinaire, & les planchers converts de nattes très-fines, pour peu qu'on choiſiſſe des lieux élevés, & qu'on ait ſoin d'entretenir la propreté, ce qu'on néglige un peu trop en Portugal, on peut être logé commodément & gaiement. On ſe paſſe aiſément de tapiſſeries ; & les meubles ordinaires ne conſiſtent qu'en quelques chaiſes, une table, une armoire, une paillaſſe & deux matelas qu'on étend le ſoir, ſans bois & ſans rideaux, ſur des nattes de jonc. Les maiſons des Grands ſont bâties de belles pierres, dont on trouve, près de la ville, des carrieres abondantes ; les autres ne ſont que de moilon, de brique, ou de bois récrépi de plâtre. Anciennement on ſe ſervoit peu de verre pour les fenêtres ; on n'avoit que des jalouſies. Aujourd'hui on eſt encore obligé, lorſqu'on loue un appartement, de ſe pourvoir de chaſſis de verre ; &

que tems à Villa-Viçoſa, à Pin-Heyro & à Maffra ; mais il n'y vit pas avec la même magnificence. Ses autres maiſons ſont Pancos, Almarin, Cintra, &c.

Le jour de la Saint Jean & de la Saint Pierre, l'Infant Don Pedre, frere du Roi, donne à Leurs Majeſtés & à la Famille Royale, deux fêtes ſuperbes, dans ſa maiſon de Quelus, à une petite lieue de Lisbonne, où tous les Miniſtres des Cours Etrangeres ſont invités. On commence par un combat de taureaux, ſuivi de la comédie & d'un concert, dans lequel la Reine, la Princeſſe du Bréſil, & les Infantes ne dédaignent pas de chanter elles-mêmes. La fête finit par un ſouper magnifique & un feu d'artifice. Jamais ni les Seigneurs, ni les Dames ne mangent avec la Famille Royale. La maiſon de Quelus eſt peu réguliere, mais fort agréable ; le Roi n'a nulle part des meubles ſi riches, ni de ſi beaux appartemens.

Aux grandes fêtes & les jours de cérémonies, Sa Majeſté ſe fait voir en public dans ſa chapelle, où tous les Grands ſont obligés de ſe trouver. Ce Prince ſe tient au chœur ſous un dais, à côté du Patriarche. Les Seigneurs qui ont des charges à la Cour, peuvent ſeuls

que tems à Villa-Viçosa, à Pin-Heyro & à Maffra ; mais il n'y vit pas avec la même magnificence. Ses autres maisons sont Pancos, Almarin, Cintra, &c.

Le jour de la Saint Jean & de la Saint Pierre, l'Infant Don Pedre, frere du Roi, donne à Leurs Majestés & à la Famille Royale, deux fêtes superbes, dans sa maison de Quelus, à une petite lieue de Lisbonne, où tous les Ministres des Cours Etrangeres sont invités. On commence par un combat de taureaux, suivi de la comédie & d'un concert, dans lequel la Reine, la Princesse du Brésil, & les Infantes ne dédaignent pas de chanter elles-mêmes. La fête finit par un souper magnifique & un feu d'artifice. Jamais ni les Seigneurs, ni les Dames ne mangent avec la Famille Royale. La maison de Quelus est peu réguliere, mais fort agréable ; le Roi n'a nulle part des meubles si riches, ni de si beaux appartemens.

Aux grandes fêtes & les jours de cérémonies, Sa Majesté se fait voir en public dans sa chapelle, où tous les Grands sont obligés de se trouver. Ce Prince se tient au chœur sous un dais, à côté du Patriarche. Les Seigneurs qui ont des charges à la Cour, peuvent seuls

ſeuls y entrer : les autres reſtent dans la nef, où les Marquis ſont aſſis ſur des tabourets, & les Comtes ſur des bancs. La Reine paroît dans une grande tribune ouverte, avec les Princeſſes ſes filles, & quantité de Dames de ſa ſuite. Le Jeudi-Saint, elle va à pied, comme tout le monde, à l'entrée de la nuit, viſiter les égliſes. Elle eſt précédée par des hommes chargés de grandes planches, qu'ils poſent ſur le pavé pour la garantir de la mal-propreté des rues. Ils forment, par ce moyen, un plancher avec tant d'ordre & de diligence, que la Reine & toute ſa ſuite marche à pied ſec, ſans aucune interruption. Ses carroſſes la ſuivent de loin ; & elle s'en ſert au retour. Le Roi fait ſes viſites plus tard, accompagné ſeulement de quelques Seigneurs, & ſans cet appareil. Les Grands y vont en gala, & toujours ſuivis d'une foule de Domeſtiques.

Mais où la Cour ſe montre avec plus d'éclat, c'eſt à l'anniverſaire du Roi & de la Reine. Après la meſſe, Leurs Majeſtés montent dans leur appartement, où la Nobleſſe richement parée, & les Etrangers qui en ſont curieux, ſont admis à leur baiſer la main. La fête ſe termine toujours par un concert qui ſe

donne le ſoir au palais. Les Grands ne vont guere chez le Roi que ces jours là: je ne parle pas de l'audience publique que ce Prince leur donne tous les ſamedis. Les Ambaſſadeurs n'y paroiſſent qu'à ces mêmes fêtes, à moins que des affaires ne les y amenent; & alors ils font demander une audience particuliere. Les femmes même, quoique préſentées, doivent être ſpécialement annoncées toutes les fois qu'elles vont chez la Reine. Cette Princeſſe indique le jour à la *Camaréra-Mor*, ou premiere Dame d'honneur; & celle-ci les introduit dans l'appartement, où ſe trouvent debout & rangées ſur la même ligne, la Reine, la Princeſſe du Bréſil, & les autres Infantes. La Reine ne parle jamais la premiere, & ne répond qu'à ce qu'on lui dit. Nulle n'eſt aſſiſe en ſa préſence; & l'on ne connoit chez elle ni l'uſage, ni l'honneur du tabouret. Leurs Majeſtés ne mangent point en public, mais ſeulement devant quelques Seigneurs du premier rang. La famille royale s'aſſemble preſque tous les jours, ſoit pour faire de la muſique, ſoit pour jouer au pharaon; & quelquefois ces mêmes Seigneurs y ſont admis. Le reſte de la Nobleſſe, réduite à ramper chez le Miniſtre,

ſe montre rarement à la Cour. Auſſi eſt-elle ſans crédit, ſans argent, ſans pouvoir, ſans éclat, & endettée à l'excès; car elle croit, comme nous, que de faire des dettes & ne pas les payer, eſt la ſcience des Gens du grand monde.

C'eſt parmi les Nobles des trois premieres claſſes, les Ducs, les Marquis & les Comtes, que le Roi choiſit des Sujets pour remplir les emplois de la Cour, de la guerre, & les gouvernemens des Colonies. Ils jouiſſent du privilege de la Grandeſſe, & d'une penſion ſur le tréſor royal, ſuivant la qualité de leur titre. Quant à la ſimple Nobleſſe, ou celle qui n'eſt pas titrée, ceux qui la poſſedent, prennent la qualité de Fidalgos, ou de Gentilhommes, & participent auſſi à une penſion, dont le fonds eſt de quatorze mille cruſades. Perſonne, ſans la permiſſion du Roi, ne prend le titre de Don, qui eſt ici une marque de diſtinction, tandis qu'en Eſpagne, les plus petits Bourgeois affectent tous de ſe parer de ce même titre. Les charges d'épée & de robe ne ſont pas vénales; & tous les trois ans on en renouvelle les proviſions.

Les Femmes qui forment la maiſon de la Reine ſont, outre la Camaréra-Mor,

plusieurs Demoiselles a[illegible]es Affafatas, qui ne paroissent jamais devant le Roi. Elles servent dans l'intérieur le plus particulier, & ne quittent la Cour, que pour se marier. Il n'est ici question ni de Dames d'Atours, ni de Dames du Palais. Les Officiers qui approchent le plus de la personne du Monarque, sont le Grand-Maître, le Grand Écuyer, les Gentilshommes de la Chambre appellés *Camarifas*, qui servent par semaine, avec quantité d'autres Officiers, comme Maîtres-d'Hôtel, Valets-de-Chambre, Pages, Huissiers, &c. La maison de la Reine & celle des Princes sont composées, en hommes, à proportion, comme celle du Roi. Ce Prince n'a point une garde particuliere & permanente, comme en France : il se fait escorter par un détachement de Cavalerie ou d'Infanterie casernée a Lisbonne : celle de la Reine consiste en quelques Hallebardiers, qui n'ont pas seulement d'uniforme.

Quelque pauvre que soit la Noblesse, elle n'en est pas moins dans l'usage de se faire servir par une nombreuse suite de Domestiques; mais leur nourriture est si modique, qu'on les entretient à peu de frais. Il y a aussi des especes de Gentils-

nmes, qui ſervent pour cinq ſols
jour. Tous ces Valets, Nobles ou
turiers, ont, ſous le manteau, une
gue épée, & quelques-uns un gros
pelet à la main, qu'ils marmottent
s ceſſe, même au milieu de leurs
ires ou de leurs plaiſirs. Il eſt vrai
le plus grand nombre a mis bas cet
érieur de dévotion, qui n'exiſte
ſque plus que chez quelques femmes
parmi les Moines.
ais ſans faire, comme anciennement,
ade de ce chapelet, on en conſerve
jours le pieux uſage. A huit heures
ſoir, en hiver, les Bourgeois & le
ple ne manquent point de réciter, en
ece de plein chant, le Roſaire ſur le
il de leur porte. Ce vacarme dure
bonne heure, paſſé lequel tems les
s ſont inondées de pots-de-chambre,
voleurs, de chiens & de Gens de
lice. Mais ce qu'on ne trouve pas ici
outes les bornes, comme à Paris, ce
t ces filles proſtituées, qui, le pied
s le ruiſſeau, le viſage enluminé, le
ard auſſi hardi que le geſte, vous
poſent d'un ton impudent & ſolda-
que, des plaiſirs auſſi groſſiers qu'in-
ides. Les Sbirres, qui ſont en aſſez

grand nombre, marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de longues épées, qu'ils preſentent nues devant les Paſſans, en les interrogeant de façon à les effrayer. Cette troupe de police eſt ſi peu redoutée des Malfaiteurs, que le Miniſtre eſt obligé de faire faire des patrouilles par la garniſon compoſée de quatre à cinq mille hommes. Une partie des déſordres eſt cauſée par la miſere du Peuple, & plus encore par cent cinquante mille Negres ou Métis qui inondent cette Capitale.

Il n'y a point de Maréchauſſée dans tout le Royaume; mais comme les Portugais voyagent peu, on entend rarement parler de vols ſur les grands chemins. Les priſons ſont le ſéjour de la barbarie & du déſeſpoir. Les Nobles, les Officiers, les Débiteurs, les Etrangers y ſont mêlés avec les plus grands ſcélérats, ſans autre diſtinction de rang ni de traitement, que ſuivant ce qu'ils peuvent payer au Geolier; & plus ils ſont riches, plus on les maltraite, pour en tirer plus d'argent. On en ſort ruiné, ſi l'on eſt innocent; & ruiné & abîmé, ſi l'on eſt riche, quoique coupable. Les plus pauvres y ſont à la merci de la charité publique; car le Roi ne paie rien pour

des Prisonniers; & c'est ce qui fait qu'on arrête tant de monde, & avec tant de légéreté. On compte plus de quatre mille de ces malheureux dans les cachots de Lisbonne.

L'Archevêque d'Evora est, par sa place, ainsi que le Chancelier en France, le Chef de la Justice dans toute l'étendue du Royaume. C'est en même tems le plus riche Ecclésiastique, & celui qui a le plus de pouvoir & de faste. *Le Déjambargo do Paço*, qui, comme je l'ai dit plusieurs fois, est le premier Tribunal, a été fondé au commencement du quinzieme siecle. C'est là que se font les loix & les pragmatiques, & que se reglent les conflicts de juridiction. Il est divisé en deux Chambres; celle de supplication, qui est de trente-neuf Magistrats, & celle de Justice civile, qui est de vingt-quatre. Le reste des Conseillers sont nommés *Extravagantes*, ce qui répond à nos Honoraires. Le droit de faire au Monarque de très-humbles remontrances, est inconnu dans cette Cour. On ne connoît point ici les Lettres de Cachet; mais les Ordres Verbaux sont pour le moins aussi fréquens, & peut-être plus redoutables.

Il y a à Lisbonne d'autres Tribunaux, savoir, le Conseil militaire, formé de

quatre Conſeillers, & d'un Secrétaire qui eſt ordinairement Miniſtre de la guerre ; le Conſeil des Finances, qui a, pour Sur-Intendans, trois des premiers Seigneurs du Portugal ; le Conſeil de Conſcience, pour les affaires qui concernent les Ordres de Chevalerie ; le Conſeil des trois États, qui connoît de certains revenus, & regle les vivres & le fourrage pour les Troupes. Le Sénat eſt proprement ce qu'on appelle à Paris le Bureau de la Ville ; avec cette différence, qu'on y traite de toutes les charges municipales du Royaume. Le Préſident eſt toujours un homme de la premiere naiſſance. Il y a, dans les provinces, des Intendans chargés à peu près des mêmes fonctions que les nôtres ; mais on n'a point de Contrôleur Général des Finances ; M. de Carvalho s'eſt réſervé cette partie de l'adminiſtration. Les évêchés, les capitaineries, les gouvernemens, les vice-royautés, les ambaſſades, les alliances, les grands mariages, ſont du département du Conſeil d'État, compoſé de quatre Conſeillers eccléſiaſtiques, de cinq ſéculiers, & d'un Secrétaire, qui eſt encore M. de Carvalho. Ce Miniſtre fait ſigner au

Roi les Ordonnances qu'il donne ſur toutes les parties du gouvernement, ſans prendre d'autre titre, que celui de *Secrétaire des Récompenſes & des Graces.* Tous les jours ceux qui ont affaire à lui peuvent le voir.

Je vous ai parlé de l'Inquiſition, qui n'eſt plus un Tribunal eccléſiaſtique, mais royal. Ses jugemens ne tombent guere actuellement que ſur des miſérables, dignes du fouet par tout pays. C'eſt preſque l'unique châtiment que l'on exerce aujourd'hui ſur cette canaille. Auſſi les Portugais trouveront-ils les Auto-da-Fé fort inſipides, quand ils n'y verront plus de *Figurons*; c'eſt le nom qu'on donne à ceux qu'on brûle. Les plus à plaindre ſont quelques Prêtres indiſcrets, leſquels, pour avoir mal parlé de l'Inquiſition, ſont condamnés à une priſon perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui, comme vous jugez bien, vengent avec zele leur propre cauſe.

Outre ces Tribunaux ſupérieurs, les provinces & les villes ſont régies par des Corrégidors, auxquels d'autres Officiers & Magiſtrats particuliers, également inſolens & avides, ſont ſubordonnés. Au

reſte, la Juſtice eſt très-mal adminiſtrée; & ſe rend avec une extrême lenteur, tant par la chicane & les ſubterfuges des Avocats, le fatras des loix, & les innombrables plaidoieries, que par l'indolence, l'incapacité & les extorſions de tous ces Juges. La loi oblige ceux qui intentent des procès & les perdent, de payer, au profit du Roi, une amende du dixieme de la ſomme conteſtée.

Les Juges, dans les affaires criminelles, joignent à leur lenteur ordinaire, une très-grande indulgence. Leurs arrêts les plus ſéveres ſont preſque toujours d'enrôler les Coupables pour les Indes ou pour l'Afrique. L'impunité du crime enhardit à le commettre. Quelqu'un m'a dit avoir vu un Domeſtique aſſaſſiner ſon camarade, en plein midi, ſe retirer froidement, ſon couteau à la main, être conduit en priſon en riant, & en ſortir quelques mois après, pour faire le métier de Bourreau. Rien ne ſeroit plus aiſé, que d'informer le Roi de ces prévarications; car ce Prince donne audience, trois fois la ſemaine, à tous ſes Sujets, dont les Eſclaves Negres ou Négreſſes ne ſont pas même exceptés. Les deux premieres ſont pour le Peuple; la derniere pour la Nobleſſe.

Je ne connois point de pays, où l'on ait autant de confiance au mérite des Saints, qu'en ce Royaume. Dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne, les Portugais qui ſuivoient le parti de l'Archiduc, voulant ſe donner un Chef de leur Nation, le choiſirent dans le paradis. Ils élurent Saint Antoine, patron de Lisbonne, & l'ont toujours regardé depuis comme leur Général. Le Roi en expédia la commiſſion en forme, fit porter en triomphe ſon image à l'armée, où la Nation lui rendit tous les honneurs dus à ce nouveau grade. Le Prince va tous les ans, à la fête du Saint, entendre les vêpres à ſon égliſe, & porte avec lui trois cens mille Reis, pour lui payer ſes appointemens.

Les Catholiques, ou ceux qui veulent le paroître, ſont obligés de préſenter après pâques, aux Curés de leurs paroiſſes, un certificat de confeſſion & de communion. Les Juifs, pour éviter tout ſoupçon de judaïſme, ne ſe montrent pas les moins exacts à s'acquitter de ce devoir; ce qui n'empêche pas que leur vie ne ſoit remplie d'inquiétude & de contrainte; car ceux même qui ſe convertiſſent, ont encore beaucoup de déſagrément. Ils ſont marqués de l'épithete infamante de *Nou-*

veau Chrétien, qui leur ôte l'eſpérance de s'allier jamais avec les anciens, & les prive pour toujours eux & leurs deſcendans, des charges ſéculieres & eccléſiaſtiques. Ces alliances ne laiſſent pourtant pas d'avoir lieu; mais ce n'eſt qu'à l'occaſion de quelque aventure amoureuſe, ou lorſque de Nouveaux Chrétiens riches font la fortune à de pauvres filles. Les enfans qui naiſſent de ces mariages, ſont appellés Demi-Chrétiens-Nouveaux; les petits-enfans, Quarts-de-Nouveaux-Chrétiens, & ainſi toujours en deſcendant, juſqu'à ce qu'on ait perdu la mémoire du degré de leur origine. Alors on les nomme Partie-de-Chrétien-Nouveau; de maniere que cette eſpece d'infamie ne s'efface preſque jamais. Il y a des familles qui ſe qualifient de Puritaines, pour dire qu'elles ne ſe ſont point mêlées avec le ſang des Juifs ou des Maures. Elles s'en glorifient au point de ne jamais s'allier avec d'autres; & c'eſt pour cette raiſon, qu'on voit communément des Portugais ſe marier avec leurs parentes, malgré tout ce qu'il en coûte pour les diſpenſes.

On aſſure que les Juifs de Lisbonne ont offert deux millions de cruſades, pour qu'il leur fût permis de ſe raſſem-

bler au mont d'Armada, ſur la rive gauche du Tage, & que cette permiſſion leur a été refuſée. Les Portugais ſentiront un jour combien il étoit ridicule de craindre, & cruel de perſécuter un Peuple ſans chef, ſans conſtitution, diſperſé par toute la terre, & hors d'état de ſe réunir; trop peu nombreux dans chaque pays, pour y être redouté, & n'ayant ſur-tout nul intérêt de ſe faire craindre. Comme les Juifs n'ont point de gouvernement qui leur ſoit propre, ils n'en ſont que plus attachés, plus ſoumis aux Souverains qui les protegent; & n'étant, pour ainſi dire, d'aucun pays, ils ſont exempts de cette prévention ſecrete, que tout homme qui s'expatrie, conſerve pour le pays où il eſt né. Qu'on les laiſſe donc jouir du droit des Citoyens, & ils auront à coup ſûr l'ame citoyenne.

Quelque attachés que ſoient les Chrétiens Portugais aux pratiques extérieures de la Religion, ils ne les obſervent pas toujours avec aſſez de décence, même dans les lieux où il ſemble qu'elles devroient être le plus reſpectées. C'eſt dans les égliſes que ſe forment ordinairement les intrigues amoureuſes; que ſe donnent les rendez-vous; que ſe gliſ-

ſent les lettres & les billets ; que les ſignes & le langage des doigts ſuppléent à la parole ; & le tout d'une façon ſi ſubtile, ſi ménagée, qu'un Etranger qui ne ſeroit point prévenu de cet uſage, ne croiroit pas qu'on ſe fût dit un ſeul mot. Les gens du pays y ſont ſi accoutumés, qu'il eſt rare que les plus réguliers même s'en ſcandaliſent.

Cependant les cérémonies de la Religion ſe font d'une maniere grave & pompeuſe. On porte le Viatique aux malades avec beaucoup de majeſté. Le Prêtre eſt ſous un dais ſoutenu par ſix perſonnes, & marche lentement, précédé par des trompettes, & ſuivi d'une vingtaine de Confreres. Ceux-ci ſont vêtus de ſoutanes rouges uniformes, avec chacun un cierge, portant à la main les choſes néceſſaires à l'adminiſtration du Saint Sacrement. J'ai déja parlé de la magnificence avec laquelle le Patriarche officie : le chœur, compoſé de trente Bénéficiers qui ſervent à l'autel avec la mitre, & ſe qualifient de Monſeigneur, eſt ſoutenu par une muſique à la Romaine, c'eſt-à-dire, ſans ſymphonie ; mais parmi le grand nombre de voix, & ſur-tout de hautes-contres, il s'en trouve d'excellentes,

Depuis l'alliance des Portugais avec les Anglois, Saint George eſt, après Saint Antoine, le plus grand de tous les Saints du pays.

Ceux qui font monter le plus haut les revenus du Roi de Portugal, ne les portent pas au-delà de ſoixante millions; encore comprennent-ils dans cette ſomme, la confiſcation qu'il fait tous les trois ans, des biens des Gouverneurs & autres perſonnes publiques, qui reviennent des Indes. Rappellez-vous ce que j'ai dit des Vice-Rois de Goa, qui, à leur retour, ne manquent guere de ſubir un procès-criminel, & ſe croient trop heureux, de pouvoir racheter la vie ou la liberté, par l'abandon de leur fortune. Les autres revenus ſe tirent principalement de la douane, du droit d'entrée & de ſortie, des trois Ordres dont le Roi eſt Grand-Maître, & des mines d'or du Bréſil.

La Couronne eſt héréditaire, & paſſe aux filles au défaut des mâles. Par une Bulle de 1749, le Pape Benoît XIV donna au Roi le titre de Très-Fidele, qui fut auſſi-tôt inſéré dans toutes les Ordonnances, & reconnu des Puiſſances étrangeres. On croit que le Souverain Pontife a voulu caractériſer la foi des

Rois de Portugal, ou leur fidélité au Saint-Siege.

Ces Princes nomment à tous les grands bénéfices ; & la Religion catholique eſt la ſeule qui ſoit permiſe dans le Royaume. Dans les occaſions importantes, l'uſage ancien étoit d'aſſembler les États Généraux de la Nation ; mais ſous ce gouvernement, je ne crois pas que perſonne oſe le propoſer. Ce Tribunal inſpecteur & puiſſant, qui veut qu'on rende des comptes, déplairoit également & au Monarque & au Miniſtre.

Le Portugal ne préſente aucun objet frappant pour l'Hiſtoire Naturelle. La plante la plus curieuſe eſt celle qui porte la mouche ; à moins que d'être prévenu, on ne s'aviſeroit pas d'en cueillir la fleur, tant elle reſſemble à l'animal dont elle porte le nom. Il y en a de pluſieurs couleurs, qui toutes paroiſſent être des mouches véritables. C'eſt en ce genre, jeu de la nature le plus ſingulier que le conno iſſe.

Je ſuis, &c.

A Lisbonne, ce 23 Mai 1754.

SUPPLÉMENT aux Lettres précédentes

CES Lettres ont été écrites avant le tremblement de terre qui a renverſé la ville de Lisbonne; elles ne pouvoient donc faire mention ni de ce déſaſtre, ni des changemens arrivés depuis cette époque. Nous allons y ſuppléer, & commencer par le fléau même qui a occaſionné tous ces changemens.

Le premier de Novembre de l'année 1755, à neuf heures & demie du matin, le ciel paroiſſant pur & ſans nuage, on s'attendoit à un beau jour, quand tout à coup un bruit affreux ſe fait entendre, & ſemble annoncer les plus grands malheurs. La terre tremble; l'effroi redouble; & déja tous ces malheurs ſe réaliſent. Les ſecouſſes ſe ſuccedent; les édifices s'ébranlent; pluſieurs maiſons tombent; & d'autres ſont balancées comme un vaiſſeau agité par les flots; pluſieurs Habitans y reſtent enſevelis; & ceux qui fuient, ſont jettés les uns contre les autres, ou lancés contre les murs. Le craquement des charpentes, la chûte des bâtimens, les bruits ſouterreins ſe mêlent

aux lamentations. Les égliſes, les palais, les édifices publics, les maiſons particulieres, n'offrent plus qu'un monceau de ruines; tout eſt dans le trouble, la conſternation, le déſordre.

Les élémens ſe réuniſſent pour accabler les infortunés Habitans. Les vents s'échappent avec violence; les eaux ſont ſoulevées avec force; des feux s'exhalent avec impétuoſité; la terre ébranlée annonce un bouleverſement général. La mer en courroux franchit ſes bornes, ſort de ſon lit, & ſemble vouloir engloutir tout le globe. La riviere ſe déborde, entraîne un peuple immenſe; les vaiſſeaux ſe heurtent, ſe briſent & périſſent dans le port.

La fureur des incendies vient ſe mêler à celle des eaux: la flamme dévore les bâtimens; le feu gagne de près en près, s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagne toutes ces ſecouſſes; & déja cette malheureuſe Capitale n'eſt plus qu'un vaſte & énorme embraſement. Le plomb fondu coule de toutes parts; les toits enfoncent les planchers, renverſent les murailles; les Vieillards, les Enfans, les Malades ſont étouffés dans leurs lits ou conſumés par les flammes; & la Ville entiere, éprou-

vant tout ce que les elémens déchaînés peuvent cauſer de ravages, devient une ſcene de déſolation, d'horreur, de deſtruction & de mort.

Quel ſpectacle effrayant, de voir ſortir des embouchures & des traverſes de toutes les rues, des eſſains de Malheureux, qui, comme des ſpectres pâles, défigurés, les terreurs du trépas peintes ſur le viſage, courent en foule de tous côtés, pour ſe ſauver dans les places ou dans les champs; les uns à demi habillés, d'autres preſque nuds; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendreſſe à moitié mourant, ou prêt à expirer; ceux-là pouvant à peine ſe traîner eux-mêmes; le plus grand nombre, parmi l'effroi, le trouble & la confuſion générale, cherchant, appellant d'une voix lamentable ceux qui les intéreſſent. Ici une Mere, là des Enfans, plus loin des Epoux s'empreſſent réciproquement de ſe retrouver. Tel, par l'effet de la peur, ne peut ſe ſoutenir, & manque d'appui pour reſter debout: tel autre ſe laiſſe tomber par terre, & ſemble ne demander qu'un tombeau: tous, par des cris touchans & de profonds ſoupirs, implorent le ſecours du Ciel, & oſent à peine l'eſpérer.

Dans les premiers momens de cette terrible catastrophe, le peuple épouvanté, se croyant plus en sûreté dans les églises, court s'y réfugier ; mais les églises, les grands édifices sont ceux qui tombent avec plus de fracas ; & les Infortunés que la dévotion ou la crainte conduit dans ces saints asyles, sont écrasés sous leur chûte.

Quoique la secousse fût universelle, elle se fit plus sentir dans certains quartiers que dans d'autres. Sa plus grande violence fut de l'hôtel de la monnoie aux fourches patibulaires ; de-là, montant jusqu'au château qu'elle renversa, elle détruisit toute l'ancienne ville des Maures & plus de soixante-dix des principales rues de Lisbonne. Celles qui avoient résisté au tremblement, ne furent pas à l'abri de l'incendie. Le feu dura plusieurs jours ; & c'est peut-être ce qui éloigna le fléau de la peste, qu'on avoit sujet de craindre, par la quantité de cadavres dont l'air étoit infecté. L'incommodité des logemens & l'intempérie de l'air occasionnoient une infinité de maladies. Pour comble de malheurs, la Ville paroissoit menacée de la famine ; & au milieu de cette affreuse désolation, la brutalité humaine déployoit encore

toutes ſes fureurs. Une foule de Matelots, de Soldats & de Negres, à qui cet événement ouvroit les priſons, ſe répandirent dans tous les quartiers, fouillant dans les ruines, entrant dans les maiſons, pillant, volant, maſſacrant; & ce déſordre augmentoit encore l'horreur & l'épouvante. Chaque jour, les perſonnes riches recevoient des billets anonymes, par leſquels on menaçoit de les brûler, ſi elles ne portoient, dans des lieux marqués, les ſommes qu'on demandoit.

On a écrit dans pluſieurs relations, que des Incendiaires avoient profité de ces affreuſes circonſtances, pour venger d'anciennes injures. Ce fait a d'autant moins de vraiſemblance, que, pour les Scélérats même, il y a certains momens de crainte, qui forcent la vengeance à ſe taire. Il eſt d'ailleurs bien prouvé, que l'incendie a été cauſé par le renverſement des édifices; que les feux qu'on faiſoit alors dans les maiſons, ayant été entraînés dans les ruines, les avoient conſumées, & s'étoient communiqués aux bâtimens voiſins.

La déſertion de Lisbonne eſt la ſuite inévitable de cette effrayante cataſtrophe. Figurez vous une Nation entiere, égarée, fugitive, déſeſpérée, errante

dans les campagnes, ſans motif qui la conduiſe, ſans objet qui la guide. Pénétrée de douleur, les yeux baignés de larmes, l'ame troublée par la crainte, le cœur ſerré de la perte de ſa fortune, de ſes proches, elle regarde encore de loin en ſoupirant, cette Ville chérie & malheureuſe, le bûcher & le tombeau de ſes Habitans; cette vue redouble ſes pleurs, ſes gémiſſemens, ſon trouble, ſon déſeſpoir & ſa fuite. Loin de raſſurer, de retenir, de ramener ce Peuple égaré, les Prêtres, les Moines, par des principes de piété, auſſi faux qu'indiſcrets, rempliſſent leurs ſermons de terreurs, & augmentent les alarmes. D'autres répandent de fauſſes prophéties, annonçent la ruine entiere de cette ſeconde Ninive.

La Cour tremblante n'a pendant huit jours, que la campagne & des berlines pour aſyle. Heureuſement qu'elle étoit alors à Belem, où elle a continué depuis de faire ſon ſéjour. Il fut d'abord queſtion de l'établir à Porto, & enſuite de conſtruire, à Belem même, une nouvelle Ville, avec un port auſſi beau & auſſi commode que celui de Lisbonne. Juſqu'à préſent, on s'eſt contenté d'y bâtir de vaſtes barraques avec de grandes

ſalles, où les Miniſtres ont leurs bureaux, & où le Roi donne ſes audiences.

On a long-tems fatigué la bonté de ce Prince par des plans de réédification : il en venoit de toutes les parties de l'Europe ; mais la continuation des tremblemens de terre dérangeoit toujours ces projets, on en ſuſpendoit l'exécution. Dans l'eſpace d'un mois, on ſentit plus de trente ſecouſſes, dont quelques-unes furent très-violentes. Enfin, on s'eſt déterminé à conſerver le premier emplacement, à réparer les égliſes, les hôtels, les maiſons, autant que le nouvel alignement & l'élargiſſement des rues pourront le permettre. A en juger par ce qu'on a fait juſqu'à préſent, le rétabliſſement de Lisbonne ſera l'ouvrage de plus d'un ſiecle. Cette Ville infortunée n'a été long-tems qu'un monceau de ruines, parmi leſquelles, en relevant les décombres de côté & d'autre, on avoit pratiqué des chemins & ouvert des paſſages. On marchoit ſur l'ancien emplacement des maiſons, à travers des débris, qui, à la réſerve de quelques bâtimens élevés çà & là, offroient partout le triſte aſpect d'une fortification ſautée en l'air par l'effet d'une mine.

On n'oſe preſque plus bâtir d'édifices ſolides ; la plupart des maiſons ſont de bois ; le Roi lui-même, comme on vient de le dire, eſt logé dans une baraque. On a pris le parti d'en faire conſtruire en Hollande, d'où les vaiſſeaux les apportent, pour ainſi dire, toutes faites ; on n'a que la peine de les aſſembler, de les conſolider avec un ſimple enduit de plâtre.

On a d'autant plus de raiſons de craindre, qu'il n'y a point d'année que ce pays n'éprouve quelques ſecouſſes. Les vapeurs épaiſſes & onctueuſes qui s'élevent du Tage & des environs de Lisbonne, indiquent que l'intérieur des terres eſt rempli de bitume, dont l'activité continuelle eſt ſans doute ce qui occaſionne ces tremblemens périodiques. En comparant le dernier malheur qui a abîmé cette Capitale, avec celui qui l'avoit ravagée plus de deux ſiecles auparavant, les Portugais ont pu voir des préſages de ce qui vient de leur arriver ; mais on ne conçoit pas la manie de certains Peuples, de fixer leurs demeures ſur des terreins fameux par leurs ruines. Lima eſt trois fois renverſé, & rétabli trois fois ſur ſes débris. La ſoif des richeſſes eſt-elle donc plus

chere

chere aux hommes, que l'attachement à la vie? Lisbonne a été deux fois détruite; & les Portugais veulent la reconſtruire ſur le même rivage. Séduits par l'amour de la patrie, ils ne peuvent s'arracher d'une contrée qui, ſous un climat où les fleurs naiſſent de toutes parts, n'en dévore pas moins ſes Habitans. Si du paſſé on peut tirer des conjectures pour l'avenir, il eſt à préſumer qu'après une certaine révolution d'années, & dans la même proportion ſéculaire, cette grande Cité, qu'on veut rebâtir au même lieu, éprouvera encore les ravages qui viennent de la plonger dans l'abîme.

Repréſentez-vous la conſternation qu'une Ville, qui menace d'enſevelir ſes Habitans, doit répandre de toutes parts; & vous concevrez combien il a fallu de préſence d'eſprit, de fermeté d'ame, de ſupériorité de génie, pour trouver promptement des remedes à tant de maux. Les réglemens admirables que fit Sa Majeſté Portugaiſe, ſont une preuve éclatante de ſa ſageſſe, de ſa ſenſibilité, de ſa tendreſſe pour ſes Peuples. Le nombre prodigieux des Bleſſés & des Malades, dont la chûte des maiſons avoit épargné la vie, faiſoit un ſpectacle affligeant pour l'humanité; &

c'eſt d'abord vers cet objet intéreſſant, que ſe porta l'attention du Monarque. Ce Prince réduiſit juſqu'à ſa table, pour leur fournir de la volaille. On ramaſſa tout ce qu'on put trouver de remedes; & les plus grands Seigneurs aſſiſtoient à tous les traitemens. Chacun, à l'exemple du Maître, exerçoit, comme à l'envi, les fonctions de l'hoſpitalité. La Reine elle-même, & les auguſtes Infantes travailloient de leurs propres mains, ſoit à coudre du linge, ſoit à faire de la charpie pour les Bleſſés; & toutes les Dames de la Cour, excitées par ces grands exemples, s'occupoient des mêmes travaux. Les autres ſecours de toute eſpece furent auſſi prompts qu'abondans; & l'on ne ſauroit trop répéter, que c'eſt aux ſoins paternels du Roi & de ſon auguſte famille, qu'un grand nombre de Sujets ont dû la vie.

Le premier mouvement de la libéralité du Monarque fut d'ouvrir ſes coffres, & de répandre des aumônes avec une généroſité égale à l'étendue & à la ſenſibilité de ſon cœur. On diſtribuoit, dans les cuiſines du palais, des alimens à un grand nombre de perſonnes qui, manquant de tout, venoient y chercher leur ſubſiſtance. Parmi ces Infortunés, on

voyoit des gens qualifiés, qu'un moment avoit fait paſſer du ſein de l'opulence à la plus humiliante diſette ; mais l'ordre fut tellement obſervé, que les Pauvres eurent de quoi ſatisfaire à tous leurs beſoins, ſans autre protection que leur indigence. On fit défenſe de vuider les magaſins de bled, qui étoient dans le voiſinage de Lisbonne, juſqu'à ce que l'abondance fût ramenée dans cette Ville ; & le commerce de toutes les choſes de premiere néceſſité fut encouragé par des récompenſes.

Un des plus preſſans beſoins étoit de loger un Peuple nombreux, qui n'avoit plus d'aſyle. On fit apporter les tentes militaires, renfermées dans les arſenaux des places les plus voiſines. Les planches & le bois propres à bâtir, furent affranchis de tous droits ; on défendit d'augmenter le prix des loyers dans les maiſons qui ſubſiſtoient encore ; & l'on employa tous les matériaux de celles qui n'exiſtoient plus. On fit apporter une grande quantité de paille & de foin, pour ſuppléer au défaut des barraques, & pour ſervir de lits aux Pauvres, que l'humidité de la terre pouvoit incommoder.

Ce jour terrible, ce jour de calamité

& d'horreur, eſt l'époque la plus glorieuſe du miniſtere de M. de Carvalho, depuis Comte d'Oeiras, & aujourd'hui Marquis de Pombal. Lui ſeul, dans ce déſeſpoir général, ne perd point courage, & conſerve toute ſa préſence d'eſprit. Ce Miniſtre ne prend aucun repos; & n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau & pour table, que la voiture qui le tranſporte d'un bout de Lisbonne à l'autre, nuit & jour & à chaque inſtant il parcourt tous les quartiers de cette Capitale. Sa préſence conſole les malheureux, diſſipe la crainte, fait renaître l'eſpérance. Par ſes ordres on éteint le feu, on enterre les cadavres, on les brûle dans de la chaux, ou on les porte à la mer. Douze bataillons forment un camp, d'où l'on détache des patrouilles contre les Brigands qui troublent la tranquillité; & par-tout on éleve des gibets, où ces bandits ſubiſſent la peine dûe à leurs crimes. Des hommes ſont employés à fouiller dans les ruines, pour en tirer les effets; d'autres ſont prépoſés pour les recevoir; & afin qu'ils ne ſoient pas troublés dans leur travail par une populace curieuſe ou avide, huit régimens ſont continuellement occupés à l'écarter. Des ſubſiſtan-

ces arrivent des Provinces par la mer, & éloignent la famine. Par-tout les boutiques & les magasins sont ouverts ; & si en général les denrées se vendent un peu plus cher, le prix n'en est cependant point exorbitant, par les sages réglemens qui en fixent la valeur. On substitue aux églises détruites, des lieux propres au service divin. On crée un Tribunal pour les affaires urgentes, & principalement celles qui regardent le commerce maritime & le départ des vaisseaux. En moins de huit jours, il paroît trois cens Ordonnances sur les précautions à prendre, les malheurs à éviter, les pertes à réparer. Enfin, M. le Marquis de Pombal, par son exemple, sa fermeté & sa prévoyance, retient le Peuple de Lisbonne, prêt à abandonner une ville où ses soins ont ramené l'espoir & l'abondance, en y maintenant l'ordre & la police. La fondation d'un nouvel empire peut-elle être aussi glorieuse, que la conservation d'un Royaume, dont les plaies subites & multipliées demandoient les plus prompts remedes ? Aussi cet Homme rare jouit-il à la fois, & dans un âge avancé, de la plus grande gloire que puisse acquérir un particulier, & de la

plus grande autorité qu'un Souverain puiſſe confier à un Sujet.

Né à Coïmbre, en 1699, d'une famille noble, Joſeph Sebaſtien Carvalho fut élevé dans cette Univerſité, & s'y diſtingua par un eſprit ſupérieur & de bonnes études. Il prit d'abord le parti des armes ; & tout annonçoit qu'il étoit fait pour y réuſſir ; une taille haute & avantageuſe, une force extraordinaire, un air noble, une phyſionomie impoſante, une belle figure. Malgré tous ces avantages, le jeune Militaire quitta le ſervice, pour ſuivre la route des négociations. Il avoit épouſé une Demoiſelle de l'illuſtre maiſon d'Aveiras ; ce mariage, qui ne fut point approuvé des Parens de ſa femme, eſt ce qui contribua le plus à lui faire embraſſer un nouvel état. Il fut envoyé à Vienne, en qualité de Secrétaire d'ambaſſade. Devenu veuf, & nommé enſuite Ambaſſadeur dans cette même Cour, il épouſa la niece du Maréchal Daun. Ses talens ſupérieurs ſe développerent dans ſa nouvelle place ; & ſes dépêches firent l'admiration du Conſeil de Lisbonne. On ſentit de quelle utilité pouvoit être dans le miniſtere un homme de ſon génie ; & malgré les cris de l'envie, qui craint toujours l'approche

du mérite, il fut rappellé en Portugal.

Placé dans le Conſeil, dont il étoit l'oracle, il en fut bientôt le Chef; & dès qu'il vit dans ſes mains les rênes du gouvernement, il ne craignit point, pour le rendre plus abſolu, de s'expoſer au reſſentiment de ce qu'il y avoit de plus grand dans le Royaume. Uniquement occupé d'accroître l'autorité de ſon Maître, il ſubjugua tous les eſprits, vainquit tous les obſtacles, fit trembler les plus braves, & plier les plus fiers. Son génie univerſel embraſſe toutes les parties de l'État, attaque tous les abus, découvre tous les maux, & connoît les moyens de les guérir. Prévoyant tout, ne négligeant rien, il joint aux vues promptes & étendues la ſcience des détails, également doué de ce génie puiſſant qui crée les entrepriſes, & de ce courage ardent qui les exécute. Il eſt le premier, qui ait conçu l'eſpérance de délivrer ſa Nation du joug des Anglois relativement au commerce, & a montré autant d'aſſiduité que de zele, à jetter les fondemens ſolides & durables de cette noble indépendance.

Ce n'eſt point aſſez pour lui d'être un grand Homme d'État; il a encore la facilité d'écrire ſur toutes ſortes de ma-

tieres. Pluſieurs ouvrages, qui ont paru à Lisbonne contre les Jéſuites, contre l'infaillibilité du Pape, ſur l'agriculture, ſur l'éducation, ſont ſortis de ſa plume. Nul Portugais n'eſt plus inſtruit, plus capable de grandes choſes, plus verſé dans la politique, plus éloquent dans ſes diſcours, plus fleuri dans ſa converſation, plus doux dans le particulier, plus chéri de ſon Roi, plus aimé du Peuple, plus haï des Grands, plus redouté de ſes Ennemis, plus poli envers les Etrangers, plus ami des Lettres qu'il protege par inclination & cultive par goût. Il ſait qu'elles ſont la gloire d'une Nation, & que cette gloire eſt un avantage réel, quoique l'utilité ne s'en faſſe pas toujours ſentir au Vulgaire.

Perſuadé que la conſervation de l'État dépend en quelque façon de celle de ſa perſonne, le Marquis de Pombal a, pour ſa ſûreté, une Compagnie de quarante gardes à cheval, qui le ſuivent par-tout l'épée nue, tandis que le Roi marche ſouvent ſans eſcorte, ou n'a, pour ſa garde ordinaire, qu'un détachement de la garniſon.

Mais je reviens au Malheur de Lisbonne. On n'a pas ſçu au juſte le nombre des perſonnes qui ont péri dans ce

déſaſtre. On a cru long-tems que cette Ville contenoit cinq cens mille ames ; mais en 1748, un Anglois oſa parier qu'on n'y en trouveroit pas trois cens mille. On a toujours été perſuadé que la Cour de Londres avoit part à la gageure, & que la curioſité de ce Particulier n'étoit qu'un prétexte politique. Quoi qu'il en ſoit, ce pari, qui étoit très-conſidérable, fournit les moyens de faire un dénombrement exact, maiſon par maiſon ; & il ne s'y trouva pas, en y comprenant même les Étrangers, plus de deux cens quatre-vingts mille Habitans. Mais comme le Gouvernement ne prit point connoiſſance de cette recherche, elle fut comme non avenue pour l'état politique ; & l'erreur populaire exiſte toujours.

Il n'étoit donc pas poſſible de ſavoir le nombre de ceux qui avoient péri dans le tremblement de terre, à moins que le Miniſtere n'obligeât chaque Particulier de donner une liſte des morts qui lui appartenoient : mais la prudence s'oppoſoit à cette déclaration : le Portugal étant un Royaume déja très-dépeuplé, cette nouvelle diminution de Sujets pouvoit fournir aux Puiſſances voiſines l'occaſion de former quelque entrepriſe.

Il étoit donc de l'intérêt de l'Etat de cacher le nombre des hommes qu'il venoit de perdre ; mais on croit assez généralement, qu'il se montoit à près de vingt mille.

La plus grande mortalité étoit dans les églises, dont les voûtes, en s'écroulant, écrasèrent ceux qui y faisoient leurs prieres. Ce n'étoit heureusement pas encore le tems des grandes-messes : circonstance qui a conservé beaucoup de monde ; & l'on a remarqué que, par une autre circonstance, le fort de ce fléau étoit tombé sur le menu peuple ; car c'est un usage établi en Portugal, que les personnes un peu à leur aise aient une chapelle dans leurs maisons, où des voisins d'un certain ordre vont entendre la messe. Enfin, par une derniere circonstance, il se trouva que beaucoup de gens étoient alors à la campagne ; parce que la saison du mois de Novembre répondant ici à celle de notre mois de Mai, les personnes riches jouissent, éloignées de la ville, des douceurs d'un second printems.

Mais si le nombre des hommes qui périrent, fut moins grand qu'un pareil désastre ne sembloit le faire craindre, celui des édifices fut plus considérable qu'on ne devoit s'y attendre. De vingt

mille maiſons qui compoſoient cette Capitale, à peine en reſta-t-il le quart qu'on pût habiter ; car, quoiqu'elles n'euſſent pas été abattues, leurs fondemens étant ébranlés, le moindre mouvement pouvoit les renverſer. L'alarme & l'épouvante s'étoient ſi fort répandues parmi les Habitans, qu'ils détruiſoient eux-mêmes le deſſus des maiſons, pour n'être pas écraſés ſous leurs ruines. On compta trente-deux paroiſſes, outre la Cathédrale, ſoixante petites égliſes, outre celle du Patriarche, cinquante-trois palais, outre celui du Roi, & neuf édifices publics, parmi leſquels étoient une des plus belles ſalles de ſpectacle de l'Europe, trente couvens d'hommes, & vingt-un de filles, entiérement abattus, ou conſidérablement endommagés.

On évalue ces pertes à deux cents millions, celle des maiſons particulieres à ſept cens, celle des meubles incendiés à douze cens, celle des vaſes ſacrés, ornemens, ſtatues, tableaux, &c, à trente-deux millons. A l'égard de l'argent monnoyé, quoique, généralement parlant, le Portugal fût très-pauvre, il y avoit néanmoins à Lisbonne un nombre infini de Bréſiliens, dont les richeſſes en or étoient conſidérables. Tous ces

tréſors furent enſevelis dans la terre, ou engloutis dans les flammes. La caiſſe de la douane, le tréſor du Roi, celui des dépenſes extraordinaires eurent le même ſort; & l'on fait monter à plus de quatre-vingt millions la perte des diamans, tant de la Couronne, que des Dames Portugaiſes; la Reine & les Princeſſes ne conſerverent que ceux qui ſe trouverent alors ſur elles. Les rues des Orfevres & des Metteurs-en-Œuvres furent celles qui ſouffrirent le plus, & du tremblement, & de l'incendie. Deux cens boutiques pleines de pierreries & de bijoux furent enſevelies ſous les ruines, ou conſumées par les flammes. On aſſure que le total de ce qu'ont perdu les Etrangers en argent ou en marchandiſes, paſſe deux cens quarante millions; ſavoir, l'Angleterre cent ſoixante, Hambourg quarante, l'Italie vingt-cinq, la Hollande dix, la France quatre, la Suede trois, l'Allemagne deux, &c. On voit par ce détail, que ce ſont les Anglois & les Hambourgeois qui ont le plus ſouffert, parce qu'en effet ils font ici le plus grand commerce; les Hollandois ſe bornent à la commiſſion.

Cet événement funeſte a produit des effets divers parmi tous les Négocians.

Ceux qui étoient ſur le point de faire banqueroute, ayant perdu leurs livres, ſe trouverent tout d'un coup débarraſſés de leurs dettes. D'autres, qui avoient toutes leurs richeſſes dans leurs papiers, ſe virent en un moment réduits à l'indigence. Auſſi dans les différentes relations qu'ils envoyerent à leurs Correſpondans, ils étoient tous guidés par des vues particulieres. Les uns voulant conſerver leur crédit, n'eurent garde d'effrayer ceux qui leur avoient confié leur bien. Les autres groſſirent le mal, pour faire entrer plus généreuſement leurs Créanciers dans cette perte. D'ailleurs l'abattement, la douleur, la crainte, le déſeſpoir, la licence, la confuſion, le brigandage, qui regnent néceſſairement dans ces jours de calamité & de terreur, écartent les objets conſolans, & fixent les regards ſur ceux qui frappent d'une maniere plus ſenſible. Or qu'y a-t-il de plus effrayant, qu'un Royaume totalement bouleverſé, une Capitale couverte de ſes débris, des milliers de maiſons incendiées, un Peuple entier en proie aux flammes, vingt mille perſonnes frappées de mort, la fortune de deux cens mille Sujets détruite, & une perte de plus de deux milliards à

« Cependant, disoit un François, » Secrétaire d'ambassade à Lisbonne, si » l'on ne considere ce malheur que du » côté de la politique, le Portugal n'a » rien perdu dans cette révolution. Le » renversement de quelques pierres, de » quelques édifices, l'anéantissement de » quelques marchandises qui apparte- » noient presque toutes aux Etrangers, » l'incendie de quelques meubles, & » la mort de quelques Sujets oisifs, qui » n'étoient ni Laboureurs, ni Artisans, » ne sauroient former un vuide dans son » système général. Le phénomene n'a » porté que sur des matériaux qui, bien » loin d'être la cause de la grandeur de » cette Monarchie, étoient au contraire » les sources de sa ruine. Les Cours » étrangeres auroient dû profiter de cet » événement, pour achever de la tirer » des mains des Anglois. Le grand coup » d'état étoit de lui faire appercevoir l'a- » bîme, auquel elle venoit d'échapper » par un autre abîme; mais il falloit pour » cela l'arracher à ses anciens préjugés » politiques, sans quoi le phénomene » étoit en pure perte pour les Portugais, » & pour le reste de l'Europe.

» Un de ces préjugés représentoit à » cette Nation les armes Espagnoles tou-

» jours prêtes à fondre ſur elle, dans la
» vue de s'emparer une ſeconde fois de
» ſon pays. Mais ſi les deſſeins qu'on
» prête à l'Eſpagne avoient quelque fon-
» dement, jamais moment n'eût été plus
» favorable. Dans la déſolation où ſe
» trouvoit le Portugal après le tremble-
» ment de terre, ſans Capitale, ſans ar-
» gent, ſans vivres, ſans armées, ſans
» puiſſance; dans ce moment, où une
» terreur panique s'étoit emparée de
» tous les eſprits, où la crainte avoit
» ſaiſi tous les cœurs, où perſonne ne
» penſoit aux affaires générales, & où
» chacun n'étoit occupé que de ſes intê-
» rêts particuliers, l'Eſpagne n'auroit eu
» qu'à faire avancer quatre ou cinq mille
» hommes, pour conquérir ce Royau-
» me. N'a-t-on pas vu au contraire la
» Cour de Madrid prendre part à ſon
« malheur, donner des ordres pour ſe-
» courir cette Monarchie, lui envoyer
» de l'argent, des ſubſiſtances? Époque
» remarquable en Europe, & qui doit
» enfin diſſiper pour toujours le préjugé
» généralement reçu en politique, que
» les Eſpagnols ſont aux aguets pour
» ſaiſir le moment favorable de s'empa-
» rer du Portugal.

» Les autres préjugés que les Anglois

» ont grand ſoin d'entretenir dans l'eſ-
» prit de la Nation, & qui lui ont été
» plus funeſtes que le déſaſtre qui a abî-
» mé cette Capitale, ſont que ce pays,
» naturellement ſtérile, ne peut ſuffire
» à la ſubſiſtance de ſes Habitans; que
» l'agriculture lui devenant inutile, les
» autres États ſont obligés de lui fournir
» le néceſſaire; que ce Royaume n'a
» beſoin ni d'armées de terre ni de mer;
» qu'il eſt de l'intérêt de l'Europe de le
» ſoutenir dans ſa poſition; qu'il poſſe-
» de aujourd'hui plus de richeſſes, qu'a-
» vant la découverte de ſes mines;
» qu'il n'a pas beſoin de manufactures,
» & qu'avec ſon or, il peut avoir les
» genres fabriqués à meilleur marché,
» qu'il ne les feroit lui-même; que quand
» il voudroit former de ces établiſſe-
» mens, il n'en auroit pas le pouvoir,
» attendu que le phyſique du climat s'y
» oppoſe; que cette Nation ne ſauroit
» ſe paſſer des Étrangers; que ce ſont
» eux qui l'ont rendue plus ſociable, &
» de barbare qu'elle étoit, l'ont miſe au
« niveau des Peuples policés; enfin,
» qu'il eſt dans l'ordre des choſes, que
» des Peuples entiers ſoient oiſifs, tan-
» dis que d'autres travaillent.

» C'eſt pour avoir trop ſuivi ces maxi-

» mes, que le Portugal a ſubi le joug
» des Anglois, qui ne pouvoient man-
» quer de cauſer ſa ruine, ſi ce dernier
» accident ne lui eût fourni les moyens
» de ſe racheter de ces déſordres poli-
» tiques. Avant cet événement, toutes
» les réformes qu'il auroit pu tenter,
» euſſent porté à faux. Lorſque les prin-
» cipes d'un gouvernement ſont une
» fois corrompus, les meilleures loix
» n'ont point de priſe; il faut alors un
» coup de foudre qui abîme tout. Ce
» Royaume, après ſon déſaſtre, ſe trou-
» voit dans le cas d'un Peuple naiſſant.
» Le malheur général avoit mis une
» eſpece d'égalité dans les fortunes par-
» ticulieres. Une calamité publique,
» pour l'ordinaire, réunit les cœurs &
» les eſprits. Que ne peut point alors un
» Réformateur? L'habileté eſt de ſaiſir le
» moment favorable, & d'entrer dans
» les vues de ce grand événement ».

L'accident qui a détruit la Capitale du Portugal, s'eſt fait ſentir dans toutes les autres parties du Royaume. Les villes de Porto, de Santaren, de Sétubal, de Guimaraenz, de Bragance, de Viana, de Lamego, de Cintra, de Villareal, de Beja, de Portalegre, d'Elvas, &c, préſentent, chacune en particulier, de triſtes veſti-

ges du dégât que les ſecouſſes y ont cauſé. Pluſieurs montagnes ont été fortement ébranlées ; & quelques-unes ſe ſont entr'ouvertes. La crue extraordinaire des eaux du Tage, de la Guadiana, du Minho & du Douro, a produit des inondations qui ont interrompu preſque toute communication entre les différentes Provinces.

Ces mêmes accidens ont affligé une partie de l'Eſpagne, mais avec moins de violence. A Madrid, il n'y a eu que deux enfans écraſés, par la chûte d'une croix de pierre tombée du frontiſpice d'une égliſe. A Séville, quelques maiſons ont été abattues. A Gibraltar, une partie de la montagne, du côté du port, s'eſt écroulée ſur la ville, & y a cauſé quelque dommage. A Cadix, la mer s'eſt enflée ; & il s'eſt élevé trois ou quatre vagues énormes, qui, venant à flots précipités, ſembloient devoir engloutir cette Cité riche & commerçante. Elles ont renverſé une partie de mur, & ont pénétré dans l'enceinte, mais ſans ſe répandre fort avant ; & il n'y a eu que quelques perſonnes de noyées. D'autres vagues paſſerent avec impétuoſité ſur la langue de terre qui conduit de Cadix à une Iſle voiſine, enleverent tous ceux

qui étoient deſſus ; & plus de deux cens perſonnes y perdirent la vie.

De toutes les triſtes victimes de ce débordement imprévu, celle qui nous touche de plus près, & qui intéreſſe particuliérement le Parnaſſe François, eſt le jeune Racine, petit-fils du grand Poëte tragique de ce nom, & fils de l'Auteur du *Poëme de la Grace*. Il étoit à peine dans ſa vingt-deuxieme année, qu'il ſavoit déja les langues anciennes & modernes ; il avoit de l'eſprit, du jugement, du goût, & du talent pour la poéſie ; joignoit aux avantages de la figure les mœurs les plus douces, & donnoit lieu de croire que s'il avoit ſuivi la carriere de ſes peres, il eût marché glorieuſement ſur leurs traces. Mais, renonçant aux muſes pour ſuivre la fortune, il abandonna les Lettres pour le Commerce. Il en étudia la théorie dans les meilleurs ouvrages de ce genre, & voulut en acquérir la pratique dans la Ville la plus marchande de l'Europe.

Il avoit fait, avec un de ſes amis, la partie d'aller dîner, le premier de Novembre, chez ſon Aſſocié qui demeuroit dans le village de l'Iſle ; ils eurent le malheur de ſe trouver ſur la chauſſée lorſque la mer la couvrit ; & ils y pé-

rirent tous deux. Le corps du jeune Racine fut trouvé & reconnu le lendemain parmi pluſieurs autres ; & l'on porta ſes triſtes reſtes dans l'égliſe cathédrale où il fut inhumé. Toute la Nation Françoiſe aſſiſta, pénétrée de douleur, à cette cérémonie funebre ; car quoiqu'il n'y eût que ſix ſemaines qu'il fût arrivé dans ce pays, il s'étoit fait généralement aimer & eſtimer.

L'Afrique a éprouvé les mêmes malheurs que l'Eſpagne & le Portugal. Les deux tiers des maiſons de Méquinès, dans la Barbarie, ont été renverſées ; quatre mille Maures, & plus de huit mille Juifs y ont péri. Peu de jours après, la terre s'eſt entr'ouverte ; & la Ville a été engloutie de façon, qu'il n'en reſtoit plus de veſtige. A Maroc, plus de douze mille perſonnes furent enſevelies ſous les ruines des maiſons ; & à quelques lieues de là, deux camps Arabes périrent de la même maniere : le terrein s'étant ouvert, ſe changea en un gouffre effroyable qui les abſorba. Six mille hommes de cavalerie, cantonnés dans les environs, eurent le même ſort.

En parcourant toutes les Côtes d'Afrique, & de-là paſſant en Italie, en Suiſſe, en France, en Allemagne, en

Bohême, en Pruſſe, en Suede, dans le Groenland, dans les Iſles de l'Océan & dans celles de l'Amérique, on ne trouvera aucun de ces pays, qui n'ait reſſenti quelques ſecouſſes de ce tremblement général, qui paroît avoir ébranlé toute l'étendue de notre globe, & a porté dans toutes ces contrées la déſolation & l'effroi.

Un pareil événement ne pouvoit manquer de réveiller la ſagacité de nos Phyſiciens, & de faire naître beaucoup de ſyſtêmes & de conjectures, pour expliquer les cauſes, connoître les ſignes, & prévenir les dangers de cet effrayant phénomene. Les uns poſent pour principe, qu'il y a des cavités dans les entrailles de la terre, ou il ſe forme des amas prodigieux de matieres combuſtibles, comme du ſouffre, du nitre, du vitriol, du bitume, &c. « Si une pierre, » diſent-ils, détachée de la voûte de ces » antres profonds, vient à tomber ſur » une autre pierre, & qu'une étincelle » jailliſſe ſur un amas de bitume ou de » ſoufre, il ſe fait ſur le champ une » fermentation entre les parties ſulfu- » reuſes, qui y cauſe un incendie. Les » croûtes inflammables, attachées à la » ſurface intérienre des cavités ſouter-

» reines, s'embraſent ſucceſſivement; » & ſi le feu ne trouve aucune iſſue » pour s'échapper, ces matieres ſe raré- » fient; l'air ſe dilate; il briſe les cel- » lules dans leſquelles il eſt comprimé; » & ſon action réunie eſt alors ſi terri- » ble, qu'il fait trembler la contrée qui » eſt au-deſſus, ſouleve des maſſes énor- » mes, perce les montagnes, fait voler » les rochers, renverſe les villes, & » bouleverſeroit des régions entieres, » ſi de loin en loin il ne s'ouvroit des » volcans, par où l'embraſement s'éva- » pore. La force prodigieuſe de ces feux » ſouterreins vient donc, comme celle » de la poudre à canon, des reſſorts de » l'air empriſonné dans des corps com- » buſtibles, & de la réſiſtance de la terre, » qui ſert, comme celle du canon, à » faire agir plus de reſſorts à la fois. Les » tremblemens de terre ſont donc un des » principaux effets de ces mêmes feux, » à peu-près comme la poudre, allumée » dans les mines, ſouleve & fait ſauter » un baſtion ».

Autre explication, qui differe peu de la précente. « On ſait qu'il y a dans la » terre des matieres ſuſceptibles d'in- » flammation ou d'efferverſcence, ran- » gées par lits, par veines, par ſillons,

» par couches, ſeules ou mêlées en plus
» ou moins grande quantité, mais ré-
» pandues de toutes parts. Elles ſont né-
» ceſſaires pour la fermentation inté-
» rieure, pour la circulation univerſelle,
» pour fomenter une chaleur conſtante,
» qui ſert à la végétation, à l'entretien
» des ſources communes, à la conſerva-
» tion des ſources chaudes & des fon-
» taines minérales, à tous les météores
» ignés, enfin au méchaniſme entier de
» notre globe. Ces matieres humectées
» s'échauffent, fermentent, s'enflam-
» ment même quelquefois; ce qui eſt
» prouvé par de fameuſes expériences.
» Lémery, qui a ſi bien imité les pro-
» cédés de la nature, mettoit en terre
» cinquante livres d'un mêlange de ſou-
» fre & de limaille de fer; il humectoit
» la terre peu à peu; & au bout de huit
» ou neuf heures, on voyoit une petite
» image de l'Etna ou du Véſuve: il y
» avoit tremblement, éruption, fumée
» & flamme. Les lieux où il y a le plus
» de ces matieres raſſemblées, ſont auſſi
» les plus ſujets aux tremblemens. Si
» elles étoient toutes accumulées dans
» un même endroit, leur inflammation
» ſeroit capable d'embraſer le globe
» entier; peut-être même eſt-ce ainſi
» qu'il finira.

» Quand il ſeroit vrai, diſent d'autres » Phyſiciens, qu'on pût appliquer ces » hypotheſes à quelques tremblemens » de terre, particuliers à certains lieux, » elles ne pourroient jamais ſervir à » rendre raiſon de celui qui, en 1755, » a ébranlé tout l'hémiſphere. Si en effet » ſon principe étoit dans l'inflammation » des ſoufres & des bitumes, qui pour- » roit calculer la quantité de ces matie- » res qui ont dû s'enflammer? Quelle » auroit été l'excavation de ces mines » naturelles? La plus violente explofion » d'une mine artificielle, bâtie ſelon » toutes les regles, & chargée de huit » milliers de poudre, ne s'étend pas au- » delà de ſoixante pieds. Il faudroit donc » ſuppoſer une quantité de ſoufre & de » bitume, qui ſe trouvât en proportion » avec l'étendue des ſecouſſes; ce qu'on » ne ſauroit admettre. La *Simultanéité* des » commotions, ſi je puis parler ainſi, » eſt un autre écueil où vient ſe briſer » cette hypothèſe. On en a ſenti en même » tems, en des lieux très-éloignés: cet » effet ne peut ſe concilier avec les loix » du mouvement, ni par conſéquent » avec les cauſes qui agiſſent dans les » mines ».

Il faut donc avoir recours à un autre principe;

principe ; & on croit le trouver dans le feu élémentaire & électrique, qui exiſte par-tout. Partout la même activité peut vaincre la réſiſtance de tous les corps, conſtitue l'eſſence du reſſort de l'air, donne à l'eau la fluidité & l'expanſion, pénetre les matieres les plus dures, fournit la ſource de la lumiere & du feu que nous voyons, & porte la propagation inſtantanée de ſon mouvement à des diſtances incroyables. En un mot, on veut que l'Électricité ſoit la principale cauſe des tremblemens de terre, comme d'une infinité d'autres phenomenes. Mais, dira-t-on, cette cauſe eſt bien myſtérieuſe. Soit ; mais elle n'en exiſte pas moins. On ne connoît point le fluide magnétique ; on ne laiſſe pas de raiſonner ſur les propriétés de l'Aimant.

Il eſt queſtion préſentement d'obſerver les ſignes, par leſquels on peut prévoir les tremblemens de terre : ces ſignes ſe trouvent réunis dans la triſte époque de la deſtruction de Lisbonne. « La ſéchereſſe & la ſtérilité avoient affligé » l'Eſpagne & le Portugal. La contagion » avoit menacé de détruire, dans toute » l'Europe, l'eſpece des animaux la plus » utile & la plus néceſſaire. Depuis ſix

» mois, il y avoit eu des bouleverſemens » dans les montagnes d'Angleterre, & de » nouvelles éruptions dans les volcans. » Le renverſement total de la ville de » Quito, des inondations univerſelles » cauſées par la fonte extraordinaire des » neiges, des mouvemens irréguliers & » des altérations ſenſibles dans les eaux, » de grandes agitations dans l'air, des » météores étranges, des pluies de terre, » ſemblables à celles que vomiſſent les » volcans; tous ces effets avoient pré- » cédé la cataſtrophe de Lisbonne. Cha- » cun de ces ſignes eſt équivoque, ſans » doute, quand il eſt iſolé; mais lorſ- » qu'ils ſont accumulés & ſe manifeſtent » en même tems, il y auroit du danger » à s'endormir dans une ſécurité phi- » loſophique. Tous les animaux qui » vivent dans l'air, ſur la terre & » dans les eaux, peuvent encore ſervir » d'avertiſſement par leurs inquié- » tudes, ou donner l'exemple par » leur fuite.

» La Phyſique offre une reſſource » pour prévenir ces calamités. On peut » faire ce qui ſe pratiquoit dans un can- » ton de la Perſe, qui, par ſa ſituation » & ſa nature, étoit expoſé à de fré- » quens tremblemens de terre. On don-

» noit iſſue aux matieres bitumineuſes,
» en ouvrant des ſoupiraux qui leur
» coupoient toute communication. C'é-
» toit éventer la mine ; c'étoit prévenir
» les exploſions; en un mot, c'étoit une
« précaution que les Perſans prenoient
» avec ſuccès. On pratiquoit depuis
» long-tems, parmi nous, des puits &
» des boyaux dans les carrieres & dans
» les mines, ſoit pour évacuer les eaux,
» ſoit pour en chaſſer le mauvais air. Si
» les Romains avoient connu l'art de
» couper & de détourner les exhalaiſons
» ſouterreines, ils auroient pu l'appli-
» quer aux environs du Véſuve ; &
» Herculanum, dont il ne reſte que le
» ſouvenir & quelques débris, ſubſiſte-
» roit probablement encore. Par la mê-
» me induſtrie, Lisbonne auroit peut-
» être conſervé plus de vingt-mille Ha-
» bitans & une fortune de deux milliards.
» Il dépend donc des Portugais, des
» Eſpagnols, & de tous les autres Peu-
» ples menacés de tremblemens de terre,
» d'imiter les Perſans, & de tenter les
» mêmes moyens qui réuſſiront certai-
» nement, ſi le local le permet, c'eſt-
» à-dire, ſi les foyers ſont ſuperficiels
» & peu étendus : car s'ils étoient vaſtes
« & profonds, toute la puiſſance hu-

» maine ne pourroit mettre un frein à » ce terrible phénomene ».

Le Portugal eut à peine réparé les maux cauſés par le funeſte événement dont on vient de rendre compte, qu'un événement non moins funeſte, le replongea dans d'autres malheurs : je parle de la conſpiration contre la perſonne & la vie du Roi, qui éclata en 1758.

Le 3 de Septembre, à onze heures du ſoir, ce Prince revenant d'une petite maiſon de campagne (quelques-uns diſent de chez la jeune Comteſſe d'Atoguia) accompagné d'un ſeul Valet-de-chambre, trois hommes à cheval ſe préſentent devant la voiture. L'un d'eux, armé d'une carabine, la dirige contre le Monarque (d'autres diſent contre le Poſtillon) ; mais heureuſement le coup ne part pas ; & le Poſtillon effrayé preſſe ſes mules, & fuit à toutes brides. Dans le même inſtant, les deux autres tirent par derriere. Les fuſils chargés de groſſe mitraille, font au doſſier de la chaiſe deux ouvertures circulaires ; & croyant avoir tué le Roi, qui n'eſt que bleſſé, les Aſſaſſins s'éloignent, & prennent la fuite.

On conduit Sa Majeſté chez ſon Chirurgien, Antoine Soarès, ci-devant

élève de notre célebre Allion. On frappe à la porte ; on croit dans la maiſon que ce ſont des Voleurs ; on ſort du lit avec crainte ; on deſcend ; Soarès effrayé reconnoît le Roi, le voit baigné dans ſon ſang, examine les bleſſures qu'il a au bras & à l'épaule, en tire des balles, du cuir, de l'étoffe & du linge ; il les panſe, raſſure le Prince, & le fait tranſporter au palais.

Quelle déſolation pour la famille royale ! On ignore les Auteurs de l'aſſaſſinat ; la Cour veut le cacher ; mais, en moins de deux jours, tout le Public en eſt inſtruit. On travaille, dans le plus grand ſecret, à connoître les Conjurés. Rien ne tranſpire : perſonne ne manque à Lisbonne ; ſur qui faire tomber les ſoupçons ? D'ailleurs eſt-ce au Roi qu'on en vouloit ? Eſt-ce au Valet-de-chambre, qu'on croyoit ſeul dans la voiture ? Les ſentimens ſont partagés. Ceux qui paroiſſent mieux inſtruits, aſſurent que c'eſt au Monarque même ; & attribuent cet attentat à ſa trop grande liaiſon avec la Comteſſe d'Atoguia.

Dans ces circonſtances, il paroît un Edit qui promet les récompenſes les plus flatteuſes à ceux qui révéleront les Auteurs ou les Complices. Tout com-

merce par terre & par mer eſt interdit, juſqu'à ce que cette grande affaire ſoit éclaircie : les vaiſſeaux même que les Anglois ont dans les ports, ſe ſoumettent à n'en pas ſortir ſans la permiſſion de Sa Majeſté. On fait dans toutes les maiſons des viſites très-rigoureuſes ; on ſaiſit toutes les armes qu'on y trouve ; on arrête des perſonnes de tout état ; la Ville entiere eſt dans la conſternation ; chacun tire des conjectures affligeantes ; & la terreur eſt peinte ſur tous les viſages.

On découvre enfin les Chefs du complot ; ils ſont arrêtés & mis dans les fers. Les principaux ſont le Duc d'Aveiro, Grand-Maître de la maiſon du Roi, la famille des Tavora, le Comte d'Atoguia, &c. Ces Criminels ſubiſſent la queſtion par les mains des Chirurgiens de l'Inquiſition, les ſeuls qui ſachent bien la donner. Il réſulte de leur aveu, & du jugement qui fut porté en conſéquence : « 1°. Que le Duc d'Aveiro » avoit conçu une haine implacable con- » tre le Roi, tant parce que Sa Majeſté » n'avoit pas voulu qu'il réunît à ſes » biens patrimoniaux, les riches béné- » fices qu'avoient poſſédés, pendant » leur vie, les Adminiſtrateurs de ſa fa-

» mille, que parce qu'Elle s'étoit oppo-
» sée au mariage du Marquis de Gou-
» vea, fils du Duc, avec la sœur du Duc
» de Cadaval, dont il vouloit faire tom-
» ber tous les biens dans sa maison.
» 2°. Que le même Duc d'Aveiro, ani-
» mé d'un esprit d'orgueil & d'ambi-
» tion, entendoit dire, avec complai-
» sance, qu'il n'y avoit plus de degré
» où il pût monter, que le trône même.
» 3°. Que ce Seigneur, qui avoit tou-
» jours été mal avec les Jésuites, tant
» que ces Peres étoient bien à la Cour,
» se réconcilia avec eux, dès qu'ils les
» vit disgraciés. 4°. Que recherchant
» tous ceux qui paroissoient mécontens
» du Gouvernement, ils tenoient en-
» semble de fréquentes conférences,
» dont le résultat étoit toujours, qu'on
» ne pouvoit opérer le changement né-
» cessaire de l'administration présente,
» que par la mort du Roi.

» On fit entrer dans cette détestable
» confédération, la vieille Marquise de
» Tavora, malgré son ancienne aver-
» sion pour le Duc, dont elle voyoit
» avec douleur, la maison élevée au-
» dessus de la sienne. Ce qui entraîna la
» Marquise dans ce parti, est le chagrin
» de n'avoir pu obtenir pour son mari,

» le titre & la qualité de Duc, qu'elle » avoit ſollicités avec autant de viva- » cité que de hauteur. Choquée de ce » refus, elle ſe réconcilia avec le Duc » d'Aveiro, ſon beau-frere, & entra » dans le complot. On dit, dans le ju- » gement, qu'elle s'y diſpoſa par une » retraite ſpirituelle ſous la direction » des Jéſuites, ſpécialement du Pere » Malagrida, & qu'elle devint dès lors » un des principaux Chefs de la conſ- » piration. Elle n'eut pas de peine à y » amener ſon mari, ſur lequel elle avoit « un empire abſolu, ainſi que ſur toute » ſa famille, c'eſt-à-dire, ſes filles, ſon » gendre & ſes beaux-freres, qu'elle » entraîna dans cette même conjuration. » Ils ſe cottiſerent tous, & firent en- » ſemble une ſomme de douze cens » livres, qu'ils diſtribuerent à trois » Scélérats chargés de l'exécution de » l'aſſaſſinat. Ils ſe partagerent enſuite eux- » mêmes en deux embuſcades, afin que » ſi Sa Majeſté échappoit à la premiere, » Elle ne pût manquer de périr dans les » autres. Mais ſa bleſſure l'ayant obli- » gée de retourner ſur ſes pas, pour » gagner la maiſon du Chirurgien, Elle » évita heureuſement ces deux troupes » de conjurés.

» Le ſuccès ne répondant point à » l'attente des Coupables, le Duc d'A- » veiro prit entre ſes mains la carabine » qui avoit raté le Poſtillon, & dit en » colere : que tous les diables t'empor- » tent, puiſque c'eſt ainſi que tu me » ſers ! *Valhaõ te os diabos, que quando » eu te quero, naõ me ſerves ;* & le Mar- » quis de Tavora témoignant quelque » doute ſur la mort du Roi, le même » Duc lui dit ces autres paroles : *Naõ im- » porta, que ſe naõ morreo, morrera.* N'im- » porte ; s'il n'eſt pas mort, il mourra ».

Je paſſe ſur une infinité d'autres détails rapportés dans le jugement, pour ne plus vous parler que du ſupplice. Le 13 de Janvier de l'année 1759, c'eſt-à-dire, plus de quatre mois après l'aſſaſſinat, tout ayant été préparé dans la place où devoit ſe faire l'exécution, deux Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie vinrent s'y ranger à huit heures du matin, en débordant ſur le chemin par où les Criminels devoient paſſer. Auſſi-tôt on vit arriver la Marquiſe de Tavora dans une chaiſe à porteur. Elle parut ſur l'échafaud avec un viſage tranquille ; & après qu'elle eut été attachée ſur un tabouret, le Bourreau lui trancha la tête. Ses deux fils,

le Comte d'Atoguia ſon gendre, & quelques Domeſtiques furent d'abord étranglés, & eurent enſuite les membres briſés de huit coups de maſſue. Le Marquis de Tavora étant cenſé avoir entrainé ſes enfans dans le crime, fut rompu vif, & ſouffrit ce tourment ſans proférer une parole, ſans faire la plus légere plainte, ſans jetter le moindre cri. Le Duc d'Aveiro, condamné au même ſupplice, arriva le dernier, la tête nue, l'air abattu, déſeſpéré; & lorſqu'on lui rompoit les membres, il pouſſoit des heurlemens affreux, & faiſoit des cris horribles. On attacha enſuite à des poteaux ceux qui avoient tiré contre le Roi; & l'on mit le feu à un bûcher qu'on avoit dreſſé autour d'eux. On y brûla les corps de tous ceux qu'on venoit d'exécuter, & quand ces cadavres furent conſumés, le Bourreau recueillit les cendres, & les jetta dans la mer. Le Marquis de Gouvea, fils du Duc d'Aveiro, fut raſé & envoyé aux Chartreux d'Ebora. La jeune Comteſſe d'Atoguia alla, par ordre du Roi, pleurer dans un couvent, des malheurs dont elle paſſoit pour être la cauſe.

Ainſi furent éteintes les deux maiſons les plus floriſſantes du Portugal. Le

Marquis de Tavora, après avoir commandé dans les Indes, comblé d'honneurs & de biens, étoit devenu Conſeiller de guerre, & Chef de la Cavalerie. Au moment de ſon ſupplice, les deux Régimens lui tournerent le dos, en preuve de ſon ignominie, parce qu'il étoit leur Général. Le Roi, forcé de punir tant d'illuſtres Coupables, étoit pénétré de la plus vive douleur, & répandoit des larmes ameres ſur le ſort de ces Malheureux. La Reine & les Princeſſes étoient en pleurs & en prieres pendant tout le tems de ces terribles exécutions.

Les Jéſuites impliqués dans cet énorme parricide, avoient déja encouru la diſgrace de la Cour au ſujet de leurs miſſions du Paraguay. Lorſque l'Eſpagne céda au Portugal la ville du Saint-Sacrement & ſes dépendances, on les accuſa de s'être oppoſés à cet accord, & d'avoir fait révolter les peuplades qui devoient paſſer ſous la domination Portugaiſe. La province de Saint Nicolas ſe ſouleva en 1751; & ſi l'on en croit quelques relations, elle mit treize mille Combattans en campagne, ſous les ordres de deux Jéſuites. Ces griefs, joints à d'autres accuſations, firent renvoyer

ces Religieux de la Cour de Lisbonne, avec des reproches très-vifs aux Supérieurs de l'Ordre, accompagnés de toutes les marques d'une disgrace éclatante.

Instruit de ces plaintes, le Pape, par un bref daté du mois d'Avril 1758, nomma, établit & constitua Visiteur & Réformateur de la Compagnie de Jesus en Portugal, le Cardinal Saldhana. Ce Prélat, usant de ses pouvoirs, visita les maisons de la Société, & fit ensuite signifier à ces Peres, que, dans trois jours, ils eussent à lui remettre les clefs de tous leurs magasins, les livres de compte & de correspondance, avec la déclaration de leurs marchandises, lettres de change, effets mobiliers, & l'état de leurs biens-fonds, rentes, bénéfices, redevances & revenus. Dans le même tems, le Cardinal Patriarche & Archevêque, Don Joseph-Manuel Athaïa, leur ôta le pouvoir de prêcher & de confesser, & les réduisit à la seule permission de dire la messe. Il leur fut aussi défendu de visiter les Prisonniers, & de faire usage de leur apothicairerie pour vendre des médicamens au Public.

C'est dans ces circonstances, qu'arriva l'horrible attentat qui mit en danger les

jours du Roi, & cauſa les ſanglantes exécutions dont on vient de faire le récit. On ſoupçonna les Jéſuites d'avoir voulu ſe venger ; & dès ce moment, les Peres Malagrida, Mathos & Alexandre furent arrêtés comme complices de l'aſſaſſinat. Ils ne furent cependant point punis avec les autres Criminels, ſoit qu'en effet ils ne fuſſent pas auſſi coupables qu'on le prétendoit, ſoit que l'on fût encore aſſez ſimple en Portugal, pour croire qu'on ne pouvoit condamner des Religieux à mort, ſans le conſentement du Saint-Siege. Les Cours de Rome & de Lisbonne furent long-tems en querelle à ce ſujet ; & l'on alla juſqu'à craindre que les Portugais ne ſecouaſſent le joug ultramontain, comme avoient fait autrefois les Anglois ; mais le miniſtere montrant autant de fermeté que de condeſcendance, laiſſa les trois Jéſuites en priſon, & chaſſa tous les autres du Royaume. Le Roi fut enfin réduit à l'expédient de livrer Malagrida à l'Inquiſition, comme hérétique & faux prophete ; & en cette qualité, ce Jéſuite fut condamné au feu, ſans qu'on l'interrogeât ſeulement ſur le crime de régicide.

Le Comte d'Oeiras profita de la circonſtance de cet aſſaſſinat, pour affermir

le trône, écraſer la Nobleſſe, abaiſſer le Clergé, diminuer le pouvoir des Anglois, & augmenter le nombre des Troupes. Rien n'étoit plus miſérable que la Milice Portugaiſe ; juſqu'à la guerre de 1762. A peine y comptoit-on dix mille hommes ; encore étoient-ce moins des Soldats que des Payſans, ſans uniformes, ſans armes, demandant l'aumône, & dont les Officiers ſervoient à table leurs Colonels. Aujourd'hui l'Infanterie, aſſez bien diſciplinée pour les manœuvres de l'exercice, mais non pour les grandes opérations de la guerre, eſt de trente-trois bataillons, faiſant enſemble vingt-ſix mille hommes ; la Cavalerie, de vingt-ſix eſcadrons, ou de quatre mille Cavaliers, montés ſur d'excellens chevaux d'Andalouſie & de Beïra. Je ne parle pas de plus de cent mille payſans, qui ſervent ſans paie, mais que leur genre de guerre, d'embuſcades & de ſurpriſes rend formidables. Ajoutez encore quatorze eſcadrons de Cuiraſſiers aſſez bien exercés, un Régiment de Volontaires à pied & à cheval, compoſé de douze cents hommes, trois bataillons d'artillerie, & un corps de Génie.

Les Portugais ont, comme nous, des

Lieutenans-Généraux, des Maréchaux-de-camps, &c; mais ils ne connoiſſent ni Intendans d'armée, ni Etat-Major, ni Commiſſaires des guerres. Les hôpitaux ne ſont point aux frais du Roi; ce ſont des Moines qui en ont ſoin. Les arſénaux m'ont paru, en général, très-mal pourvus, & le corps du Génie encore plus mal compoſé. Il n'y a de bons Ingéniers, que des Etrangers. Le Comte de la Lipe, Seigneur Allemand, qui peut être regardé comme le reſtaurateur de la Milice Portugaiſe, a le titre de Capitaine général, qui équivaut à celui de nos Maréchaux de France.

Ce pays a plus de places fortes qu'il ne lui en faut pour ſa défenſe; & elles ne peuvent pas toutes êtres garnies de Troupes. Les principales ont une garniſon Militaire, & les autres ſeulement une garde Bourgeoiſe. Le Guet de Lisbonne n'a point d'uniforme. Très-peu de Gentilhommes entrent au ſervice; parce que très-peu en obtiennent la permiſſion. Comme ils ont porté autrefois l'audace & la tyrannie juſqu'au dernier période, le Miniſtre n'emploie que ceux qui lui ſont ſpécialement attachés.

Les ſoins du Gouvernement ne ſont

point négliger au Marquis de Pombal la reconſtruction de la Capitale. Cette ville, en y comprenant les fauxbourgs, a aujourd'hui plus de deux lieues d'étendue le long du Tage; mais ſa prodigieuſe inégalité en rend les embelliſſemens très-difficiles. Il n'y a qu'un beau terrein ſur le bord du fleuve, où étoit ci-devant le palais royal. C'eſt à préſent une grande place, où l'on entre par la rue Auguſte, qui eſt terminée par un portique. Cette place, qui n'eſt point encore achevée, & où doit être poſée la ſtatue du Roi, a, d'un côté, la douane & l'arſenal, & de l'autre, la bourſe. Le reſte de ce terrein eſt occupé par de longues & belles rues, bien alignées, bien pavées, ornées de beaux édifices, & bâties de maiſons uniformes. Lisbonne doit être embellie d'un jardin public, dont on a déja tracé le plan, & auquel on travaille. On parle auſſi de conſtruire des ſalles de ſpectacles; car il y a ordinairement ici trois théâtres, ſur l'un deſquels on joue des opéra bouffons Italiens; & aux deux autres, on donne des pieces Portugaiſes, dont la plupart ſont traduites du François ou de l'Eſpagnol. L'excellent Compoſiteur de muſique, le ſieur Peres, connu dans toute

l'Europe pour un des plus habiles de ce ſiecle, vit en Portugal.

Pour remplacer les Jéſuites, M. de Pombal a établi, dans leur maiſon de Lisbonne, le college des Nobles. Il a auſſi fondé dans différens quartiers de cette ville, ainſi que dans les provinces, des Profeſſeurs qui, ſoumis à un Directeur général des études, y tiennent des écoles gratuites, où l'on enſeigne le Latin, le Grec, les Humanités & la Rhétorique. L'Univerſité de Coïmbre, fournie d'excellens Maîtres, eſt réſervée pour les claſſes ſupérieures.

Les Réglemens que le Miniſtre a faits lui-même à ce ſujet, ſont admirables, & entrent dans tous les détails d'une éducation fort étendue. Il veut que ſes Concitoyens ſoient inſtruits, & qu'il ſe forme encore parmi eux des Ecrivains diſtingués, qui faſſent renaître les beaux jours de la Littérature Portugaiſe; bien différent de ces hommes médiocres, qui, jaloux de voir les Gens de Lettres, que par dériſion ils appellent *des Auteurs*, fixer les regards de la Nation & honorer leur patrie, feignent ridiculement de les dédaigner, & ſont d'autant plus injuſtes à leur égard, qu'eux-mêmes, s'ils paroiſſent avoir

quelque eſprit, quelque goût, quelques connoiſſances, c'eſt aux écrits de ces mêmes Auteurs qu'ils en ſont redevables. D'ailleurs M. de Pombal fait que les Gens de Lettres ſont les Citoyens les plus doux, les plus honnêtes, les plus modeſtes, les plus remplis de probité; que c'eſt à eux que l'Etat confie le ſoin de développer les principes de toutes les vertus; que nés pour éclairer leur Nation, ils ſont faits pour donner le ton à leur ſiecle, mettre le prix aux actions, & les Humains à leur place; qu'ils doivent être d'autant plus courageux, qu'ils ont à braver également & l'inſolent mépris des uns, & les propos imbécilles des autres; mais que la juſte renommée, en flétriſſant leurs Adverſaires, ne manque jamais de couronner leurs nobles efforts; qu'aux yeux de la raiſon éclairée, les dons de l'eſprit l'emportent ſur la fortune, les dignités, la naiſſance; que leur empire embraſſe l'univers, & que leur gloire franchiſſant les bornes du tombeau, ne connoît plus que celles de l'immortalité.

Fin du Supplément.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

LETTRE CLXXIX.

La Côte d'Yvoire.

Etendue & situation de ce pays.
Hiſtoire du prince Aniaba.
Les François s'établiſſent à Iſſini.
Du Roi d'Iſſini & de ſes Femmes.
Les amours de la Reine de Guiomré.
Peuples du pays ; les Quaquas.
Leur commerce avec les Européens.
Productions du pays ; les Eléphans.

LETTRE CLXXX.

Côte de Malaguette.

Situation & deſcription de cette Côte.
Détails ſur le prince Pierre, Roi de Seſtre, ſans, ſur ſes Sujets.
Productions ; entr'autres le poivre. 33
Le Cap Meſurado ; ſon commerce. 36
Les Quojas & autres Habitans de cette Côte. 37
Habitans des bords de Sierra-Leona. 42
Uſages du Royaume de Barré. 44
Climat ; productions ; le callebaſſier. 45
Les animaux de Sierra-Leona ; le lion. 48

LETTRE CLXXXI.

Le Sénégal.

Mœurs des Habitans du Sénégal. 55
Les Iſles de Biſſao, leur gouvernement. 56
Uſages du Roi & des Habitans. 59
Cachao occupée par les portugais. 63
Caractere des Negres de cette ville. *ibid.*
Eſpece ſinguliere d'Aventuriers nocturnes. 64
Uſages des Femmes ; jalouſie des Maris. 67
La riviere de Gambra ; uſages des Habitans. 68
Aventure qui les brouille avec les Anglois. 70

Comptoirs des Anglois sur la Gambra. 72
La Nation des Mandingues ; ses coutumes. 74
Poëtes & Musiciens du pays. 77
On y revere Mumbo-Jambo. 79
Volupté des Rois Mandingues. 81
En quoi consistent leurs revenus. 82
Les Oualofs, autre Nation de la Gambra. 84

LETTRE CLXXXII.

SUITE DU SE'NE'GAL.

Isles du Cap Verd soumises aux Portugais 88
Leurs productions ; leur commerce. 90
Habitans de Saint-Yago ; ville principale. 91
L'Isle de Mai, & autres 95
Rufisco, ses Habitans, ses usages. 100
Les Sereres, Nation indépendante. 103
Gorée, possédée par les François. 104
Leur commerce avec les Rois voisins. 106
Mauvaise conduite des François. 109
Journalier sur l'Isle de Gorée. 111
Multitude de poissons. 112
Ils font la proie des animaux carnaciers. 113
Expériences auxquelles ils donnent lieu. *ibid.*
Les trombes de feu, phénomene singulier. 115
Huitres qui se cueillent sur des arbres. 116
Désordres causés par les sauterelles. *ibid.*
Respect qu'on a pour les serpens. 117

LETTRE CLXXXIII.

SUITE DU SE'NE'GAL.

Faucons du lac des Sereres. 119
Le Damel ; Souverain de Kavor. 120
Il se dispense des loix du mariage. 121
Ce qu'il pense du Roi de France. 122
Il vend les femmes infidelles. 123
Troupes ; habillement ; armes ; manœuvres militaires. *ibid.*
Description de la riviere du Sénégal. 426
Comment on arrive à l'Isle Saint-Louis. 128
Les Isles que forment le Sénégal. 129
L'Isle de Saint Louis, usage des Habitans. 130
Le Gouverneur avec les Rois du pays. 133
Le grand Brack, Roi de Oval, renouvelle un traité d'alliance avec les François. 136

Le Gouverneur reçoit la visite des sœurs du Roi, & la leur rend. 138
Maniere dont ce Roi rend la justice. 141
Désert où est l'arbre qui porte la gomme. *ibid.*
Description du lac de Kayor. 144

LETTRE CLXXXIV.

SUITE DU SE'NE'GAL.

Les Etats du Siratik, Roi des Foulis.
Description d'un bal, nommé Folgar.
Le Siratik & le Gouverneur de Saint Louis.
Le cortege du Roi des Foulis.
Troupes qu'il peut mettre en campagne.
Ordre de succession dans son Royaume.
Productions & commerce du pays.
Maniere de vivre du Siratik.
Comment il rend la justice à ses peuples.
Leur caractere, leurs occupations.
Commerce singulier des François.
Royaume de Bamboüh, fertile en or.
Son gouvernement; ses productions.
La ville de Dramanet, son commerce. 166
Royaume de Galam; ses cataractes. 167
Le Royaume de Cassou. 168
Usages du Sénégal; circoncision des filles. 169
l'esprit infernal, qu'ils nomment Horey. *ibid.*
Les Marabouts, prêtres du pays. 171
Religion des Negres; leur nourriture. 174
Le Tamarin, commun au Sénégal. 176
L'Isle où est situé le village de Sor. 178
Comment on passe les rivieres. *ibid.*
Les Giromonds; & autres productions. 179
Description de l'autruche. 181
La chasse de cet animal. 183
Ses plumes & sa chair. 184
Le Tremibleur, poisson; le Requin. *ibid.*
Les pélicans, communs au Sénégal. 190

LETTRE CLXXXV.

LES CANARIES.

Le mal de mer; ses effets. 192
Poissons volans; phénomene singulier. 194

Isle & Fort d'Arguin. 194
Isle de fer, où passe notre méridien. 196
Isles Canaries; leurs Habitans. ibid.
Différens points de leur créance. 197
Maniere d'embaumer les corps; momies. 199
Découverte de ces Isles. 201
La grande Canarie; ses Habitans. 202
L'Isle de Ténériffe; ses vins. 203
Description du Pic de Ténériffe. 205
La ville de Laguna, Capitale de l'Isle. 207
Animaux & autres productions; multitude de maque-reaux; plantation de la vigne. 208
Madere; ses vins; son climat. 212
La ville de Funchal, Capitale de l'Isle. 214
Mœurs & usages des Habitans. 215
Les Isles Açores; Isle de Fayal. 217
Volcan de cette Isle. 218
L'Isle du Pic; ses productions. ibid.
Tercere, dont Angra est la Capitale. 220
Les autres Açores; leur découverte. 222
Description d'une tempête sur mer. 224
Observations générales sur l'Afrique. 226

LETTRE CLXXXVI.

Le Portugal.

Cascaès, ville; histoire plaisante. 229
Montagne de Centra; sa ville; sa vallée. 231
Description de l'embouchure du Tage. 233
Château, église & monastere de Bélem. 234
Vue du Tage, jusqu'à Lisbonne. 236
Logement des Etrangers dans cette ville. 237
Ce qu'il doivent observer. ibid.
Précis de l'histoire de Portugal. 239
Armes & ordres de Portugal. 242
Tremblement de terre en 1531. 243
Le faux Don Sébastien. 245
Histoire de Don Antoine. 249

LETTRE CLXXXVII.

Suite du Portugal.

Etat du Portugal en 1754. 256
Portugais dépendans de l'Angleterre. 258

Détails ſur la ville de Lisbonne. 260
Superbe proceſſion de la Fête-Dieu. 261
Deſcription de la ville de Lisbonne. 264
Établiſſement de l'Inquiſition en Portugal. 266
La confrairie de la Miſericorde. 269
Scene que donnent des Religieuſes. 271
Singulier ſujet de tableau. 273
Le palais du Roi de Portugal. 274
L'Hôtel de la Douane. 277
Maiſon ou l'on dépoſe les Eſclaves. 278
Combien on tue de beſtiaux à Lisbonne. 279
Place de l'Hôtel de Ville. 280
Les ſept collines qui partagent Lisbonne. *ibid.*
Sa malpropreté, ſon climat. 281
Etat des ſciences en Portugal. 283

LETTRE CLXXXVIII.

SUITE DU PORTUGAL.

MŒURS & commerce des Portugais. 292
Autorité du Roi de Portugal ; le feu Roi. 295
Célébration de l'Auto da Fé. 302
Biens confiſqués par l'Inquiſition. 305
Ce qui tient lieu de carnaval à Lisbonne. *ibid.*
Les femmes avec les hommes, avec les moines. 306
Hiſtoire d'un Moine hypocrite. 307
Deſcription du combat des Taureaux. 308

LETTRE CLXXXIX.

SUITE DU PORTUGAL.

DIFFERENTES provinces du Portugal. 322
Deſcription de la ville de Porto. 323
Evêque de Porto, premier Patriarche de Lisbonne ; détails ſur cette dignité. 325
De la marine Portugaiſe. 329
Sédition à Porto, pour la vente de ſes vins. 330
Compagnies de commerce. 331
Galanteries des Religieuſes Portugaiſes. 333
Guimaraenz, ancien ſéjour des Rois. 334
Extrême jalouſie des Portugais. 336
A quelle égliſe appartient la primatie. 338
Accord ſingulier entre Porto & Braga. 339
Détails ſur toutes les parties de la littérature portugaiſe, avec les noms des Ecrivains dans tous les genres, & une indication de leurs principaux ouvrages. 343

LETTRE CXC.

SUITE DU PORTUGAL.

DESCRIPTION de la ville de Coïmbre. 363
Détails sur les monnoies de Portugal. 365
Mal-propreté des Habitans de Coïmbre. 369
Habillemens des Portugaises, leur portrait. 371
Fontaine merveilleuse, montagne & lac de Strelle. 373
Manufactures, & commerce en Portugal. 376
Tomar, chef-lieu de l'Ordre de Christ. 384
Santaren, renommée pour ses oranges. 385
Usages concernant les mariages. 386
Usages sur les successions. 389
Mafra, maison royale & couvent. 391
Ville & territoire de Sétubal. 392
Estremos; ville célebre par une bataille. 393
Evora, ou Ebora, Bragance, Elvas. 394

LETTRE CXCI.

SUITE DU PORTUGAL.

AUTRES détails sur Lisbonne, Capucins, Capucines. 397
Chantier pour les vaisseaux, la galere. 400
Maisons de campagne, climat. 401
Population, boucheries, poisson. 403
Fontaines, loyers des maisons. 405
Détails sur la Cour de Lisbonne. 407
Police, prisons, tribunaux, juges. 413
Conduite des Portugais à l'égard des Saints, des Juifs, des cérémonies de la religion. 419
Revenus du Roi; histoire naturelle. 423

SUPPLE'MENT aux Lettres précédentes.

LE tremblement de terre de Lisbonne. 425
Conduite du Roi & du Ministre dans cette occasion. 435
Portrait & éloge de M. de Pombal. 436
Nombres des personnes qui ont péri. 440
A combien on évalue la perte des effets. 442
A quoi ce malheur peut servir. 446
Tremblemens de terre en Europe. 450
Causes & signes de ces phénomenes, moyens de les prévenir. 455
Assassinat du Roi de Portugal. 460
Expulsion des Jésuites. 467
Etat de la Milice Portugaise. 470
Comment on a remplacé les Jésuites. 472

Fin du Tome IV.

NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

book is under no circumstances to be
taken from the Building